



National Library of Canada
Collections Development Branch

Canadian Theses on
Microfiche Service

Bibliothèque nationale du Canada
Direction du développement des collections

Service des thèses canadiennes
sur microfiche

NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us a poor photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de mauvaise qualité.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formules d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE

LE PROBLEME RELIGIEUX ET LA MORT
CHEZ SIMONE DE BEAUVOIR

par

Gertrude Pellerin

Thèse présentée à l'Ecole des Etudes
Supérieures de l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention du Ph.D. en
Sciences Religieuses

Ottawa, Canada, 1979



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

RECONNAISSANCE

Nous exprimons notre reconnaissance à tous ceux qui nous ont aidée dans notre travail, en particulier à M. Emilien Lamirande, professeur de l'Université d'Ottawa qui, en plus de nous avoir prodigué ses précieux conseils, nous a soutenue avec patience et compétence. Nous remercions aussi toutes les personnes qui ont facilité nos recherches, amélioré nos conditions de travail et participé à la présentation de la thèse, particulièrement Mlle Fernande Desrosiers et le personnel de la Bibliothèque de l'Université Saint-Paul d'Ottawa, le Père Jean Moncion et le personnel de l'Edifice Deschatelets, S. Rita Montreuil et le personnel de la Conférence Religieuse Canadienne. Enfin, notre reconnaissance s'adresse aux autorités de la Congrégation des Soeurs de Sainte-Anne qui nous ont permis de réaliser ce travail.

CURRICULUM STUDIORUM

Gertrude Pellerin est née à Shawinigan, Québec, le 9 juin 1930. Elle fit ses études primaires et secondaires à l'Ecole du Christ-Roi de la même ville. Elle obtint, en 1948, un Brevet Supérieur d'enseignement à l'Ecole normale de Saint-Jérôme; en 1963, un Brevet "A" d'enseignement à l'Institut Cardinal Léger de Montréal et un Baccalauréat en Pédagogie de l'Université de Montréal; en 1965, le Baccalauréat ès Arts de l'Université d'Ottawa et en 1970 la Maîtrise ès Arts (Sciences Religieuses). Elle entreprend en 1970, les études en vue du Doctorat. Professeur de sciences religieuses à la Polyvalente Dalbé-Viau, à Lachine depuis 1973, elle est vice-présidente du Syndicat de l'Enseignement de l'Ouest de Montréal depuis 1978.

TABLE DES MATIERES

Chapitre	page
INTRODUCTION	vii
PREMIERE PARTIE: CE MOURIR EST POUR VIVRE . .	1
I.- MOURIR POUR VIVRE	7
1. Appel "à être"	11
a) Facticité de la condition enfantine . .	11
b) Mourir au "déjà là"	17
c) Mourir à la totale dépendance aux adul- tes	23
d) Mourir à la totale immanence	31
2. Mort aux valeurs bourgeoises tradition- nelles	38
a) Condition bourgeoise de son milieu . .	39
b) Mort à l'essentialisme moral	43
c) Mort aux illusions nationalistes	45
d) Mort au système monolithique et incohérent	48
e) Mort à la bourgeoisie bien-pensante . .	50
II.- VIVRE OU MOURIR	59
1. Le problème religieux	60
a) La foi, docilité aux adultes	60
b) La religion sentimentale propre à son sexe	73
c) La religion et sa recherche d'autonomie radicale	78
2. La croissance de son autonomie radicale . .	88
a) Son choix moral, enraciné dans l'en- fance	88
b) Sa relation à Dieu	92
c) Sa hantise d'autonomie radicale et l'exigence de la foi	98
III.- VIVRE SANS DIEU	107
1. Le choix de l'athéisme	108
a) L'autonomie radicale et la libération dans la nature	109
b) Dieu comme principe d'hétéronomie et le péché	114

TABLE DES MATIERES

v

Chapitre	page
c) Le choix de l'authenticité	121
2. Les conséquences de son choix de l'athéisme	127
a) L'angoisse de la solitude	128
b) L'angoisse de la mort	140
c) La responsabilité morale	151
3. La vie en présence de la mort	159
a) La mort des autres	159
b) La certitude d'un avenir ouvert	162
c) La mort de Zaza, prototype de l'abê- tissement religieux	164
DEUXIEME PARTIE: RECHERCHE D'UN SALUT	170
IV.- RECHERCHE DE SALUT PERSONNEL	176
1. Liberté absolue	177
a) L'indépendance	177
b) La rencontre de Sartre	179
c) Le bonheur et la liberté absolue	185
2. Nostalgie de l'immortalité	190
a) Justifier sa vie par son oeuvre	190
b) Surmonter la solitude	194
c) Résister au temps	197
V.- LA MORT ET LE SALUT PERSONNEL	201
1. La conscience, un absolu	202
a) L'étrangeté dans son enfance	202
b) La relation dans le cercle d'amis	207
c) L'échec du trio	211
2. La conscience de l'autre et la mort . . .	218
a) L'Invitée	218
b) Le Sang des autres	221
c) Les Bouches inutiles	225
3. La mort, présence quotidienne	228
a) Tentatives de sauver Zaza	229
b) La mort et la fête	234
c) Le non-engagement et la guerre	240
d) La mort et le salut personnel	249

TABLE DES MATIERES

vi

Chapitre	page
VI.- RECHERCHE DE SALUT COLLECTIF	258
1. La joie de vivre, la honte de survivre .	262
a) La joie de la libération	262
b) La honte de survivre	265
c) Tous les hommes sont mortels	277
2. Engagement et salut collectif	287
a) L'engagement politique	289
b) Littérature et engagement	301
c) Les oeuvres et le salut collectif	307
3. Solidarité jusqu'à la mort	320
a) La vieillesse	321
b) La mort	328
c) Une mort très douce	334
CONCLUSION	339
BIBLIOGRAPHIE	349

INTRODUCTION

C'est peut-être une entreprise hasardeuse que d'essayer d'analyser avec impartialité les coordonnées qui nous paraissent essentielles dans la vie et dans l'oeuvre de Simone de Beauvoir. Consciente de ce qu'auront apparemment d'arbitraires les choix que nous ferons pour étayer notre exposé, nous en appelons, sur ce point, au témoignage de l'auteur lui-même:

Il faut évidemment s'entendre sur mon impartialité. Un communiste, un gaulliste raconteraient autrement ces années ... mes opinions, convictions, perspectives, intérêts, engagements sont déclarés: ils font partie du témoignage que je porte à partir d'eux. Je suis objective dans la mesure, bien entendu, où mon objectivité m'enveloppe.¹

Pour notre part, nous avons voulu "sans tricher"² dégager la dialectique du problème religieux et de la mort dans la vie et dans l'oeuvre de l'écrivain.

Le dessein qui nous a animée tout au long de nos recherches et dans l'élaboration du présent travail correspondait à l'intrigante question que voici: "Comment un athée par choix peut-il maintenir sa position d'athéisme devant la mort"? Le regard sceptique que nous avons d'abord porté sur les premières

1 Simone de Beauvoir, La Force des choses, Paris, Gallimard, 1963, p. 9.

2 Ibid., p. 10. Simone de Beauvoir précise que si des erreurs se sont glissées dans La Force de l'Âge et que si, malgré l'attention qu'elle apporte, elle peut se tromper dans La Force des choses, jamais elle n'a délibérément triché.

pages des Mémoires d'une jeune fille rangée³ s'est vite "converti" en un intérêt vif et soutenu. Il nous fallait prêter une oreille attentive au témoignage de Simone de Beauvoir qui, croyons-nous avec Jean Onimus, "a vécu jusqu'en ses dernières conséquences, avec une rigueur et une logique impressionnantes, le puritanisme athée"⁴.

L'auteur de La Force de l'Âge et de La Force des choses nous convainc, par son expérience personnelle, que "l'étude d'un cas particulier renseigne mieux que des réponses abstraites et générales"⁵ et nous avons choisi de l'écouter "de personne à personne". Suivant son invitation, nous essaierons de l'aborder avec cette même innocence avec laquelle elle se borne à témoigner de ce que sa vie a été, ne préjugant rien sinon "que toute vérité peut intéresser et servir"⁶.

La partie de son oeuvre qui nous intéresse est surtout celle de la mémorialiste qui tire du néant son enfance, son expérience de liberté et d'engagement. Cette résurrection est aussi une création car, dit Simone, elle fait "appel à

3 Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée, Paris, Gallimard, 1958, 359 p.

4 Jean Onimus, "L'expérience humaine de Simone de Beauvoir", dans Face au monde actuel, Paris, Desclée de Brouwer, 1962, p. 169.

5 Simone de Beauvoir, La Force de l'Âge, Paris, Gallimard, 1960, p. 10.

6 Ibid., p. 11.

l'imagination et à la réflexion autant qu'à la mémoire⁷. C'est donc l'auteur de cette oeuvre qu'il faut interroger pour rejoindre le problème de fond qui préoccupe tout être humain et qui s'est posé à elle au moins à partir de sa quinzième année: Quel est le sens de l'homme et de la vie? La mort est-elle un simple retour au néant ou ouvre-t-elle à un au-delà qui répond à l'espérance chrétienne?

Consciente de la portée de la question, Simone de Beauvoir affirme clairement à Madeleine Chapsal⁸ que le problème religieux est au coeur des Mémoires d'une jeune fille rangée. Quant à ses autres ouvrages autobiographiques, c'est plutôt sous son aspect négatif qu'il est abordé et qu'il infléchit la dialectique de la mort, jusqu'à la "conversion" définitive de Simone de Beauvoir à l'existentialisme athée.

La question religieuse étroitement liée au problème de la mort nous paraît fondamentale dans la vie et dans l'oeuvre de Simone de Beauvoir et nous concentrons notre recherche sur ce sujet, tout en cernant les thèmes connexes: l'athéisme, la recherche de salut personnel et de salut collectif.

Depuis 1945, Simone de Beauvoir semble s'ancrer de plus en plus fermement dans son incroyance. Sa tentative de résoudre l'énigme de la condition humaine s'intègre dans son choix

7 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 394.

8 Madeleine Chapsal, Les écrivains en personne, Paris, Union générale d'éditions, 10.18, no 809, 1973, p. 36-55.

INTRODUCTION

x

de l'athéisme et confirme sa foi en l'homme. Le problème de la mort, dans un monde sans Dieu, se referme dans la seule durée terrestre où tout au plus une oeuvre littéraire peut sauver le passé du néant. L'homme, remis à ses seuls moyens par le refus de Dieu, doit assumer son existence, éviter l'enlissement de la facticité, vivre son rapport avec les autres dans une réciprocité qu'il établit lui-même, justifier sa propre vie et chacune de ses actions.

Nous ne cherchons pas chez Simone de Beauvoir une réponse théorique en vue d'élaborer une théologie de la mort ou une apologétique constructive, mais nous espérons saisir une expérience dans son cheminement. C'est l'écrivain telle qu'elle se voit avec son regard d'aujourd'hui que nous désirons mieux connaître. Nous la suivrons donc le plus fidèlement possible à travers ses ouvrages autobiographiques, en tenant compte cependant, comme source d'appoint, des commentaires que l'essayiste ou la romancière passe à l'occasion et qui explicitent sa pensée ou éclairent le sens de son option fondamentale. Les essais et les romans n'apparaîtront généralement que dans l'ordre chronologique de leur parution ou au moment où Simone de Beauvoir les rédige. Et, même si une étude comparative pouvait s'avérer fort intéressante entre son oeuvre et celle de Jean-Paul

Sartre⁹, nous nous bornerons à étudier le problème religieux et la mort dans son oeuvre elle-même sans nous référer à celui-ci.

Plusieurs travaux ont déjà traité, à propos de Simone de Beauvoir, ou du milieu chrétien¹⁰ ou de la liberté¹¹ ou du refus de l'indifférence¹² ou de l'entreprise de vivre¹³ ou du

9 Au cours de l'exposé, nous serons amenés à rencontrer souvent le problème du regard, celui des autres, celui de Dieu juge et témoin. Même si nous ne comptons pas comparer les positions de Simone de Beauvoir avec celles de Jean-Paul Sartre, nous pouvons signaler sur ce point un rapprochement intéressant. Voir notamment Le Sursis qui pose entre autres en p. 133 l'angoisse d'être l'objet d'un regard; en p. 192-194, le regard de Dieu qui vide l'homme de sa responsabilité; en p. 342-343, le regard qui s'attend dans l'avenir, "l'absolu, pour toujours; l'absolu, sans cause, sans raison, sans but, sans autre passé, sans autre avenir que la permanence, gratuit, fortuit, magnifique. 'Je suis libre'", conclura Mathieu devenu Sujet.

10 A.-M. Henry, Simone de Beauvoir ou l'échec d'une chrétienté, coll. "Le Signe", Paris, Fayard, 1973.

11 Georges Hourdin, Simone de Beauvoir et la liberté, coll. "Tout le monde en parle", Paris, Cerf, 1962.

12 Laurent Gagnebin, Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence, Paris, Fischbacher, 1968.

13 Francis Janson, Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre, Paris, Seuil, 1966.

sens de la mort¹⁴ ou de son oeuvre en général¹⁵. Personne, croyons-nous, n'a cependant approfondi, à partir de son oeuvre autobiographique, le problème religieux en rapport étroit avec celui de la mort. Ce devrait être l'apport spécifique de notre travail non de démontrer mais de montrer à travers l'expérience vécue de Simone de Beauvoir l'interrelation de la religion et de la mort.

La première partie de notre exposé s'attache à l'expérience religieuse et à la crise de la foi dans l'enfance et l'adolescence de Simone de Beauvoir. Le choix de l'athéisme qu'elle fait à quinze ans sera suivi de la découverte de la mort qui la hantera jusqu'à la vieillesse où elle est maintenant parvenue. Son option trouve son origine dans la précoce opposition qu'elle décèle entre son autonomie radicale et tout principe hétéronome, Dieu y compris. Les Mémoires d'une jeune fille rangée exposent ce cheminement.

La deuxième partie, appuyée sur La Force de l'Age et sur La Force des choses, poursuit l'auteur dans son évolution

14 Erich Schmalenberg, Das Todesverständnis bei Simone de Beauvoir, Berlin-New-York, De Gruyter, 1972. Après un survol de la vie et de l'oeuvre de Simone de Beauvoir, l'auteur fait une étude du sens de la mort chez Heidegger et chez Sartre, il pose les éléments de la théologie de la mort et apporte une réponse apologétique au sens de la mort chez Simone de Beauvoir. Il étudie ensuite particulièrement dans les romans la mort de l'être, la mort des autres et la mort biologique.

15 Serge Julienne-Caffié, Simone de Beauvoir, coll. "La Bibliothèque Idéale", Paris, Gallimard, 1966.

et confirme sa "conversion" à l'existentialisme athée. La mort est devenue, pour elle, le retour au néant où "de rien à rien il n'y a pas de lien"¹⁶. Livrée à elle-même, Simone cherche le salut d'abord dans la littérature puis dans la fraternité. Seul son engagement donnera à son existence une véritable justification.

S'il est émouvant de suivre l'évolution d'une personne aux prises avec la question du sens à donner à sa vie et à sa mort, il est enrichissant aussi de scruter avec attention et sincérité le cheminement d'une femme que l'expérience et l'option fondamentale séparent de la nôtre. Nous espérons que la sympathie et l'estime que nous ressentons pour Simone de Beauvoir nous ont aidée à la mieux comprendre et, en même temps, à mieux percevoir l'acuité et la complexité des questions les plus fondamentales qui s'imposent à l'esprit humain.

¹⁶ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 620.

PREMIERE PARTIE

CE MOURIR EST POUR VIVRE

Le désir d'être utile, de mériter sa vie, comme celui de se sentir apprécié et justifié par les autres n'est certes pas un fait d'exception dans le monde infantin. Ce qui caractérise le cas de Simone de Beauvoir, c'est sans contredit le caractère précoce et véhément de cette manifestation. "Eprise d'absolu"¹, elle laisse libre cours à son orgueil qui exige constamment. C'est ainsi que, soutenue par la vigueur de son tempérament, elle refuse d'être réduite à l'état d'instrument ou de chose. Il lui faut être reconnue pour ce qu'elle est, "une vraie personne"². Alors, non seulement elle veut regarder et parler, mais aussi être vue regardant et être entendue parlant. Toute son enfance est balisée par ce besoin d'être vue, ce besoin d'un juge-témoin et par celui non moins constant et contradictoire de jalousement protéger son autonomie, d'exister par elle-même et non à travers autrui.

C'est même cette contestation croissante entre la justification par autrui et l'autonomie de soi qui provoquera le drame central de son existence, celui du rejet de Dieu et de la découverte de la mort. Ce choix d'athéisme entraînera la fin de la symbiose avec sa mère et l'accession au bonheur

1 Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée, Paris, Gallimard, 1958, p. 26.

2 Ibid. Elle dit: "Bornée dans mes connaissances et dans mes possibilités, je ne m'en estimais pas moins une vraie personne".

de se sentir utile et nécessaire. Conséquemment, de la situation de facticité qui marqué son enfance, elle passera à celle de souveraine qui l'autorise à régner sur sa propre vie et sur le monde. Elle ne désirera rien de moins que d'émerger comme le chêne au-dessus des herbes: "il dominait le paysage et n'avait pas de semblable. Je serais pareille à lui"³.

C'est d'abord au foyer, de 1908 à 1913, que, Simone vit cette paradoxale montée parallèle du besoin des autres comme justificateurs de sa propre vie et de l'exigence qui sourd en elle de devenir "l'absolu fondement d'elle-même et de sa propre apothéose"⁴. A cette époque, une totale justification lui est assurée par sa mère, par contre, l'occasion rêvée de s'affirmer lui est fournie par sa soeur Hélène, de deux ans sa cadette.

Lorsqu'elle s'inscrit à un cours privé, le cours Désir, en octobre 1913, elle s'y présente avec une conscience assez nette de son individualité, une volonté agressive et confiante, une foi incontestée dans la valeur de la connaissance puisée dans les livres et, surtout, avec la certitude d'avoir enfin sa vie à elle avec son horaire, son travail et ses livres. Un avenir riche de promesses s'ouvre devant elle. Parallèlement, la religion occupe une particulière importance dans sa

3 Simone de Beauvoir, op. cit., p. 142.

4 Ibid., p. 59.

vie. Souvent, Simone s'entretient avec Dieu qui devient le juge-témoin de chacune de ses actions; elle affirme qu'il lui donne toujours raison. La foi, qui la garantit contre la mort, n'exige rien d'elle sinon quelques menues actions pieuses sans importance qui n'engagent pas son existence. En compensation, Simone étend son règne personnel; comme royaume, les livres de concert avec la nature lui offrent le monde. Il lui importera, désormais, de protéger sa souveraineté contre toute ingérence étrangère.

Adolescente, plus précisément dans sa quinzième année, le problème du péché accule cependant Simone à faire une élection entre Dieu et sa propre autonomie radicale. D'une part, elle se doit d'évaluer le contenu et l'exigence de sa foi, d'autre part, il lui faut aborder franchement le problème de la justification personnelle. Sa conclusion ne tarde pas - Simone l'a déjà énoncée comme philosophe avant de l'exprimer dans son autobiographie - Dieu ne fait pas le poids⁵ et elle choisit de se justifier à ses propres yeux.

Les six dernières années - de 1923 à 1929 - immortalisées dans les Mémoires d'une jeune fille rangée, ne sont que le prolongement de ce seul choix qui, selon Simone de Beauvoir, lui permet de parvenir à une vie authentique. Avec l'angoisse de la solitude, surgissent l'angoisse de la mort et les exigences de la responsabilité morale. Puisque l'éternité n'est

⁵ Simone de Beauvoir, op. cit., p. 138.

plus assurée par la foi, la mort devient une présence quotidienne.

Tout entière appliquée à assumer sa nouvelle existence de condamnée à mort, sur la terre des hommes qu'elle a vidée de Dieu, Simone se désintéresse presque totalement des événements politiques de son temps qui, d'ailleurs, ne l'atteignent qu'à travers ses parents et encore, d'une manière indirecte et "complètement déformée"⁶ par leur vision du monde. Seule la préoccupe la réalisation future de son projet d'écrire. Pour le moment, elle lutte contre l'angoisse existentielle qui l'habite et séparée de Dieu, elle cherche vainement un salut.

Les dernières pages de ce premier livre de ses mémoires, après avoir évoqué la rencontre de Sartre, ressuscitent le souvenir de son amie. Tel un point d'orgue posé à la fin d'une oeuvre musicale pour en prolonger les harmonies, la description des circonstances de la mort de Zaza prolonge la réflexion de Simone sur la mort, récapitule sa haine de la bourgeoisie bien-pensante, dénonce la religion "martyrisante" qu'elle a rejetée et immortalise celle qu'elle n'a réussi à sauver par l'écriture qu'en l'intégrant dans son expérience personnelle.

⁶ Dossier-mensuel, télévisé par Radio-Canada, le 22 août 1967. Interviewée par Madeleine Gobeil, Simone dit: "Dans Mémoires d'une jeune fille rangée, il y a très peu d'évocations du monde parce qu'il m'atteignait à travers ma famille, d'une manière tout à fait indirecte et d'ailleurs complètement déformée puisque ma famille avait une vision du monde qui me semble complètement erronée."

CHAPITRE I

MOURIR POUR VIVRE

C'est "à quatre heures du matin le 9 janvier 1908 dans une chambre aux murs laqués de blanc qui donnait sur le boulevard Raspail"¹, qu'est née celle qui allait devenir Simone de Beauvoir. Dès la première page de Mémoires d'une jeune fille rangée, Simone souligne à plaisir la condition bourgeoise de son milieu familial et prend à témoin l'album de famille qui conserve le souvenir de jeunes dames aux chapeaux empanachés de plumes d'autruche, de messieurs coiffés de canotiers et de panamas souriant au bébé: ce sont, son grand-père, ses oncles et ses tantes venus partager avec ses père et mère la joie de cette première naissance.

Deux ans plus tard, se conformant en cela aux moeurs de leur milieu et de leur temps, ses parents accueillent un deuxième enfant². C'est Hélène que Simone désignera habituellement sous le nom de Poupette. Fière d'être la première, Simone tire de son droit d'aînesse un avantage relationnel de possession: elle a une petite soeur, mais ce poupon, cloué au berceau, ne l'a pas. Forte de cette supériorité,

¹ Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée, Paris, Gallimard, 1958, p. 9.

² Simone de Beauvoir, Tout compte fait, Paris, Gallimard, 1972, p. 16.

flattée de l'intérêt nouveau qu'elle suscite chez les adultes, elle accueille sans la jalouser³ sa soeur cadette qui deviendra son homme lige, son second, son double⁴.

Somme toute, la mémorialiste affirme garder de sa petite enfance un souvenir confus, "quelque chose de rouge, et de noir et de chaud"⁵. Cependant, garantie par la double sécurité de sa condition d'enfant et de sa condition bourgeoise circonscrite dans une solide tradition chrétienne, elle estime s'être alors trouvée plongée dans un monde d'aliénation et d'inauthenticité où, à l'abri, elle regardait, palpait et apprenait le monde. C'est, dans le concret de sa propre vie, démontrer par l'absurde la notion d'authenticité qu'elle définira cinquante ans plus tard, en tant que philosophe, dans L'Existentialisme et la Sagesse des Nations:

J'existe comme sujet authentique, dans un jaillissement sans cesse renouvelé qui s'oppose à la réalité figée des choses; je me jette sans recours, sans guide, dans un monde où je ne suis pas d'avance installée à m'attendre: je suis libre, mes projets ne sont pas définis par des intérêts préexistants; ils posent eux-mêmes leurs fins.⁶

3 Simone de Beauvoir, Tout compte....., p. 17:

4 Id., Mémoires....., p. 45.

5 Ibid., p. 9.

6 Id., L'existentialisme et la Sagesse des nations, Collection Pensées, Paris, Nagel, 1963, p. 36.

1. Appel "à être".

Les prémisses énoncées plus haut annoncent tacitement le rejet futur de toute sécurité qui empiéterait sur l'autonomie personnelle de Simone. Elles exigent qu'elle apprenne graduellement à exister par elle-même, à se justifier elle-même dans cet univers créé autour d'elle par et pour des adultes. Le processus dans lequel elle s'engage, du moins pour ses neuf premières années dans Mémoires d'une jeune fille rangée, en est un, croyons-nous, de "mortification", non dans le sens emprunté à l'ascèse chrétienne mais dans son sens étymologique premier: (mortificatio: mors et facio) tuer, faire mourir, mais aussi action de mourir.

L'entreprise de vivre est à ce prix et Simone attaque dès qu'elle prend conscience qu'un principe hétéronome, quel qu'il soit, lui vole le monde et elle-même. Cette action de faire mourir, parce que vécue en elle-même, prend figure de passage: passage de l'immanence à la transcendance⁷, passage

7 Tout au long de notre recherche, nous emploierons les mots "immanence" et "transcendance" selon la signification que leur donne Simone de Beauvoir dans ses essais où elle explique: "Toute existence humaine est transcendance et immanence à la fois; pour se dépasser elle exige de se maintenir, pour s'élancer vers l'avenir, il lui faut intégrer le passé et tout en communiquant avec autrui, elle doit se confirmer en soi-même". Cf. Le Deuxième Sexe, tome II, L'expérience vécue, Paris, Gallimard, 1949, p. 200. A propos de la femme, elle écrit, p. 246-247: "Il n'est pas permis à la femme de faire une oeuvre positive et par conséquent de se faire reconnaître comme une personne achevée. Si respectée soit-elle, elle est subordonnée, secondaire, parasite. La lourde

de l'inauthenticité et de l'aliénation à la liberté, passage du néant à l'existence. Dès lors, mourir devient une façon de vivre qui impose un nouveau rapport entre l'apparence et la réalité.

Puisque la thèse anthropologique et morale de Simone de Beauvoir repose sur le postulat sartrien, l'homme n'est pas

7 (suite) malédiction qui pèse sur elle, c'est que le sens même de son existence n'est pas entre ses mains". Et p. 459: "La vérité de l'homme est dans les maisons qu'il construit, les forêts qu'il défriche, les malades qu'il guérit: ne pouvant s'accomplir à travers des projets et des buts, la femme s'efforcera de se saisir dans l'immanence de sa personne". C'est cependant dans Pour une morale de l'ambiguïté, coll. "Idées", no 21, Paris, Gallimard, 1947, p. 166, que Simone de Beauvoir conclut: "Coupé de sa transcendance, réduit à la facticité de sa présence, un individu n'est rien; c'est par son projet qu'il se réalise, par la fin visée qu'il se justifie; cette justification est toujours à venir" et encore, p. 226: "L'homme est libre; mais il trouve sa loi dans sa liberté même. D'abord il doit assumer sa liberté et non la fuir; il l'assume par un mouvement constructif: on n'existe pas sans faire; et aussi par un mouvement négatif qui refuse l'oppression pour soi et pour autrui. Dans la construction comme dans le refus, il s'agit de reconquérir la liberté sur la facticité contingente de l'existence, c'est-à-dire de reprendre comme voulu par l'homme le donné qui d'abord est là sans raison".

On voit, dès lors, que la transcendance peut prendre figure de dépassement de soi, d'élan vers l'avenir dans un projet, de justification par des fins choisies dans l'exercice de sa liberté, de communication avec autrui, d'accomplissement de soi. L'immanence, c'est, au contraire, le refuge dans le passé, la passivité, la confirmation de soi par autrui, comme aussi la facticité, la soumission, la situation de subordonnée, de secondaire, d'inessentiel, de parasite, d'aliénée, d'objet, de "donné que dépassent des transcendances extérieures" (cf. Pyrrhus et Cinéas, coll. "Les essais XV", Paris, Gallimard, 1944, p. 56).

mais il a à être⁸, c'est dans sa subjectivité réalisée comme présence au monde, par sa liberté engagée, comme conscience immédiatement donnée pour autrui que Simone doit se définir. De toutes ses forces, elle adhère à ce dynamisme qui exige qu'elle se fasse manque d'être pour qu'il y ait de l'être. Cet appel "à être" auquel elle tente de répondre quotidienne-ment, en fracassant la facticité de sa condition enfantine, provoquera la mort des absolus imposés du dehors. "Ce mourir est pour vivre" dirait Jean Debruyne^{8a} et Simone le sait, elle qui entreprend de partir au bout d'elle-même.

Notons que le processus conscient de "mortification", comme la mort elle-même n'est pas imposé du dehors, il origine du dedans par le mouvement même du sens et il s'accompagne du rapport au monde qui n'est pas décidé d'abord. Simone soutient que c'est nous qui le décidons, mais que nous ne décidons pas arbitrairement n'importe quoi: "Ce que je dépasse, c'est toujours mon passé; mon avenir enveloppe ce passé, il ne peut se bâtir sans lui"⁹.

⁸ Simone de Beauvoir, Pour une morale...., p. 13. En posant l'existentialisme comme une philosophie de l'ambiguïté, Simone de Beauvoir, après avoir évoqué Kierkegaard, se réfère à Sartre qui "définit fondamentalement l'homme, cet être dont l'être est de n'être pas, cette subjectivité qui ne se réalise que comme présence au monde, cette liberté engagée, ce surgissement du pour-soi qui est immédiatement donné pour autrui."

^{8a} Jean Debruyne, Mourir, Paris, Desclée, 1976, p. 8.

⁹ Simone de Beauvoir, Pyrrhus et Cinéas, p. 18.

L'appel "à être" s'inscrit donc dans cette dialectique et provoque la liberté à décider de son rapport au monde; c'est la condition nécessaire pour qu'il y ait de l'être. C'est en filigrane poser l'exigence d'une succession de morts, du passage de la réalité figée, du néant à l'existence authentique, lieu privilégié de la justification par soi-même.

La matière de ce premier chapitre correspond aux neuf premières années de Simone de Beauvoir. C'est pourquoi la succession des morts que connaît l'enfant marque un commencement et non une fin. La première étape qu'elle franchit en répondant à l'appel "à être" consiste essentiellement dans une mort aux absolus qui lui sont extérieurs. Ainsi, défileront le "déjà là", la totale dépendance aux adultes, la totale immanence, l'absolu de la loi. L'avenir s'appuiera sur ce passé douloureux mais combien prometteur, aux yeux de Simone.

Nous adopterons la méthode utilisée par Simone de Beauvoir dans Mémoires d'une jeune fille rangée. Nous établirons la thèse, qui correspond, chez elle, à la description du donné, du déjà là, de la réalité figée, du néant. Puis nous dégagerons l'antithèse qui caractérise un renversement de situation au niveau de la conscience et de la liberté. C'est le moment de la "mortification" qui se prolonge ensuite indéfiniment.

a) Facticité de la condition infantine.

Dix ans avant de publier ses mémoires, Simone de Beauvoir avait esquissé les traits dominants de l'existence

enfantine dans son essai Pour une morale de l'ambiguïté.

Elle écrivait alors:

Ce qui caractérise la situation de l'enfant, c'est qu'il se trouve jeté dans un univers qu'il n'a pas contribué à constituer, qui a été façonné sans lui et qui lui apparaît comme un absolu auquel il ne peut que se soumettre; à ses yeux, les inventions humaines: les mots, les mœurs, les valeurs, sont des faits donnés, inéluctables comme le ciel et les arbres.^{9a}

C'était rappeler la contingence de l'enfant, sa facticité: il est là, sans plus, sans raison aucune. Quand il s'éveillera à la vie, à sa propre conscience, l'existence l'aura déjà précédé, il aura été là comme si on l'y avait jeté. Il s'associe alors à ce monde du sérieux pour qui les valeurs sont déjà choses toutes faites. Par ailleurs, s'il peut poursuivre avec passion des buts qu'il s'est lui-même proposés et les atteindre dans la joie, il le fait en toute tranquillité, s'éprouvant comme irresponsable dans ce monde où sa subjectivité est réduite à l'insignifiant. Madame de Beauvoir précise que, pour l'enfant, "le monde véritable, c'est celui des adultes, où il ne lui est permis que de respecter et d'obéir"¹⁰. Même s'il s'abandonne à la joie d'exister, l'enfant "se sent protégé contre le risque de l'existence par ce plafond que des générations humaines ont déjà édifié au-dessus de sa tête"^{10a}. Et l'auteur de conclure:

9a Simone de Beauvoir, Pour une morale....., p. 51.

10 Ibid., p. 52.

10a Ibid., p. 53.

C'est en cela que la condition de l'enfant (encore qu'elle puisse être par d'autres côtés malheureuse) est métaphysiquement privilégiée; l'enfant échappe normalement à l'angoisse de la liberté; il peut être à son gré indocile, paresseux, ses caprices et ses fautes ne concernent que lui; elles ne pèsent pas sur la terre; elles ne sauraient entamer l'ordre serein d'un monde qui existait avant lui, sans lui, où il est en sécurité par son insignifiance même; il peut faire impunément tout ce qui lui plaît, il sait que rien jamais n'arrivera par lui, tout est donné déjà; ses actes n'engagent rien, même pas lui-même.¹¹

En ressuscitant son enfance dans Mémoires d'une jeune fille rangée, madame de Beauvoir concrétise ces données philosophiques et, du même coup, ratifie la cohérence de sa pensée: "Protégée, choyée, amusée par l'incessante nouveauté des choses, j'étais, dit-elle, une petite fille très gaie"¹², "j'envisageais la vie comme une aventure heureuse"¹³.

L'univers qu'elle décrit et dans lequel elle a été jetée appartient à la petite bourgeoisie. Il doit donc lui garantir à la fois l'existence et l'absence d'angoisse. C'est dire que psychologiquement, affectivement et matériellement, sa sécurité est assurée. Cette dernière atrophie d'autant sa liberté.

Au foyer, Louise, sa nourrice, veille sur elle quotidiennement. Son regard tranquille la protège et, dit l'auteur,

¹¹ Simone de Beauvoir, Pour une morale...., p. 53-54.

¹² Id., Mémoires...., p. 15.

¹³ Ibid., p. 50.

"Sa présence m'était aussi nécessaire et me paraissait aussi naturelle que celle du sol sous mes pieds"¹⁴.

Sa mère jeune, gaie et fière d'avoir réussi son premier enfant¹⁵, bien que plus lointaine et plus capricieuse que Louise, entretient avec sa fille aînée des rapports tendres et chaleureux; Simone affirme avoir besoin de son sourire. Quant à son père, l'importance de son travail au Palais rend encore plus précieuse l'attention qu'il lui accorde: elle est d'autant plus contente quand il s'occupe d'elle.

Sur terre, précise-t-elle, une abondante famille à laquelle s'adjoignent bientôt les demoiselles du cours Désir se préoccupent de sa personne. Au ciel, tout un peuple surnaturel se penche sur elle avec sollicitude: "Mon ciel, dit-elle, était étoilé d'une myriade d'yeux bienveillants"¹⁶. Entourée de toute part, c'est donc avec confiance qu'elle s'ouvre au monde¹⁷. C'est aussi dans cette atmosphère de condescendance et d'amour que se dévoile le premier élément de son projet originel: connaître, ce qui signifie pour Simone: "prêter [sa] conscience au monde, l'arracher au néant du passé, aux ténèbres de l'absence"¹⁸.

14 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 10.

15 Id., Tout compte....., p. 14.

16 Id., Mémoires....., p. 13.

17 Id., Tout compte....., p. 14.

18 Ibid., p. 38.

Comme tous les enfants, elle a d'abord commencé par explorer le monde qui l'entourait. Mais, comme le fait justement remarquer Robert-D. Cottrell¹⁹, ce qui est inhabituel, c'est la façon dont elle décrit sa première communion au monde où sa curiosité et son goût de la vie privilégient un moyen particulier, manger: "Je profitai passionnément du privilège de l'enfance pour qui la beauté, le luxe, le bonheur sont des choses qui se mangent"²⁰. Le monde, dès lors, sous son regard d'enfant, se transforme en une table richement dressée: fruits confits, bonbons, pâtes de fruits aux couleurs aussi chatoyantes que fascinantes. Sa convoitise excitée par une telle opulence s'achève souvent en jouissances gastronomiques: "Maman concassait des pralines dans un mortier, elle mélangeait à une crème jaune la poudre grenue: je plongeais ma cuiller dans un coucher de soleil"²¹.

Si la tâche de la nourrir qui incombait à Louise et à sa mère ne fut pas toujours facile, le résultat s'est avéré excellent: "Par ma bouche, le monde entraît en moi plus intimement que par mes yeux ou mes mains"²². L'enfant se consacre alors à la conquête de cet univers comestible. Elle en

19 Robert-D. Cottrell, Simone de Beauvoir, New-York, Frederick Ungar Publishing Co., 1975, p. 6.

20 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 11.

21 Ibid.

22 Ibid., p. 10.

possède bientôt toutes les lumières, toutes les couleurs et toutes les chaleurs. Quelle emprise elle souhaite avoir sur lui!

Cependant, sous la tutelle des adultes, elle apprend que manger n'est pas seulement une exploration et une conquête, mais aussi le plus impérieux de ses devoirs. Sa croissance en dépend. Aux avis: "Si tu ne manges pas, tu ne grandiras pas"²³, s'ajoutent les fréquentes vérifications des centimètres gagnés qui confirment l'autorité des parents. Du même coup, les félicitations que reçoit Simone, en se rengorgeant, lui apprennent qu'obéir consolide les liens qui garantissent sa sécurité.

Elle souscrit ainsi inconsciemment à une relation d'aliénation et d'inauthenticité qu'elle attribuera plus tard à la condition limitée de l'enfant. Inapte au niveau de la pensée à se reconnaître comme un être libre qui veut sa liberté²⁴, elle ne peut non plus prendre conscience d'une façon lucide et véridique d'une situation donnée, pour en assumer les responsabilités et les risques²⁵.

23 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 11.

24 Cf. J.-P. Sartre, L'existentialisme est un humanisme, Paris, Nagel, 1946, p. 84.

25 Id., Réflexions sur la question juive, Coll. Idées, Paris, Gallimard, 1946, p. 109-110.



Si l'enfant peut exercer sa liberté, c'est seulement au sein de cet univers constitué avant elle et sans elle:

Pendant mes premières années, dira-t-elle, les sentiments que j'éprouvais pour mes parents et pour Louise étaient soutenus par ma liberté puisque je les vivais; mais ils m'étaient si naturels qu'ils semblaient s'imposer à moi et les conduites qui les exprimaient m'étaient dictées: elles répondaient à des appels, à des attentes.²⁶

Entièrement dépendante, sans responsabilité personnelle, Simone ne court aucun risque: rien ne menace sa sécurité; conséquemment ses actions ne pèsent pas lourd: on lui pardonne aussitôt ses gaucheries, comme le fera plus tard la religion; le cours de la vie n'est en rien perturbé. Soumise à des volontés étrangères à la sienne, elle se plie à leurs exigences et sous leur égide apprend le monde sans jamais en voir l'envers²⁷.

b) Mourir au "déjà là".

Dès sa première enfance, Simone perçoit au plus profond d'elle-même cet appel "à être". Il exige un engagement personnel sans équivoque, celui de prendre conscience de sa subjectivité par sa présence à soi et au monde. La voie qui s'ouvre alors, c'est celle de sa liberté qui peut avoir raison de l'emprise qu'exerce sur elle le donné, le déjà là.

²⁶ Simone de Beauvoir, Tout compte...., p. 16.

²⁷ Id., Mémoires...., p. 50.

Simone n'est pas dupe, elle sait qu'elle ne se libérera que dans la mesure où elle assumera la nécessité de mourir à l'absolu de la vérité que représente, pour elle, le monde des adultes. Alors seulement, elle percera la réalité du monde d'abord sous la figure de l'ambiguïté du langage oral et du langage parlé, ses premières sources de connaissances.

Apprendre le monde, obéir aux adultes, tels sont donc les deux pôles entre lesquels oscille sa jeune intelligence en quête de communication. Adulte, elle évoquera cette phase de sa vie avec un certain saisissement:

La métamorphose de la larve humaine en un individu parlant a quelque chose de stupéfiant. Ensuite la conquête du langage, de la pensée rationnelle, de la lecture, des rudiments du savoir, constitue encore un exploit remarquable, mais moins. Plus tard, le progrès se poursuit, mais il se ralentit.²⁸

Tout adonnée jusqu'ici à sa facticité, Simone commence vers l'âge de trois ans à prendre conscience de sa subjectivité. Cette manifestation se fait pour ainsi dire en creux, en termes de manque et de sujétion. Dans ce sens, madame de Beauvoir évoque le temps où, enfant, elle échoue à penser sans le secours du langage²⁹. D'une part, s'accuse un manque d'être causé par sa soif d'absolu, d'autre part, s'accentue sa dépendance à l'égard des adultes. Si, comme elle l'affirme,

28 Simone de Beauvoir, Tout compte....., p. 23.

29 Id., Mémoires....., p. 21.

"l'enfant est un aliéné", si "le monde, le temps, l'espace où il se situe, le langage dont il se sert, il le reçoit des adultes"³⁰, il est également vrai que Simone prend ceux-ci comme les dépositaires de l'absolu³¹. Elle peut donc s'attendre à ce que les mots qu'ils lui apprennent recouvrent toute la réalité de ce qu'ils désignent comme elle l'explique:

Entre le mot et son objet, je ne concevais donc nulle distance où l'erreur pût se glisser; ainsi s'explique que je me sois soumise au Verbe sans critique, sans examen dès lors que les circonstances m'invitaient à en douter.³²

Des faits apparemment anodins sensibilisent cependant l'enfant au louche compromis qui peut exister entre la réalité et l'apparence, entre la vérité et la "certitude fausse", entre le clair et le trouble. Ainsi, le mot "purge" peut voiler son caractère médicinal sous l'apparence d'une friandise; le cousin qu'on qualifie d'"idiot" lui paraît normal, du fait qu'il lui est familier; deux adultes peuvent porter un jugement tout à fait opposé sur une même personne³³. La perplexité s'installe, présageant le doute futur. L'absolu de la vérité est contesté.

30 Simone de Beauvoir, Tout compte...., p. 15.

31 Id., Mémoires...., p. 11.

32 Ibid.

33 Ibid., p. 21-22. Le père de Simone et la grand-mère de Cendri jugent différemment ce dernier. Si le premier le juge idiot, la seconde s'offense d'un tel jugement.

Simone ne découvre cependant la noire magie des mots que lorsqu'ils la mordent au coeur³⁴. Un soir, elle entend Louise qualifier la toilette de Madame d'excentrique et comparer son chant à celui d'un putois. Simone en éprouve un malaise profond. Comment expliquer une telle incohérence entre les mots employés par Louise et ce qu'est effectivement sa mère? Louise ou sa mère se trompent-elles? Toutes deux représentent, pour elle, la justice et la vérité et son respect lui interdit de les juger. Sans conteste, Simone les veut sans faille. Elle s'applique alors à vider de leur substance les paroles de Louise, à les réduire à des sons bizarres prononcés à tout hasard. La solution n'est guère convaincante et l'ambiguïté du langage affecte la sécurité de l'enfant: d'une part, il lui arrive de voir sa mère à travers le regard de Louise et elle en est gênée; d'autre part, il lui arrive de tamiser les propos de Louise à travers son désir d'absolu et sa docilité en est ébranlée.

Les mots se nuancent donc selon l'intonation, l'intention et la crédibilité qu'on accorde à leur auteur! Les conversations entre adultes lui apprennent aussi qu'il y a des vérités qu'elle peut comprendre, mais qu'elle ne doit pas savoir dans l'immédiat, qu'il y a un langage ésotérique que seuls les initiés du camp des adultes peuvent traduire

³⁴ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 22.

adéquatement³⁵. L'absolu de la vérité du langage parlé cède le pas à l'ambiguïté.

Cependant, grisée par l'incessante nouveauté du langage, Simone néglige ces subtilités et apprend à dissiper son ignorance en l'exprimant. Les adultes répondent de bonne grâce à ses questions: la vérité lui est de nouveau garantie³⁶. Si elle ne tire pas de conclusion pratique relativement aux demi-vérités et aux leurres dont les enfants peuvent être l'objet, elle bénéficie largement de cette nouvelle forme de communication établie avec les adultes.

Au langage, s'ajoute une autre voie de la connaissance, l'écriture qui trouve à ses yeux d'enfant encore plus de prestige que la parole³⁷. En cela, elle dit partager la révérence inspirée par l'imprimé à ses parents³⁸. A trois ans, par ses propres déductions, elle perce le secret des sons dont les lettres ne sont que les signes et elle a vite fait d'apprendre à lire.

³⁵ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 23.
Concernant la légende de Noël selon laquelle Jésus descend par la cheminée, l'auteur dit: "Ce qui me stupéfia, ce fut d'avoir cru si solidement une chose qui n'était pas vraie".

³⁶ Ibid., p. 24.

³⁷ Ibid., p. 12.

³⁸ Ibid., p. 15.

Insatiable, constamment en quête d'absolu, sa pensée doit s'arrêter en chemin:

Je voyais dans l'image graphique l'exacte doublure du son qui lui correspondait: ils émanaient ensemble de la chose qu'ils exprimaient si bien que leur relation ne comportait aucun arbitraire. L'intelligence du signe n'entraîna pas celle de la convention.³⁹

Récusant les vérités qui ne reflètent pas un absolu, elle ne veut céder qu'à la nécessité et l'arbitraire des décisions humaines, des conventions ne gagne jamais son adhésion⁴⁰. C'est pourquoi l'écriture garde toujours pour elle son caractère sacré. Cependant, vers l'âge de trois ans, selon ce qu'elle raconte, elle décèle aussi les limites du langage écrit. Une tante qui décrit une colère de Simone dans un périodique pour enfants, conclut en disant que la pauvre Louise pleure souvent en regrettant ses brebis. Or, à ses yeux, la vérité est autre: Louise ne pleure jamais et en quoi, elle, Simone ressemble-t-elle à des moutons? Elle soupçonne, qu'à l'instar du langage parlé, la littérature ne soutient avec la vérité que d'incertains rapports⁴¹. La chute est opérée. Par la distance qu'elle se donne par rapport à ses deux principales sources de connaissance, Simone prend conscience de sa subjectivité et meurt à l'absolu de la vérité

39 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 24.

40 Ibid.

41 Ibid., p. 15.

qu'elle percevait ce "déjà là".

c) Mourir à la totale dépendance aux adultes.

La succession des morts est amorcée; l'absolu de la vérité perçu chez les adultes sombre dans l'ambiguïté. Influencée par l'éveil de son autonomie en quête de libération, Simone éprouve comme trop étroit ce "déjà là" dans lequel elle s'est glissée. Si elle tente de le faire éclater par des révoltes et par des rages, c'est pour faire l'expérience de sa présence à soi et au monde, pour développer son pouvoir de relativiser les choses et le monde. Ainsi commencée, son entreprise de vivre l'incite à mourir à la totale dépendance aux adultes. Simone y souscrit avec toute l'ardeur de son tempérament et avec son insatiable soif de connaître.

Inscrite au cours Désir, elle ne désire pas moins que la plénitude du savoir. Elle a déjà anticipé la joie d'un avenir qui l'accomplirait, en lui octroyant une vie à elle, et du même coup garantirait graduellement son autonomie:

Jusqu'alors, j'avais grandi en marge des adultes; désormais j'aurais mon cartable, mes livres, mes cahiers, mes tâches; ma semaine et mes journées se découperaient selon mes propres horaires; j'entrevois un avenir qui, au lieu de me séparer de moi-même, se déposerait dans ma mémoire: d'année en année je m'enrichirais, tout en demeurant fidèlement cette écolière dont je célébrais en cet instant la naissance.⁴²

⁴² Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 25

Simone qui aime apprendre est comblée et, par la géographie qui l'émerveille particulièrement, le monde devient un album d'images aux couleurs brillantes qu'elle feuillette avec ravissement⁴³. C'est pour elle une appréciable compensation apportée aux maigres richesses que lui procure son existence de citadine confinée à un espace si réduit.

Mais alors, si elle s'ouvre au monde, c'est encore pour recevoir. Si elle découvre l'ambiguïté de la condition humaine, elle prend conscience qu'elle doit tendre à se dégager de la totale tutelle des adultes. Cependant, Simone garde en veilleuse l'obligation qu'elle s'est créée de lutter sans cesse contre la facticité de sa condition enfantine qu'elle rappelle, en 1972, dans Tout compte fait: "Jetée dans le monde, j'ai été soumise à ses lois et à ses accidents, dépendant de volontés étrangères, des circonstances, de l'histoire"⁴⁴.

Nonobstant le fait que, dans sa jeune enfance, Simone laisse tomber dans l'insignifiance certains écarts vis-à-vis de ce qu'elle considère comme des absolus, elle concrétise l'éveil hâtif et progressif de son autonomie par des dégoûts presque instinctifs. Ainsi, elle résiste sans céder à la fadeur des crèmes et des bouillis, à l'onctuosité des graisses,

⁴³ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 26.

⁴⁴ Id., Tout compte....., p. 11.

au mystère gluant des coquillages: "sanglots, cris, vomissements, mes répugnances étaient si obstinées qu'on renonça à les combattre"⁴⁵, affirme-t-elle.)

Ce sont là, croyons-nous, les premiers symptômes de son extrémisme dont elle parlera plus tard au sujet de ses rages. Ces premières crises préfigurent sans aucun doute l'existence d'une personnalité fortement accusée qui ne cherche qu'à se manifester et qui clame déjà, à sa façon, son horreur des demi-mesures et son ardent désir de répondre aux appels de son moi profond "à être". Ce sont aussi, semble-t-il, les premiers présages de cette plénitude que Simone réclamera toujours de la vie. Conséquemment, ce "manque d'être" qu'elle pressent se dévoile à travers la conscience qu'elle a de ce qu'elle n'est pas encore et de ce qu'elle n'est déjà plus: "Soudain, observe-t-elle vers l'âge de trois ans, l'avenir existait; il me changeait en une autre qui dirait moi et ne serait plus moi"⁴⁶. Le passé et l'avenir l'enserrent; le "déjà là" et son projet initial se confrontent.

Le problème de la croissance s'impose et il lui faut l'assumer. Devenue adulte, Simone affirme avoir alors senti tous les sevrages, les reniements, les abandons et la

⁴⁵ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 10-11.

⁴⁶ Ibid., p. 13.

succession de ses morts⁴⁷. Préludant au "jamais plus"⁴⁸ de l'âge mûr, elle regarde le fauteuil de sa mère et pense: "Je ne pourrai plus m'asseoir sur ses genoux"⁴⁹. Elle se sait désormais condamnée à l'exil⁵⁰. C'est le prix de la mort à la totale dépendance aux adultes et de l'arrachement au néant du passé.

Limitée par sa condition enfantine, elle se projette cependant dans l'existence par un effet de réflexion: se complaire à soi-même et plaire aux autres pour être vue. Elle se crée ainsi la constante obligation de trouver l'angle de réflexion qui l'arrachera à ses limbes et la fera exister dans le monde des adultes. Mais cette forme de tension vers l'avenir la rend vulnérable à bien des points de vue. Incapable d'autonomie, elle ne fait qu'accroître sa sujétion en se faisant exister par le regard d'autrui. A quatre ans, Simone éprouve le caractère éphémère de ces attentions, notamment auprès des étrangers.

Cependant, vécu dans le cadre de la vie familiale, le moindre incident s'inscrit dans le mouvement de l'histoire et le temps prend forme. L'enfant a alors l'impression d'être

⁴⁷ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 11-12.

⁴⁸ Id., La Force des choses, Paris, Gallimard, 1963, p. 685.

⁴⁹ Id., Mémoires...., p. 11.

⁵⁰ Ibid., p. 12.

quelqu'un et son abondante famille garantit son importance⁵¹. Les événements⁵², qu'ils garantissent son innocence ou qu'ils provoquent ses hurlements, lui dévoilent sa présence au monde et à soi-même.

Effectuant un retour sur ses "rages" qui ont succédé à ses répulsions, Simone de Beauvoir tente de les expliquer par sa vitalité fougueuse et par son extrémisme qui dévoilait déjà une autonomie en quête de libération. A une grande vitalité physique s'ajoute une intelligence lucide, royalement servie par une volonté énergique, radicale, impatiente de s'affirmer. Si, comme elle l'affirme⁵³, elle ne s'est jamais emportée contre un objet, elle s'est révoltée contre l'arbitraire des lois et des interdits, contre les exigences préétablies, contre les "consignes creuses", contre les préjugés, les routines, les faux-semblants derrière lesquels se cachent les volontés humaines pour étouffer la vie⁵⁴.

Le père Tilliette a certes vu juste quand il a écrit: "Affamée de connaître et de vivre, Simone cherche moins à

51 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 13.

52 Ibid., p. 14. Simone évoque des événements tels que l'orage, la foudre qui tombe sur la maison, une accusation de tante Alice qui souleva un tollé d'indignation en sa faveur. Autant d'occasions où elle se réjouit qu'il lui arrive quelque chose.

53 Ibid., p. 16.

54 Id., Tout compte...., p. 512.



détruire et à saccager qu'à sortir, à s'évader. De toutes ses jeunes forces cambrées, elle tend à un absolu inaccessible⁵⁵.

Son extrémisme en fait foi, elle qui affirme: "Je voulais tout ou rien"⁵⁶. Radicale, elle pousse ses répugnances jusqu'au vomissement et sa convoitise jusqu'à l'obsession⁵⁷. Un abîme sépare ce qu'elle aime et ce qu'elle n'aime pas.

Habitée par un tel dynamisme, Simone ne tarde pas à s'insurger: "Non seulement, dit-elle, les adultes brimaient ma volonté, mais je me sentais la proie de leurs consciences"⁵⁸. La lutte s'est alors engagée. A l'aérienne puissance qui la tyrannise, elle oppose son poids de chair. Réduite à l'impossibilité de se débattre contre d'inaccessibles volontés, elle cogne des pieds et des mains à de vrais murs⁵⁹. En agissant ainsi, elle accomplit une double tâche: elle affirme sa présence au monde et elle liquide la rancune qui pourrait la replier sur elle-même⁶⁰.

55 Cf. Xavier Tilliette, "Les Mémoires de Simone de Beauvoir", dans Etudes, tome 30, no 1, janvier 1959, p. 59.

56 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 166.

57 Ibid., p. 18.

58 Ibid., p. 16.

59 Ibid., p. 19.

60 Ibid., p. 18.

Par là, elle connaît une certaine autonomie. Puis-
qu'elle tient d'autrui son image et son être même, elle se
saisit comme relative par rapport aux adultes et commence
par se poser comme inessentielle. Mais, dès l'âge de cinq
ans, elle se perçoit comme essentielle et, à travers ses
rages, fait par éclairs l'expérience de sa présence à soi⁶¹:
"dans la nuit de l'impuissance, plus rien ne demeurerait que
ma présence nue et elle explosait en de longs hurlements"⁶².

Un semblable phénomène s'est aussi produit quand
Simone s'est sentie chosifier par le regard de sa tante Mar-
guerite. Elle lui a aussitôt opposé sa propre conscience à
soi. "Comment me voit-elle?" s'est-elle alors demandé? Et
Simone n'a pas tardé à relativiser:

J'éprouvais un sentiment aigu de supériorité:
car je connaissais mon ~~for~~ intérieur et elle l'i-
gnorait; trompée par les apparences, elle ne se
doutait pas, voyant mon corps inachevé, qu'au-
dedans de moi rien ne manquait.⁶³

Ce que nient les adultes, c'est la totalité de son
être-là. Plus tard, elle dira: "Je n'étais pas une enfant,
j'étais moi"⁶⁴. Elle refuse d'être manoeuvrée, d'être consi-
dérée comme incomplète et s'insurge si on abuse de son

61 Simone de Beauvoir, Tout compte...., p. 15-16.

62 Id., Mémoires...., p. 16.

63 Ibid.; p. 17.

64 Ibid., p. 61.

ingénuité. Tout geste de condescendance l'offense: elle se cabre, s'obstine contre cette oppression. C'est une lutte acharnée et ses moindres victoires l'incitent à pousser plus loin ses conquêtes. Reprenant le même thème, dans le dernier livre de ses mémoires, Simone de Beauvoir insiste sur cet aspect combattif:

Les adultes subissaient mes caprices avec une souriante complaisance: cela m'a convaincue de mon pouvoir sur eux. Mon optimisme a encouragé cette exigence qui me posséda dès le début de mon histoire et ne me lâcha plus: d'aller au bout de mes désirs, de mes refus, de mes actes, de mes pensées. On n'exige que si on compte obtenir des autres et de soi-même ce qu'on en réclame: on ne peut l'obtenir que si on le réclame. Je sais gré à mes premières années de m'avoir donné ces dispositions extrêmes.⁶⁵

D'ailleurs elle avait déjà commenté:

Les conduites des adultes ne me semblaient suspectes que dans la mesure où elles reflétaient l'équivoque de ma condition enfantine: c'est contre celle-ci qu'en fait je m'insurgeais.⁶⁶

Jamais pour autant, à cette époque, ne mit-elle l'autorité en question. Vers l'âge de sept ans, ses colères ont cessé, elle s'est mise à jouer docilement à la petite fille bien sage⁶⁷. C'est alors qu'a surgi le paradoxe. A partir de ce moment, se sont multipliées les occasions qui lui

65 Simone de Beauvoir, Tout compte...., p. 14.

66 Id., Mémoires...., p. 18.

67 Id., Tout compte...., p. 23.

permirent de se réaliser comme sujet indépendant⁶⁸.

d) Mourir à la totale immanence.

Nonobstant l'éveil de son autonomie et de sa liberté, Simone se retrouve encore en situation de sujétion et d'immanence. Cependant, engagée dans son processus de "mortification", elle s'en libère graduellement par son désir d'échapper à la passivité de l'enfance. Elle entreprend alors de mourir au jeu de l'enfant docile et sage pour accéder à une vie sans feinte, sans artifice, sans comédie. Ce mourir, elle le réalise particulièrement dans sa relation avec sa pareille, sa soeur qui lui rend possible une action réelle et créatrice.

De même, quand elle saisit l'absence de la liberté au coeur de la loi, Simone vit une autre mort, celle de l'absolu de la loi. Les incartades, les menus écarts ne font plus basculer le monde.

Ces morts successives laissent éclater la vie qui connaît l'extase dans la nature où Simone apprend tant les différentes manières de vivre que le langage de l'émotion.

Active, lucide et volontaire, elle souhaite ardemment échapper à la passivité de l'enfance par des actions efficaces. Sa soeur cadette lui fournit l'occasion rêvée⁶⁹. Simone

⁶⁸ Simone de Beauvoir, Tout compte...., p. 16.

⁶⁹ Ibid., p. 17.

est maintenant consciente qu'elle ne vit pas seule sa condition d'enfant: elle a une pareille. Nonobstant l'obligation qui s'impose à elle d'avoir à ajuster son comportement aux exigences des adultes, elle a désormais une prise réelle sur une autre personne.

Les adultes tiennent à leur merci la petite fille rangée: l'attention et les louanges dont ils la gratifient relèvent de leur choix à eux et Simone s'est engagée dans le jeu du "qui perd gagne". Quant à sa relation avec sa soeur, elle ne la considère pas de l'ordre du "jeu" mais de l'ordre de la réalité. Les deux enfants ont de vraies disputes, de vraies larmes, de réelles émotions et d'authentiques réconciliations. Entre elles, pas de vaines complaisances mais de la vérité, de la gratuité, de l'authenticité: chacune vit sans feinte ses sentiments et ses choix selon ses élans spontanés. Il va de soi cette relation comporte pour Simone un net avantage qu'elle reconnaît d'ailleurs: "Elle seule, me reconnaissait de l'autorité; les adultes parfois me cédaient; elle m'obéissait"⁷⁰.

C'est surtout dans son rapport maître-élève que Simone meurt à sa totale immanence. Grâce à Poupette, elle peut créer quelque chose de réel en changeant "l'ignorance en savoir"⁷¹. Récapitulant sa vie, en 1972, Simone de Beauvoir

⁷⁰ Simone de Beauvoir, Mémoires..., p. 47.

⁷¹ Ibid.

dira qu'elle a inventé le mélange d'autorité et de tendresse qui caractérisèrent ses relations avec sa soeur. C'est aussi de sa propre initiative qu'elle lui a appris à lire, à écrire, et à compter⁷². Devenue ainsi l'égale des adultes, Simone échappe à la passivité de l'enfance, entre dans le grand circuit humain où, croit-elle, "chacun est utile à tous"⁷³. Son activité la transforme: "Depuis que je travaillais sérieusement, le temps ne fuyait plus, il s'inscrivait en moi: confiant mes connaissances à une autre mémoire, je le sauvais deux fois"⁷⁴. Ainsi, grâce à sa soeur, qu'elle considère comme sa complice, sa sujette, sa créature, Simone affirme son autonomie. Elle projette alors dans l'avenir son actuelle présence au monde et décide: "Je me ferai professeur"⁷⁵. Constatant les progrès accomplis par Poupette, Simone connaît la joie souveraine d'avoir changé le vide en plénitude; elle ne conçoit pas que l'avenir puisse lui proposer entreprise plus haute que de façonner un être humain. Consciente toutefois que dans sa future création, c'est elle-même qu'elle projette, elle précise le sens de sa vocation: "Adulte, je reprendrais en main mon enfance et j'en ferais un chef-d'oeuvre

72 Simone de Beauvoir, Tout compte...., p. 16-17.

73 Id., Mémoires...., p. 48.

74 Ibid.

75 Ibid., p. 58.

sans faille. Je me rêvais l'absolu fondement de moi-même et ma propre apothéose⁷⁶.

Trop jeune pour traduire en système cohérent sa constante recherche d'absolu, bien appuyée sur ses forces montantes, l'enfant pressent cet appel intérieur surgissant de son moi profond à une autonomie radicale.

C'est toujours dans le cadre de sa condition enfantine que Simone exerce sa liberté. Même sa dépendance envers ses parents et Louise - elle acceptait sans réticence les valeurs et les dogmes qu'ils lui proposaient⁷⁷, on l'assurait qu'elle "aimait" tous les membres de sa famille⁷⁸, - est maintenue par une certaine part de liberté. En tout temps et dans la mesure de ses possibilités, peut-on conclure avec Simone, elle répond à cet appel "à être" qui exige d'elle lucidité et fidélité à elle-même:

Pendant mes premières années, les sentiments que j'éprouvais pour mes parents et pour Louise étaient soutenus par ma liberté puisque je les vivais; mais ils m'étaient si naturels qu'ils semblaient s'imposer à moi et les conduites qui les exprimaient m'étaient dictées: elles répondaient à des appels, à des attentes. Il n'y a eu au cours de cette période qu'une seule création libre: celle de mes rapports avec ma soeur.⁷⁹

76 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 59.

77 Ibid., p. 18.

78 Ibid., p. 21.

79 Id., Tout compte....., p. 16.

Pour le reste, liberté et docilité s'harmonisent; Simone accepte de bonne grâce et même avec zèle le destin qui lui est assigné. Elle devient "la meilleure élève du cours Désir", elle est pieuse et sa recherche d'absolu se concrétise dans sa visée d'être partout la meilleure, l'unique, l'exigée⁸⁰.

Cependant un obstacle de taille se présente. Au coeur de la loi, Simone découvre "la vertigineuse absence" de sa liberté⁸¹. Partout elle rencontre des contraintes et nulle part la nécessité. Il lui faut donc mourir à l'absolu de la loi. Dès lors, par ses espiègleries et ses menues désobéissances sans malice, Simone apprend à ne pas considérer comme "insurmontables les règles, les rites, la routine"⁸². De plus, chaque année, sa hantise de tout connaître, de tout posséder, de répondre librement à tous les appels de la vie, pulvérise temporairement toutes les volontés adverses, pour exploser en joies terrestres inégalables, quand elle arrive à la maison de campagne de ses grands-parents paternels à Meyrignac. La nature offre à Simone les extases de la connaissance. Ses parents la laissent courir librement sur les pelouses et toucher à tout. C'est tout son corps qui participe

⁸⁰ Simone de Beauvoir, Tout compte..., p. 17-18.

⁸¹ Id., Mémoires..., p. 16.

⁸² Ibid., p. 17-18.

à la plénitude de cette vie sans frontière où elle apprend ce que n'enseignent ni les livres ni l'autorité:

J'apprenais le bouton-d'or et le trèfle, le phlox sucré, le bleu fluorescent des volubilis, le papillon, la bête à bon Dieu, le ver luisant, la rosée, les toiles d'araignée et les fils de la Vierge; [...] Partout, dans l'eau verte des pêcheries, dans la houle des prairies, sous les fougères qui coupent, au creux des taillis se cachaient des trésors que je brûlais de découvrir.⁸³

La nature lui apprend aussi différentes manières d'exister: l'isolement superbe du chêne, la solitude en commun des brins d'herbe, la fidélité distincte de la routine et, finalement, l'art de vieillir sans se renier. Elle se sent alors unique et exigée: il faut son regard pour faire exister le paysage qui n'existe plus pour personne, qui n'existe plus du tout quand elle part⁸⁴.

Lieu privilégié pour laisser libre cours à ses sentiments, la nature la convie aussi au langage de l'émotion⁸⁵. Simone n'est plus une conscience vacante, un regard abstrait, mais elle devient "l'odeur houleuse des blés noirs, l'odeur intime des bruyères, l'épaisse chaleur de midi ou le frisson des crépuscules"⁸⁶. Jamais sa courte expérience humaine n'a

⁸³ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 28.

⁸⁴ Ibid., p. 126.

⁸⁵ Cf. Joseph Labat, La liberté et la mort dans les romans de Simone de Beauvoir, Columbia, University of Missouri, 1971, thèse inédite, p. 8.

⁸⁶ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 126.

jusqu'alors ressenti un tel abandon aux joies terrestres! L'expérience lui apprend cependant que, pour entrer dans le secret des choses, il faut se donner à elles. Elle ne tarde pas alors à apprivoiser un coin de campagne, à communier avec les lointaines cités, les déserts, les mers, tous baignés dans la même lumière⁸⁷.

Quel contraste avec l'enseignement étroit qu'elle reçoit tant à la maison qu'à l'école où tout converge. De retour à Paris, retombée sous la coupe des adultes, elle continue pourtant à "accepter sans critiquer leur vision du monde"⁸⁸.

L'appel "à être", ressenti par Simone de Beauvoir dès ses premières années, l'a conduite à mourir graduellement à la facticité de l'enfance par la succession des morts aux absolus du donné, de la vérité, du monde des adultes, de la loi. Ainsi, elle abandonne la totale sujétion, libère sa propre liberté et ne convoite rien de moins que son autonomie radicale. Ce mourir pour vivre, Simone l'axe aussi sur les valeurs traditionnelles de la société bourgeoise.

⁸⁷ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 128 et 126.

⁸⁸ Ibid., p. 128.

2. Mort aux valeurs bourgeoises traditionnelles.

La dynamique de la "mortification" s'étend aux valeurs morales de la bourgeoisie bien-pensante. Jean Debruyne, en parlant de la naissance, exprime bien ce que vit présentement la jeune Simone: "Pour que naisse ce qui n'est pas encore, il faut que meure ce qui est"⁸⁹. Or, pour Simone, ce qui est, c'est un monde aux valeurs figées et enserrées dans un essentialisme fermé, c'est un système monolithique et incohérent dans lequel s'imbriquent les illusions nationalistes de son père et la morale chrétienne de sa mère. A ses yeux, c'est ce qui doit mourir pour que puisse éclore ce qu'elle n'est pas encore. Ces morts qu'elle envisage cautionneront l'existence authentique qu'elle recherche.

Dotée d'un tempérament radical, anxieuse de libérer sa propre liberté, désireuse d'être sa propre cause et sa propre fin⁹⁰, ennemie des demi-mesures⁹¹, la jeune Simone s'estime, plongée dans un monde "tout entier truqué"⁹². Elle appartient à cette classe bourgeoise dont elle a bientôt haï "le faux spiritualisme, le conformisme étouffant, l'arrogance,

⁸⁹ Jean Debruyne, Naître, Paris, Desclée, 1977, p. 36.

⁹⁰ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 143:

⁹¹ Ibid., p. 215.

⁹² Ibid., p. 164.

la tyrannie oppressive⁹³.

a) Condition bourgeoise de son milieu.

Ses parents sont tous deux issus d'une austère bourgeoisie qui croit fermement en Dieu, au travail, au devoir et au mérite. Georges de Beauvoir a grandi dans une confortable aisance, dans l'ombre d'une mère qui le préférait aux autres et qui incarnait, pour lui, la loi. Il semble avoir été moins marqué par son père qui s'est révélé plus consciencieux de ses droits que de ses devoirs. Celui-ci, bourgeois bien englué dans la satisfaction à bon compte, se voit juger assez sévèrement par sa petite-fille:

A mi-chemin entre l'aristocratie et le bourgeois, entre le propriétaire foncier et le fonctionnaire, respectueux de la religion sans la pratiquer, il ne se sentait ni solidement intégré à la société, ni chargé de sérieuses responsabilités: il professait un épicurisme de bon ton.⁹⁴

Devenu adulte, Georges de Beauvoir incline vers le succès facile n'accordant que peu de prix à l'effort et, conséquemment, à ce qu'il pourrait être dans le monde bourgeois: "un avocat distingué, un père de famille, un citoyen honorable"⁹⁵. Son goût pour le théâtre, tel que présenté par la

⁹³ Simone de Beauvoir, Tout compte....., p. 19.

⁹⁴ Id., Mémoires....., p. 35.

⁹⁵ Ibid., p. 36.

mémorialiste, caricature, selon Cottrell⁹⁶, le caractère frivole et irresponsable du bourgeois qui trouve sa singularité justement dans ce qui lui voile son "manque d'être": paraître. Cependant, par ses idées, Georges de Beauvoir appartient à son époque et à sa classe. Il défend les principes du nationalisme, respecte l'Eglise et axe sa morale privée sur le culte de la famille.

La mère de Simone, issue d'une pieuse et riche famille où le père avait étudié chez les Jésuites et la mère au Couvent des Oiseaux, est entrée "dans la vie corsetée des principes les plus rigides: bienséance provinciale et morale de couventine"⁹⁷. Transplantée par son mariage dans un milieu très différent, redoutant les critiques, elle met tous ses soins à faire comme tout le monde. Renonçant "à juger selon son propre code: elle prend le parti de se fier aux convenances"⁹⁸. Si elle ne proteste pas contre une inconséquence sanctionnée par les usages, elle ne préserve pas moins intérieurement une rigoureuse intransigeance⁹⁹.

⁹⁶ Robert-D. Cottrell, op. cit., p. 8-9. L'auteur met l'accent sur l'ironie qui caractérise la description du milieu bourgeois.

⁹⁷ Simone de Beauvoir, Une mort très douce, Paris, Ed. Gallimard, 1964, p. 50.

⁹⁸ Id., Mémoires....., p. 40.

⁹⁹ Ibid., p. 41.

Simone de Beauvoir accentue le caractère inauthentique de cette bourgeoisie, dans laquelle elle fut jetée, en colorant sa narration d'ironie dirigée tantôt vers la prétendue supériorité des petits-bourgeois, tantôt vers la morale et les valeurs qu'ils véhiculent, tantôt vers la religion telle qu'on la vit autour d'elle.

Très jeune, Simone s'installe au sommet du genre humain où règne sa famille, alors que dans les bas-fonds croupit le reste de l'humanité. L'explication va de soi sous la plume de l'écrivain:

Mes parents étaient des êtres d'exception, et je considérais notre foyer comme exemplaire. Papa aimait se moquer, et maman critiquer; peu de gens trouvaient grâce devant eux, alors que je n'entendais jamais personne les dénigrer: leur manière de vivre représentait donc la norme absolue. Leur supériorité rejaillissait sur moi.¹⁰⁰

Cela implique pour l'enfant d'éviter tout risque de parole malencontreuse ou de geste maladroit qui lui mériterait de déchoir de l'empyrée familial. Elle qui porte un nom à particule organise sa vie en fonction de cette noblesse. Sur les instances de ses parents, elle doit renoncer à être comme tout le monde. Mise à part, elle ne doit pas, comme le vulgaire, boire dans les gobelets accrochés aux fontaines des parcs; la délicatesse de son estomac la distingue du commun; elle ne fait pas ses études au lycée, mais dans un institut

¹⁰⁰ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 49.

privé où, d'ailleurs, "sans se mélanger au troupeau des enfants de la paroisse", elle suit le catéchisme et fait sa première communion. Elle appartient à une élite¹⁰¹.

Pour se maintenir dans cette sphère supérieure de l'univers, Simone a besoin d'être prise dans des cadres dont la rigueur justifie son existence. Sa famille lui assure cette emprise. Aussi, laissée à elle-même, les barrières en disparaissant la laissent démunie:

La vérité c'est que, séparée de ma famille, privée des affections qui m'assuraient mes mérites, des consignes et des repères qui définissaient ma place dans le monde, je ne savais plus comment me situer ni ce que j'étais venue faire sur terre.¹⁰²

L'enfant retrouve la même structure au plan moral: le monde qu'on lui enseigne se dispose harmonieusement autour de coordonnées fixes et de catégories tranchées: le bien et le mal s'organisent autour de critères qui bannissent toute notion neutre¹⁰³.

Simone de Beauvoir précise que le Bien, c'est l'Eglise et la France¹⁰⁴, le Mal, c'est tout ce qui s'écarte de ces deux impératifs qui dirigent l'agir humain. Déjà située dans la zone supérieure de l'humanité, Simone se doit d'habiter la

101 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 49.

102 Ibid., p. 63.

103 Ibid., p. 21.

104 Ibid., p. 129.

région du Bien où règnent indiscutablement le bonheur et la vertu¹⁰⁵. D'ailleurs, ayant épousé la cause de sa mère, une des divinités suprêmes qui détiennent "le monopole de l'infailibilité"¹⁰⁶, elle est garantie contre le Mal. Puisqu'elle est également fille d'un père nationaliste dont l'amour de la Patrie est la seule religion¹⁰⁷, Simone se doit aussi de bien remplir ses devoirs de française. Durant la guerre, son coeur vertueux est, en un sens, scandalisé par les traîtres, les espions et les mauvais français plus que par les ennemis de l'extérieur car pour elle, les Boches sont des criminels de naissance; ils suscitent la haine plus que l'indignation: on ne s'indigne pas contre Satan¹⁰⁸. En eux, le Mal s'est incarné.

b) Mort à l'essentialisme moral.

La philosophe avait précédé la mémorialiste sur le sujet et, dans son essai Pour une morale de l'ambiguïté, elle avait écrit en 1947: "Les récompenses, les punitions, les paroles d'éloge ou de blâme lui [à l'enfant] insufflent qu'il existe un bien, un mal, des fins en soi"¹⁰⁹. Cet

105 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 18.

106 Ibid., p. 19.

107 Ibid., p. 38.

108 Ibid., p. 30.

109 Id., Pour une morale....., p. 52.

essentialisme dans lequel baigne Simone reçoit cependant un démenti dans l'expérience quotidienne où le noir se mêle au blanc; Simone n'aperçoit que grisailles. L'ambiguïté introduit dans le processus de la "mortification". Le bien comporte des nuances et des degrés selon ses incarnations.

Ainsi; elle-même est une bonne petite fille, mais elle commet des fautes; tante Alice qui prie beaucoup ira au ciel malgré ses injustices; certaines gens qu'elle doit aimer et respecter sont blâmés par ses parents.

De même le Mal, à l'état pur, ne se trouve nulle part. Là où on l'a prévenue qu'elle en apercevra les ombres, elle ne reconnaît que peccadilles. Cependant un jour elle découvre de facto "l'insondable noirceur du mal"¹¹⁰. Quand elle voit "s'allumer, dans les yeux patients de Louise, quelque chose qui n'est pas de l'amitié" à l'égard de sa mère, quand elle entend son père et sa mère se bagarrer, alors la terre chavire sous ses pieds. Le Mal cohabite donc avec le bien dans les êtres qui lui sont le plus chers.

Incapable d'analyser adéquatement le problème, mesurant inconsciemment les implications qu'entraînerait l'éclatement définitif de ces absolus, prompt à réagir dès que sa sécurité est menacée, la jeune Simone ensevelit ces faits dans le brouillard: "Impossible que papa et maman fussent ennemis, que Louise fût leur ennemie; quand l'impossible

¹¹⁰ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 20.

s'accomplit, le ciel se mélange à l'enfer, les ténèbres se confondent avec la lumière"¹¹¹. Malgré ces distorsions imposées à sa conscience, l'enfant croit encore à l'être de ses parents¹¹². Ils doivent donc être sans faille. De plus, le respect lui interdit de les juger.

L'auteur des mémoires accentue l'inconciliabilité de son ouverture à soi et au monde avec les faux-fuyants de la société bourgeoise, dans laquelle elle a été jetée. Puisque sa condition enfantine réduit ses possibilités d'y voir clair, elle passera sous silence des événements que, pourtant, elle ressent assez vivement pour ne jamais les oublier¹¹³. Comment dans un tel imbroglio faire la vérité sur le bien et sur le mal? L'embarras de Simone l'accule à une réalité insurmontable, comme elle l'explique:

Dès que j'essayais d'en saisir les nuances indécises, il fallait me servir de mots, et je me trouvais rejetée dans l'univers des concepts aux dures arêtes. Ce que je voyais de mes yeux, ce que j'éprouvais pour de bon, devait rentrer tant bien que mal dans ces cadres; les mythes et les clichés prévalaient sur la vérité; incapable de la fixer, je laissais celle-ci glisser dans l'insignifiance.¹¹⁴

¹¹¹ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 20.

¹¹² Id., Pour une morale...., p. 52.

¹¹³ Id., Mémoires...., p. 20.

¹¹⁴ Ibid., p. 21.

Malgré son impuissance à exprimer sa découverte, Simone, en décelant l'ambiguïté des situations morales, ne meurt pas moins à la petite fille naïve qui croyait à l'absolu du bien comme à l'absolu du mal.

c) Mort aux illusions nationalistes.

Puisqu'il lui est donc impossible de pénétrer ce monde "aux expériences truquées"¹¹⁵ où la rigueur des notions n'a d'égale que l'ambiguïté de leur application, Simone laisse éclater sa révolte: "les apparences mentaient, le monde qu'on m'avait enseigné était tout entier truqué"¹¹⁶. On ne lui a présenté qu'une vérité: le nationalisme qui entretient ses confortables illusions doublé de la religion qui assure sa sécurité morale.

A neuf ans, sous les apparences d'une petite fille rangée, Simone se dissocie pourtant d'un certain nombre de clichés nationalistes. Elle rejette la monarchie: il lui paraît absurde que le pouvoir dépende de l'hérédité plutôt que de la compétence, ce qui pourrait occasionner, explique-t-elle avec ironie, que "la France, supérieure par essence à toutes les autres nations"¹¹⁷, soit reléguée au second plan. L'Autre, l'adversaire, qu'il soit ennemi politique ou de

¹¹⁵ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 223.

¹¹⁶ Ibid., p. 164.

¹¹⁷ Ibid., p. 129.

classe inférieure a cessé de lui apparaître comme le Mal absolu: "je ne voyais pas, écrit-elle, pourquoi a priori préférer à ses intérêts ceux qu'on disait être les miens"¹¹⁸. Elle n'admet pas non plus que la richesse puisse fonder aucun droit ni conférer aucun mérite¹¹⁹. Elle se rebute si son père se gargarise de faux prétextes pour excuser le refus du suffrage censitaire. Lui-même a échoué à s'enrichir¹²⁰ et Simone proteste, au nom même des valeurs qu'il lui a enseignées. Son père se faufile alors par le biais de la qualité morale personnelle: l'élite se définit, selon lui, "par l'intelligence, la culture, une orthographe correcte, une bonne éducation, des idées saines"¹²¹. Dès lors, sans déchoir, il concède quelques droits à la classe inférieure. Dans un certain sens, Simone n'est quand même pas trop choquée "que le mérite fût lié au hasard d'une naissance puisqu'on lui avait appris que c'était la volonté de Dieu qui décidait des chances de chacun"¹²².

¹¹⁸ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 130.

¹¹⁹ Ibid.

¹²⁰ Ibid. En lisant un manuel d'histoire, Simone avait été indignée qu'on ait empêché les pauvres de voter. Son père avait expliqué: "une nation, c'est un ensemble de biens; à ceux qui les détiennent revient normalement le soin de les administrer". Il fallait dès lors s'enrichir.

¹²¹ Ibid., p. 131.

¹²² Ibid.

Cette symphonie de bonheur orchestrée suivant les timbres parfois dissonnants des accords terrestres lui cache la réalité du monde. Si elle est à "cent lieues de contester l'ordre établi"¹²³, c'est que son esprit est obnubilé par les préjugés de son milieu: les pauvres ne sont pas malheureux, ils ont l'habitude de leur misère; ceux qui sont mécontents sont de faux pauvres. On la rassure aussi sur le sort des ouvriers mal rémunérés et des sans travail; s'ils haïssent la bourgeoisie, c'est qu'ils sont conscients de sa supériorité¹²⁴.

Simone ne pressent vraiment la pauvreté que le jour où elle visite Louise, mariée à un couvreur, qui habite une chambre au sixième. Quand, au surplus, Louise perd son enfant, Simone sanglote pendant des heures. Ce n'est pas surtout l'enfant mort qui l'affecte, mais la vision de Louise dans sa chambre sans joie, privée de son enfant, privée de tout¹²⁵. Elle pense "au corridor du sixième". Elle sèche cependant ses larmes, sans remettre en question la société:

123 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 130.

124 Ibid., p. 132.

125 Ibid.

Il m'était bien difficile de penser par moi-même, car le système qu'on m'enseignait était à la fois monolithique et incohérent. Si mes parents s'étaient disputés, j'aurais pu les opposer l'un à l'autre. Une doctrine unique et rigoureuse aurait fourni à ma jeune logique des prises solides. Mais nourrie à la fois de la morale des Oiseaux et du nationalisme paternel, je m'enlissais dans les contradictions.¹²⁶

d) Mort au système monolithique et incohérent.

Incapable de penser par elle-même, Simone n'accepte tout de même plus intégralement le système monolithique dans lequel elle baigne. Le conflit qui surgit en elle face aux incohérences qu'elle découvre équivaut à une mort, à un passage du néant à la conscience. Ce mourir est pour vivre et Simone le sait, elle qui s'engage dans la voie de l'authenticité.

Mais la société chrétienne du temps apparaît, au jugement de Simone, marquée de la même inauthenticité. Ainsi, comme le peste son père, le pape censé représenter Dieu sur la terre ne doit pas se soucier des choses terrestres et les valeurs nationales passent avant les vertus catholiques¹²⁷. On apprend de bonne heure à Simone à séparer radicalement Dieu et César et à rendre à chacun son dû: elle note qu'il reste tout de même déconcertant que César l'emporte toujours sur Dieu.

¹²⁶ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 132.

¹²⁷ Ibid., p. 133.

Cette dichotomie rejoint cette autre plus profonde de son éducation première où père et mère, respectant chacun leur option fondamentale, a scindé chez l'enfant la vie de l'esprit et celle du coeur, le domaine de l'intelligence et celui de la sainteté. Avant de rédiger ses mémoires, madame de Beauvoir avait déjà fait le procès de la bourgeoisie et avait écrit en 1955: "La vérité est une: l'erreur, multiple. Ce n'est pas un hasard si la droite professe le pluralisme"¹²⁸.

Pour l'enfant, la difficulté soulevée par l'incroyance de son père pèse lourd et si elle a été globalement éludée par la règle du respect qui interdit de juger, la question reste entière. "Comment m'expliquer, écrit Simone de Beauvoir, qu'il s'aveuglât sur la plus évidente des vérités"¹²⁹, lui qui ne se trompait jamais? La quiétude de sa mère, pourtant si pieuse, face à cette réalité l'incite à passer outre. L'autocritique de l'adulte tire immédiatement les conclusions:

¹²⁸ Simone de Beauvoir, Privilèges, coll. "Les Essais LXXVI", Paris, Gallimard, 1955, p. 93.

¹²⁹ Id., Mémoires...., p. 43.

La conséquence c'est que je m'habituai à considérer que ma vie intellectuelle - incarnée par mon père - et ma vie spirituelle - dirigée par ma mère - étaient deux domaines radicalement hétérogènes, entre lesquels ne pouvait s'introduire aucune interférence. La sainteté était d'un autre ordre que l'intelligence; et les choses humaines - culture, politique, affaires, usages et coutumes - ne relevaient pas de la religion. Ainsi reléguai-je Dieu hors du monde, ce qui devait influencer profondément la suite de mon évolution.¹³⁰

e) Mort à la bourgeoisie bien-pensante.

Le dualisme atteint les racines profondes de son être d'où originent son besoin d'absolu, son goût de la vérité, son amour de la vie authentique. C'est, en définitive, l'influence prépondérante de son père qui conditionnera son avenir religieux:

Ma situation familiale rappelait celle de mon père: il s'était trouvé en porte-à-faux entre le scepticisme désinvolte de mon grand-père et le sérieux bourgeois de ma grand-mère. Dans mon cas aussi, l'individualisme de papa et son éthique profane contrastaient avec la sévère morale traditionaliste que m'enseignait ma mère. Ce déséquilibre qui me vouait à la contestation explique en grande partie que je sois devenue une intellectuelle.¹³¹

Ce disant, Simone de Beauvoir assène un dur coup à deux châteaux forts de la bourgeoisie bien-pensante: la condition féminine et la religion. En effet, toujours selon elle, la société qui a condamné la femme à l'immanence s'est attachée à lui dispenser la religion comme compensation suprême

¹³⁰ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 44.

¹³¹ Ibid., p. 144.

et comme justification: "il était nécessaire de lui offrir le mirage d'une transcendance"¹³². En s'orientant dans le monde de la pensée qui est un monde masculin¹³³, Simone renie sa classe; elle refuse de subir sans examen le donné brut du Bien, elle sort du gynécée, elle va se tailler une place dans l'univers des hommes et, ajoute-t-elle, "je m'impatientsais de ce retard qu'on m'imposait"¹³⁴. En attendant, elle se sent "protégée et guidée à la fois sur la terre et dans les voies célestes"¹³⁵.

Chaque jour un peu plus, Simone décèle le mensonge environnant. Croyants et incroyants mènent tout juste la même existence¹³⁶; la pratique religieuse ne modifie guère le cours des journées; comme tout le monde, Simone, même si elle en est gênée, inscrit la communion matinale dans la routine quotidienne. Elle se persuade de plus en plus qu'il n'y a "pas place dans le monde profane pour la vie surnaturelle"¹³⁷, bien que celle-ci en principe l'emporte nettement sur l'autre.

¹³² Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, II, p. 448.

¹³³ Ibid., p. 551.

¹³⁴ Id., Mémoires....., p. 123.

¹³⁵ Ibid., p. 44.

¹³⁶ Ibid., p. 75.

¹³⁷ Ibid., p. 76.

En dénonçant le dualisme de la chair et de l'esprit qui a fortement marqué son éducation morale, Simone s'en prend à la religion chrétienne. Déjà, en 1949, elle avait considéré ce problème dans Le Deuxième Sexe:

Le chrétien est séparé de soi-même; la division du corps et de l'âme, de la vie et de l'esprit se consomme: le péché originel fait du corps l'ennemi de l'âme; toutes les attaches charnelles apparaissent comme mauvaises.¹³⁸

Eduquée par une mère chrétienne qui distingue à peine le vice de la sexualité et qui associe toujours étroitement l'idée de chair à celle du péché¹³⁹, Simone confesse: "Dans mon univers, la chair n'avait pas droit à l'existence"¹⁴⁰. Elle-même, qui se croyait un pur esprit aux yeux de son père, se sent déchue quand, à l'occasion de ses premières règles, d'un regard entendu il la considère comme un organisme¹⁴¹. Le mutisme de sa mère, face à ce qu'elle appelle des "propos oiseux qui n'appellent pas de réponse"¹⁴², incite l'enfant à la consigne du silence chaque fois qu'elle s'interroge sur les

¹³⁸ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, tome I, Les faits et les mythes, p. 270.

¹³⁹ Id., Mémoires....., p. 41.

¹⁴⁰ Ibid., p. 60.

¹⁴¹ Ibid., p. 103. Quelques années plus tôt, Simone avait reconnu: "je n'étais pour lui ni un corps, ni une âme, mais un esprit": p. 39. P. 291, elle parlera de l'éclatement de cet angélisme.

¹⁴² Ibid., p. 42.

"choses inconvenantes"¹⁴³ qu'elle associe bientôt aux livres défendus et à tout ce qui concerne la sexualité. Plus riches en vertu qu'en ouverture d'esprit, les Demoiselles du cours Adeline Désir, "pieuses femmes un peu demeurées"¹⁴⁴, souscrivent à cette attitude négative concernant les réalités humaines.

Si l'inconvenance ne se confond pas tout à fait avec le péché, elle dépeint l'envers d'une petite bourgeoise "comme il faut" qui ne doit ni se décolleter abondamment, ni porter des jupes courtes, ni se maquiller, ni teindre ses cheveux, ni les couper, ni surtout lire n'importe quel livre. A l'écoute de ses parents et de ses maîtres, Simone réfléchit et ses déductions l'incitent à croire que les mauvais livres ne peignent pas la vie sous de fausses couleurs car, en ce cas, ses éducateurs auraient balayé ces mensonges. Elle conclut que le danger, pour elle, consiste plutôt à découvrir prématurément l'autre visage de l'amour¹⁴⁵.

Elle qui a aspiré à la sincérité dès sa première enfance, souffre de ce qu'autour d'elle on réproche le mensonge, mais qu'en même temps on fuit si soigneusement la vérité¹⁴⁶.

L'année de sa communion solennelle, un prédicateur raconta

143 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 83.

144 Ibid., p. 124.

145 Ibid., p. 83.

146 Ibid., p. 194.

qu'une jeune fille, désireuse de satisfaire sa curiosité, s'étant délectée dans les mauvais livres, avait perdu la foi et finalement s'était suicidée. Simone sombre dans la perplexité: la foi, c'était son assurance contre l'enfer¹⁴⁷. Jamais elle n'aurait osé commettre un seul péché mortel qui lui aurait mérité cette suprême condamnation. Ses interrogations la conduisent à une stupéfiante constatation qu'elle énonce ainsi: "Ce que je comprenais le moins, c'est que la connaissance conduisît au désespoir"¹⁴⁸. Son rationalisme répugne à l'idée qu'il y a un âge où la vérité tue.

L'enfance de Simone est balisée par une religion dont la pratique l'emporte de beaucoup sur l'éducation de la foi. Une espèce de complicité s'établit alors entre la mère et la fille: la première devenant le juge-témoin des mérites de l'autre. Un peu plus tard, prise en main par l'aumônier du cours Désir, Simone devient la petite fille modèle¹⁴⁹. L'ironie de la mémorialiste accentuée sans doute encore une fois le caractère inauthentique des gestes enfantins qu'elle posait alors. Elle les décrit davantage comme un marathon de mortifications et de conduites édifiantes, exécutées pour le plaisir de la galerie que comme moyens de nourrir sa relation

147 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 84.

148 Ibid.

149 Ibid., p. 32.

à Dieu. Tout compte fait, Simone de Beauvoir écrira: "La foi, c'est souvent un accessoire qu'on reçoit dans son enfance avec l'ensemble de la panoplie bourgeoise"¹⁵⁰. C'est, en un certain sens, une autre façon de "paraître" qui fait écran au monde environnant et à soi-même. Il lui faut dès lors mourir à ce faire-semblant. Il lui faut prendre du recul par rapport à ce donné pour ~~le~~ séparer d'elle-même. Ce mourir apparaît alors davantage comme une brèche ouverte sur l'avenir puisque Simone relie l'attachement à la foi à des "acquis idéologiques": "des habitudes de pensée, un système de référence et des valeurs dont on est devenu prisonnier"¹⁵¹. Elle veut vivre.

Avec les années, la sollicitude de sa mère lui pèse et leurs relations se relâchent. Les justifications: "Ça se doit. Ça ne se fait pas" ne la satisfont plus. De même, les décisions de sa mère qui lui paraissent arbitraires provoquent chez elle un changement d'attitude. C'est ainsi que, refusant aussi radicalement qu'à cinq ans d'entrer dans les comédies des adultes, elle ne va pas la veille de sa communion solennelle, se jeter aux pieds de sa mère pour lui demander pardon de ses fautes¹⁵², comme c'est la coutume. Son engouement se

¹⁵⁰ Simone de Beauvoir, Tout compte..., p. 509.

¹⁵¹ Ibid., p. 509-510.

¹⁵² Id., Mémoires..., p. 107.

dirige maintenant vers son père. Dans son évolution, le choix de mourir pour vivre devient de plus en plus évident.

Ce monde truqué, parodié par Simone dans le cadre d'une religion qui n'a aucun rapport avec la vie¹⁵³, substitue les états d'âme à l'opaque misère du monde¹⁵⁴; s'appuyant sur l'Evangile, il prône le dévouement et la charité, mais restreint le prochain au cadre familial¹⁵⁵; espérant en une autre vie, il présente un salut qui s'opère non dans le déchirement, mais dans la douce paix du cœur¹⁵⁶; se réclamant des exigences de la religion, il incite à une absolue soumission¹⁵⁷ davantage basée sur le respect que sur l'amour¹⁵⁸. Somme toute, il tue la vie et Simone veut vivre.

★ Pour le moment, - la jeune Simone n'en est pas dupe -, malgré son tiraillement intérieur, le paradis de son enfance est encore sauvegardé par une chaîne dorée de sécurités: les adultes, dépositaires de l'Absolu, continuent de lui garantir

153 Cf. Jean Onimus, "L'expérience humaine de Simone de Beauvoir", dans Face au monde actuel, Paris, Desclée de Brouwer, 1962, p. 173. L'auteur fait ressortir d'une part la recherche de vérité et d'authenticité de l'enfant et d'autre part le mensonge foncier de son milieu incarné par son père.

154 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 205.

155 Ibid., p. 180.

156 Ibid., p. 244; 251.

157 Ibid., p. 34.

158 Ibid., p. 43.

le monde¹⁵⁹; alors que la foi la défend contre la mort¹⁶⁰ et l'assure contre l'enfer¹⁶¹, Dieu lui promet l'éternité¹⁶².

Forte de cette sécurité, plongée dans les univers imaginaires créés pour elle par les adultes¹⁶³, malgré l'éveil de son autonomie, Simone s'est amusée au mirage de la mort: "souvent je me couchais sur la moquette, yeux clos, mains jointes, et je commandais à mon âme de s'échapper"¹⁶⁴.

L'écrivain présente alors, croyons-nous, d'abord la réaction de l'adulte: si effectivement sa dernière heure était venue, elle aurait crié de terreur; puis celle de l'enfant: l'idée de la mort ne l'effrayait pas.

Transie par le néant¹⁶⁵, saisie par le silence de la mort¹⁶⁶, Simone est restée à la périphérie de la réalité qui l'habitait. Néanmoins, dans le silence des êtres inanimés elle pressent sa propre absence, et "la vérité, fallacieusement conjurée de [sa] mort"¹⁶⁷. Si, à ce moment, ses inquiétudes

159 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 52.

160 Ibid., p. 50.

161 Ibid., p. 84.

162 Ibid., p. 51.

163 Ibid., p. 52.

164 Ibid., p. 50.

165 Ibid.

166 Ibid., p. 51.

167 Ibid., p. 52.

sont parfois aiguës, elles se dissipent vite.

Les parents, la religion et la foi s'accordent en une parfaite trilogie pour rejeter constamment Simone dans le monde de l'immanence. Nonobstant cette force extérieure, ce n'est que sporadiquement qu'elle s'enlisera dans le confort moral et dans le conformisme bourgeois¹⁶⁸. Toujours, veille sa hantise de protéger son autonomie et d'exister par elle-même. La succession de ses morts, en supprimant les absolus de son enfance, laisse présager en elle le sujet authentique en voie d'accomplissement.

Pour le moment, malgré ses expériences de présence à soi et au monde, malgré ce long processus de "mortification", Simone ne reconnaît pas encore en elle les trois critères qui devraient servir d'étalon pour jauger l'authenticité d'une personne: l'angoisse existentielle, la liberté exercée en présence de sa propre mort, le rejet de toute transcendance extérieure. Ce mourir était pour vivre et Simone s'est ouverte à la vie.

¹⁶⁸ Domino, dans Livres de France, 9e année, #10, décembre 1958, p. 14. Le critique croit que les sarcasmes de Simone de Beauvoir visent non Dieu mais la religion telle que la comprend la bourgeoise.

CHAPITRE II

VIVRE OU MOURIR

Le processus de la mort dans lequel s'est engagée Simone de Beauvoir depuis sa première enfance connaît son point culminant, au moment de l'adolescence. Dans sa recherche d'authenticité, elle interroge le principe même de toute autorité: Dieu. C'est alors toute son entreprise de vivre qui est mise en cause, à travers ce questionnement, et le choix qu'elle posera entre Dieu et son autonomie radicale décidera du parti qu'elle prendra devant la vie et devant la mort.

Parlant des Mémoires d'une jeune fille rangée, Simone de Beauvoir avoue, plusieurs années après leur rédaction, que le problème religieux est au coeur du livre¹. Il s'agit fondamentalement du drame existentiel, émouvant et tragique qui a exigé d'elle des choix difficiles la conduisant du ciel

¹ Cf. Madeleine Chapsal, Les écrivains en personne, Paris, Union générale d'Éditions, 10-18, René Julliard, 1973, p. 45. Le 17 février 1958, dans son appartement du quartier Montparnasse, Simone de Beauvoir s'entretient avec Madeleine Chapsal et décrit l'accueil de Mémoires d'une jeune fille rangée par les jeunes américains: "Il les a amusés, comme une curiosité, mais le problème religieux qui est au coeur du livre leur échappe complètement. Ils n'ont pas la foi à la façon dont on l'a en France."

des idées à la terre des hommes².

1. Le problème religieux.

a) La foi, docilité aux adultes.

En guise de conclusion, dans son dernier ouvrage autobiographique Tout compte fait, après avoir rappelé le caractère bourgeois des deux familles dont elle est issue, Simone de Beauvoir jette un dernier regard sur son enfance. Réaffirmant son choix de l'athéisme, elle le justifie en ces termes:

Je sais ce qu'est la foi d'un enfant: croire en Dieu, pour lui, c'est croire aux adultes qui lui parlent de Dieu. Quand il a cessé de leur faire confiance, la foi n'est plus qu'un douteux compromis qui consiste à croire qu'on croit. A quinze ans, j'étais trop entière pour m'en contenter.³

Telle que présentée dans la religion de son enfance, la foi est totalement dépouillée de son caractère surnaturel et théologal. Pour Simone, elle est réduite à la docilité

² Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée, Paris, Gallimard, 1958, p. 343. A l'âge de vingt ans, l'auteur constatera que ses nouveaux camarades, Sartre, Nizan et Herbaud avaient ramené la philosophie du ciel à la terre.

Cf. Charles Moeller, Littérature du XXe siècle et christianisme, Tournai, Casterman, vol. V, p. 135-202. L'étude que fait Moeller dans ces pages, sur l'oeuvre de Simone de Beauvoir s'intitule justement "Du ciel des idées à la terre des hommes".

³ Simone de Beauvoir, Tout compte fait, Paris, Gallimard, 1972, p. 511.

aux adultes. Dès lors, une question surgit en nous: n'a-t-elle jamais cru au Dieu Père révélé par Jésus-Christ? Il serait prématuré de tenter une réponse avant d'interroger l'évolution plus élaborée de son comportement religieux qu'elle décrit dans ses Mémoires d'une jeune fille rangée.

Simone, on le sait, n'a jamais été particulièrement tendre envers les adultes. Ceux qu'elle a connus dans sa petite enfance, elle les décrit comme étant bien englués dans une société conformiste: ils sont respectueux des obligations imposées par les convenances et considèrent la religion comme une de ces institutions qu'on ne discute pas. La vie est réglée par les usages d'une société traditionnellement chrétienne: tout le monde est baptisé, fait sa première communion avec beaucoup de solennité, se marie puis est enterré religieusement.

Les premières années de Simone baignent dans ce contexte ambigu. Dès qu'elle a su marcher, sa mère l'a conduite à l'église pour lui montrer "en cire, en plâtre, peints sur les murs, des portraits du petit Jésus, du bon Dieu, de la Vierge, des anges"⁴. C'est dans la même foulée que ses premières notions religieuses lui ont été inculquées et Simone leur a donné sa totale adhésion.

⁴ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 13.

Vers l'âge de trois ans, elle se sait donc protégée et guidée, à la fois sur la terre et dans le ciel. Tout un peuple surnaturel se joint à sa nombreuse famille terrestre pour veiller sur elle avec sollicitude: "Mon ciel, écrit-elle, était étoilé d'une myriade d'yeux bienveillants"⁵. Le problème religieux prend racine, croyons-nous, ici même, dans l'importance qu'elle accorde à sa personne. En devenant l'axe central autour duquel gravitent toutes les puissances créées et incréées, Simone pose l'élément majeur de son opposition fondamentale à Dieu.

Tributaire de ce premier donné d'ordre plus affectif que dogmatique, très éveillée, pour ne pas dire déjà intellectuelle, comme l'observe Gabrielle Gras⁶, Simone reconnaît concrètement que Dieu est pour elle un gage de sécurité: il garantit son importance⁷, il tranquillise sa curiosité en expliquant toute chose par sa volonté toute-puissante⁸ et, par surcroît, il la défend contre la mort⁹.

Satisfaite de la place privilégiée qu'elle occupe ainsi dans le monde, Simone se fait un devoir d'exceller en

5 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 13.

6 Gabrielle Gras, "Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée", dans Europe, fév.-mars 1959, p. 269-270.

7 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 13.

8 Ibid., p. 23.

9 Ibid., p. 50.

tout, d'être l'Unique¹⁰ afin de s'ajuster à cette harmonie préétablie¹¹ qu'on lui enseigne, où d'une façon bien définie, il y a le Bien et le Mal, le ciel et la terre. Du haut du ciel, Dieu protège les bons et punit les méchants; sur terre, il exprime sa volonté par la bouche des parents¹².

Même si elle en vient à contester l'arbitraire des lois, Simone vit dans l'intimité du Bien. Docile à faire "tout ce qu'il faut faire, elle en arrive, comme l'écrit Maurice Nadeau, à croire tout ce qu'il faut croire"¹³. Elle est une bonne petite fille et s'y complaît¹⁴. Applaudie, elle multiplie les bonnes actions et les conduites édifiantes. La vertu la gagne. Aussi s'éprend-elle de cette âme, "rayonnante comme l'hostie", qu'est la sienne. On la distingue à peine d'Hélène, héroïne d'un de ses romans, Le Sang des autres:

Dans son enfance, elle n'était jamais ni là ni ailleurs: elle était dans les bras de Dieu; il l'aimait d'un amour éternel et elle se sentait éternelle comme lui; blottie dans la pénombre, elle lui offrait chacun des battements de son coeur et le moindre de ses soupirs prenait une importance infinie puisque Dieu même le recueillait.¹⁵

10 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 60.

11 Ibid., p. 21.

12 Ibid., p. 34.

13 Maurice Nadeau, "En marge, Deux enfances, deux évocations", dans Les Lettres Nouvelles, 6, 2(1958), p. 631.

14 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 18, 30, 34.

15 Id., Le Sang des autres, Paris, Gallimard, 1945, p. 41.

Installée dans une spiritualité qui la sort du réel, Simone se réfugie dans les univers imaginaires que les adultes ont créés pour elle¹⁶. De ce monde illusoire qui lui est garanti, elle pressent l'envers qui lui reste caché: la guerre à laquelle participe son père¹⁷, les miséreux¹⁸ dont elle dira plus tard: "Rien n'est vrai que cette opaque misère"¹⁹, les classes sociales²⁰, la souffrance des bons²¹, le scepticisme de son père²² et, surtout, la mort qui l'habite²³.

Avec la rigueur d'un syllogisme, Simone de Beauvoir s'applique à démontrer comment, dans l'évolution de sa foi, les adultes ont établi l'équation entre ses parents et Dieu. Forces du bien²⁴, ils lui tiennent lieu de conscience²⁵;

16 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 52.

17 Ibid., p. 30, 33. Convaincue que cette grande aventure collective ne pouvait directement la concerner, elle se convainc que Dieu protégerait tout spécialement son père.

18 Ibid., p. 50.

19 Ibid., p. 205. A seize ans, Simone visite Lourdes. Elle reçoit un choc. Face aux moribonds, aux infirmes, elle prend conscience "que le monde n'était pas un état d'âme".

20 Ibid., p. 50.

21 Ibid., p. 53.

22 Ibid., p. 44.

23 Ibid., p. 51. Elle l'avait pressentie dans les êtres inanimés.

24 Ibid., p. 15.

25 Ibid.

dûment revêtus de l'infailibilité²⁶, ils incarnent le Bien²⁷, garantissent la vérité²⁸ et deviennent inévitablement les dépositaires de l'Absolu²⁹. Moralement interpellée, bien qu'elle se soit très tôt sentie brimée dans sa volonté, particulièrement par les interdits, Simone s'est métamorphosée en enfant sage convaincue que ses parents désiraient son bien.

Cependant, dix ans avant d'écrire ses mémoires, c'est sans équivoque que Simone avait situé le bien de l'individu, dans le cadre de la morale existentialiste:

Le bien d'un individu ou d'un groupe d'individus mérite d'être pris comme un but absolu de notre action; mais nous ne sommes pas autorisés à décider a priori de ce bien. A vrai dire, nous ne sommes jamais autorisés d'abord à aucune conduite, et une des conséquences de la morale existentialiste, c'est le refus de toutes les justifications préalables qu'on pourrait tirer de la civilisation, de l'âge, de la culture; c'est le refus de tout principe d'autorité.³⁰

C'est nettement en opposition à cette morale que Simone pose la motivation qui l'amène vers l'âge de cinq ans à délaissier ses interrogations, ses révoltes et ses rages qui,

26 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 19.

27 Ibid., p. 18.

28 Ibid., p. 24.

29 Ibid., p. 21.

30 Id., Pour une Morale de l'ambiguïté, coll. Idées, no 21, Paris, Gallimard, 1947, p. 205.

pourtant, lui découvraient sa subjectivité³¹ pour se transformer en enfant docile:

C'était la volonté de Dieu qui s'exprimait par leur (les parents) bouche: il m'avait créée, il était mort pour moi, il avait droit à une absolue soumission. Je sentais sur mes épaules le joug rassurant de la nécessité.³²

Dès lors, la volonté de Dieu devient, pour elle, une instance supérieure qui vient cautionner ses actes et supprimer le poids de sa propre justification, en lui voilant sa responsabilité personnelle et sa liberté: "Dieu conduit les gens par les chemins qu'il choisit"³³, fera-t-elle dire plus tard à son amie Zaza.

Incapable, pour le moment, de répondre de ses choix, Simone cède: "Ainsi, dit-elle, abdiquai-je l'indépendance que ma petite enfance avait tenté de sauvegarder"³⁴. Contrainte à dissimuler ce quelque chose au secret d'elle-même qui dément la conviction qu'il existe un bien, un mal ou des

31 Simone de Beauvoir, Pour une Morale...., p. 56. L'auteur fait voir que dès l'enfance, des failles se révèlent et que l'enfant, par son questionnement, découvre sa subjectivité et celle des autres.

32 Id., Mémoires...., p. 34.

33 Ibid., p. 205.

34 Ibid., p. 34.

fins en soi, encline à miser sur l'avenir³⁵, elle acquiesce à cette volonté toute-puissante et tente de se concilier sa bienveillance.

A l'époque de l'adolescence, alors qu'elle éprouve de grandes difficultés avec sa mère, Simone en appelle à la même motivation pour justifier sa docilité: "Je croyais que, en gros, Dieu l'exigeait de moi"³⁶. En s'inscrivant dans ce jeu de qui perd gagne, - et elle a tout à gagner -, elle cumule les mérites et évite de faire éclater ouvertement les conflits. C'est, en filigrane, évoquer la thèse, qu'adulte, Simone de Beauvoir a déjà défendue avant d'écrire ses mémoires:

35 Simone de Beauvoir, Pour une morale...., p. 53. L'auteur montre l'évolution de l'enfant qui est d'abord naïvement victime du mirage pour autrui, se complait ensuite dans son état d'enfant docile puis, entrevoyant l'avenir se met à jouer à être. "Et, continue-t-elle, même quand la joie d'exister est plus forte, quand l'enfant s'y abandonne, il se sent protégé contre le risque de l'existence par ce plafond que des générations humaines ont édifié au-dessus de sa tête. Et c'est en cela que la condition de l'enfant (encore qu'elle puisse être par d'autres côtés malheureuse) est métaphysiquement privilégiée; l'enfant échappe normalement à l'angoisse de la liberté".

36 Id., Mémoires.... p. 107-108.

La nécessité de l'être divin rejaillit sur ces actes qui viennent aboutir à lui et les sauve pour l'éternité. Mais qu'est-ce que Dieu veut?

Si Dieu est l'infinité et la plénitude de l'être, il n'y a pas en lui de distance entre son projet et sa réalité. Ce qu'il veut est; il veut ce qui est. Sa volonté n'est que le fondement immobile de l'être; à peine peut-on encore l'appeler volonté. Un tel Dieu n'est pas une personne singulière: il est l'universel, le tout immuable et éternel. Et l'universel est silence. Il ne réclame rien, il ne promet rien, il n'exige aucun sacrifice, il ne dispense ni châtiment ni récompense, il ne peut rien justifier, ni rien condamner, on ne saurait fonder sur lui ni optimisme, ni désespoir: il est, on ne peut rien en dire de plus.³⁷

La conclusion va de soi et on la retrouvera partout sous-jacente à la pensée beauvoirienne subséquente: "La perfection de son être ne laisse aucune place à l'homme"³⁸. Déjà se pose le duel de Dieu contre l'homme libre. Ce dernier ne serait-il effectivement qu'un accident indifférent à la surface de l'être, comme Simone le prétend³⁹?

Au fur et à mesure que Simone perd la sécurité de son enfance, son esprit critique s'éveille. Si elle parvient à dominer les problèmes que soulève l'autorité parentale, elle devient de plus en plus consciente qu'il ne dépend que d'elle

37 Simone de Beauvoir, Pyrrhus et Cinéas, coll. "Les essais XV", Paris, Gallimard, 1944, p. 36.

38 Ibid.

39 Ibid., p. 37. Le raisonnement de Simone part de la perfection de l'être de Dieu: "Se transcender en un objet, c'est le fonder; mais comment fonder ce qui est déjà? L'homme ne saurait se transcender en Dieu si Dieu est tout entier donné."

de sauver sa propre liberté. Pour ce, elle doit assumer sa subjectivité⁴⁰. Sa soif d'autonomie radicale s'insurge insidieusement contre tout principe hétéronome qu'il faut rejeter à tout prix. L'autonomie absolue, le rejet de toute dépendance se profilent à l'horizon.

Les parents, ces êtres d'exception⁴¹, qui agissent conformément à la règle établie⁴², dont la manière de vivre incarne, pour Simone, la norme absolue⁴³, perdent leur racine d'autorité: Dieu est relégué hors du monde⁴⁴ et devient "tout à fait étranger au monde où s'agitent les hommes"⁴⁵. Les bases de la pyramide conventionnelle volent en miettes: tout peut arriver.

Georges Hourdin, qui a vécu cette époque, se montre très sévère à l'égard du rôle joué par la famille de Beauvoir dans l'éducation religieuse de Simone:

40 Simone de Beauvoir, Pour une morale...., p. 57. L'auteur affirme que c'est à l'adolescence que l'enfant, alors qu'il perçoit les failles et les contradictions du monde adulte, prend conscience que le moment est venu pour lui de choisir et de décider. C'est le moment du choix moral.

41 Id., Mémoires...., p. 49.

42 Ibid., p. 48.

43 Ibid., p. 49.

44 Ibid., p. 44.

45 Ibid., p. 134.

Elle reçut une éducation religieuse sans authenticité alors qu'il fallait donner à cette fille pleine d'elle-même et débordante de santé des vérités indestructibles. Elle reçut en exemple, du côté de sa mère, la piété au lieu de connaître l'esprit religieux, les habitudes conformistes au lieu d'une foi vécue dans les difficultés et l'invention personnelle, l'incroyance couvrant par ailleurs du côté de son père la défense des fausses valeurs ecclésiastiques, celles-ci, en outre, étant mises au service des passions temporelles. Dans le milieu d'où elle émergea volontairement, on avait une vue simpliste des valeurs. Sa famille était moraliste et non chrétienne.⁴⁶

De son côté, dans une étude sur le milieu chrétien de Simone de Beauvoir, le Père A.-M. Henry ratifie:

Les vérités de foi, avant de lui être explicitées, ont été portées en quelque sorte par son milieu familial ou par celui qu'elle fréquente à l'école et dont nous pouvons nous demander quelle était la foi réelle.⁴⁷

Simone ne parle pas de la foi comme vérité active qui mobilise chez l'homme l'effort de l'intelligence autant et plus que l'ascèse de la volonté. Elle observe son milieu: ceux qui croient et ceux qui ne croient pas mènent tout juste la même existence⁴⁸. Même au foyer, manque cette doctrine rigoureuse et unique qui aurait fourni à sa jeune logique des prises solides. La morale chrétienne des Oiseaux s'ajuste aux convenances laïques de la société, de sorte que la

⁴⁶ Georges Hourdin, Simone de Beauvoir et la liberté, Paris, Cerf, 1962, p. 57.

⁴⁷ A.-M. Henry, Simone de Beauvoir et l'échec d'une chrétienté, Le Signe, Paris, Fayard, 1961, p. 20.

⁴⁸ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 75.

croyance de la mère et l'incroyance du père cohabitent sans même qu'il semble difficile de les concilier⁴⁹. A la conduite de sa mère, Simone associe la spiritualité dominante du temps, celle de la croix. Elle décrit: "Sa conduite se conforme à ses croyances: prompte à se sacrifier, elle se dévouait entièrement aux siens"⁵⁰. A ce moment, Simone est si profondément influencée par sa mère qu'elle ne fait guère de différence entre son regard et celui de Dieu⁵¹. Celle-ci lui inculque le sens du devoir, ainsi que les consignes d'oubli de soi et d'austérité⁵². Elle lui apprend dès lors à s'effacer, à contrôler son langage, à censurer ses désirs, à dire et à faire ce qui doit être dit et fait⁵³. Ainsi réduite, Simone ne revendique rien et ose peu de choses⁵⁴.

49 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 41.

50 Ibid.

51 Ibid.

52 Ibid., p. 43.

53 Ibid. Dans Le Deuxième Sexe, tome II, L'expérience vécue, Paris, Gallimard, 1949, p. 450, elle montre comment Dieu rétablit le sexe féminin dans sa dignité. "En tant que personne humaine, la femme n'a pas grand poids mais dès qu'elle agit au nom d'une inspiration divine, ses volontés deviennent sacrées [...] élevant ses enfants, [...] elle n'est qu'un docile outil entre des mains surnaturelles; on ne peut lui désobéir sans offenser Dieu lui-même.

54 Ibid., p. 43.

Dans le quotidien, la morale des convenances l'emporte sur la mystique de la croix et l'enfant qui a, à la fois, épousé la cause de sa mère⁵⁵ et adopté la mentalité laïque de son père⁵⁶, se totalise en un sens dans son approche intellectuelle: "critique de la morale selon le père, moralisation de la critique selon la mère", selon la pertinente observation de Francis Janson⁵⁷. Simone se justifie: "La sainteté était d'un autre ordre que l'intelligence; et les choses humaines - culture, politique, affaires, usages et coutumes - ne relevaient pas de la religion"⁵⁸.

La foi enfantine, les difficultés, les doutes, les différentes étapes que connaît la jeune Simone sont celles par lesquelles passent la plupart des jeunes filles qui ont reçu une éducation chrétienne. Mais, Irène M. Pagès a peut-être raison d'ajouter que "sous la plume de Simone de Beauvoir, de tels faits servent une intention et prennent une

⁵⁵ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 22.

⁵⁶ Ibid., p. 58.

⁵⁷ Cf. Francis Janson, Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre, suivi de deux entretiens avec Simone de Beauvoir, Paris, Seuil, 1966, p. 139. L'auteur croit que la négativité qui a joué dans les deux sens, l'attitude du père niant celle de la mère et réciproquement, fut d'ordre dialectique, en tant qu'elle prépara d'emblée les conditions d'un double dépassement: "Ainsi l'Intellectuel, alors même qu'il répudie toute croyance, ne cède-t-il pas à la tentation (purement négative) de l'individualisme sceptique".

⁵⁸ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 58.

valeur de démonstration⁵⁹. Nulle part, Simone laisse entendre qu'elle a rencontré le Dieu Amour, le Dieu Père révélé par Jésus-Christ. Nous ignorons presque tout des sources qui lui ont permis d'approfondir sa foi. Elle se soucie davantage de dénoncer le mensonge fondamental de la classe bourgeoise, tel qu'elle le perçoit, où les hommes, comme son père, sont "respectueux de la religion sans la pratiquer"⁶⁰ et où les femmes, comme sa mère, croient au ciel mais restent farouchement accrochées à la terre⁶¹ et, bien sûr, sont soumises à leur mari⁶².

b) La religion sentimentale propre à son sexe.

Le milieu où grandit Simone évolue, comme on l'a vu, à deux niveaux radicalement hétérogènes: celui de l'intelligence nettement associé au père et celui de la sainteté incarné par la mère. La religion apparaît alors comme l'appui, la protection, le refuge des faibles et donc comme l'apanage des femmes et des enfants, habitués à obéir plutôt qu'à s'affirmer. Simone avoue avoir trouvé paradoxal et troublant que

⁵⁹ Irène M. Pagès, Le roman de l'existence et le thème de la séparation dans l'oeuvre de Simone de Beauvoir, Université du Wisconsin, 1971, p. 51.

⁶⁰ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 46.

⁶¹ Id., Une mort très douce, Paris, Gallimard, 1964, p. 17.

⁶² Id., Mémoires....., p. 51.

la vérité soit le privilège des femmes alors que les hommes leur en imposent par leur supériorité⁶³. Mais, pour l'instant, l'accord qui règne entre ses parents fortifie le respect qu'elle porte à chacun d'eux⁶⁴ et l'incite à vivre sur les deux registres.

De telles prémisses annoncent une éducation religieuse plus affective qu'intellectuelle et spirituelle, par le fait qu'elle est confiée à sa mère. La jeune Simone sera plus sensibilisée à l'aspect sentimental et moral qu'au défi fondamental du grand, du premier commandement de l'amour de Dieu et du prochain qui régit toute la vie chrétienne. L'expression de sa vie religieuse est effectivement très influencée par les sentiments que suscitent en elle les adultes chargés de son éducation. Ainsi, sa mère qui, toute jeune, lui avait inspiré des sentiments amoureux⁶⁵, lui assure par sa tendresse une totale justification⁶⁶. L'aumônier du cours Désir, jeune, pâle, qu'elle trouve infiniment suave⁶⁷, en l'initiant aux douceurs de la confession lui fait goûter "d'exquises pâmoisons"⁶⁸.

63 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 137.

64 Ibid., p. 43.

65 Ibid., p. 10 de même que Une mort....., p. 47-48.

66 Id., Mémoires....., p. 55.

67 Ibid., p. 32.

68 Ibid., p. 59.

Graduellement, Simone tend notamment au début de son adolescence, à attribuer à la religion un rôle de soumission et de passivité auquel la vouait son sexe⁶⁹: réduite à un état d'âme, la religion convertit la femme en amante. Longuement, Simone de Beauvoir a déjà réfléchi sur le sujet dans Le Deuxième Sexe où elle conclut: "Pour la femme, l'amour est une totale démission au profit d'un maître"⁷⁰. Vers l'âge de huit ans, alors qu'au présent et dans l'avenir, Simone se flatte de régner seule sur sa propre vie, son imagination, alimentée par l'histoire, la religion et la mythologie, la travestit:

J'imaginai que j'étais Marie-Madeleine et que j'essuyais avec mes longs cheveux les pieds du Christ. La plupart des héroïnes réelles ou légendaires - sainte Blandine, Jeanne sur le bûcher, Grisélidis, Geneviève de Brabant - n'atteignaient, en ce monde ou dans l'autre, la gloire et le bonheur qu'à travers de douloureuses épreuves infligées par les mâles. Je jouais volontiers à la victime.⁷¹

Ailleurs, Simone invente un autre scénario: religieuse enfermée dans un cachot, tout en chantant des hymnes, elle bafoue son geôlier. Partout la religion et les rêveries amoureuses se confondent. Même si elle en modifie le livret, ces rêveries de la jeune adolescente revêtent toutes un caractère

69 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 59.

70 Id., Le Deuxième Sexe, t. II, p. 377.

71 Id., Mémoires...., p. 59.

sensuel. S'imaginer-t-elle coupable de quelque faute mystérieuse, elle frémit de repentir aux pieds d'un bel homme pur et terrible: l'attouchement de la main du justicier sur sa tête la fait défaillir. Emue par le sort du roi captif qu'un tyran oriental utilisait comme marchepied, elle se substitue "tremblante, demi-nue, à l'esclave dont un dur éperon écorchait l'échine"⁷².

Se transformant tantôt en amoureuse soumise, tantôt en épouse persécutée, tantôt en esclave à demi vêtue, Simone avoue accorder à la nudité une place considérable dans ces évocations. Puisque dans son univers "la chair n'avait pas droit à l'existence"⁷³, ce sera sa façon de se rendre présente à elle-même en chair et en os. C'est ce qu'elle explique dans son commentaire:

A travers l'image d'un homme-marchepied, j'opérais la métamorphose du corps en objet. Je la réalisais sur moi-même quand je m'écroulais aux pieds d'un souverain-maître. Pour m'absoudre, il posait sur ma nuque sa main de justicier: implorant son pardon, j'obtenais la volupté.⁷⁴

Dix ans avant d'écrire ses Mémoires, Simone de Beauvoir tenait le même langage, en universalisant ce cas singulier:

72 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 60.

73 Ibid.

74 Ibid.

La femme est accoutumée à vivre à genoux; normalement, elle attend que son salut descende du ciel où trônent les mâles; eux aussi sont enveloppés de nuées, c'est par-delà les voiles de leur présence charnelle que leur majesté se révèle.⁷⁵

Prolongeant sa réflexion, Simone affirme que l'amour est la vocation suprême assignée à la femme. Quand elle s'adresse à un homme, c'est toujours Dieu, en définitive, qu'elle cherche en lui. Les circonstances lui interdisent-elles l'amour humain, continue Simone de Beauvoir, c'est alors "en Dieu même qu'elle choisira d'adorer la divinité"⁷⁶. Celle-ci explique aussi que l'amour humain et l'amour divin se confondent, en raison même de la recherche d'absolu:

La femme n'a pas besoin de voir ni de toucher pour sentir à ses côtés la Présence. Qu'il s'agisse d'un médecin, d'un prêtre ou de Dieu, elle accueillera en esclave dans son coeur les flots d'un amour qui tombe d'en haut. Amour humain, amour divin se confondent, non parce que celui-ci serait la sublimation de celui-là, mais parce que le premier est aussi un mouvement vers le transcendant, vers l'absolu. Il s'agit en tout cas pour l'amoureuse de sauver son existence contingente en l'unissant au Tout incarné en une Personne souveraine.⁷⁷

L'inextricable confusion entre l'homme et Dieu, la femme la rencontre surtout dans le confesseur qui occupe entre ciel et terre une place équivoque: il écoute la

⁷⁵ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, t. II, p. 508.

⁷⁶ Ibid.

⁷⁷ Ibid.

pénitente avec des oreilles charnelles, mais il lui parle le langage même de Dieu. C'est un homme divin. C'est Dieu, présent sous l'apparence d'un homme.

Cherchant une justification à cette situation de la mystique chez la femme, Simone de Beauvoir l'explique par son éducation première:

Un être inessentiel ne peut découvrir l'absolu au coeur de sa subjectivité; un être voué à l'immanence ne saurait se réaliser dans des actes. Enfermée dans la sphère du relatif, destinée au mâle dès son enfance, habituée à voir en lui un souverain à qui il ne lui est pas permis de s'égaliser, ce que rêvera la femme qui n'a pas étouffé sa revendication d'être humain, c'est de dépasser son être vers un de ces êtres supérieurs, c'est de s'unir, de se confondre avec le sujet souverain; il n'y a pas pour elle d'autre issue que de se perdre corps et âme en celui qu'on lui désigne comme l'absolu, comme l'essentiel. Puisqu'elle est de toute façon condamnée à la dépendance, plutôt que d'obéir à des tyrans - parents, mari, protecteur - elle préfère servir Dieu; elle choisit de vouloir si ardemment son esclavage qu'il lui apparaîtra comme l'expression de sa liberté; elle s'efforcera de surmonter sa situation d'objet inessentiel en l'assumant radicalement; à travers sa chair, ses sentiments, ses conduites, elle exaltera souverainement l'aimé, elle le posera comme la valeur et la réalité suprême; elle s'anéantira devant lui. L'amour devient pour elle religion.⁷⁸

c) La religion et sa recherche d'autonomie radicale.

Conformément aux critères qu'elle a elle-même démasqués dans la condition féminine, Simone, adolescente, expérimente cette situation où amour et religion ne sont qu'une

⁷⁸ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, t. II, p. 478.

seule et même chose. Appliqué à sa vie, cependant, le relatif l'emporte sur l'absolu. C'est ce que sa soeur Hélène soulève dans l'entretien qu'elle lui accorde en vue du film Simone de Beauvoir. Elle rappelle un épisode de leurs jeux d'enfant:

Dans nos jeux, toi qui triomphais dans l'existence réelle, qui avais ce que tu voulais, tu choisissais des rôles de martyr, tu faisais toujours une femme héroïque, sainte, que moi je martyrisais. Je me rappelle un jeu très caractéristique. Tu étais une, tu ne te rappelles pas?, une sainte que j'avais enfermée dans une tour. J'étais ton geôlier, je t'interdisais d'aller à la messe et je voulais t'empêcher de dire tes prières. Et j'avais poussé la méchanceté, c'était bien un jeu de petites filles catholiques, jusqu'à déchirer en petits morceaux ton livre de messe. Mais tu finissais par avoir prise sur moi parce que tu l'avais complètement recollé et je m'avouais vaincue.⁷⁹

En plus de dévoiler un jeu de leur invention, particulièrement très religieux, le récit nous éclaire sur le caractère bien éphémère de la sujétion qu'accepte Simone dans ce rôle de dominée. Le sentiment de son autonomie grandissante l'empêche de troupir dans cette situation, comme elle l'explique d'ailleurs: "lorsque je m'abandonnais à ces exquis déchéances, je n'oubliais jamais qu'il s'agissait d'un jeu." Pour de vrai, je ne me soumettais à personne: j'étais et je demeurais toujours mon propre maître⁸⁰.

⁷⁹ Josée Dayan et Malka Ribowska, Simone de Beauvoir, film réalisé par Josée Dayan, Paris, Gallimard, 1979, p. 35.

⁸⁰ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 60.

Ce n'est pas sans raison que Simone de Beauvoir, dans la description du détail de sa vie religieuse, alterne entre ses états d'âme et la pratique quotidienne ou mensuelle de ses devoirs religieux. Ayant d'abord réduit la religion à un acte de la sensibilité sans véritable rapport avec la raison, elle décrit ensuite ses gestes pieux qui semblent répondre davantage à une norme ecclésiale et sociale déjà établie qu'à une véritable relation à Dieu. Ainsi, elle fait mieux ressortir le caractère de dépendance et de sujétion qu'elle perçoit dans la religion et la nécessité qui sourd en elle de s'en défaire à tout prix. Simone met également en évidence la distance qu'elle prend déjà à l'égard du clan féminin comme de la religion.

A l'âge de cinq ans, elle entre dans une confrérie enfantine qui lui donne le droit de porter un scapulaire et le devoir de méditer sur les sept douleurs de la Vierge⁸¹. Selon les directives de Pie X, elle prépare sa première communion en suivant une retraite. Elle va ensuite trois fois la semaine, avec sa mère, communier à Notre-Dame-des-Champs⁸². Elle se confesse deux fois par mois et lit chaque jour un chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ. Entre les classes, elle se glisse dans la chapelle du cours Désir afin de

⁸¹ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 33.

⁸² Ibid.

prolonger l'élévation de son âme vers Dieu. Adolescente, elle avouera: "J'étais très pieuse"⁸³.

La question surgit d'elle-même: mais quel Dieu sert-elle donc alors? Quelles sont les véritables racines de sa foi? Il semble à prime abord que les actes religieux de son enfance débordent la seule docilité vis-à-vis ceux qui l'éduquent. Mais si la réalité de la foi doit se juger plutôt par son rapport avec Dieu, il n'est pas facile de détecter exactement ce qu'il en est. En tout temps, nous l'avons vu, Simone se reconnaît le maître du jeu. Ainsi, adolescente, après avoir décrit une amoureuse contemplation du Christ, elle conclut: "Quand j'avais assez longtemps embrassé ses genoux et pleuré sur son corps sanglant, je le laissais remonter au ciel"⁸⁴.

Certes, tout ce que nous pouvons ajouter en marge de ces élans mystiques restera toujours plus ou moins conjectural. Mais sa propre image, c'est elle qui l'affirme, "toute rayonnante de la joie qu'elle suscitait dans le coeur de Dieu", console Simone de ses déboires terrestres, la sauve de l'indifférence, de l'injustice et des malentendus humains⁸⁵. Et l'idée de Dieu se précise sur le ton railleur de la

⁸³ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 74.

⁸⁴ Ibid.

⁸⁵ Ibid., p. 75.

mémorialiste. Si elle a quelque tort, Dieu prend toujours son parti; en la jugeant, il la justifie et, surtout, il est le lieu suprême où elle a toujours raison⁸⁶. Aussi, est-ce sans grand étonnement que nous accueillons sa conclusion: "Je ne me lassais pas de m'admirer dans ce pur miroir sans commencement ni fin"⁸⁷. Tout incline à croire qu'il s'agit d'un narcissisme mystique, mais tout n'est pas dit.

Pratiquant une symétrie bien articulée, Simone de Beauvoir après être revenue sur l'aspect mystique et partant amoureux de sa relation à Dieu, reprend l'énumération comptable de ses pieuses activités annuelles et, rompant avec le ton de la première analyse, les verbes assèchent le contenu: je faisais une retraite, j'écoutais les sermons, j'assistais à des offices, j'égrenais des Ave, je méditais⁸⁸.

Cependant, l'adolescente inquiète qui suit le mouvement de son existence trouve très embarrassant que Dieu interdise beaucoup de choses mais ne réclame rien de positif, sinon quelques prières, quelques pratiques qui ne modifient pas le cours de ses journées⁸⁹. Elle constate aussi la scission de plus en plus accentuée entre l'intelligence et la sainteté,

86 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 75.

87 Ibid.

88 Ibid.

89 Ibid.

entre la terre et le ciel. L'esprit, confié au père, commence à interroger le corps et l'âme, confiés à la mère. Au gré de son attachement à l'un ou à l'autre de ses parents, la croyance de Simone oscille entre la foi-docilité et l'autonomie radicale. Le besoin de choisir se manifeste quand, récusant la banalité de la vie des croyants, elle s'avoue qu'elle est trop entière pour "jouer" et qu'elle opte pour le tout:

"J'entrerais au couvent"⁹⁰. Et encore, les seules religieuses dignes de partager sa fondamentale exigence de radicalité sont celles qui contemplent "à longueur de temps la gloire de Dieu": "Je me ferai carmélite". "Je savais qu'une implacable logique me promettait au cloître: comment préférerait-on rien à tout"⁹¹?, déduit-elle.

Sans partager tout à fait l'hypothèse de Charles Moeller selon laquelle il s'agirait alors d'un véritable appel à la vocation religieuse⁹², nous croyons pour le moins que Simone découvre l'exigence positive de la foi, engageant la personne tout entière, cette "attitude intérieure implicite,

90 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 75.

91 Ibid., p. 76.

92 Cf. Charles Moeller, "Simone de Beauvoir et les Mémoires d'une jeune fille rangée", dans La Revue Nouvelle, no 4 (15 avril 1959), p. 435. L'auteur prétend que le véritable film des événements se trahit dans un appel à la vocation religieuse et dans le refus de Simone d'y répondre en renonçant aux joies de cette terre.

inconsciemment sous-jacente aux autres états de conscience", comme l'entend Ladislav Boros qui cite Paul Tillich pour qui la foi, "c'est la mainmise sur nous d'un appel absolu". Ainsi perçue, la foi, continue Boros, "traduit bien le facteur existentiel de subjectivité vécue, caractéristique du comportement de la foi"⁹³.

Adulte, Simone de Beauvoir reconnaîtra que pour la soeur Renée, qu'elle a connue dans une favela de Rio, "Dieu n'était pas un alibi mais une exigence: il lui enjoignait de lutter contre la misère, contre l'exploitation, contre tous les crimes commis par des hommes à l'égard d'autres hommes"⁹⁴.

Quant à elle, à l'époque où nous en sommes, elle admet, avec une certaine ironie, que ce choix du cloître lui fut un alibi qui lui permit de jouir sans scrupules de tous les biens de ce monde⁹⁵. Faut-il alors l'accuser de mauvaise foi? Il semble que non: il s'agit vraisemblablement d'une visée consciente de l'écrivain qui veut montrer qu'elle a bien saisi l'aujourd'hui de la foi et que son choix ultérieur n'a rien d'aléatoire.

L'entretien que Simone de Beauvoir accordait à Madeleine Chapsal, le 17 février 1958, corrobore ce jugement:

⁹³ Cf. Ladislav Boros, Dieu est là, Paris, Salvator, 1969, p. 143.

⁹⁴ Simone de Beauvoir, Tout compte...., p. 510.

⁹⁵ Id., Mémoires...., p. 76.

Le fait est qu'un jour je me suis aperçue que je ne croyais plus en Dieu. Depuis longtemps, je trouvais contradictoire de croire en Dieu et de rester dans le siècle: puisqu'il y avait l'infini, la vie éternelle, on aurait dû renoncer au monde.⁹⁶

En mal d'affranchissement, Simone, plus que jamais défend et cherche à assurer la croissance de son autonomie radicale vers son plein épanouissement. Depuis longtemps aussi, elle entrevoit sa liberté. "Je me rêvais l'absolu fondement de moi-même et ma propre apothéose. Ainsi, au présent et dans l'avenir, je me flattais de régner seule, sur ma propre vie"⁹⁷. A douze ans, considérant que sa conduite laisse si peu à désirer qu'elle ne peut guère l'améliorer, Simone se demande, "dans quelle mesure elle concernait Dieu"⁹⁸. Ce rejet discret de Dieu hors de sa vie, sera suivi de celui de chacune des autorités qu'elle a d'abord reconnues comme un absolu, qu'elle a ensuite relativisées et dont, aujourd'hui, elle s'apprête à décréter la déchéance.

Sa mère, directement reliée à sa formation religieuse, se transforme en témoin⁹⁹, se fait bientôt gênante et, au dire de Simone, entrave sa liberté. Au moment où s'effondrent leurs pieuses complicités, s'écroule aussi la base apparemment

96 Madeleine Chapsal, op. cit., p. 39.

97 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 59.

98 Ibid., p. 41.

99 Ibid.

infaillible de l'édifice religieux de l'adolescente. C'est alors également que, malgré l'engouement de Simone pour son père, elle constate qu'il est solidaire du monde des adultes. Au lieu d'accepter l'alliance de sa fille mécontente d'une décision arbitraire de sa mère, il la condamne: "Un enfant qui juge sa mère est un imbécile"¹⁰⁰. Par le pouvoir des consciences, Simone réduit l'absolu en relatif et n'accorde plus à son père l'infaillibilité absolue qu'elle lui reconnaissait.

En revanche, Simone doit le concéder, ses parents conservent sur elle une force incontrôlable:

Mes parents conservèrent le pouvoir de faire de moi une coupable; j'acceptais leurs verdicts tout en me voyant avec d'autres yeux que les leurs. La vérité de mon être leur appartenait encore autant qu'à moi: mais paradoxalement, ma vérité en eux pouvait n'être qu'un leurre, elle pouvait être fausse.¹⁰¹

Consciente du danger et, par souci de préserver sa vérité, Simone apprend la clandestinité. Alors, ses décisions lui appartiennent totalement. Ce qu'elle cherche avant tout, c'est une liberté totale à l'abri de toute volonté hétéronome. En choisissant de glisser en terrain interdit, notamment en lisant les livres défendus, Simone refuse de se prêter comme

¹⁰⁰ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 110.

¹⁰¹ Ibid.

pure facticité:

De mon point de vue, dira-t-elle, ma conduite n'avait rien de répréhensible: je me distrayais, je m'instruisais; mes parents voulaient mon bien: je ne les contrecarrais pas puisque mes lectures ne me faisaient pas de mal. Cependant, une fois rendu public, mon acte fût devenu criminel.¹⁰²

Malgré son apparente tranquillité, Simone craint que certaines connaissances qu'elle acquiert dans les livres défendus, sur les réalités humaines, deviennent à travers la conscience de sa mère un scandale qui les souillerait toutes deux¹⁰³. Quant à Dieu, qu'elle reconnaît comme "étranger au monde où s'agitent les hommes", elle conclut que ses incartades ne la concernent pas.

La voie de la libération devient possible, et elle s'y engage résolument. Il lui faut maintenant liquider "la bêtise" de ces demoiselles du cours Désir. Simone ne se sent guère la vocation de laisser croire qu'elle gobe les "vertueux mensonges" qu'on lui débite. Elle tranche: il faut combattre la bêtise ou renoncer à vivre¹⁰⁴. Elle est bien consciente que si les adultes la tiennent encore en tutelle, elle est cependant séparée d'eux par cette liberté dont, dit-elle, "je ne tirais nul orgueil mais que je subissais solitairement"¹⁰⁵.

102 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 112.

103 Ibid.

104 Ibid., p. 125.

105 Ibid., p. 126.

C'est pour éviter de retomber dans l'immanence que Simone choisit de lutter: elle a à être et, pour ce, elle veut se garder le droit de penser, d'éprouver de vrais désirs et de vrais plaisirs.

Maître du jeu, Simone inventorie les sphères de son existence qui pourraient compromettre son autonomie radicale: la morale, sa vie intérieure et ses rapports avec Dieu¹⁰⁶.

2. La croissance de son autonomie radicale.

Parvenue à l'adolescence, Simone, loin de bifurquer, suit doucement mais fermement sa pente. Entre Dieu et son autonomie, le choix qu'elle a déjà fait intérieurement se confirme de plus en plus. Pour elle, le problème se pose en termes de vie ou de mort et trouve ses racines dans son enfance.

a) Son choix moral, enraciné dans l'enfance.

Suivant le mouvement originel de l'enfant, Simone de Beauvoir avait déjà décrit, dans sa Morale de l'ambiguïté, ce moment critique de l'adolescence:

106 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 135.

Irresponsable, l'enfant se sentait aussi sans défense en face des puissances obscures qui dirigeaient le cours des choses. Mais quelle que soit la joie de cette libération, ce n'est pas sans un grand désarroi que l'adolescent se trouve jeté dans un monde qui n'est plus tout fait, qui est à faire, en proie à une liberté que plus rien n'enchaîne, délaissé, injustifié. En face de cette situation neuve, que va-t-il faire? C'est à ce moment qu'il se décide; si l'histoire qu'on pourrait appeler naturelle d'un individu: sa sensualité, ses complexes affectifs, etc., dépend surtout de son enfance, c'est l'adolescence qui apparaît comme le moment du choix moral: alors la liberté se révèle et il faut décider de son attitude en face d'elle.¹⁰⁷

Ce choix moral, Simone de Beauvoir le reconnaît, il est libre et imprévisible. Si cette dernière rejette l'idée que l'enfant contient cet homme qu'il deviendra, elle affirme que

c'est toujours à partir de ce qu'il a été qu'un homme décide de ce qu'il veut être: dans le caractère qu'il s'est donné, dans l'univers qui en est le corrélatif, il puise les motivations de son attitude morale.¹⁰⁸

Toujours avec la même cohérence, Madame de Beauvoir fait ressortir, dans ses Mémoires, les traits de caractère et l'univers, qu'enfant, elle s'est constitués sans, à ce moment, en prévoir le développement. Exerçant sa liberté en se voulant maître du jeu, elle a posé des actions apparemment anodines mais qui l'ont marquée à jamais.

¹⁰⁷ Simone de Beauvoir, Pour une morale...., p. 57-58.

¹⁰⁸ Ibid., p. 59.

Ce drame du choix originel dans son rapport à Dieu s'est opéré instant par instant, depuis son enfance. Simone a été fidèle à le traduire. Réfléchissant sur sa naissance, elle éprouve le divorce de sa conscience et du temps: il y avait eu un commencement. Qu'avait-elle été avant la décision du fiat divin de la faire émerger des ténèbres?

Sans récuser formellement la transcendance divine, elle limite, tout au moins, les attributs du Tout-Puissant et éprouve bien du mal à concilier sa propre autonomie radicale et sa dépendance à l'égard du Dieu Créateur:

Cette présence en moi qui m'affirmait que j'étais moi, elle ne dépendait de personne, rien jamais ne l'atteignait, impossible que quelqu'un, fût-ce Dieu, l'eût fabriquée: il s'était borné à lui fournir une enveloppe. Dans l'espace surnaturel flottaient, invisibles, impalpables, des myriades de petites âmes qui attendaient de s'incarner. J'avais été l'une d'elles et j'en avais tout oublié; elles rôdaient entre ciel et terre, et ne se le rappelaient pas. Je me rendais compte avec angoisse que cette absence de mémoire équivalait au néant; tout se passait comme si, avant d'apparaître dans mon berceau, je n'avais pas existé du tout.¹⁰⁹

Simone a donc été tirée de ce même néant qui l'avait transie un soir en lisant l'histoire d'une sirène qui avait renoncé à son âme immortelle par amour pour un beau prince. Elle avait longuement réfléchi à cette mort qui produisait une brisure définitive d'avec le temps. La voix qui, dans la sirène, répétait sans trêve: "Je suis là", s'était tue

¹⁰⁹ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 51.

pour toujours. Mais elle, qu'a-t-elle à craindre? Elle se rassure: "Dieu me promettait l'éternité: jamais je ne cesserais de voir, d'entendre, de me parler. Il n'y aurait pas de fin"¹¹⁰. Le jugement de Simone hésite entre une éternité qui garantirait son moi et une éternité où elle serait ravie au ciel par "l'être plus mystérieux", avec lequel se confond le Christ, à qui elle doit la vie et dont un jour et pour toujours, la splendeur la ravira¹¹¹.

Créateur du cosmos, cause de la vie, fin éternelle de l'homme, Dieu décidait aussi des chances de chacun¹¹². Rien d'étonnant dès lors que "le mérite fût lié au hasard d'une naissance" et que ce "je ne sais quoi", que possède tout homme de la bourgeoisie, lui confère des droits particuliers. Simone s'inscrit dans ce mouvement de la libéralité divine: pour elle, Dieu choisit les couleurs et les lumières du tableau vivant au centre duquel elle se tient¹¹³. Pour elle encore, il dispense son pardon. En la jugeant, il la justifie¹¹⁴ et ses défaillances, ainsi lavées, brillent autant que ses vertus. Enfin, peut-elle espérer mieux, Dieu considère

110 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 51.

111 Ibid., p. 74.

112 Ibid., p. 131.

113 Ibid., p. 139.

114 Ibid., p. 75.

son âme aussi précieuse que celle des enfants mâles¹¹⁵.

Simone est conquise et conclut: "je l'aimais avec toute la passion que j'apportais à vivre"¹¹⁶.

b) Sa relation à Dieu.

Sa relation à Dieu, du moins dans ce qu'elle en livre, ignore l'amour gratuit du Père qui est source, dynamisme intérieur, octroi d'une mission. Simone semble la faire dévier en exaltation d'elle-même et Dieu devient apparemment ce pur miroir sans commencement ni fin dans lequel elle ne cesse de s'admirer. Le pardon redore son image qui, à la fois, suscite de la joie dans le cœur de Dieu et la console elle-même de ses déboires terrestres. Simone se sent alors sauvée de l'indifférence, de l'injustice et des malentendus humains. Dieu qui prend toujours son parti devient le lieu où elle a toujours raison¹¹⁷. André Blanchet écrit que "pour la romantique jeune fille, Dieu n'est qu'un prête-nom du moi", une idée refuge qu'elle crée pour être moins seule¹¹⁸. Sur la fin de son adolescence, Simone dira: "il me semblait que la terre n'aurait pas été habitable si je n'avais eu personne à

115 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 57.

116 Ibid., p. 75.

117 Ibid.

118 Cf. André Blanchet, "La grande peur de Simone de Beauvoir", dans La Littérature et le spirituel, III Classiques d'hier et d'aujourd'hui, Paris, Aubier, 1961, p. 282.

admirer¹¹⁹. De nouveau, A. Blanchet commente: "Eblouie, elle se contemple contemplant - contemplée"¹²⁰. Simone, par cet effet de réflexion, assure la lente ascension de son autonomie. Tout concourt à la situer au centre de cette création qu'elle met à son service en lui prêtant une perspective religieuse. C'est le cas de la nature.

Dieu, qu'elle ne perçoit pas dans les hommes, bien qu'elle les ait reconnus comme dépositaires de l'absolu, voire même comme ses représentants, est présent autour d'elle. La nature lui parle de Dieu¹²¹ mais, si on y regarde de près, il s'agit d'une présence englobante, une espèce de tourbillon où Simone est, en quelque sorte, le pivot. Dieu envahit l'espace terrestre en même temps qu'Il règne au ciel. A Meyrignac, Simone sent autour d'elle cette présence¹²² et elle est convaincue aussi que, de là-haut, Dieu la regarde¹²³. Ainsi privilégiée, au centre de tout, elle se sent unique et exigée¹²⁴. Elle se sent alors tellement investie par la

¹¹⁹ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 196; 322: de même, en parlant d'Herbaud elle dira: "Il me plaisait de plus en plus et ce qu'il y avait de plus agréable, c'est qu'à travers lui, je me plaisais à moi-même".

¹²⁰ Cf. André Blanchet, loc. cit., p. 282.

¹²¹ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 134.

¹²² Ibid., p. 127.

¹²³ Ibid., p. 82.

¹²⁴ Ibid., p. 127.

présence de Dieu, qu'elle échappe à la réalité et que le scepticisme de son père ne l'atteint pas¹²⁵.

Maître souverain, Dieu "avait fait cette terre pour les hommes et les hommes pour témoigner de ses beautés"¹²⁶. Simone se sent donc chargée d'une mission: vivre à plein, surprendre le réveil des prairies, fût-elle "seule à porter la beauté du monde et la gloire de Dieu"¹²⁷.

Francis Janson a bien perçu cet amour de la campagne tantôt comme un trésor à découvrir¹²⁸, tantôt comme "le lieu mystique de quelque prodigieuse participation à la totalité de l'être"¹²⁹. Les Mémoires confirment cette vision. L'horizon recule, Simone communie à cette nature qui, en lui révélant le manque d'épaisseur de son existence, lui apprend de contingence à devenir nécessité: Dieu a besoin de son regard pour que le rouge du hêtre rencontre le bleu du cèdre et l'argent des peupliers¹³⁰. Elle fait exister le paysage pour elle et, sans elle, "il n'existe plus pour personne: il

125 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 43.

126 Ibid., p. 127.

127 Ibid.

128 Tel qu'on l'a vu dans le premier chapitre. La nature était alors pour Simone un livre largement ouvert.

129 Francis Janson, op. cit., p. 53.

130 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 126.

n'existe plus du tout"¹³¹. Elle s'adonne à ce délire exquis:
"Je me perdais dans l'infini tout en restant moi-même"¹³².

Francis Janson semble cependant négliger un aspect important du problème religieux de l'adolescente quand il écrit:

En tant que Dieu lui apparaissait encore comme être souverain et source suprême de l'absolu, elle voulait bien qu'il contribuât à satisfaire son exigence d'absolu en lui confiant la mission de faire exister par son regard, ce monde qu'il avait créé; mais il n'était pas question qu'il en profitât pour s'illusionner tant soit peu sur la nature de leurs rapports. C'est lui qui demeurerait son obligé puisqu'il avait besoin d'elle: comme Créateur il avait fait son temps, et il n'y avait plus qu'elle à qui passer la main pour la phase suivante, celle du dévoilement. "Sa souveraineté ne m'ôtait pas la mienne... Loin qu'il me détrônât, il assurait mon règne".¹³³

Il semble que le critique tranche un peu tôt le débat: si l'adolescente en quête d'absolu se voit confier une mission de "dévoilement", de re-crédation par son propre regard, il ne s'en suit pas nécessairement que ses rapports avec Dieu soient réduits à une relativisation à sens unique et qu'elle tienne Dieu à sa merci. Simone n'a pas encore conquis sa liberté totale au sens sartrien du terme, et son rapport à Dieu demeure: elle tente de se rapprocher de Lui¹³⁴. Les gestes de

¹³¹ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 127.

¹³² Ibid., p. 126.

¹³³ Francis Janson, op. cit., p. 54-55. La citation est tirée des Mémoires d'une jeune fille rangée, p. 127.

¹³⁴ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 75.

piété ne lui ayant pas réussi, elle incline donc pour la nature dont elle dira: "mon amour pour la campagne prit des couleurs mystiques"¹³⁵. Tout porte la marque de Dieu, les herbes, les nuages. Elle unit sa contingence au Tout souverain: "Plus je collais à la terre, dit-elle, plus je m'approchais de lui et chaque promenade était un acte d'adoration"¹³⁶. Apparemment assujettissants, ces termes sont cependant choisis et porteurs de sens. Après avoir mis Dieu en situation par rapport à elle, Simone se met maintenant en situation par rapport à Lui¹³⁷. L'autonomie grandissante de l'adolescente ne fait pas encore le poids. La dépendance volontaire de la jeune fille rangée qui prend figure d'anéantissement - le verbe actif en porte le signe - et sa constante recherche d'être l'absolu fondement d'elle-même constituent les deux éléments fondamentaux nettement établis du choix qu'elle devra bientôt faire.

Dieu a besoin de sa créature et celle-ci admet la réciprocité de ce besoin: Simone a besoin de Dieu pour assurer son règne, voire même pour être le juge-témoin de son dessein unique: "Il me regardait avec complaisance regarder ce monde qu'il avait créé afin que je le voie"¹³⁸. C'est

135 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 126.

136 Ibid., p. 127.

137 Id., Pyrrhus et Cinéas, p. 40.

138 Id., Mémoires...., p. 127.

possiblement réduire Dieu à un prochain. Tel que Simone le présente, Dieu n'est pas considéré comme source suprême de l'absolu. Il coïncide en tous points au Dieu que sa réflexion philosophique avait déjà reconnu:

Il y a donc en Dieu des exigences; il attend que l'homme se destine à lui; il a créé l'homme pour qu'il existe un être qui ne soit pas un donné mais qui accomplisse son être selon le désir de son créateur. La volonté de Dieu apparaît alors comme un appel à la liberté de l'homme; elle réclame quelque chose qui a à être, qui n'est pas encore: elle est donc projet, elle est la transcendence d'un être qui a à être son être, qui n'est pas. Alors un rapport entre Dieu et l'homme est concevable; en tant que Dieu n'est pas tout ce qu'il a à être, l'homme peut le fonder; il retrouve sa place dans le monde, il est en situation par rapport à Dieu: et voici que Dieu apparaît alors en situation par rapport à l'homme. C'est ce qu'exprime le mystique allemand Angelus Silésius quand il écrit: "Dieu a besoin de moi comme j'ai besoin de lui". Le chrétien se trouve alors devant un Dieu personnel et vivant pour qui il peut agir; mais en ce cas, Dieu n'est pas l'absolu, l'universel; il est ce faux infini dont parle Hegel qui laisse subsister le fini en face de soi comme séparé de lui. Il est pour l'homme un prochain.¹³⁹

Dieu serait donc pour Simone le prochain dont il faut découvrir la volonté à travers les voies terrestres¹⁴⁰ et par conséquent à travers tout le dédale des contradictions contre lesquelles elle se débat. Les deux univers hétérogènes de la sainteté et de l'intelligence ne s'accordent pas: à lire le monde, à la fois à travers les versets de l'Evangile et les

139 Simone de Beauvoir, Pyrrhus et Cinéas, p. 39-40.

140 Ibid., p. 41.

colonnes du Matin, la vision se brouille¹⁴¹. Simone tranche: dans l'infini du ciel, Dieu ne devait guère s'intéresser aux détails des aventures terrestres.

c) Sa hantise d'autonomie radicale et l'exigence de la foi.

Alors même que la réalité de Dieu se volatilise, s'accuse, chez Simone, la hantise d'une autonomie radicale. L'orientation de son choix se précise: d'une part, se soumettre à la volonté de Dieu, ce qui signifie pour elle "dire adieu à jamais à la vérité, à la liberté, à toute joie" et "vivre deviendrait alors une calamité et une honte"¹⁴²; d'autre part, et c'est ce vers quoi elle incline, ne dépendre que de soi, ce qui signifie, pour elle, "fonder ses valeurs"¹⁴³, rechercher la vraie vie et "faire le tour de tout: de l'amour, de l'action et du savoir"¹⁴⁴. Vivre deviendrait alors une aventure et un constant dépassement.

Simone que l'intelligence élève à l'égalité des garçons¹⁴⁵, elle qui, plus encore, se flatte d'unir en elle un cerveau d'homme et un coeur de femme se retrouve l'Unique¹⁴⁶,

141 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 133.

142 Ibid., p. 136.

143 Id., Pour une morale...., p. 163.

144 Id., Mémoires...., p. 250.

145 Ibid., p. 295.

146 Ibid., p. 296.

peut-elle encore hésiter? Chez les intellectuels, elle serait à sa place¹⁴⁷!

De plus en plus s'oppose à tout principe hétéronome la hantise d'une autonomie radicale à laquelle Simone aspire davantage chaque jour. Selon elle, ce Dieu qui décide tout, qui se veut cause et fin de toute chose, ne renvoie pas l'homme à lui-même et partout lui vole sa liberté, et sa responsabilité. Elle, pour qui "se vouloir moral et se vouloir libre sont une seule et même chose"¹⁴⁸, ne peut sacrifier à un mirage les joies terrestres qu'elle a commencé à expérimenter.

Les pages-clés qui révèlent son choix de l'athéisme dans Mémoires d'une jeune fille rangée démontrent bien qu'il s'agit d'un acte posé en pleine lucidité et, partant, en pleine liberté. C'est ce long discernement que décrit Simone de Beauvoir.

Elle établit d'abord le constat de son échec de vie mystique: "je n'avais pas l'impression de m'être rapprochée de Dieu"¹⁴⁹. La comparaison avec le domaine de l'intelligence, où les progrès s'avèrent des plus flatteurs et des plus encourageants, semble attribuer à la nature ce que le

147 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 283.

148 Id., Pour une morale....., p. 34.

149 Id., Mémoires....., p. 135.

chrétien attribue au domaine de la grâce.

Le croyant qui perçoit la foi comme un appel absolu, comme une préoccupation vitale¹⁵⁰, comme la valeur ou la réalité capitale, accepte qu'elle engage toute sa vie et la transcende. Il n'est alors ni sa propre vérité, ni sa propre voie. Cependant, il est convaincu de n'être pas emmuré dans l'insignifiance de son moi. De même, loin de le figer dans le présent, l'impatience et le dépit de l'insatisfaction, créés par l'appel fascinant de cette valeur transcendante, l'incite à vivre constamment tendu vers sa réalisation¹⁵¹.

L'adolescente que nous présente Simone dans ses Mémoires a entendu cet appel intérieur. Elle se sait habitée par ce dynamisme qui la projette vers l'avenir, mais elle ne souscrit pas à toutes les exigences de la foi. Son cheminement le démontre bien.

L'effort qu'elle fournit pour "rendre sensible à son coeur la présence divine"¹⁵² reste unilatéral. Il ne se nourrit pas de cette confiance sans condition à un Dieu qui ne se laisse pas saisir et contrôler à notre guise. Dans cette

¹⁵⁰ Cf. Ladislav Boros, op. cit., p. 142. L'auteur précise que notre préoccupation vitale peut revêtir une foule d'expressions et nous apparaître sous mille masques différents: amour, amitié, service d'autrui, travail ardu, parti politique, etc.

¹⁵¹ Ibid., p. 144.

¹⁵² Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 135.

aventure, que lui décrivent ses livres de piété à propos de cet itinéraire spirituel des croyants qui comporte progrès, obstacles, aridité, consolation, Simone ne semble lire ni la maîtrise du doute ni la quête permanente d'une réalité absente, ni l'insécurité que comporte l'abandon dans l'acte de foi.

Ayant déjà réduit Dieu à un prochain, Simone avait aussi considéré que Dieu, transcendance sans fin en perpétuel dépassement, ne saurait être dépassé et que l'homme, dès lors, ne pourrait qu'accompagner sa transcendance, sans jamais la transcender. Il serait sans cesse happé par la volonté divine. La philosophe existentialiste poursuit son raisonnement: "la volonté de Dieu n'est plus inscrite dans les choses puisqu'elle n'est plus volonté de ce qui est mais de ce qui a à être"¹⁵³. C'est donc toujours à travers une présence immanente au monde que Dieu devra se manifester: sa transcendance nous échappera toujours¹⁵⁴.

Simone de Beauvoir s'achemine sur le terrain de l'ambiguïté: qui pourra dire ce qui vient de Dieu et ce qui vient de l'homme? Même ce que chacun entend en son coeur est ambigu: quelle est la part de la tentation, de l'orgueil, que dit Dieu exactement?

¹⁵³ Simone de Beauvoir, Pyrrhus et Cinéas, p. 40.

¹⁵⁴ Ibid., p. 41.

Evitant cette source d'angoisse, lorsqu'elle décrit son rapport à Dieu au temps de son enfance et de son adolescence, Simone lui faisait dire exactement ce qu'elle avait envie qu'il lui dise¹⁵⁵. Les jeux sont déjà faits, complétant l'essentiel de sa pensée sur Dieu, elle tire un trait:

Pas plus hors de moi qu'en moi-même ce n'est Dieu lui-même que je rencontrerai; jamais je n'apercevrai tracé sur la terre aucun signe céleste: s'il est tracé, il est terrestre. L'homme ne peut s'éclairer par Dieu; c'est par l'homme qu'on essaiera d'éclairer Dieu. C'est à travers des hommes que l'appel de Dieu se fera toujours entendre et c'est par des entremises humaines que l'homme répondra à cet appel. Dieu s'il existait serait donc impuissant à guider la transcendance humaine. L'homme n'est jamais en situation que devant des hommes et cette présence ou cette absence au fond du ciel ne le concerne pas.¹⁵⁶

Pas plus dans la nature qui lui parle de Dieu que dans sa piété qui la replie sur elle-même, Simone n'a réussi à faire l'expérience de Dieu. Le divorce est nettement déclaré: il y a "Dieu dans l'infini du ciel"¹⁵⁷, il y a Simone conviée aux joies terrestres. La lutte n'est cependant pas terminée mais elle qui avait jadis considéré les adultes comme des absolus sans faille¹⁵⁸ jette maintenant un regard sur son

155 Cf. Francis Janson, op. cit., p. 258. Dans un entretien avec l'auteur, Simone de Beauvoir acquiesce à ce commentaire: "Oui, c'est tout à fait certain"!

156 Simone de Beauvoir, Pyrrhus et Cinéas, p. 43.

157 Id., Mémoires...., p. 135.

158 Ibid., p. 22.

enfance pour en faire, à son tour, un chef-d'oeuvre sans faille¹⁵⁹.

Etre elle-même, conquérir sa liberté, vivre à ciel ouvert, c'est ce qu'elle a toujours visé:

Depuis mon enfance, je m'étais toujours montrée entière, extrême et j'en tirais fierté. Les autres s'arrêtaient à mi-chemin de la foi ou du scepticisme, de leurs désirs, de leurs projets: je méprisais leur tiédeur. J'allais au bout de mes sentiments, de mes idées, de mes entreprises; je ne prenais rien à la légère; et comme dans ma petite enfance, je voulais que tout dans ma vie fût justifié par une sorte de nécessité. Cet entêtement me privait, je m'en rendais compte, de certaines qualités, mais il n'était pas question de m'en départir; mon sérieux, c'était "tout moi", et je tenais énormément à moi.¹⁶⁰

Cet esprit énergique qui est sien, elle l'attribue à son optimisme¹⁶¹ et ne cesse de s'y exhorter¹⁶², aussi ne supporte-t-elle pas l'idée d'un avenir médiocre¹⁶³. Francis Janson associe cette aspiration à sa recherche de bonheur: être optimiste, c'est croire aujourd'hui au bonheur de demain¹⁶⁴. De cette heureuse entreprise de vivre, Simone se

¹⁵⁹ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 59.

¹⁶⁰ Ibid., p. 215.

¹⁶¹ Id., Tout compte....., p. 14.

¹⁶² Id., Mémoires....., p. 256.

¹⁶³ Cf. Georges Hourdin, "'Conversions' du christianisme à l'athéisme", dans Girardi et Six, Des chrétiens interrogent l'athéisme, vol. 1, Paris, Desclée et Cie, 1967, p. 423.

¹⁶⁴ Cf. Francis Janson, op. cit., p. 26.

veut la seule responsable: elle ne s'y reconnaîtra engagée qu'au moment où elle aura conquis son autonomie radicale. Les voies s'ouvrent devant elle: chercher pourquoi on vit¹⁶⁵, découvrir les autres dans leur altérité et dans leur réciprocité et surtout se sauver tout entière dans une oeuvre littéraire¹⁶⁶. "La vérité, écrira-t-elle, n'est rien d'autre que la réalité"¹⁶⁷.

Simone s'enquiert d'abord de la réalité de son être: "j'étais moi"¹⁶⁸. Rejetant, dès la première enfance, tout jugement globalisant qui la nivellerait aux autres dans une quelconque catégorie¹⁶⁹, elle défend sa singularité et exige qu'elle soit reconnue. On voit sourdre le "je suis libre", prédit André Blanchet¹⁷⁰. Si elle se défend si fermement contre autrui¹⁷¹, c'est pour protéger son moi: "Je ne concevais rien de mieux au monde que d'être moi-même"¹⁷².

165 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 257.

166 Ibid., p. 341.

167 Id., L'existentialisme et la Sagesse des Nations, coll. "Pensée", Paris, Nagel, 1948, p. 42.

168 Id., Mémoires...., p. 61.

169 Ibid.

170 Cf. André Blanchet, loc. cit., p. 278.

171 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 191.

172 Ibid., p. 95.

Les principes d'hétéronomie et d'autonomie radicale s'opposent de plus en plus dans la vie quotidienne de Simone et sa hantise de liberté en accentue davantage l'antinomie. La jeune fille rangée tient pour suspecte toute instance étrangère. Incapable de se départir totalement de ses père, mère et éducatrices, après les avoir jugés et par conséquent descendus de son empyrée, elle s'est arrangée pour les faire se neutraliser entre eux, comme elle l'explique:

Il est bien certain qu'au moment, par exemple, où j'ai perdu la foi - ce qui me mettait dans une position très pénible par rapport à ma mère - j'avais un secours, un recours du côté de mon père, parce que je me disais: lui, il ne croit pas. Donc, sans même que j'ose en parler, il y avait pour moi, intellectuellement, neutralisation du blâme maternel par une approbation paternelle.¹⁷³

Loin d'aller à hue et à dia, son récit suit sa trajectoire initiale. Après avoir choisi de mourir aux absolus de son enfance, Simone vient de camper les éléments fondamentaux de son choix définitif entre tout principe hétéronome et son autonomie radicale, entre Dieu et elle-même. Pour elle, c'est une question de vie ou de mort.

Mourir, c'est accepter Dieu comme Transcendance et comme justification de sa vie, c'est évoluer dans les cadres d'une foi qui détermine l'agir moral, c'est s'inscrire dans le mouvement d'une religion qui lui apparaît être l'apanage

¹⁷³ Cf. Francis Jeanson, op. cit. entretien avec Simone de Beauvoir, p. 256.

des femmes, des enfants et des faibles et qui réduit à la dépendance.

Vivre, au contraire, c'est reconnaître l'homme comme unique transcendance, c'est justifier sa propre vie, assumer sa subjectivité et sa responsabilité, c'est reconnaître la liberté humaine comme seul absolu.

Déjà, pouvons-nous dire, l'orientation de son choix se dessine. Simone réduit Dieu à un prochain. Plus encore, l'ayant toujours considéré comme le fondement de tout principe d'hétéronomie, elle l'évacue subtilement de la terre où s'agitent les hommes. Une fois la brèche ouverte dans l'édifice de ses convictions religieuses, la certitude de vivre par le choix de son autonomie radicale s'est insinuée dans l'esprit de la jeune fille.

Simone a maintenant quinze ans. Elle s'apprête à faire le procès de Dieu et à mesurer l'aujourd'hui de sa foi.

CHAPITRE III

VIVRE SANS DIEU

Le moment décisif du choix, que fit Simone de Beauvoir entre Dieu et son autonomie radicale en face des joies terrestres¹, se situe vers l'âge de quinze ans et s'avère la conclusion logique d'une démarche habilement orientée. Dès lors, le récit, qui n'est pas exempt d'équivoque, est différemment interprété. Pour R.-M. Desnues, "aux exigences de lucidité - très réelles -, se mêle une volonté évidente de se justifier"². Pour sa part, André Blanchet détecte "partout répandue l'assurance didactique d'un philosophe patenté [...] cas exemplaire de l'existentialisme"³. Charles Moeller perçoit deux couches rédactionnelles: celle des faits vécus puis celle de la projection de la situation actuelle de la narratrice sur son passé⁴. Francis Jeanson saisit davantage "un mouvement de totalisation, [...] un assez authentique reflet de son

1 Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée, Paris, Gallimard, 1958, p. 138.

2 R.-M. Desnues, "Simone de Beauvoir ou les choix difficiles", dans Livres et Lectures, 151, janvier 1961, p. 5.

3 André Blanchet, "La grande peur de Simone de Beauvoir", dans La Littérature et le spirituel, III, Classiques d'hier et d'aujourd'hui, Paris, Aubier, 1959, p. 275-276.

4 Charles Moeller, Littérature du XXe siècle et christianisme, Tournai, Casterman, 1960-75, vol. II, La foi en Jésus-Christ, p. 160.

attitude profonde, du mouvement même de son existence"⁵. Enfin, Simone de Beauvoir, qui réorganise ses souvenirs par thèmes en 1972, laisse entendre que la lente ascension vers son autonomie radicale impliquait nécessairement la négation de Dieu:

Je compte parmi mes chances que les divergences morales de mes parents m'aient acculée à la contestation. Je me suis résolue à ne plus relever que de moi. Je me suis délivrée de certains tabous. Mon projet d'étudier s'est fortifié ainsi que celui d'écrire. Je me suis avoué que je ne croyais plus en Dieu. ... J'avais appris à réfléchir et ma foi avait perdu sa naïveté primitive; elle était devenue ce douteux compromis dont beaucoup se contentent et qui consiste à croire qu'on croit: j'étais trop entière pour m'en accommoder.⁶

1. Le choix de l'athéisme.

Ainsi un soir, à Meyrignac, elle savoure les délices de la nature, délibère et livre le constat de sa réflexion:

⁵ Francis Jeanson, Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre, Paris, Ed. du Seuil, 1966, p. 108 et 110.

⁶ Simone de Beauvoir, Tout compte fait, Paris, Gallimard, 1974, p. 21.

Je plongeai mes mains dans la fraîcheur des lauriers-cerises, j'écoutai le glouglou de l'eau, et je compris que rien ne me ferait renoncer aux joies terrestres. "Je ne crois plus en Dieu", me dis-je, sans grand étonnement. C'était une évidence: si j'avais cru en lui, je n'aurais pas consenti de gaieté de coeur à l'offenser. J'avais toujours pensé qu'au prix de l'éternité, ce monde comptait pour rien; il comptait puisque je l'aimais, et c'était Dieu soudain qui ne faisait plus le poids: il fallait que son nom ne recouvrit qu'un mirage.⁷

Ce récit bref, exempt de pathétiques hésitations, tel une flèche qui ne dévie pas de sa trajectoire, atteint son objectif et nous invite à scruter l'expérience vécue de Simone, telle qu'elle nous la décrit, pour saisir toute la portée de son choix d'athéisme.

Il ne s'agit, croyons-nous, ni d'un frivole caprice d'enfant, ni du résultat d'un savant débat théologique, mais bien du point culminant de son cheminement moral. La foi et la pratique religieuse de son enfance vécues en marge du monde et de son projet initial, ont provoqué le problème de fond qui renvoie à la recherche du sens de l'homme, de la vie et de la mort.

a) L'autonomie radicale et la libération dans la nature.

Au coeur du récit de sa "conversion" à l'athéisme, Simone de Beauvoir place la nature comme une espèce de catalyseur qui, sous l'effet du regard, fera se préciser mutuellement

⁷ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 138.

le sens de Dieu et le sens du péché lesquels, croyons-nous, détermineront son option définitive.

Après avoir exploré toutes les expériences que lui a suggérées la nature, Simone décrit son type de relation à Dieu: "Plus je collais à la terre, plus je m'approchais de lui". On comprend aisément qu'elle s'empresse de remplir avec zèle sa mission d'admirer, de re-crée cette terre que Dieu a créée pour les hommes. Eloignée de l'espace fermé et du temps sclérosé des adultes, malgré la fatigue et la faim, elle savoure tellement la fraîcheur d'une lune naissante, qu'elle en oublie l'heure des repas: "Je restai clouée à la terre, les yeux rivés sur le ciel"⁸, confesse-t-elle.

Sans chercher plus qu'il n'y a, il semble cependant que l'orientation du regard corresponde au degré de liberté vécue par l'adolescente. Seule son autonomie radicale dirige son regard vers les joies terrestres que lui voile encore le ciel habité par Dieu. Collée, clouée à la terre par son propre vouloir, Simone embrasse l'univers de son regard et s'y perd dans l'infini. La nature revêt alors un caractère évanescent. L'air et le vent abondent dans ces descriptions où, Simone elle-même perd toute consistance: "je m'évaporais dans l'azur, dit-elle, et je n'avais plus de bornes"⁹. C'est

⁸ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 127.

⁹ Ibid., p. 126.

un véritable culte qu'elle voue alors à la nature qui provoque ses effusions et ses ferveurs.

L'adolescente éprouve dans cet univers le sentiment d'une liberté conquise sur le monde des adultes et d'une souveraineté qui l'affranchit de sa famille comme aussi de son corps¹⁰. Celui-ci, qu'elle avait ressenti comme une tare honteuse au début de sa puberté, elle l'avait aussi trouvé gênant avec ses inquiétants mystères et ses désirs imprévus.

Dans un entretien avec Francis Jeanson, Simone explique la cause de l'ignorance qu'elle en avait à l'époque de son adolescence: c'est "une enfance très religieuse avec une piété très très forte. Cela a certainement joué jusqu'à douze-treize ans, de sorte que vraiment, je me suis toujours pensée comme une âme"¹¹.

En l'aidant à dépasser cette crainte muette de la chair que lui avaient inspirée les silences réprobateurs de sa mère et les tabous de son enfance, la nature lui assure un accueil sans équivoque qui favorise son épanouissement.

Dans Le Deuxième Sexe, Simone de Beauvoir avait déjà traduit cette expérience de purification que vit l'adolescente

¹⁰ Cf. Laurent Gagnelin, Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence, préface de Simone de Beauvoir, Paris, Fishbacher, 1968, p. 36. L'auteur consacre un court chapitre au rôle capital que joue la nature dans la vie et dans l'oeuvre de Simone de Beauvoir, notamment dans ses Mémoires: p. 33-41.

¹¹ Cf. Francis Janson, op. cit., p. 257.

dans la nature où, dit-elle,

la chair n'est plus souillure: elle est joie et beauté. Confondue avec le ciel et la lande, la jeune fille est ce souffle indispensable qui anime et embrasse l'univers, et elle est chaque brin de bruyère; individu enraciné au sol et conscience infinie, elle est à la fois esprit et vie; sa présence est impérieuse et triomphante comme celle de la terre même.¹²

Plus jeune, avec sa soeur Poupette, elle avait connu, dans le parc de Meyrignac, tout un monde de sensations physiques: leurs sens vivaient de ces richesses qu'on regarde, qu'on goûte, qu'on hume, qu'on entend, mieux encore, qu'on ressent par toutes les pores de sa peau¹³.

Aujourd'hui, Simone règne sur ce monde couché à ses pieds où les rêveries et la mystique prennent le pas sur la morale¹⁴. Sa prière est balisée de recherches de sensations de toutes sortes qui, à l'instar de la nature, la trouveraient "installée au coeur de l'éternité, merveilleusement détachée de la terre"¹⁵. Si paradoxale que soit cette dernière aspiration, elle ne révèle que mieux l'effet du regard qui, rivé sur le ciel, entraîne la prière de Simone dans l'évasion, le rêve et la fuite du réel.

¹² Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, 2 vol., tome II, L'expérience vécue, Paris, Gallimard, 1949, p. 122.

¹³ Id., Mémoires....., p. 81.

¹⁴ Ibid., p. 135.

¹⁵ Ibid., p. 135; 195.

Elle se dérobe alors aux tragiques réalités du monde que sont le mal, la maladie, la souffrance, la mort, le péché. Informe comme l'infini, c'est encore ce dieu-mirage, comme elle sans visage¹⁶, qu'elle fixe. La nature comme la religion lui sert d'alibi pour se parler, s'entendre et s'admirer à travers cette présence divine qu'elle suscite et refoule à son gré¹⁷. Dieu n'a rien à faire dans sa vie quotidienne: ses insolences, ses lectures clandestines, ses rêveries impures ne le concernent pas¹⁸.

A cette époque, cependant, Simone est tirée du rêve et l'envers du monde lui apparaît. Louise, la nourrice de ses premières années, déjà réduite à une austère pauvreté, est brusquement vouée à une déchirante solitude par la mort de son enfant. Simone sanglote pendant des heures: soudainement, lui apparaît un univers où l'existence n'est qu'une longue agonie¹⁹. La mort n'occupe cependant qu'une place bien relative dans cet univers douloureux, comme elle l'explique elle-même: "Je ne pensais pas seulement à l'enfant mort, mais au long corridor du sixième"²⁰, ce long tuyau où

16 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 115; 138.

17 Ibid., p. 82.

18 Ibid., p. 135.

19 Ibid., p. 132. Nous avons évoqué ce fait au premier chapitre pour faire ressortir la prise de conscience de Simone, au monde de la pauvreté, de la solitude déchirante.

20 Ibid., p. 132-133.

donnaient une douzaine de portes.

Sauf cette fugitive présence au monde, Simone n'a guère souci de ce qui se vit autour d'elle: si elle est heureuse à la campagne, les paysans doivent l'être aussi²¹.

Située au coeur de cette nature qui a ponctué son enfance de joies estivales sans égales, elle adhère sans restriction à cette terre où se concilient le spirituel et le charnel, où le ciel la ravit à l'emprise des volontés étrangères où, enfin le péché n'a pas de place.

Son regard librement orienté conserve son pouvoir de relativiser les choses et le ciel: maître du jeu, Simone ne souscrit plus entièrement aux critères moraux de son milieu, ayant depuis longtemps appris à distinguer la Loi divine de l'autorité profane. Sa perfection lui garantit la terre où elle vit sans contrainte. Captive de mirages fallacieux, Simone s'est largement coupée de la réalité humaine.

b) Dieu comme principe d'hétéronomie et le péché.

La péricope de sa dernière confession modifie le registre. Le regard de Simone n'est plus rivé sur le ciel, il ne fuit plus dans l'irréel, mais il est tourné vers le sol: une "main de plomb"²² colle son visage à la terre. Des hautes

21 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 131.

22 Ibid., p. 136. Le symbolisme de la main de plomb marque assez le poids de tout principe d'hétéronomie auquel Simone tente de s'arracher à tout prix.

sphères spirituelles où elle s'était crue parvenue, elle est projetée aux profondeurs d'elle-même où elle doit jauger sans leurre la véritable valeur morale de ses actions.

Depuis sept ans, Simone se confessait régulièrement à l'abbé Martin. Elle l'entretenait de ses états d'âme et avouait quelques "défaillances éthérées". Bousculant le rite habituel, son confesseur, au lieu de lui répondre par "un sermon de style élevé"²³, s'avise de lui rappeler quelques fautes réelles et l'incite à l'obéissance et au respect envers l'autorité. Simone réagit vivement: à quelle imposture se livre le représentant de Dieu, se double-t-il d'une com-mère? Reconnaître le péché serait reconnaître l'autorité divine, Simone n'en est pas dupe. Elle détourne la situation en désavouant son confesseur: il avait usurpé le rôle de médium du divin.

Dans une séquence qui s'éloigne à peine de la caricature, Simone explique comment elle s'arracha à cette dépendance et comment elle rafistola le ciel:

23 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 135.

Dieu sortit indemne de cette aventure; mais de justesse. Si je me hâtai de désavouer mon confesseur, ce fut pour conjurer l'atroce soupçon qui pendant un instant enténébra le ciel: peut-être Dieu était-il mesquin et tracassier comme une vieille bigote, peut-être que Dieu était bête! Pendant que l'abbé parlait, une main imbécile s'était abattue sur ma nuque, elle ployait ma tête, elle collait mon visage à la terre; jusqu'à ma mort, elle m'obligerait à ramper, aveuglée par la boue et la nuit; il fallait dire adieu à jamais à la vérité, à la liberté, à toute joie; vivre devenait une calamité et une honte.²⁴

Admettre ses écarts, signifie donc pour Simone accepter de dépendre toute sa vie d'une instance étrangère qui la réduirait à l'immanence, qui lui supprimerait tout élan, toute spontanéité, toute autonomie. Son regard serait alors obstrué au même degré que sa liberté.

La suite du récit de ce rafistolage qu'elle exécute pour rétablir Dieu dans son omnisciente majesté, est tapissée de justifications qui préludent tant à la reconnaissance du péché qu'à son choix de l'athéisme. Son père ne croyait pas, les plus grands écrivains, les meilleurs penseurs partageaient son scepticisme. La religion était plus généralement pratiquée par les femmes. Les cours d'apologétique n'avaient pas réussi à arracher la pleine adhésion de Simone aux preuves qu'elle savait si bien opposer aux objections dirigées contre les vérités révélées. La Bible n'était garantie que par l'autorité de l'Eglise. Les faits religieux n'étaient

24 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 136.

convaincants que pour les convaincus²⁵.

Enfin, un soir, à Meyrignac, son regard tente d'atteindre le ciel, mais comme sa prière, il retombe. Simone, qui a depuis longtemps relégué Dieu hors du monde et de sa vie morale, après avoir passé la journée à lire dans un Balzac prohibé l'étrange idylle d'un homme et d'une panthère, alors qu'elle allait se raconter de drôles d'histoires qui la mettraient dans de drôles d'états, fait le point: "Ce sont des péchés, me dis-je. Impossible de tricher plus longtemps: la désobéissance soutenue et systématique, le mensonge, les rêveries impures n'étaient pas des conduites innocentes"²⁶.

L'emploi du terme même de péché sous la plume de Simone de Beauvoir est assez significatif. L'aveu du péché l'est davantage. La petite fille rangée, en analysant ses actions, reconnaît qu'elle va à l'encontre des normes fixées d'avance pour elle. Le péché réfère donc à un principe d'hétéronomie qui lui vole son autonomie. Simone souscrirait sans doute au propos de Jean Debruyne:

Ils m'ont caché l'homme sous prétexte de me montrer Dieu. Ils m'ont fait renier le monde au nom de l'Eglise. Ils m'ont livré à un Dieu de malheur qui ne connaissait que le péché. Je n'étais plus rien, rien. Il ne me restait donc plus qu'à mourir pour redevenir le fils de ma mère.²⁷

25 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 137.

26 Ibid., p. 137-138.

27 Jean Debruyne, Mourir, Paris, Desclée, 1978, p. 64.

Bref, le péché, ici, ne se réfère aucunement à la foi qui est mouvement intérieur, qui fait cheminer vers l'accomplissement, qui est connaissance d'un Dieu dont la totale vérité pour l'homme est dans l'avenir. Il est impensable, en effet, de vivre cette foi sans se mouvoir en direction de la réalité vers laquelle tend la Parole de Dieu, par sa nature prophétique. Le croyant va vers un avenir et, comme le précise E. Balducci, vers "un avenir qui ne passe pas au-dessus du monde comme un arc-en-ciel, mais qui le traverse comme un élan intérieur"²⁸.

Les actes peccamineux énumérés par Simone appartiennent au passé, ils y restent figés sans relation aucune avec l'avenir. Ils vont à l'encontre d'un système légaliste que son milieu a coiffé du nom de Dieu et qu'elle dénoncera en ces termes, à l'âge de vingt ans: "J'en avais assez des 'complications catholiques', des impasses spirituelles, des mensonges du merveilleux; à présent, je voulais toucher terre (sic)"²⁹. C'est donc contre un système qu'elle pèche et, encore, réduit-elle à des écarts seulement ces égarements qui ne s'intègrent pas dans le monde authentiquement voulu par elle³⁰. Dans sa Morale de l'ambiguïté, elle affirme:

²⁸ Cf. E. Balducci, La foi ne sert à rien, Paris, Cerf, 1976, p. 29.

²⁹ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 314.

³⁰ Id., Pour une morale de l'ambiguïté, coll. "Idées" no 21, Paris, Gallimard, 1947, p. 46.

Le monde moral n'est pas un monde donné, étranger à l'homme et auquel celui-ci devrait s'efforcer d'accéder du dehors: c'est le monde voulu par l'homme en tant que sa volonté exprime sa réalité authentique.³¹

Or on connaît la hantise qu'a Simone, dès sa première enfance, de se soustraire à tout prix à l'emprise de toute puissance hétéronome qui lui volerait sa liberté. La faute véritable, pour elle, c'est de supprimer pour l'homme le poids de sa justification et donc de sa responsabilité.

En cela, elle rejoint Kant qui avait écrit: "Le pardon des péchés est l'opium des consciences"³². Conséquemment, l'absence de Dieu est loin d'autoriser toute licence. Au contraire, c'est, croit-elle, "parce que l'homme est délaissé sur la terre que ses actes sont des engagements définitifs, absolus"³³. Dès lors, commente Chantal Moubachir, admettre que "je ne suis et [que] le monde n'est que ce que je fais du sein de ma situation singulière, c'est restituer à l'homme toute sa responsabilité, c'est-à-dire toute sa liberté et tous ses devoirs"³⁴. Simone insiste: "Un Dieu peut pardonner,

³¹ Simone de Beauvoir, Pour une morale...., p. 23-24.

³² Cf. Kant, cité par Jacques Duquesnes, Dieu pour l'homme d'aujourd'hui, Paris, Ed. B. Grasset, 1970, p. 250.

³³ Simone de Beauvoir, Pour une morale...., p. 21-22.

³⁴ Cf. Chantal Moubachir, Simone de Beauvoir ou le souci de la différence, coll. Philosophes de tous les temps, Paris, Ed. Seghers, 1972, p. 85. L'auteur consacre les pages 84-88 à l'étude de la faute chez Simone de Beauvoir.

effacer, compenser; mais si Dieu n'existe pas, les fautes de l'homme sont inexpiables³⁵. Pour Simone, l'homme ne doit pas chercher la garantie de sa vie en dehors de lui-même: il doit justifier ses actes à ses propres yeux.

Précisant son point de vue, Simone de Beauvoir différencie entre l'échec et la faute. Parce qu'il n'est pas totalement adhésion à soi, l'homme peut refuser, renier sa liberté^{35a}: c'est la mauvaise foi ou la faute. Quant à l'échec, il est au coeur de l'homme et s'inscrit dans cette distance à soi constitutive du sujet. Pour accomplir sa condition, l'homme doit s'assumer en tant qu'être qui "se fait manque d'être afin qu'il y ait de l'être"³⁶, il doit alors tendre toujours vers cet être qu'il ne sera jamais. La faute consistera donc à ne pas tendre vers cet être qu'il ne sera jamais.

Simone expose alors, plusieurs attitudes sous lesquelles la faute peut être vécue:

Le jeu de la mauvaise foi permet de s'arrêter à n'importe quel moment; on peut hésiter à se faire manque d'être, reculer devant l'existence; ou bien on peut s'affirmer mensongèrement comme être, ou s'affirmer comme néant; on peut ne réaliser sa liberté que comme indépendance abstraite ou au contraire, refuser avec désespoir la distance qui nous sépare de l'être.³⁷

35 Simone de Beauvoir, Pour une morale...., p. 22.

35a Ibid., p. 66, 67, 70.

36 Ibid., p. 48-49.

37 Ibid., p. 49.

Exister de façon inauthentique et sur le mode de la mauvaise foi, c'est cela le péché pour Simone. C'est vivre dans une servitude consentie, c'est se résigner à l'immanence, c'est dégrader l'existence en "en-soi" et la liberté en facticité³⁸.

c) Le choix de l'authenticité.

Pour l'adolescente, il s'agit de ratifier son option première, et donc, de renouveler sa détermination de se vouloir l'absolu fondement d'elle-même³⁹ et ce, pour toujours:

Je ne saurais aujourd'hui vouloir authentiquement une fin sans la vouloir à travers mon existence entière, en tant qu'avenir de ce moment présent, en tant que passé dépassé des jours à venir: vouloir, c'est m'engager à persévérer dans ma volonté.⁴⁰

Le choix des joies terrestres, que cautionne aujourd'hui la jeune fille de quinze ans, la place devant une évidence: Dieu n'est plus pour elle qu'une idée, qu'un mirage et elle a toujours préféré la réalité aux mirages⁴¹. Le

³⁸ Simone de Beauvoir, Le Deuxième sexe, Introduction, p. 34 (p. 31, Gallimard); Chantal Moubachir, op. cit., p. 87. L'auteur définit le sens de la faute dans la morale de Simone de Beauvoir: "la faute, c'est l'immanence, c'est la retombée, la chute de cette transcendance qui seule nous définit comme être libre. Ne pas se transcender, c'est vouloir se donner comme pure facticité et par là même attenter à sa liberté."

³⁹ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 59.

⁴⁰ Id., Pour une morale....., p. 38.

⁴¹ Id., Mémoires....., p. 317.

constat est irrévocable: "Je ne crois plus en Dieu"⁴².
Déjà elle a commencé à inventer son propre chemin, à se recréer sans cesse et à décider de sa propre existence. Avoir admis que Dieu existe aurait signifié pour elle, accepter un certain ordre des choses, reconnaître un but imposé de l'extérieur, consentir à la présence d'un témoin permanent. Elle ~~aurait~~ alors été réduite à jouer un rôle écrit par Dieu pour elle. Elle se refuse à ce jeu.

Quelques trois ans après son constat d'athéisme, Simone ratifie le choix de son autonomie radicale qu'elle a fait, à quinze ans, en préférant la vie et les joies terrestres à l'existence d'un Dieu-mirage:

Une nuit, dit-elle, je sommai Dieu s'il existait de se déclarer. Il se tint coi et plus jamais je ne lui adressai la parole. Au fond, j'étais très contente qu'il n'existât pas. J'aurais détesté que la partie qui était en train de se jouer ici-bas eût déjà son dénouement dans l'éternité.⁴³

La partie qui se joue dans ce monde est la seule qui vaille puisque c'est par elle que Simone se crée⁴⁴. Mis en comparaison, l'au-delà n'a aucun intérêt. C'est encore elle qui le dit:

⁴² Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 138.

⁴³ Ibid., p. 270.

⁴⁴ Cf. Jacques Duquesnes, op. cit., p. 252.

J'avais toujours pensé qu'au prix de l'éternité ce monde comptait pour rien; il comptait puisque je l'aimais, et c'était Dieu soudain qui ne faisait plus le poids: il fallait que son nom ne recouvrit plus qu'un mirage. Depuis longtemps l'idée que je me faisais de lui s'était épurée au point qu'il avait perdu tout visage, tout lien avec la terre et de fil en aiguille l'être même.⁴⁵

Il y a tant à réaliser en ce monde et, à ses yeux, Dieu, dans l'histoire humaine, ne peut être qu'un alibi à l'inaction. Simone veut vivre. Si elle n'était pas arrivée à cette liquidation de Dieu dans sa vie, il lui aurait fallu, croit-elle, sauter avec mauvaise foi du profane au sacré et affirmer Dieu tout en vivant sans lui⁴⁶. Alors, selon sa morale, il y aurait eu faute ou péché. Mais dès que la lumière se fit en elle, elle trancha net: il lui était plus facile de penser un monde sans créateur qu'un créateur chargé de toutes les contradictions du monde. Elle conclut: "Mon incrédulité ne vacilla jamais"⁴⁷.

L'idée que Simone se fait de Dieu s'est épurée au point qu'il a perdu tout lien avec la terre et finalement avec l'être même. Pour elle, c'est évident et elle proteste: "si j'avais cru en lui, je n'aurais pas consenti de gaieté de coeur à l'offenser"⁴⁸. Si Dieu existe, elle est condamnée à

⁴⁵ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 138.

⁴⁶ Ibid.

⁴⁷ Ibid.

⁴⁸ Ibid.

se sentir coupable: cela prouve assez que Dieu n'existe pas, s'amuse à dire Francis Jeanson⁴⁹.

Simone ne veut pour rien au monde renoncer aux joies terrestres tissées à même la réalité de ce monde que lui avaient voilée les conventions, les rites et la religion⁵⁰, et qui se concrétise dans le dépaysement que lui offrent les livres⁵¹. Ces joies se trouvent alors dans l'expérience des vraies émotions, des hésitations⁵², des amours vraies⁵³; dans la possibilité d'être soi en osant vivre ses émotions et ses rêves⁵⁴; dans le bonheur de se sentir libre⁵⁵, de vivre à visage découvert⁵⁶ et à ciel ouvert⁵⁷; dans le courage d'exister par soi et pour soi⁵⁸ en espérant sans cesse quelque chose

49 Francis Jeanson, op. cit., p. 126.

50 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 406.

51 Ibid., p. 186. Le dépaysement de Simone est celui de se retrouver dans la réalité de la vie des hommes: "Soudain, des hommes de chair et d'os me parlaient, de bouche à oreille, d'eux-mêmes et de moi; ils exprimaient des aspirations, des révoltes que je n'avais pas su me formuler, mais que je reconnais-sais".

52 Ibid., p. 264.

53 Ibid., p. 199.

54 Ibid., p. 164.

55 Ibid., p. 215; 210; 264.

56 Ibid., p. 172.

57 Ibid., p. 168; 234.

58 Ibid., p. 267.

de l'avenir⁵⁹; dans l'engagement auprès de l'humanité⁶⁰; dans l'appropriation de cette terre créée pour les hommes⁶¹.

Ces joies prennent leur racine dans la réalité même de l'homme et la réalité de l'homme réside dans les possibilités qui s'ouvrent, inédites, nouvelles, non prévues.

L'homme est plus que lui-même et Simone le pressent déjà⁶².

Conséquemment, le péché ne peut consister dans la désobéissance à une loi préétablie par une instance étrangère. Le péché, pour elle, est ce qui porte atteinte à l'homme. C'est le refus de l'avenir⁶³, c'est la cristallisation dans le passé, c'est la formation de stéréotypes qui gênent la créativité, ce sont les traditions qui empêchent la vie d'éclater, ce sont les hiérarchies immuables qui garantissent le présent⁶⁴ et assurent l'éternité. Somme toute, Simone suit sa pente. Elle ne s'est pas débarrassée de Dieu comme d'un gêneur, mais constatant qu'il n'intervenait plus dans sa vie, elle en a conclu qu'il avait cessé d'exister pour elle⁶⁵.

59 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 168; 210; 225.

60 Ibid., p. 267.

61 Ibid., p. 175.

62 Ibid., p. 225.

63 Ibid., p. 188.

64 Ibid., p. 190.

65 Ibid., p. 138.

Du même coup, elle récuse sa situation de pécheur. Sans la foi au Dieu de Jésus-Christ, elle ne peut en effet se juger pour ce qu'elle est, c'est-à-dire dans sa situation d'échec en rapport avec la possibilité mise en évidence par la résurrection du Christ. En réaffirmant son athéisme, quelques années plus tard, Simone ratifiera cette double négation:

A présent encore, je ne souhaitais pas du tout qu'il existât, et même il me semblait que si j'avais cru en lui, je l'aurais détesté. Tâtonnant sur des chemins dont il connaissait les moindres détours, ballottée au hasard de sa grâce, pétrifiée par son infaillible jugement, mon existence n'eût été qu'une épreuve stupide et vaine. Aucun sophisme n'aurait pu me convaincre que le Tout-Puissant avait besoin de ma misère: ou alors c'eût été par jeu. Quand la condescendance amusée des adultes transformait autrefois ma vie en puérile comédie, je me convulsais de rage: aujourd'hui, j'aurais refusé non moins furieusement de me faire le singe de Dieu. Si j'avais retrouvé au ciel, amplifié à l'infini, le monstrueux alliage de fragilité et de rigueur, de caprice et de fausse nécessité qui m'opprimait depuis ma naissance, plutôt que de l'adorer, j'aurais choisi de me damner. Le regard rayonnant d'une malicieuse bonté, Dieu m'aurait volé la terre, ma vie, autrui, moi-même. Je tenais pour une grande chance de m'être sauvée de lui.⁶⁶

Le choix est radical. Simone rejette ce Dieu qu'on lui a présenté comme témoin, comme instance supérieure, comme Juge souverain⁶⁷. Elle est désormais seule en face d'elle-même: la responsabilité de ses actes lui appartient

66 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 226.

67 Ibid., p. 136.

totalement. Si nier Dieu, c'est rendre l'homme à lui-même, Simone s'est rendue à elle-même⁶⁸. Sans dévier de sa trajectoire, elle a suivi à la lettre les stricts canons existentialistes qu'elle avait écrits dix ans avant les Mémoires d'une jeune fille rangée. Le récit qu'elle fait aujourd'hui ne fait qu'en colorer le schéma⁶⁹. Elle atteint son objectif longtemps visé et qu'elle avait ainsi exprimé:

L'homme authentique ne consentira à reconnaître aucun absolu étranger: quand un homme projette dans un ciel idéal cette impossible synthèse du pour-soi et de l'en-soi qu'on nomme Dieu, c'est qu'il souhaite que le regard de cet être existant change son existence en être; mais s'il accepte de n'être pas afin d'exister authentiquement, il abandonnera le rêve d'une objectivité inhumaine; il comprendra qu'il ne s'agit pas pour lui d'avoir raison aux yeux d'un Dieu mais d'avoir raison à ses propres yeux.⁷⁰

2. Les conséquences de son choix de l'athéisme.

La liquidation de Dieu que vient de faire Simone transforme, pour elle, la face de l'univers: elle ne tarde pas à ressentir dans l'angoisse le vide du ciel, l'horreur de la mort et les exigences de sa responsabilité morale. Francis

⁶⁸ Simone de Beauvoir, L'existentialisme et la sagesse des nations, coll. "Pensée", Paris, Nagel, 1948, p. 40. L'auteur explicite: "déclarer que c'est moi qui, en choisissant mes buts, en fonde la valeur, c'est me refuser tout alibi."

⁶⁹ Cf. André Blanchet, loc. cit., p. 277.

⁷⁰ Simone de Beauvoir, Pour une morale....., p. 19-20.

Jeanson traduit cette phase déterminante comme "le passage d'une vie relative, garantie et mystifiée par l'Absolu, à une exigence absolue s'efforçant d'assumer sa relativité de fait"⁷¹.

La jeune Simone, que nous avons suivie jusqu'à son adolescence, avait déjà entrevu les sevrages, les reniements, les abandons, la succession de ses morts et se savait condamnée à l'exil⁷². Son exigence de souveraineté a orienté son choix; il lui appartient maintenant de surmonter ses angoisses⁷³.

a). L'angoisse de la solitude.

Simone n'est pas dupe, l'abstraite angoisse qu'elle a éprouvée toute jeune n'était qu'une préfiguration de la mort. D'une part, la réflexion sur le néant qui a précédé sa naissance, le regard porté sur l'avenir qui la priverait des caresses réservées à l'enfance, la considération des choses inanimées qui ne pouvaient exister consciemment, ces présences à elle-même et au monde lui ont fait entrevoir la présence

⁷¹ Cf. Francis Jeanson, op. cit., p. 131.

⁷² Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 11-12.

⁷³ Id., L'existentialisme....., p. 46-47. La condition humaine pleinement assumée ne se réalise que dans et par le dépassement des peurs et des angoisses. Simone affirme que c'est en refusant les consolations du mensonge et de la résignation que présenterait une vie facile, que l'existentialisme fait confiance aux hommes.

de la mort au coeur même de sa vie. D'autre part, elle a aussi pressenti le poids de la solitude à laquelle la vouait sa soif d'absolu. Se croyant unique, exigée, aimée, elle s'est vue tout entière jetée dans un monde de mensonge, de clandestinité, de doute. Rien ne lui est plus garanti et la distance qu'elle prend graduellement par rapport aux adultes, en la séparant, la condamne.

Au moment de son choix de l'athéisme, l'illusoire cède le pas au réel et l'adolescente doit affronter existentiellement le vide qui l'entourne. Simone vit dans l'angoisse de la solitude que lui impose le silence du ciel:

Soudain tout se taisait. Quel silence! La terre roulait dans un espace que nul regard ne transperçait et perdue sur sa surface immense, au milieu de l'éther aveugle, j'étais seule. Seule: pour la première fois je comprenais le sens terrible de ce mot. Seule: sans témoin, sans interlocuteur, sans recours. Mon souffle dans ma poitrine, mon sang dans mes veines, et ce remue-ménage dans ma tête, cela n'existait pour personne.⁷⁴

Simone ne peut supporter ce lourd silence, elle court s'asseoir entre sa mère et sa tante afin d'entendre des voix. C'est avec la même angoisse qu'elle notera un peu plus tard, dans son journal intime: "Je suis seule. On est toujours seul. Je serai toujours seule"⁷⁵.

74 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 139.

75 Ibid., p. 187.

Simone, qui s'est livrée à elle-même, doit porter seule le poids de la solitude dans laquelle l'enferme le secret qu'elle garde. Ainsi, pour éviter de jeter son père dans un terrible embarras, elle n'envisage pas de lui parler de son choix d'athéisme. Seule, sans témoin en face de sa conscience, elle ne peut s'empêcher de se voir avec les yeux des autres - sa mère, Zaza, ses compagnes, ses institutrices - et même de cette autre qu'elle avait été. A travers elles, elle se sent comme une brebis galeuse. De plus, la situation est aggravée, à ses yeux, par le fait qu'elle dissimule son incroyance. Rien n'a changé extérieurement dans sa pratique religieuse: elle va à la messe, communie tout en sachant que, selon les croyants, elle commet un sacrilège⁷⁶.

Déjà séparée, isolée au niveau de la croyance, Simone se refuse à un exil physique qui lui serait, certes, imposé si on connaissait son crime. On la montrerait du doigt, on la chasserait du cours et dès lors, elle perdrait l'amitié si précieuse de Zaza. Dans le coeur de sa mère, quel scandale elle causerait! Et ce silence pour préserver son secret, Simone le reconnaît: "Ce n'était pas un mensonge anodin: il entachait ma vie entière et par moments - surtout en face de Zaza dont j'admirais la droiture - il me pesait comme une tare"⁷⁷.

76 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 140.

77 Ibid.

Dans sa relation avec sa soeur Hélène, son option secrète l'empêche, tout comme Françoise avec Xavière dans L'Invitée, "de créer une totale union qui confondrait leurs joies, leurs inquiétudes, leurs tourments"⁷⁸.

Cette réduction à l'incommunicabilité, cette condamnation à vivre en bannie⁷⁹, cette souffrance de se sentir marquée, maudite, séparée; Simone avoue les avoir trouvées si lourdes qu'elle a même souhaité "retomber dans l'erreur"⁸⁰. Cependant, au lendemain de son choix, elle évalue ses possibilités:

Si j'avais souhaité autrefois me faire institutrice, c'est que je rêvais d'être ma propre cause et ma propre fin; je pensais à présent que la littérature me permettrait de réaliser ce voeu. Elle m'assurerait une immortalité qui compenserait l'éternité perdue; il n'y avait plus de Dieu pour m'aimer, mais je brûlerais dans des millions de coeurs.⁸¹

Maintes fois, avant de pouvoir réaliser ce voeu, Simone désespère sans pour autant se révolter. Sa solitude lui pèse. Avec la pointe d'orgueil qu'elle se reconnaît elle-même, elle tente de se situer à un autre niveau: "Je suis autre". Ce qui lui permet, si la séparation s'accentue, de voir dans ses

⁷⁸ Simone de Beauvoir, L'invitée, Paris, Gallimard, 1943, p. 404.

⁷⁹ Id., Mémoires....., p. 141.

⁸⁰ Ibid., p. 140.

⁸¹ Ibid., p. 143.

différences d'avec les autres un gage de la supériorité qu'un jour, tout le monde reconnaîtra. Mais avant tout, ce que Simone souhaite ardemment et absolument, c'est devenir quelqu'un, faire quelque chose, poursuivre sans fin l'ascension commencée depuis sa naissance⁸².

Incapable d'assumer totalement le poids de l'angoisse qui l'habite, elle idéalise la situation et, par ses contestations à propos de la bourgeoisie, vise à sortir de la routine, "à liquider traditions, coutumes et préjugés, tous les particularismes au profit de la raison, du beau, du bien, du progrès"⁸³. Confrontée à la réalité, elle découvre brutalement que cette société qu'elle conteste prend racine dans des individus; c'est contre eux finalement qu'elle a entrepris la lutte. Croyant qu'on verrait dans son combat un acte généreux, elle s'est trompée:

Loin de m'admirer, on ne m'acceptait pas; au lieu de me tresser des couronnes, on me bannissait. L'angoisse me prit, car je réalisai qu'on blâmait en moi, plus encore que mon attitude actuelle, l'avenir où je m'engageais: cet ostracisme n'aurait pas de fin. Je n'imaginais pas qu'il existât des milieux différents du mien; quelques individus, ici et là, émergeaient de la masse: mais je n'avais guère de chance d'en rencontrer aucune; même si je nouais une ou deux amitiés, elles ne me consoleraient pas de l'exil dont déjà je souffrais; j'avais toujours été choyée, entourée, estimée, j'aimais qu'on m'aimât; la sévérité de mon destin m'effraya.⁸⁴

82 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 187.

83 Ibid., p. 188.

84 Ibid.

Simone alors révisé la qualité de sa présence au monde. Elle saisit maintenant la réalité, la regarde en face et, dès lors, se rend plus apte à la contester véritablement. Ce qu'elle cherche avec tant d'avidité, c'est un sens à sa vie. Elle ne peut plus compter sur un ciel devenu vide, il lui faut s'engager sur la terre des hommes où elle est condamnée à l'ennui. Elle avait compté sur l'appui et sur la sympathie de son père, mais il les lui refuse:

Il y avait, écrit-elle, bien de la distance entre mes ambitieuses visées et son scepticisme morose; sa morale exigeait le respect des institutions; quant aux individus, ils n'avaient rien à faire sur terre, sinon éviter les ennuis et jouir le mieux possible de l'existence.⁸⁵

Aucun idéal précis ne lui est proposé même si on admet, en principe, qu'il faut en avoir un. Simone se retrouve seule, face à elle-même et de plus, se sent contestée. Maintenant âgée de seize ans, elle ne partage pas toujours ni les goûts ni les idées de son père et celui-ci en prend de l'humeur. Elle interprète avec amertume: "il sentait bien que mes dégoûts mettaient en jeu beaucoup de choses. Il se fâcha plus sérieusement quand je m'attaquai à certaines traditions"⁸⁶. Et la liste des divergences s'allonge. Il y a le mariage dont elle dénonce "les hasards des alliances et du sang"; suit la fidélité des époux qu'elle exige réciproque; puis, l'avortement

⁸⁵ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 188.

⁸⁶ Ibid., p. 189.

que Simone ne considère pas comme un délit. Et comme leurs disputes s'enveniment, elle observe:

Moi, je n'étais encore rien, je décidais de ce que j'allais devenir et en adoptant des opinions, des goûts opposés aux siens, il lui sembla que délibérément je le reniais. D'autre part, il voyait beaucoup mieux que moi sur quelle pente je m'étais engagée.⁸⁷

La constatation que fait alors Simone la remet sur sa propre pente: "Personne ne m'admettrait telle que j'étais, personne ne m'aimait: je m'aimerai assez pour compenser cet abandon"⁸⁸. Contestée, contestataire, Simone s'ouvre au monde et dans ce même mouvement apprend graduellement à assumer sa solitude. Elle décide même d'en faire la chance de sa vie: "Je me félicitai d'un exil qui m'avait chassée vers de si hautes joies; je méprisai ceux qui les ignoraient et je m'étonnai d'avoir pu vivre si longtemps sans elles"⁸⁹.

Simone détermine alors sa fin: "me perfectionner, m'enrichir, et m'exprimer dans une oeuvre qui aiderait les autres à vivre"^{89a}. Somme toute, elle cherche un salut. Pour comprendre le monde, pour se retrouver elle-même, pour ne pas se résigner à redevenir comme les autres, elle s'est engagée dans une lutte dont elle comprend aujourd'hui l'ampleur. La

87 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 189-190.

88 Ibid., p. 190; 239; 257.

89 Ibid., p. 190.

89a Ibid., p. 191.

littérature l'aide à rebondir de la détresse à l'orgueil: l'ennui à la maison, l'opposition soutenue à la famille et à la société, la volonté de se réaliser librement, autant de moyens qui la convainquent qu'elle ne subit pas un obscur malheur, mais qu'elle mène le bon combat⁹⁰. Comme les écrivains de sa génération, elle est mal à l'aise dans sa peau et réclame "le droit de regarder les choses en face et de les appeler par leur nom"⁹¹.

Privée du Juge-Témoin qui lui donnait toujours raison, Simone avouera elle-même quelques années plus tard que la solitude l'avait précipitée dans l'orgueil⁹². Accablée par la monotonie quotidienne, elle tente vainement de s'en sortir: "Toujours ce conflit qui semble sans issue! une ardente conscience de mes forces, de ma supériorité sur eux tous, de ce que je pourrais faire: et le sentiment de la totale inutilité de ces choses"⁹³. Exigée par son oeuvre, foudroyée par cette exigence, Simone ne peut, pour le moment, s'y consacrer. Incomprise par ceux qu'elle aime, elle se retrouve seule et pourtant, elle se suffit: elle projette un avenir qui sera le sien puisqu'il dépendra de ses choix personnels.

90 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 193.

91 Ibid.

92 Ibid., p. 263.

93 Ibid., p. 262; 239.

C'est sa liberté qui se joue dans une situation qu'elle a en quelque sorte provoquée: "La crise de mon âge ingrat, c'est moi qui l'ai fomentée et elle a été féconde; je me suis arrachée à la sécurité des certitudes par l'amour de la vérité: et la vérité m'a récompensée"⁹⁴.

Désormais, la solitude la voue à l'inquiétude. En se séparant de sa classe sociale, Simone ne sait guère où se diriger. La littérature du temps présente le malaise ressenti par les jeunes de sa génération comme une quête: ils cherchent le salut. Ce qu'ils désirent avant tout, c'est de s'installer dans l'Absolu. Stanislas Fumet, rapporte Simone, avait écrit dans Notre Baudelaire: "Le péché est la place béante de Dieu"⁹⁵. Elle commente:

Ainsi l'immoralisme n'était pas seulement un défi à la société, il permettait d'atteindre Dieu; croyants et incrédules utilisaient volontiers ce nom; selon les uns, il désignait une inaccessible présence, selon les autres, une vertigineuse absence: cela ne faisait guère de différence et je n'eus pas de peine à amalgamer Claudel et Gide; chez tous deux, Dieu se définissait par rapport au monde bourgeois comme l'autre, et tout ce qui était autre manifestait quelque chose de divin: le vide au coeur de la Jeanne d'Arc de Péguy, la lèpre qui rongerait Violaine, j'y reconnaissais la soif qui dévorait Nathanaël; entre un sacrifice surhumain et un crime gratuit, il n'y a pas beaucoup de distance et je voyais en Sygne la soeur de Lafcadio. L'important, c'était de s'arracher à la terre, et on touchait alors à l'éternel.⁹⁶

⁹⁴ Simone de Beauvoir, Tout compte....., p. 25.

⁹⁵ Id., Mémoires....., p. 194.

⁹⁶ Ibid., p. 194-195.

Les voies mystiques, on le constate, bien que Simone ait consenti au silence du ciel depuis un an, trouvent encore écho en elle. Depuis, elle n'avait accordé à sa vie intellectuelle qu'une valeur relative puisque cette activité n'avait pas réussi à lui concilier l'estime de tous⁹⁷. L'instance supérieure qu'elle privilégie alors, c'est son "moi profond" auquel toute son existence doit désormais se subordonner: "Chercher en gémissant", voilà la seule attitude qui lui paraît valable et qui lui fait voir en Jacques, son cousin dont elle est amoureuse, "une incarnation raffinée de l'Inquiétude"⁹⁸.

Ni l'amour, cependant, ni les distractions de tous genres, ni la nature, ne lui apportent la paix. Simone se retrouve si enfouie en elle-même que le monde extérieur ne la touche plus sinon que pour lui rappeler son exil.

Sa soeur lui est devenue étrangère, ses parents sont exaspérés par son attitude agressive, Jacques ne répond pas à une de ses lettres. Simone se sent absolument seule au monde⁹⁹. Son inquiétude angoissée grandit: "Rien n'a besoin de moi, rien n'a besoin de personne, parce que rien n'a besoin

97 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 195.

98 Ibid., p. 200.

99 Ibid., p. 205.

d'être¹⁰⁰. L'ennui revient et elle universalise son cas particulier. La cause de cet ennui, Simone l'associe "au nouveau mal du siècle" dénoncé par Marcel Arland: "Notre génération ne se consolait pas de l'absence de Dieu; elle découvrait avec détresse qu'en dehors de lui, il n'existait que des occupations"¹⁰¹. Simone cependant, après s'être répété avec désolation que "tout est vanité", attribue la cause du mal dont elle souffre à sa situation de rupture:

C'était d'avoir été chassée du paradis de l'enfance et de n'avoir pas trouvé une place parmi les hommes. Je m'étais installée dans l'absolu pour pouvoir regarder de haut ce monde qui me rejetait; maintenant, si je voulais agir, faire une oeuvre, m'exprimer, il fallait y redescendre: mais mon mépris l'avait anéanti, je n'apercevais tout autour de moi que le vide. Le fait est que je n'avais encore mis la main sur rien. Amour, action, oeuvre littéraire: je me bornais à secouer des concepts dans ma tête: je contestais arbitrairement d'abstraites possibilités et j'en conclusais à la navrante insignifiance de la réalité. Je souhaitais tenir fermement quelque chose et trompée par la violence de ce désir indéfini, je le confondais avec un désir d'infini.¹⁰²

Simone avoue que son indigence et son impuissance l'auraient moins inquiétée si elle avait soupçonné à quel point elle était encore bornée, ignare, mais elle erre à travers un épais brouillard et elle le croit transparent.

100 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 226.

101 Ibid.

102 Ibid., p. 227.

L'histoire ne l'intéresse pas et elle constate que les problèmes qui agitent le monde ne la concernent pas. Ce monde autour d'elle, comme jadis Dieu, n'est en vérité qu'une énorme présence confuse¹⁰³. Coincée dans un traquenard, depuis deux ans, elle ne trouve pas d'issue. Sans cesse, elle se cogne à d'invisibles obstacles. Elle tente vainement de tromper sa déception en s'affirmant à la fois qu'un jour elle posséderait tout et que rien ne vaut rien. Simone s'embrouille, cependant, dans ces contradictions. Si elle admet ne pas être comme les autres, elle ne s'y résigne pas. Séparée d'autrui, elle n'a plus de lien avec le monde qui se transforme en un spectacle qui ne la concerne pas¹⁰⁴. Hors de la vie, elle s'invente un espoir et, semble-t-il, elle cherche à s'installer dans l'Absolu:

Dans les instants de parfait détachement où l'univers paraissait se réduire à un jeu d'illusions, où mon propre moi s'abolissait, quelque chose subsistait: quelque chose d'indestructible, d'éternel; mon indifférence me parut manifester en creux, une présence à laquelle il n'était peut-être pas impossible d'accéder. Je ne songeais pas au Dieu des chrétiens: le catholicisme me déplaisait de plus en plus. [...] je me demandai si, par delà les limites de la raison, certaines expériences n'étaient pas susceptibles de me livrer l'absolu; ce lieu abstrait d'où je réduisais en poudre le monde inhospitalier, j'y cherchai une plénitude [...]¹⁰⁵
"Je veux toucher Dieu ou devenir Dieu", déclarai-je.

103 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 239.

104 Ibid., p. 258.

105 Ibid., p. 258-259.

Ce cri de l'adolescente démontre combien est angoissant ce refus du non-sens de la vie et de l'indifférenciation d'avec ses semblables. Simone confie que toute l'année elle s'abandonna par intermittence à ce délire. Fatiguée d'elle-même, elle abandonne son journal et s'occupe. Elle donne alors des cours à Neuilly.

Ainsi, Jeanson a raison quand il écrit: "Arrachée à soi, exilée, récusée par les siens, Simone - devenue jeune fille - voit se concrétiser l'abstraite angoisse qu'elle avait éprouvée dans sa petite enfance"¹⁰⁶.

b) L'angoisse de la mort.

Devenir Dieu signifie, pour Simone, refuser tout Absolu ou toute Transcendance qui soient extérieurs à elle et qui lui servent d'alibi. C'est aussi défendre sa liberté où elle situe son propre pouvoir d'exister: "Mon royaume, dirait-elle plus tard, était définitivement de ce monde"¹⁰⁷. Et c'est dans ce monde constitué d'hommes mortels, qu'elle découvre, peu de temps après son choix de l'athéisme, qu'elle est elle-même condamnée à mort¹⁰⁸. L'éternité ne lui est plus garantie. Elle est alors envahie par l'horreur de la mort qui ne la quittera jamais, pas plus d'ailleurs que son

¹⁰⁶ Francis Jeanson, op. cit., p. 120.

¹⁰⁷ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 331.

¹⁰⁸ Ibid., p. 139.

incrédulité. C'est en termes non-équivoques qu'elle l'exprime:

Il n'y avait personne que moi dans l'appartement et je ne refrénaï pas mon désespoir; j'ai crié, j'ai griffé la moquette rouge. Et quand je me relevai, hébétée, je me demandai: "Comment les autres gens font-ils? Comment ferai-je?" Il me semblait impossible de vivre toute ma vie le coeur tordu par l'horreur. Quand l'échéance s'approche, me disais-je, quand on a déjà trente ans, quarante ans et qu'on pense: "C'est pour demain", comment le supporte-t-on? Plus que la mort elle-même, je redoutais cette épouvante qui bientôt serait mon lot, et pour toujours.¹⁰⁹

Cette angoisse prélude, pour Simone, à son nouveau rapport au monde. Etudiante en philosophie, elle l'exposera en termes presque identiques, quand l'étude de Kant la confirmera dans son refus de Dieu. Le scénario est sensiblement le même. On trouve d'abord la ratification de son choix de l'athéisme, puis cette profonde angoisse qui fond sur elle et qu'elle décrit ainsi:

Il m'était arrivé d'avoir peur de la mort jusqu'aux larmes, jusqu'aux cris; mais cette fois, c'était pire: déjà la vie avait basculé dans le néant; rien n'était rien, sinon ici, en cet instant, une épouvante, si violente que j'hésitai à aller frapper à la porte de ma mère, de me prétendre malade, pour entendre des voix. Je finis par m'endormir, mais je gardai de cette crise un souvenir terrifié.¹¹⁰

¹⁰⁹ Simone de Beauvoir, Mémoires..., p. 139, où l'auteur prête la même expérience à l'héroïne des Mandarins: "Ce n'était pas un conte. C'est moi la sirène. Dieu est devenu une idée abstraite au fond du ciel et un soir je l'ai effacée. Je n'ai jamais regretté Dieu: il me volait la terre. Mais un jour, j'ai compris qu'en renonçant à lui je m'étais condamnée à mort; j'avais quinze ans; dans l'appartement désert, j'ai crié. En reprenant mes sens, je me suis demandé: comment vivre avec cette peur?" cf. p. 26.

¹¹⁰ Ibid., p. 206.

C'est en reconnaissant cette situation-limite de la mort, en l'absence de Dieu, que Simone se découvre pleinement responsable d'elle-même. Cependant, l'angoisse de la mort reliée, ici, au terme de la vie comme absence au monde, Madame de Beauvoir la distingue de la finitude en reconnaissant que l'action de l'homme est limitée puisque agir, c'est choisir et donc se limiter. En 1944, elle avait écrit:

Le néant que me révèle l'angoisse n'est pas le néant de ma mort, c'est, au coeur de ma vie, la négativité qui me permet de transcender sans cesse toute transcendance; et la conscience de ce pouvoir se traduit non par l'assomption de ma mort, mais bien plutôt par cette ironie, dont parle Kierkegaard ou Nietzsche: quand même je serais immortel, quand même j'essaierais de m'identifier avec l'humanité immortelle, il resterait que toute fin est un départ, tout dépassement, objet à dépasser, et que dans ce jeu de relations, il n'y a d'autre absolu que la totalité de ces relations mêmes, émergeant dans le vide, sans soutien.¹¹¹

Il importera donc pour Simone de chercher à chaque instant à se faire être: ses projets finis et singuliers témoigneront à la fois de sa présence finie et de son perpétuel mouvement vers l'être. C'est dans ce même projet fini et fondé par elle qu'elle trouvera un reflet figé de sa transcendance¹¹². On pressent le cheminement de l'adolescente en voie de libération.

¹¹¹ Simone de Beauvoir, Pyrrhus et Cinéas, coll. "Les essais XV", Paris, Gallimard, 1944, p. 63.

¹¹² Ibid., p. 64.

Jusqu'ici, Simone a fait l'expérience de la séparation, de la rupture, présages de sa mort future. Ainsi, accablée à reconnaître un passé révolu, la jeune adolescente se jette librement dans ce monde bien qu'il ne lui semble plus un lieu sûr: la situation familiale où règnent maintenant la tension et la méfiance l'a forcée à considérer son passé comme un paradis perdu¹¹³. Les livres, les journaux lui dévoilent la réalité de la guerre avec le froid, la boue, la peur, le sang qui coule, la douleur, les agonies¹¹⁴. Elle apprend la mort d'amis, de cousins tombés au front. Malgré les promesses du ciel, elle avait suffoqué d'horreur en pensant à la mort qui sépare à jamais les gens qui s'aiment¹¹⁵. Simone avoue qu'à l'insu des adultes, elle a connu des moments de grandes détresses.

A cette époque, cependant, ce sont les ruptures entrevues ou effectives qui ont dominé la vie de Simone. Elle les a vécues comme autant de morts présageant une vie nouvelle¹¹⁶, ou exprimant le vide causé par son mépris¹¹⁷. Les premières,

113 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 65; 226.

114 Ibid., p. 65.

115 Ibid., p. 66.

116 Id., Le Deuxième Sexe, II, p. 235. L'auteur avait déjà reconnu que "l'enfant envisage l'avenir comme une ascension indéfinie vers on ne sait quel sommet".

117 Id., Mémoires...., p. 226-227.

Simone adulte les revoit ainsi:

J'ai perdu les caresses de ma mère, l'insouciance et l'irresponsabilité du premier âge, et mon émerveillement devant les mystères du monde. Parfois l'avenir m'effrayait: aurais-je à mener un jour l'existence grise et plate de ma mère? Ma soeur et moi deviendrions-nous étrangères l'une à l'autre? Cesserions-nous jamais d'aller à Meyrignac? Mais l'ensemble du bilan était largement positif. Le seul scandale de ma jeunesse, c'a été la mort; grandir me plaisait: je progressais. Plus tard, je souhaitais m'évader de ma famille. Vieillir, ce fut alors pour moi à la fois mûrir et me libérer. Même dans mes jours les plus sombres, mon optimisme m'incitait à faire confiance à l'avenir. Je croyais à mon étoile et que ce qui m'arriverait ne pouvait être que bon.¹¹⁸

Le même optimisme perdure quand, à seize ans, elle fait le bilan:

Je m'étais tirée d'affaire par un travail négatif: la rupture avec mon passé, avec mon milieu; j'avais fait aussi de grandes découvertes: Garric, l'amitié de Jacques, les livres. J'avais repris confiance dans l'avenir.¹¹⁹

Simone n'est cependant pas dupe et admet le prix de ces séparations successives. Le temps est-il enfin venu de quitter le cours Désir, elle se retrouve perdue, "sans famille, sans amies, sans attache, sans espoir". Elle sent son coeur mort et le monde vide. Sa peur passée, le temps se remet pourtant à couler¹²⁰. S'agit-il de rompre les liens avec Garric, son

¹¹⁸ Simone de Beauvoir, Tout compte...., p. 24.

¹¹⁹ Id., Mémoires...., p. 225.

¹²⁰ Ibid., p. 161.

professeur de littérature, elle avoue s'évertuer à prolonger un passé mort¹²¹. Francis Jeanson remarque: "Toute séparation consciente est en effet une espèce de mort, dont maints exemples montrent qu'elle peut être, à l'occasion, aussi définitive que la privation même de la vie"¹²².

La mort pour Simone, c'est aussi la routine où les jours, les semaines, les mois sont privés d'attente et de promesse¹²³, c'est l'absence momentanée de l'amitié de Zaza, c'est la répétition indéfinie de l'ignorance, de l'indifférence¹²⁴, c'est la monotonie de l'existence adulte qui ne mène nulle part¹²⁵, c'est un avenir sans lueur, c'est un piétinement qui empêche de progresser, de réussir une oeuvre. A seize ans, elle entrevoit la possibilité d'être happée par ce monde mort, l'angoisse la prend et, pour la première fois, elle croit qu'il vaut mieux être mort que vivant¹²⁶. Mais elle réagit en laissant déferler en elle la joie de l'amitié de Zaza qui ensoleille ses jours¹²⁷ et en choisissant: "ma vie à moi conduira

121 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 196.

122 Francis Jeanson, op. cit., p. 119.

123 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 94.

124 Ibid., p. 141.

125 Ibid., p. 105-106.

126 Ibid., p. 210.

127 Ibid., p. 95.

quelque part¹²⁸.

L'affirmation de Maurice Nadeau selon laquelle "l'enfant puis la jeune fille que nous montre Simone de Beauvoir n'ont jamais pensé à la mort que sous ses espèces abstraites et philosophiques"¹²⁹, n'est donc vraie que partiellement. En autant que l'angoisse de la mort exprime le désarroi, voire la révolte, face à une existence vide et absurde, le critique a raison, mais Simone de Beauvoir va plus loin. Dans La Force de l'Age, elle affirme avoir voulu démontrer dans Pyrrhus et Cinéas que, sans la mort, "il ne saurait y avoir ni projets ni valeurs"¹³⁰. La découverte de cette réalité par l'adolescente, au lendemain de son choix d'athéisme, scelle le rejet de toute transcendance extérieure à elle-même.

Françoise Giroud semble avoir bien cerné le problème en posant la vraie question: "comment peut-on mener, sans le recours à Dieu 'l'entreprise de vivre' en se sachant mortel"¹³¹? L'adolescente qui ne reconnaît ni sa finitude ni la faiblesse de ses moyens se débat avec toute la violence de sa jeunesse. Loin de perdre de vue son projet initial fondamental, elle le

128 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 106.

129 Cf. Maurice Nadeau, "Deux enfances, deux évasions", dans Les Lettres Nouvelles, 6, 2, 1958, p. 639.

130 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, Paris, Ed. Gallimard, 1960, p. 621; Pyrrhus et Cinéas, p. 96.

131 Cf. Françoise Giroud, "Comment est-on Simone de Beauvoir?", dans L'Express, no 780, 30 mai - 5 juin 1966, p. 110.

réalise par étapes à travers les difficultés, les dépendances, les oppositions, les événements du quotidien.

C'est par ses visées et ses entreprises que Simone tente de traverser la mort. Soucieuse d'authenticité, elle voit dans ses actions et dans ses réalisations l'occasion d'une nouvelle et continuelle transcendance. Elle se transcende "par un mouvement en avant qui est sa liberté même"¹³². Mais les heurts et les désenchantements sont encore le lot de la jeune fille rangée qui passe de l'abattement à l'orgueil, de l'entreprise de vivre au rêve prolongé. Malgré ces ralentissements, elle demeure vigilante. A dix-neuf ans, elle avouait: "ce qui domina en moi, ce fut l'angoisse de me retrouver un jour vaincue par la vie"¹³³.

Condamnée à mort, condamnée aussi à vivre dans un monde dont elle conteste les valeurs et d'où elle se sent bannie, exilée, contestée, refusée par ses proches, Simone engage une "lutte angoissée contre l'ennui de vivre et l'horreur de mourir"¹³⁴. L'ennui, explique Jeanson, "équivalait à la situation; l'angoisse c'est d'avoir à la surmonter en ne sachant pas si l'on sera 'à la hauteur des circonstances'." Et le critique

¹³² Simone de Beauvoir, Pyrrhus et Cinéas, p. 115. En page 65, Simone de Beauvoir écrit: "L'homme cherche à ressaisir son être, mais il peut toujours transcender à nouveau cet objet dans lequel sa transcendance est engagée".

¹³³ Id., Mémoires...., p. 229.

¹³⁴ Cf. Francis Jeanson, op. cit., p. 123.

d'ajouter: "Toute la pensée de Simone de Beauvoir s'enracine dans ce conflit originel entre les exigences absolues de la liberté et la relativité des situations concrètes, entre le pari d'exister et cette mort latente au coeur de toute vie"¹³⁵.

Le pari d'exister, ce sera pour Simone l'affirmation pratique de l'exigence d'être souveraine et, dès lors, ce sera de passer de la mystification à la réalité, de substituer de véritables exigences aux garanties idéalisées de son enfance. Il lui faut dénoncer l'injure qu'on lui a faite en la dupant. Alors qu'elle se croyait dans un monde de vérité et d'amour, elle s'est trouvée plongée dans un monde truqué qui la vouait à la clandestinité, au mensonge, au doute, à la solitude: "Non seulement on m'avait condamnée à l'exil, écrira-t-elle, mais on ne me laissait pas libre de lutter contre l'aridité de mon sort"¹³⁶.

C'est encore Francis Jeanson qui résume:

Toute son oeuvre, toute sa vie ne seront plus alors qu'une lutte sans répit contre l'être même du Néant (le fantôme de sa propre absence à venir et l'éventuel non-sens de sa présence) et contre le néant de l'Etre (l'illusion d'une présence et d'un sens à jamais donné).¹³⁷

Si elle cherche dans la littérature l'immortalité perdue^{137a}, son questionnement l'amène à conclure que seul le

¹³⁵ Francis Jeanson, op. cit., p. 122.

¹³⁶ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 209.

¹³⁷ Francis Jeanson op. cit., p. 123.

^{137a} Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 142-143.

silence de M. Teste exprime dignement l'absolu désespoir humain¹³⁸. Elle considère alors les suicides métaphysiques comme l'attitude la plus franche, mais elle a trop peur de la mort pour songer y recourir: "Seule à la maison, avouet-elle, il m'arrivait de me débattre comme à quinze ans; tremblante, les mains moites, je criais, égarée: 'Je ne veux pas mourir'"¹³⁹. Mais Simone connaît maintenant la réalité: la mort la rongait déjà dans son insignifiance même:

Comme je ne m'étais engagée dans aucune entreprise, le temps se décomposait en instants qui indéfiniment se reniaient; je ne pouvais pas me résigner à "cette mort multiple et fragmentaire"
... Je trouvais d'autant plus affreux de mourir que je ne voyais pas de raison de vivre.¹⁴⁰

Pourtant, elle aime passionnément la vie et un rien la fait revivre. Elle vient d'avoir ses dix-neuf ans et son cousin Jacques par une visite, lui procure une joie exaltante. Mais, son bonheur ne dure pas; elle sent sourdre l'angoisse au fond d'elle-même. Après une seconde soirée très gaie passée avec lui, elle s'effondre: "J'ai tout pour être heureuse et je voudrais mourir"¹⁴¹. L'explication que Simone en donne est simple. Pour Jacques, se marier c'était faire une fin et elle

¹³⁸ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 228.

¹³⁹ Ibid., p. 229.

¹⁴⁰ Ibid.

¹⁴¹ Ibid., p. 230.

ne voulait pas en finir si vite!

La solitude continuait à la miner. En avril de la même année, elle accompagne son père à la Grillère. Son amour de la campagne ne s'est pas dissipé, l'extase qu'elle y trouve non plus. A l'expérience habituelle du divin se joint cependant la peur de la mort. La description qu'elle en fait nous frappe par son caractère religieux:

Pendant tout le voyage, penchée à la portière, je me grisai de ténèbres et de vent. Jamais je n'avais vu la campagne au printemps; je me promenai parmi les coucous, les primevères, les campanules; je m'émus sur mon enfance, sur ma vie, sur ma mort. La peur de la mort ne m'avait pas quittée, je ne m'y habituais pas; il m'arrivait encore de trembler et de pleurer de terreur. Par contraste le fait d'exister ici, en cet instant, pendant ces quelques jours, le silence de la nature me précipita dans l'épouvante ou dans la joie. J'allai plus loin. Dans ces prés, ces bois où je ne percevais plus la trace des hommes, je crus toucher cette réalité supra-humaine à laquelle j'aspirais. Je m'agenouillais pour cueillir une fleur, et soudain je me sentais clouée à la terre, accablée par le poids du ciel, je ne pouvais plus bouger: c'était une angoisse et c'était une extase qui me donnait l'éternité.¹⁴²

Rentrée à Paris, elle est persuadée d'avoir traversé des expériences mystiques qu'elle essaie de renouveler. La lecture de Saint Jean de la Croix lui avait appris que "Pour aller où tu ne sais pas, il faut aller par où tu ne sais pas". Ironiquement, Simone, en renversant cette phrase, dit avoir vu dans l'obscurité de ses chemins le signe qu'elle marchait vers

¹⁴² Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 264-265.

un accomplissement¹⁴³.

Après avoir consulté un ami, Pradelle, et un de ses professeurs, Mlle Lambert, elle conclut qu'on ne peut bâtir sa vie sur ces vertiges et elle ne les cherche plus.

c) La responsabilité morale.

Simone conçoit du dépit et tente de relever le défi d'exister par ses propres moyens. Son choix de l'athéisme qui la ramène à la terre des hommes pose le problème moral qu'elle a examiné dans Pyrrhus et Cinéas: "L'homme n'est en situation que devant les hommes et cette présence ou cette absence au fond du ciel ne le concerne pas"¹⁴⁴; et ailleurs: "l'homme est libre en situation"¹⁴⁵. Mais elle n'est pas encore aguerrie face à ce monde que son mépris a anéanti: elle n'aperçoit autour d'elle que le vide¹⁴⁶. Que pouvait-elle contre un monde dont elle se séparait et qu'elle reniait déjà, comme elle le dit: "Mon coeur était mort et le monde vide: un tel vide pourrait-il jamais se combler"¹⁴⁷? Situation bien précaire pour exercer sa souveraineté contestée par

143 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 265.

144 Id., Pyrrhus et Cinéas, p. 43.

145 Ibid., p. 86.

146 Id., Mémoires....., p. 277.

147 Ibid., p. 161.

ce monde qu'elle a foulé à ses pieds. Simone écrira pourtant dans son journal: "Je ne veux plus que la vie se mette à avoir d'autres volontés que les miennes"¹⁴⁸. C'était là, assure-t-elle, le sens profond de son angoisse. Elle le précise durant une période de plus grande solitude qu'elle vit à vingt ans. Fatiguée de souffrir, elle se précipite dans l'orgueil et passe outre au scrupule suscité par la vanité de toute chose. Elle n'a qu'une vie à vivre et veut la réussir. C'est alors qu'elle dit aimer le mot de Lagneau: "Je n'ai de soutien que mon désespoir absolu". "Une fois ce désespoir établi, je continuais à exister, il fallait me débrouiller sur terre le mieux possible, c'est-à-dire faire ce qui me plaisait"¹⁴⁹. Interrogée en 1978 par M. Ribowska à propos de cette phrase, Simone de Beauvoir explique:

C'est à cela que tout tendait parce que Dieu également m'avait servi à faire ce qui me plaisait. Mon désespoir absolu, c'est-à-dire ma non-croyance en Dieu et au sens de la vie, me servait aussi à faire ce qui me plaisait. Au fond, j'ai toujours voulu faire ce qui me plaisait, depuis que j'étais toute petite. Et des prétextes idéologiques se sont plus ou moins greffés dessus.¹⁵⁰

¹⁴⁸ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 291.

¹⁴⁹ Ibid., p. 240.

¹⁵⁰ Josée Dayan et Malka Ribowska, Simone de Beauvoir, film réalisé par Josée Dayan tourné en avril 1978 à Paris, Rome, Venise, Rouen, Marseille; Paris, Gallimard, 1979, p. 32.

A vingt ans, entraînant Pradelle dans un bar et le voyant visiblement mal à l'aise, elle se dit: "C'est qu'il n'a pas connu ... cet absolu de solitude et de désespoir qui justifie tous les dérèglements"¹⁵¹. Ces désinvolture, Simone en avait trouvé le sens dans la littérature: "Faire le mal, c'était la manière la plus radicale de répudier toute complicité avec les gens de bien"¹⁵². De toute la force de sa jeunesse, elle veut saisir la vie à sa racine; c'est à travers ses projets singuliers et finis, et donc dans le plein exercice de sa liberté, qu'elle lui donnera un sens. Chaque instant, chacune de ses actions, prendront alors une valeur irremplaçable. Sous cet aspect, la mort donne à sa vie tout son prix et comme elle l'écrit ailleurs: "C'est au sein du transitoire que l'homme s'accomplit ou jamais"¹⁵³; et encore: "C'est aujourd'hui que j'existe, aujourd'hui me jette dans un avenir défini par mon présent"¹⁵⁴.

L'amour de la vie qui fut toujours la passion dominante de Simone de Beauvoir l'a conduite, adolescente, à "lutter contre le destin fangeux"¹⁵⁵ qui la guettait. Ainsi elle

¹⁵¹ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 294.

¹⁵² Ibid., p. 194.

¹⁵³ Id., Pour une morale...., p. 184.

¹⁵⁴ Id., Pyrrhus et Cinéas, p. 121.

¹⁵⁵ Id., Mémoires...., p. 359.

s'est graduellement arrachée à la religion, à la morale bourgeoise, au conformisme social, pour privilégier son autonomie alors même que sa liberté d'action était réduite au minimum. Elle rêvait d'une vie dévorante, elle avait besoin d'agir, de se dépenser, de réaliser quelque chose: "Il me faut, disait-elle, un but à atteindre, des difficultés à vaincre, une oeuvre à accomplir"¹⁵⁶. Puisqu'elle n'avait pas foi dans les valeurs traditionnelles, elle était décidée à en découvrir ou à en inventer d'autres. Somme toute, elle cherchait un dépassement¹⁵⁷.

Assurant la cohérence de sa pensée, elle ratifiera, cinq ans après ses Mémoires: "Il est de fait que l'individu n'existe que comme dépassement de soi vers les autres, le présent comme mouvement vers l'avenir"¹⁵⁸.

P. Boisdeffre a vu juste en affirmant:

Le scandale de la mort, qui l'avait atteinte au plus profond d'elle-même lorsqu'elle avait compris qu'elle était à la fois seule et mortelle, devint le fondement de sa morale en l'obligeant à assumer la plénitude de son être et le maximum de ses possibilités.¹⁵⁹

¹⁵⁶ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 216.

¹⁵⁷ Ibid., p. 217.

¹⁵⁸ Id., L'existentialisme...., p. 77.

¹⁵⁹ Cf. P. Boisdeffre, Dictionnaire de la littérature contemporaine, Paris, Ed. Universitaires, 1963, p. 174.

Connaissant les hauts et les bas de la vie quotidienne, Simone s'est refusée à se soumettre docilement à un code préétabli du bien et du mal. Elle cherche à fonder son être, à faire passer au niveau du nécessaire son existence contingente. Ce monde qu'elle habite et sans lequel elle ne peut exister ni même se définir, elle lui est liée par des actes et ce sont ces actes qu'il lui faut justifier. Consciente que tout acte est le dépassement d'une situation concrète et singulière, elle devra inventer un mode d'action qui porte en soi sa justification¹⁶⁰. De même, elle affirmera: "La morale authentique est réaliste; par elle, l'homme se réalise en réalisant les fins qu'il choisit"¹⁶¹.

Sa vraie liberté, pendant la période de son adolescence, Simone la situe dans le travail pénible et exaltant qui, à travers son âge ingrat, contribua à la faire qui elle est. Acculée à la contestation par les divergences morales de ses parents, elle s'est résolue à ne plus relever que d'elle-même. Elle s'est délivrée de certains tabous. Son projet d'étudier ainsi que celui d'écrire se sont fortifiés¹⁶². Au fur et à mesure qu'elle a vieilli, sa situation par rapport aux adultes et leur conduite à son égard se sont modifiées et

160 Simone de Beauvoir, L'existentialisme...., p. 81.

161 Ibid., p. 83-84.

162 Id., Tout compte...., p. 21.

ces changements ont réagi sur elle: il lui a fallu se réadapter à la manière dont ils se sont adaptés à elle¹⁶³.

Elle écrit: "A travers mon enfance et ma jeunesse, ma vie avait un sens clair: l'âge adulte en était le but et la raison"¹⁶⁴. Loin de se défendre contre le passage à la maturité, elle sent son existence comme une ascension et l'idée de gagner sa vie l'exalte d'autant plus que sa féminité la prédestine à la dépendance¹⁶⁵.

Cette liberté, Simone l'a conquise en se sachant vouée à la mort, voire en portant la mort en son coeur. Même à la suite de ses révoltes¹⁶⁶, elle ne cherche pas à la nier. La mort est devenue sa compagne quotidienne: le bonheur, l'amour, autant que son désarroi la ramènent à cette réalité. Rappelons-nous cette soirée passée en compagnie de Jacques: elle a tout pour être heureuse et elle voudrait mourir¹⁶⁷! Malgré la vie qui est là, pleine de promesses, elle éprouve sa solitude et désire fuir. Comme Anne dans Les Mandarins s'interrogeant sur ses amitiés et sur ses amours, Simone aurait pu conclure: "il faut bien tuer le temps: mais le

163 Simone de Beauvoir, Tout compte...., p. 23.

164 Ibid., p. 24.

165 Ibid., p. 25.

166 Id., Mémoires...., p. 139, 206, 229.

167 Ibid., p. 231.

temps aussi me tuera, voilà la vraie harmonie préétablie¹⁶⁸; mais elle reprend autrement: "par moments toutes mes entreprises m'apparaissaient comme vaines, le bonheur devenait un leurre et le monde le masque dérisoire du néant"¹⁶⁹. Il n'est guère étonnant de voir Simone de Beauvoir redouter le bonheur malgré son désir de vivre et de réussir sa vie, cette vie qui "nous jette vers des buts et nous découvre leur néant"¹⁷⁰. Les mains de Simone sont toujours vides¹⁷¹ et son oeuvre reste à faire¹⁷².

Le besoin d'amitié rend nécessaire à Simone la présence d'êtres chers, mais il est aussi porteur d'angoisse face à leur mort éventuelle qu'elle imagine. Regardant avec stupeur le tabouret où son amie Zaza prenait place en classe, elle pense: "Si elle ne devait jamais plus s'y asseoir, si elle mourait, que deviendrais-je?" Spontanément elle s'affirme qu'elle mourrait sur l'heure, qu'elle glisserait de son tabouret et tomberait expirante sur le sol¹⁷³. Bénéficiant alors de la garantie de la foi, Simone conclut qu'elle ne

-168 Simone de Beauvoir, Les Mandarins, Paris, Gallimard, 1954, p. 337.

169 Id., La Force de l'Age, p. 616.

170 Id., Mémoires...., p. 240.

171 Ibid., p. 258.

172 Ibid., p. 263.

173 Ibid., p. 95.

croyait pas pour de bon qu'une grâce divine lui ôterait la vie!

Vers l'âge de seize ans, quand elle poussé ses sentiments au tragique, ses sentiments envers son cousin Jacques et pour sa soeur Poupette, obéissent au même mouvement: si Jacques mourait, elle se tuerait; si sa soeur Hélène disparaissait, elle n'aurait même pas besoin de se tuer pour mourir¹⁷⁴. Cependant, ces moments glissent dans le temps et une simple attention la fait revivre: "Dès que je me sentais utile ou aimée, l'horizon s'éclairait et à nouveau je me faisais des promesses: Etre aimée, être admirée, être nécessaire; être quelqu'un"¹⁷⁵. Francis Jeanson explique ainsi l'exigence radicale de la jeune fille rangée:

Le tempérament fournit le tonus (la violence), la conscience désigne l'objectif (l'être). De sorte que l'extrémisme lui-même apparaît finalement comme une sorte de synthèse existentielle de la violence du ton et de la radicalité des fins. Le bonheur, dans ces conditions, sera voulu de façon extrême en tant qu'impatience vitale et, tout à la fois, comme exigence d'être soi, d'être "l'absolu fondement de soi-même".¹⁷⁶

¹⁷⁴ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 297.

¹⁷⁵ Ibid., p. 229.

¹⁷⁶ Francis Jeanson, op. cit., p. 63.

3. La vie en présence de la mort.

Si Simone a déjà expérimenté que tout mouvement vers la mort est vie - ce mourir est pour vivre -, elle sait maintenant que tout mouvement vivant est un glissement vers la mort¹⁷⁷. Cette mort qui l'habite, Simone ne la renie pas et partout, elle la trouve présente autour d'elle.

a) La mort des autres.

La maladie et la mort ont jalonné l'adolescence de Simone. Selon qu'elles ont ou non engagé de fait son avenir, elles ont provoqué des réactions allant de l'indifférence totale au plus grand désarroi. Ainsi la mort de sa tante Alice, qui ~~l'avait~~ jadis accusée faussement d'avoir cassé une fleur de son jardin¹⁷⁸, ne reçoit qu'une simple mention. Simone ne regrette guère ce vieux visage moucheté, apparenté à celui des vilaines fées qui persécutent les enfants. Sa disparition ne change en rien sa vie. Simone souligne sans plus: "Tante Alice était morte"¹⁷⁹.

Son grand-père maternel tomba malade peu de temps après et fut gagné par la paralysie. Sa grand-mère, qui l'entendait geindre toute la journée sur l'échec de sa vie, le

177 Simone de Beauvoir, Pour une morale...., p. 183.

178 Id., Mémoires...., p. 15.

179 Ibid., p. 147.

soignait, en acceptant son sort avec beaucoup de résignation. C'est pourquoi, considérant aussi l'âge avancé de ses grands-parents, Simone ne fut pas atteinte par leur malheur¹⁸⁰.

Simone allait bientôt quitter le cours Désir et l'espoir de conquérir bientôt sa liberté l'aiguillonnait.

Quant à l'oncle Maurice, malade depuis quelques années, il mourut d'un cancer à l'estomac dans des souffrances affreuses. Simone reconnaît que sa tante et sa cousine Madeleine, après avoir séché leurs larmes, profitèrent largement de la joie et de l'entrain revenues à la Grillère¹⁸¹. Simone et la jeunesse environnante partagèrent avec la famille cet heureux regain de vie.

Après une interminable agonie, son grand-père maternel mourut à son tour, à la fin de l'automne de l'année suivante. Simone garde de l'événement le souvenir désagréable de ses vêtements de deuil qui l'enlaidissaient et l'isolaient de ses compagnes¹⁸².

Le peu de répercussion que trouvent, dans sa vie, ces incursions de la mort vient de ce que de son passé rien n'est détérioré et de son avenir rien n'est entaché. En somme, Simone ne s'est pas sentie concernée et ces morts n'ont

180 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 150.

181 Ibid., p. 164.

182 Ibid., p. 174.

apparemment rien détruit en elle. Seule la souffrance a pu la toucher. La mort des autres nous marque en autant qu'ils ont vécu pour nous ou qu'ils ont partagé nos espoirs.

A la mort de son oncle Gaston, Simone assiste pour la première fois aux derniers moments de quelqu'un. Emporté brusquement par une occlusion intestinale, il agonisa toute une nuit. Simone voit pleurer et même sangloter son père. Elle verse dans un désespoir dont la violence étonne tout le monde à commencer par elle-même. Ce ne sont ni les regrets ni la compassion qui provoquent cet "ouragan" et qui la dévastent alors. C'est d'abord l'impuissance devant la mort, la vue de sa tante qui tenait la main du mourant et lui disait des mots qu'il n'entendait pas. L'incommunicabilité des êtres chers atteint sa limite en ce moment ultime: le regard noyé jeté par son oncle à sa femme juste avant de mourir atteste que l'irréparable est accompli et Simone ne peut le supporter. Ce regard figé, incapable de traduire quelque sentiment, s'abandonne à une détresse infinie. Qui comprendrait? C'est ce caractère inexorable de la mort qui bouleverse Simone. La certitude de la mort s'avère pour elle un scandale. Sans pitié, elle brise les liens que la vie s'applique à nouer, elle frustre l'homme de ses projets d'avenir, elle lui supprime même sa liberté: "Irréparable, irrévocable: ces mots martelaient ma tête, à la faire éclater, dit-elle; et un autre

leur répondait: inévitable¹⁸³.

La mort de son grand-père paternel, propriétaire de la maison d'été de Meyrignac où Simone passait ses vacances, apporte une autre dimension: une mort naturelle¹⁸⁴ et attendue. A un âge avancé, il n'y a plus de surprise, la mort va de soi, l'homme a fait son temps. Simone ne s'en attriste pas alors qu'à treize ans, elle avait pleuré en prévoyant qu'advenant la mort de grand-père, elle ne serait plus chez elle à Meyrignac. Maintenant, c'en est fait: elle n'y reviendra qu'à titre d'invitée. Son passé se défait, mais elle est maintenant prête pour quelque chose d'autre et dans la violence de cette attente, ses regrets s'anéantissent¹⁸⁵.

b) La certitude d'un avenir ouvert.

A dix-sept ans, Simone envisage donc cette vie exubérante qui s'annonce avec l'agrégation. Sortie de l'esclavage, ayant déjà démystifié les valeurs reçues de son milieu, elle a commencé à s'émanciper. Sa vie est déjà, pour elle, cette belle histoire qui devient vraie au fur et à mesure qu'elle se la raconte¹⁸⁶. Prise en main par Sartre¹⁸⁷, Simone pouvait

¹⁸³ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 214.

¹⁸⁴ Ibid., p. 317.

¹⁸⁵ Ibid., p. 319.

¹⁸⁶ Ibid., p. 168.

¹⁸⁷ Ibid., p. 338.

enfin, dans cet univers foisonnant, faire éclater définitivement son petit monde étriqué¹⁸⁸: "il détestait les routines et les hiérarchies, les carrières, les foyers, les droits et les devoirs, tout le sérieux de la vie"¹⁸⁹. Pour la première fois, elle se sentait intellectuellement dominée: chaque jour, elle se mesurait à cet homme supérieur par qui elle avait jadis rêvé d'être reconnue¹⁹⁰, et elle ne croyait pas faire le poids¹⁹¹. Grâce à lui, elle reconnaît que beaucoup de ses opinions n'étaient basées que sur le parti pris ou sur la mauvaise foi. La mauvaise foi¹⁹², c'est la réduction de la vie, c'est l'avortement de ce qui a à être, c'est la mort. Simone entrevoit un avenir plus difficile mais aussi plus réel et plus sûr. Au lieu d'informes possibilités, s'ouvre devant elle un champ clairement défini: "Il y avait tout à faire; tout ce qu'autrefois j'avais souhaité faire: combattre l'erreur, trouver la vérité, la dire, éclairer le monde, peut-être même aider à le changer"¹⁹³. Rien n'était acquis: tout

188 Simone de Beauvoir, Mémoires.... 339.

189 Ibid., p. 340. Simone a déjà exprimé, p. 190, son propre refus des hiérarchies, des valeurs, des cérémonies par lesquelles l'élite se distingue.

190 Ibid., p. 107.

191 Ibid., p. 342.

192 Ibid., p. 343.

193 Ibid.

restait possible. Et la grande chance de la vie de Simone venait de lui être donnée: "en face de cet avenir, dit-elle, brusquement je n'étais plus seule"¹⁹⁴. Sartre répondait exactement aux vœux de ses quinze ans¹⁹⁵: il était son double; avec lui, elle pourra tout partager. Jamais plus, présent-elle, il ne sortira de sa vie.

c) La mort de Zaza, prototype de l'abêtissement religieux.

Au moment même où se décide l'avenir de Simone, le caractère tragique de son histoire est mis en relief par le destin parallèle¹⁹⁶ de son amie Zaza qui, à partir des mêmes bases,

194 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 344.

195 Ibid., p. 144-145.

196 Cf. Jean Onimus, "L'expérience humaine de Simone de Beauvoir", dans Face au monde actuel, Paris, Desclée de Brouwer, 1962, p. 174. L'auteur souligne l'impasse dans laquelle Simone a jeté son amie en l'élevant contre la société sans lui ouvrir d'issue: là où Simone a réussi, Zaza a échoué. Telle que présentée par Simone, Zaza s'oriente presque nécessairement vers la mort. Mais rien ne défend de prétendre que Zaza ait fait un autre choix que Simone ne peut saisir parce que devenue indifférente au surnaturel au moment où elle rédige ses souvenirs. Le Père X. Tilliette a décelé ce choix dans son article, "Les Mémoires de Simone de Beauvoir", dans Etudes, vol. 30, no 1, janvier 1959, p. 62. Il précise que Simone ne saisit ni la portée ni la vraie sonorité des lettres que lui écrit alors Zaza.

Cf. Jacques Howlett, "Simone de Beauvoir: Les Mémoires d'une jeune fille rangée", dans Esprit, vol. 27, no 2, février 1959, p. 371. L'auteur met en relief l'absence d'élan et de générosité qui, dans la vie de Simone, laisserait prévoir les routes et la révolte [qu'on retrouve chez son amie] et pourtant c'est elle qui survit et se libère. La remarque mérite d'être retenue parce qu'elle exige de revenir à la ligne de fond toujours présente dans le premier livre des

n'a pas accédé à cette sorte de liberté dont elle se prévaut.

Issue d'une famille aisée où le père est ingénieur et où la mère appartient à une dynastie de catholiques militants¹⁹⁷, Zaza partage avec Simone son âge et ses études. Au cours Désir, son naturel et sa désinvolture l'impressionnent et celle-ci la reconnaît comme son égale¹⁹⁸. Sa vivacité et son indépendance ont tôt fait de la subjuguier, elle qui la perçoit "de l'extérieur" comme son négatif. Au moment où sa compagne baigne encore dans la banalité, Zaza affirme déjà sa personnalité: elle sait choisir¹⁹⁹. Son mépris pour l'humanité provoque un cynisme qui n'épargne rien ni personne²⁰⁰. Sans souci des qu'en-dira-t-on, elle se mêle à tous les autres enfants, elle se sent à l'aise et exprime franchement ses opinions personnelles. Signe de supériorité sur Simone,

196 (suite) Mémoires: la constante montée de Simone vers l'autonomie radicale par son choix de liberté absolue comme fondement de sa vie. Cela implique, dans son optique, la reconnaissance de la condition humaine, de son ambiguïté, de sa finitude, de la mort, du néant.

197 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 92.

198 Id., La Force de l'Age, p. 31.

199 Id., Mémoires...., p. 115.

200 Ibid., p. 118.

Zaza manifeste une grande liberté vis-à-vis des adultes²⁰¹ tout en demeurant très attachée à sa mère. Ceux qui l'ont connue, ont vu en elle, selon X. Tilliette, une adolescente ardente sensibilisée au surnaturel, un être d'élite, une âme livrée à Dieu²⁰². Simone affirme qu'elle était très pieuse et commente: "Elle cherchait au ciel l'amour que lui refusait la terre"²⁰³. Irritée par l'hypocrisie de son milieu, elle se révoltait²⁰⁴.

C'est cet être exceptionnel, d'une scrupuleuse honnêteté²⁰⁵, que Simone va tenter de sauver de l'abêtissement du couvent²⁰⁶ auquel, selon elle, conduit une religion martyrisante²⁰⁷ qui, par l'obéissance chrétienne²⁰⁸ impose à Zaza "de se diminuer, de s'abêtir"²⁰⁹, en sacrifiant la joie d'un

201 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 117. Cf. Francis Janson, op. cit., p. 156, analyse cette supériorité de Zaza en considérant qu'elle permettait à Simone de "se reconnaître amoureuse d'un être qu'elle admirait". Son admiration ne la condamne d'aucune façon à une soumission de quelque nature qu'elle soit mais lui fait accepter d'être objet sous le regard de la personne aimée.

202 Cf. X. Tilliette, loc. cit., p. 62.

203 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 118.

204 Ibid., p. 119.

205 Ibid., p. 154.

206 Ibid., p. 275.

207 Ibid., p. 308.

208 Ibid., p. 255.

209 Ibid., p. 248.

amour véritable.

Jeune, Simone avait condamné la bêtise, "une manière d'étouffer la vie et ses joies sous des préjugés, des routines, des faux-semblants, des consignes creuses"²¹⁰. A vingt ans, elle associe bêtise et obéissance chrétienne dans le récit des deux amours qui ont torturé l'adolescence de Zaza. Face à la morosité d'un mariage arrangé qu'elle refuse, Zaza pense au cloître. Elle étouffe dans ce milieu où Simone n'a perçu que "le faux spiritualisme, le conformisme étouffant, l'arrogance, la tyrannie oppressive"²¹¹.

Zaza se réfère à sa foi: la joie causée par le goût de sa propre vie et des choses créées ne tiendrait pas en face de la mort: "ce n'est pas une solution suffisante que de vivre comme s'il n'y avait en définitive que cela"²¹². Elle aussi avait fait son choix, celui du renoncement. Saisissant que son amie ne la comprenait pas, Zaza se raidissait quand elle l'exhortait à se défendre²¹³. Selon Simone, Zaza s'exerça à un optimisme forcené²¹⁴ en affirmant comprendre bien des choses: Pradelle qu'elle aime la laisse souffrir, sa mère

210 Simone de Beauvoir, Tout compte..., p. 512.

211 Ibid., p. 19.

212 Id., Mémoires..., p. 356.

213 Ibid.

214 Ibid., p. 357.

qu'elle aime aussi s'oppose farouchement à son amour pour Pradelle. Zaza écrira que seule, au-dessus de toutes les difficultés et les tristesses qui peuvent la dissimuler parfois, lui reste "une joie, difficile à goûter et trop souvent inaccessible à sa faiblesse, mais à laquelle du moins aucun être au monde n'est nécessaire et qui ne dépend pas même complètement d'elle-même"²¹⁵.

Le langage des deux amies se situe à deux niveaux différents, celui de la foi pour qui la mort est l'entrée dans la vie, celui de l'athéisme pour qui la vie est l'entrée dans la mort.

Zaza meurt à peine âgée de vingt-deux ans. Aux yeux de Simone, sa mort sanctionne un échec: elle n'a pas réussi à échapper à sa condition, à sa famille, elle n'a pas su non plus s'en accommoder: elle est morte de cet affrontement²¹⁶. En terminant son premier livre des Mémoires par cette page déchirante où Zaza, déjà minée intérieurement par les oppositions et par les luttes pour protéger son amour, après un délire angoissé de quatre jours et sachant qu'elle allait mourir, exprime son regret d'avoir été le "déchet" de la famille²¹⁷. Après trente ans, Simone ressent encore la même douleur.

²¹⁵ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 356.

²¹⁶ Cf. X. Tilliette, loc. cit. L'auteur étudie le sens spirituel de la mort de Zaza.

²¹⁷ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 358.

La mort de Zaza, cependant, ratifie son athéisme et le choix de son autonomie radicale. Par son amie, Simone fait en creux la preuve du bien-fondé de son évolution²¹⁸, elle scelle l'identification de la religion au clan bourgeois-chrétien qu'elle a détesté plus que tout²¹⁹. Ensemble, conclut-elle, "nous avons lutté contre le destin fangeux qui nous guettait et j'ai pensé longtemps que j'avais payé ma liberté de sa mort"²²⁰.

218 Cf. Maurice Nadeau, loc. cit., p. 635.

219 Cf. A. Blanchet, loc. cit., p. 289.

220 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 359.

DEUXIEME PARTIE

RECHERCHE DE SALUT

Mémoires d'une jeune fille rangée n'est pas de ces livres qui procurent habituellement paix et repos. Un tel récit autobiographique passionne son lecteur, ou il le choque, dans tous les cas il le trouble et le questionne. Il est donc tout naturel de voir les Mémoires figurer en bonne place parmi ces ouvrages qui interpellent notre enfance tout autant que celle de Simone de Beauvoir. Cette dernière le sait, elle qui affirme: "Si un individu s'expose avec sincérité, tout le monde, plus ou moins se trouve concerné"¹.

Nous sommes concernés car, comme l'explique Jean Onimus, "Simone de Beauvoir, en s'efforçant de 'réduire la distance qui sépare les livres de la vie', nous propose un document en quelque sorte brut, un témoignage sur la condition humaine"². De plus, l'effort de lucidité et de franchise que fait l'écrivain de cinquante ans pour ressusciter son passé et le monde de son enfance nous permet d'observer, sous un angle différent du nôtre, la société bourgeoise et chrétienne du début du siècle.

La trame de fond de tout le récit, c'est le problème religieux et la mort. Il s'agit véritablement d'un drame et nous nous accordons avec André Blanchet pour le décrire ainsi:

¹ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, Paris, Gallimard, 1960, p. 10.

² Jean Onimus, Face au monde actuel, Paris, Desclée de Brouwer, 1962, p. 168.

"la foi en Dieu rejetée à quatorze ans, et l'effort poursuivi depuis pour découvrir un salut hors du christianisme"³.

Le premier volume des Mémoires va de la formation première de Simone jusqu'à sa rencontre de Sartre, au moment de l'agrégation de philosophie en 1929. Il expose, comme nous l'avons présenté dans la première partie de notre recherche, le cheminement moral de Simone de Beauvoir qui aboutit au choix de son autonomie radicale et au rejet de Dieu devenu pour elle le Dieu-Mirage, le Dieu-Adulte, le Dieu-Institution, le Dieu-Bourgeois qui lui volait la terre et son être même.

Refusant toutes les formes d'aliénation, c'est désormais aux prises avec l'angoisse de la mort, de la solitude et de la responsabilité personnelle que Simone ne cesse d'exploiter sa liberté si méthodiquement conquise. Prise en main par Sartre, c'est avec une ferveur analogue à la ferveur religieuse de son enfance qu'elle cherche une sorte de salut dans la littérature et dans l'engagement politique. Ce thème du salut, personnel d'abord puis collectif, fera l'objet de la deuxième partie de notre travail. Nous l'étudierons à travers les deuxième et troisième volumes des Mémoires de Simone de Beauvoir.

Ses romans, pièce de théâtre et essais appuieront, à l'occasion, certains énoncés ou certaines positions de l'auteur.

³ André Blanchet, "La grande peur de Simone de Beauvoir", dans La Littérature et le spirituel, III, Classiques d'hier et d'aujourd'hui, Paris, Aubier, p. 275.

La matière de La Force de l'Age se situe de 1929 à 1944. C'est dans l'euphorie que Simone entreprend de vivre sa totale liberté, à l'automne de 1929. Cependant, habitée par la mort et vidée de sa foi, la jeune agrégée de philosophie éprouve bientôt la nostalgie de l'immortalité dans sa recherche de salut. La pénible expérience du trio que vivent Olga, Sartre et Simone amène cette dernière à une longue réflexion philosophique et morale sur la coexistence des consciences. D'ailleurs, cette évaluation de leur vécu alimentera sa première oeuvre publiée en 1943.

Tout adonnée à la nouveauté de sa vie en liberté, Simone ignore les malaises que vit l'Europe entière et les préparatifs de la guerre. Il ne faudra rien de moins que la guerre elle-même, l'occupation de Paris et la rupture du trio, pour la réveiller à la réalité du monde. Cependant, même si la mort devient alors une présence quotidienne, son non-engagement politique ne résiste pas. Son oeuvre l'emporte sur tout.

Nourris de sa vie et de la situation chaotique dans laquelle la guerre a plongé le monde, ses ouvrages s'organisent autour d'une constante, "comment peut-on consentir à n'être pas tout"⁴? Commentant son oeuvre, Simone de Beauvoir dit: "Cette phrase m'avait frappée car tel était dans

⁴ Simone de Beauvoir, La Force des choses, Paris, Gallimard, 1963, p. 75. Cette phrase est empruntée à George Bataille dans L'Expérience intérieure.

L'Invitée "le dévorant espoir de Françoise: elle avait voulu être tout"; "dans le Sang des autres [1945], Blomart se croit responsable de tout"; "le conflit du point de vue de la mort, de l'absolu, de Sirius avec celui de la vie, de l'individu, de la terre [...] je les avais opposés, dit-elle, dans Pyrrhus et Cinéas"⁵ [1944]; dans sa seule pièce de théâtre, Les Bouches inutiles [1945], en supprimant aux vieillards, aux femmes et aux enfants la liberté de choisir de participer ou non à la défense de leur ville, Simone dit avoir voulu montrer "la métamorphose d'êtres aimés en morts en sursis, les relations d'hommes de chair et d'os avec ces fantômes irrités"⁶. Si son projet s'est quelque peu modifié, elle pose tout de même la question de la fin et des moyens: "a-t-on le droit de sacrifier des individus à l'avenir de la collectivité"⁷?

La Force des choses couvre les années comprises entre la libération de Paris, en 1944, et mars 1963 où, tournant un regard incrédule vers sa crédule adolescence, elle conclut: "je mesure avec stupeur à quel point j'ai été flouée"⁸.

C'est pourtant la période où le prix Goncourt couronne les Mandarins⁹ en 1954 et confirme d'autant la renommée de

5 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 75.

6 Id., La Force de l'Age, p. 603.

7 Ibid.

8 Id., La Force des choses, p. 686.

9 Ibid., p. 336-337.

Simone de Beauvoir. Son engagement politique, en l'inscrivant effectivement dans le mouvement de l'Histoire n'est certes pas, non plus, un échec à ses yeux. De même en mourant aux derniers vestiges de la religion que représentait l'Art, elle renaît, tant par l'écriture que par sa participation sporadique aux manifestations populaires, à la grande fraternité humaine dans laquelle elle découvre une sorte de salut collectif.

Dans le récit de la mort de sa mère, Simone se récapitule et explicite sa haine encore bien vivante de la bourgeoisie bien-pensante. Elle détestait "la droite, la bonne pensée, la religion"¹⁰. La mort, qui hante son sommeil, la ronge sournoisement par "la fatalité des dégradations"¹¹ causées par la vieillesse.

¹⁰ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 685.

¹¹ Ibid.

CHAPITRE IV

RECHERCHE DE SALUT PERSONNEL

Simone de Beauvoir termine le premier volume de ses Mémoires avec la conquête de sa liberté au prix, croit-elle, de la mort de son amie Zaza¹. Dans La Force de l'Age, elle reprend le fil de son récit avec le vertige de cette même liberté: "Ce qui me grisa lorsque je rentrai à Paris, en septembre 1929, ce fut d'abord ma liberté. J'y avais rêvé dès l'enfance"².

La jeune fille rangée d'hier prend la vie à bras-le-corps et s'y jette goulûment, comme le note Konrad Bieber, "pour atteindre la plénitude qu'elle avait pressentie depuis toujours"³. Livrée à elle-même et à l'avenir, Simone peut commencer à construire sa vie, et elle le fait avec passion. Ayant liquidé son passé⁴, elle s'engage désormais sans réserve dans cette histoire qui la relie à Sartre pour toujours. Ensemble, ils cherchent "une espèce de salut"⁵.

1 Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée, Paris, Gallimard, 1958, p. 359.

2 Id., La Force de l'Age, Paris, Gallimard, 1960, p. 15.

3 Cf. Konrad Bieber, "Les Mémoires de Simone de Beauvoir", dans French Review, vol. 34, mai 1961, p. 595.

4 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 18, note 1. Cette liquidation a été racontée dans Mémoires d'une jeune fille rangée.

5 Ibid., p. 30.

Ce n'est certes pas un cheminement de tout repos qu'a choisi Simone de Beauvoir. L'existentialisme athée qui éclate au grand jour après la guerre implique sa vie tout entière. Puisqu'elle ne reconnaît aucun principe extérieur à elle-même qui lui garantisse la justification de ses actes, il lui faut assumer cette responsabilité. Pour elle, il s'agit d'abord de survivre. La mort qui la hante risque de tout anéantir et elle veut sauver sa vie de la néantisation. Son évolution, dans ce sens, se démarque en deux mouvements: se reconnaître comme liberté absolue et, par la littérature, justifier sa vie et résister au temps.

1. Liberté absolue.

a) L'indépendance.

Après ses dernières vacances passées à Meyrignac, Simone, qui a loué le salon de sa grand-mère, réalise un rêve d'adolescente: elle est enfin chez elle et amorce l'étape préliminaire de sa liberté totale! Même réduit au strict nécessaire, le mobilier qui relève de son choix l'enchanté. L'odeur désagréable de son poêle à pétrole, loin de l'importuner, défend sa solitude. Simone ne peut taire son émotion: "Quelle joie de pouvoir fermer ma porte et passer mes journées à l'abri de tous les regards"⁶! et ailleurs: "Il me suffisait

6 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 15.

de pouvoir fermer ma porte pour me sentir comblée⁷.

Son indépendance, nettement reliée à sa situation pécuniaire⁸, Simone la protège en payant un loyer à sa grand-mère qui la traite avec la même discrétion que les autres pensionnaires. Personne ne contrôle ses allées et venues, elle mange ce qu'elle aime, rien ne la contraint et elle exulte: "Je me sentais en vacances, et pour toujours"⁹. Ainsi, pour assurer son gagne-pain et ne dépendre de personne, elle donne quelques leçons particulières au lycée Victor-Duruy. A la joie de son premier chèque, s'ajoute la nouveauté des activités occasionnées par son travail qui l'amuse et la comble à la fois. Elle qui ne s'est jamais intéressée à sa toilette prend maintenant plaisir à s'habiller et à se maquiller à sa guise. Ces premières expressions de sa liberté, Simone les résume: "Je m'installais, je me nippais, je recevais des amis, je sortais; mais ce n'était que des préliminaires. Quand Sartre rentra à Paris au milieu d'octobre, ma nouvelle

7 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 16.

8 Id., Le Deuxième sexe, 2 vol., tome II, L'expérience vécue, Paris, Gallimard, 1949, p. 431. Concernant la libération de la femme, Simone de Beauvoir écrit: "C'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle; c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète. Dès qu'elle cesse d'être une parasite, le système fondé sur sa dépendance s'écroule; entre elle et l'univers, il n'est plus besoin d'un médiateur masculin."

9 Id., La Force de l'Age, p. 16.

vie commença vraiment¹⁰.

b) La rencontre de Sartre.

Alors ses vœux les plus lointains et les plus profonds sont comblés. Même la mort de Zaza s'engloutit dans la violence de cette béatitude que lui apporte Sartre. Véritable substitut de Dieu, il devient sa sécurité¹¹. Simone, tout entière rivée au présent, dit de son compagnon, son "égal"¹²:

Je lui faisais si totalement confiance qu'il me garantissait, comme autrefois mes parents, comme Dieu, une définitive sécurité. Au moment où je me jetai dans la liberté, je retrouvai au-dessus de ma tête un ciel sans faille: j'échappais à toutes les contraintes, et cependant chacun de mes instants possédait une sorte de nécessité.¹³

Envisage-t-elle l'avenir, Simone le pressent: elle ne sera plus seule¹⁴. Jamais, elle en était persuadée, son compagnon ne sortirait de sa vie¹⁵. C'est elle maintenant

10 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 17.

11 Ibid., p. 28. Sous le regard bienveillant de Sartre, elle affirme n'avoir alors plus à s'inquiéter d'elle-même.

12 Ibid., p. 31. Elle dit de Sartre: "C'était, comme Zaza, un égal; ensemble nous partions à la découverte du monde."

13 Ibid.

14 Id., Le Sang des Autres, Paris, Gallimard, 1945, p. 222. Dans ce pressentiment, il nous semble reconnaître la voix d'Hélène dont la re-naissance est causée par l'amour retrouvé de Jean: "Maintenant, elle n'était plus jamais seule, plus jamais inutile et perdue sous le ciel vide. Elle existait avec lui".

15 Id., Mémoires...., p. 490.

qui ne fait pas le poids puisqu'il la domine intellectuellement¹⁶; Sartre, qui a tiré les conséquences de l'inexistence de Dieu, a ramené la philosophie du ciel sur la terre. Elle affirme sans embages que la rencontre de Sartre fut l'événement capital de son existence¹⁷.

Concernant leurs relations, Simone se montre plutôt discrète. Sartre qui n'a pas la vocation de la monogamie propose qu'entre eux, il s'agirait d'un amour nécessaire mais qu'ils conviendraient de connaître aussi des amours contingentes. Il lui suggère: "Signons un bail de deux ans"; elle acquiesce. Parce qu'ils sont de la même espèce, cette entente, qui respecte leur liberté réciproque en évitant un mariage que ni l'un ni l'autre ne souhaite, Simone le croit fermement, durera autant qu'eux¹⁸. Avec lui, écrit-elle, un projet n'est jamais un vain bavardage, mais un moment de la réalité et, ajoute-t-elle: "Je savais qu'aucun malheur ne me viendrait par lui à moins qu'il ne mourût avant moi"¹⁹. Ces paroles, Jean Onimus ne se trompe pas en y reconnaissant un acte de foi²⁰.

16 Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 488.

17 Id., Tout compte fait, Paris, Gallimard, 1972, p. 28.

18 Id., La Force de l'Age, p. 27.

19 Ibid., p. 28.

20 Cf. Jean Onimus, "L'expérience humaine de Simone de Beauvoir", dans Face au monde actuel, Paris, Desclée de Brouwer, 1962, p. 107.

C'est donc dans ce délire de confiance et d'exubérance que la jeune fille, libérée de sa famille, de sa religion, et même de son sexe, entre dans la force de l'âge.

Elle qui s'était crue exceptionnelle parce qu'elle ne concevait pas de vivre sans écrire, constate que Sartre, lui, ne vit que pour écrire. Aussi s'est-elle considérée comme sauvée dès l'instant où il lui a dit: "A partir de maintenant, je vous prends en main"²¹. L'oeuvre d'art ou l'oeuvre littéraire était aux yeux de Sartre une fin absolue, elle portait en soi sa raison d'être, celle de son créateur²². L'engouement de Simone n'a plus de limite. Sartre, nous dira-t-elle, estime que d'importantes vérités sinon la Vérité se sont révélées à lui et il a pour mission de les imposer au monde. L'attitude fondamentale du visionnaire s'apparente à la sienne car tous deux cherchent le salut dans la littérature²³ et ce salut parce qu'il signifie d'abord se sauvegarder de l'angoisse de la mort, s'exprime en terme de liberté et d'immortalité.

Ensemble, ils ont évacué l'existence de toute transcendance en dehors de la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes et du monde. Ils vont leur chemin sans contrainte, sans entrave, sans gêne et sans peur²⁴. Ils se targuent même d'une radicale

21 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 481.

22 Ibid., p. 485.

23 Id., La Force de l'Age, p. 30.

24 Ibid., p. 21.

liberté²⁵. Simone va jusqu'à affirmer que la liberté était leur unique règle²⁶ mais, doit-elle avouer, "nous ignorions sur tous les plans le poids de la réalité". Ainsi, Simone par un "antique goût de l'absolu", Sartre par dégoût de l'universel, récusent tous deux non seulement les préceptes en cours dans la société de leur temps mais aussi toute maxime qui prétend s'imposer à tous²⁷. Ils nient le devoir et la vertu qui, selon eux, impliquent l'asservissement de l'individu à des lois extérieures à lui.

Simone juge sévèrement leur attitude d'alors. Elle considère que s'ils répudient les notions abstraites, ils n'approuvent "que les sentiments spontanés provoqués par leur objet, les conduites qui répondaient à une situation donnée"²⁸. La valeur d'un homme se mesure, jugent-ils, d'après ce qu'il accomplit: ses actes et ses oeuvres. D'une part ils sont comblés par leur liberté: "Notre existence comblait si exactement mes vœux, écrit Simone, qu'il nous semblait l'avoir choisie"²⁹. D'autre part ils doivent admettre que leur morale est idéaliste et bourgeoise, pour autant que la liberté de

25 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 19.

26 Ibid., p. 48.

27 Ibid., p. 47.

28 Ibid., p. 48.

29 Ibid., p. 20.

choisir et de faire ne se rencontre pas chez tout le monde. Alors qu'ils s'imaginaient saisir en eux-mêmes l'homme dans sa généralité, ils doivent admettre qu'à leur insu, ils manifestent leur appartenance³⁰ à cette classe privilégiée qu'ils pensaient répudier³¹.

Soucieux cependant de sauver leur liberté, ils n'acceptent pas de se regarder de loin, avec des yeux étrangers. C'est pourquoi ils seront peu touchés à cette époque par le marxisme et par la psychanalyse. Il leur importe

30 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 25. Par-
lant du problème épineux de l'intellectuel, issu de la bour-
geoisie, capable selon Marx de dépasser le point de vue de sa
classe, Simone avoue: "Une analyse sérieuse aurait réduit l'i-
dée que nous nous en formions. Notre indifférence à l'argent
était un luxe que nous pouvions nous offrir parce que nous en
possédions assez pour ne pas souffrir du besoin et pour n'être
pas acculés à des travaux pénibles. Notre ouverture d'esprit,
nous la devons à une culture et à des projets accessibles seu-
lement à notre classe. C'était notre condition de jeunes intel-
lectuels petits-bourgeois qui nous incitait à nous croire in-
conditionnés".

31 Ibid., p. 48; p. 36-37, Simone rappelle leur rela-
tion avec Nizan qui adhère au P.C.: "Ensemble, nous déchirions
à belles dents la bourgeoisie. [...] la bourgeoisie comme clas-
se nous était ennemie et nous souhaitions sa liquidation. Nous
avons une sympathie de principe pour les ouvriers parce qu'ils
échappaient aux tares bourgeoises; par la crudité de leur be-
soin, par leur corps à corps avec la matière, ils affrontaient
la condition humaine dans sa vérité. Nous partagions donc les
espoirs de Nizan en une révolution prolétarienne: mais elle
nous intéressait exclusivement par son aspect négatif".

d'abord de coïncider avec eux-mêmes³². Pour affronter les situations désagréables ou difficiles, ils ont recours au jeu. Le psychodrame les aide à dédramatiser l'événement, à le dominer puis à le dépasser³³.

Le jeu, explique-t-elle, en déréalisant notre vie, achevait de nous convaincre qu'elle ne nous contenait pas. Nous n'appartenions à aucun lieu, aucun pays, aucune classe, aucune profession, aucune génération. Notre vérité était ailleurs. Elle s'inscrivait dans l'éternité et l'avenir la révélait: nous étions des écrivains. Toute autre détermination n'était que faux-semblant. Nous pensions suivre le précepte des vieux stoïciens qui avaient tout misé eux aussi sur la liberté; engagés corps et âme dans l'oeuvre qui dépendait de nous, nous nous affranchissions de toutes les choses qui n'en dépendaient pas; nous n'allions

32 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 26. L'expression "coïncider avec" est de Simone de Beauvoir. Plutôt que d'assigner théoriquement des limites à leur liberté, ils se soucient de la sauvegarder car elle est en danger. Nous ne pouvons que signaler la distance de l'expression pré-citée avec la façon de vivre telle que présentée par Sartre dans Les Mots et résumée par Etienne Borne, "'Les Mots' de Jean-Paul Sartre", dans Essais sur la liberté religieuse, Paris, Recherches et Débats, no 50, mars 1965, p. 158: "Sartre explique qu'il a toujours vécu comme en avant de lui, se détachant du livre à peine écrit comme d'un bagage inutile, d'une épave en arrière de lui, bref ne se reconnaissant jamais dans un passé renié en même temps que dépassé. Tel est Sartre, mais tel est aussi l'homme selon Sartre, condamné à ne jamais coïncider avec son être, car cet être, cet 'en-soi', c'est du passé quitté, aussitôt réalisé, car la conscience vivante le 'pour-soi' est sans cesse agilité bondissante vers ce qui n'est pas encore". Quatorze ans plus tard, en 1944, Simone de Beauvoir reprendra à son compte ce vécu comme en avant d'elle-même dans la rédaction de ses oeuvres: La Force de l'Age, p. 622.

33 Ibid., p. 23.

pas jusqu'à nous en abstenir, nous étions bien trop avides, mais nous les mettions entre parenthèses. Ce détachement, l'insouciance et la disponibilité que nous permettaient les circonstances, il était tentant de les confondre avec une souveraine liberté. Pour détruire ce leurre, il nous aurait fallu prendre des distances à l'égard de nous-mêmes: nous n'en avions guère les moyens, et pas du tout l'envie.³⁴

c) Le bonheur et la liberté absolue.

Simone, malgré l'ambiguïté de son vécu quotidien, n'envisage rien d'autre qu'une vie comblée dans une totale liberté. La possibilité lui en est offerte sous la forme du bonheur et elle la saisit. Ayant toujours désiré le bonheur avec passion³⁵, dès qu'elle y a touché, elle en a fait son unique affaire. Remplie d'enthousiasme, elle se justifie: "Comme elles pèsent lourd, quelle plénitude de joie elles peuvent apporter les choses où l'on a investi l'absolu"³⁶. Son entreprise consiste donc à canaliser la multitude de ses désirs pour faire de sa vie une expérience exemplaire où se reflètera le monde tout entier. Le bonheur pour lequel elle est particulièrement douée³⁷, loin de n'être qu'une effervescence de son coeur, lui livre, affirme-t-elle, la vérité

34 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 24.

35 Id., Mémoires...., p. 345.

36 Id., La Force de l'Age, p. 32.

37 Ibid., p. 32. Simone affirme sa vocation au bonheur: "Je n'ai rencontré personne qui fut aussi doué que moi pour le bonheur, personne non plus qui s'y acharnât avec tant d'opiniâtreté".

de son existence et du monde.

Cependant, Simone est parfois arrachée à elle-même par la réalité du monde. Le fait est que les joies qu'elle en retire sont à la mesure de son avidité. A chaque rencontre, la réalité la surprend:

"A quoi bon voyager? on ne se quitte jamais", m'a dit quelqu'un. Je me quittais, je ne devenais pas une autre, mais je disparaissais. Peut-être est-ce le privilège des gens - très actifs ou très ambitieux - sans cesse en proie à des projets, que ces trêves où soudain le temps s'arrête, où l'existence se confond avec la plénitude immobile des choses: quel repos! quelle récompense! A Avila, le matin, j'ai repoussé les volets de ma chambre; j'ai vu, contre le bleu du ciel, des tours superbement dressées; passé, avenir, tout s'est évanoui; il n'y avait plus qu'une glorieuse présence: la mienne, celle de ces remparts, c'était la même et elle défiait le temps. Bien souvent, au cours de ces premiers voyages, de semblables bonheurs m'ont pétrifiée.³⁸

Débordante de santé, Simone choisit de se satisfaire de la modestie de ses ressources³⁹ pour explorer le monde. Seule ou avec Sartre, sac au dos, elle voyage et marche à travers prés et bois. Seule la liberté la guide. Ignorant où elle couchera le soir, elle poursuit son aventure. Comme autrefois, la nature la ravit et l'épouvante tout à la fois. Aspirée par tous les sommets, elle assiste au repliement des corolles et du monde quand descend le crépuscule. Partout, cependant, la solitude la guette et parfois la jette dans

³⁸ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 92-93.

³⁹ Ibid., p. 21.

l'angoisse. L'espace infini la renvoie à son option fondamentale qu'il lui faut assumer au jour le jour. Elle se remémore:

Parfois, marchant sur la croupe d'une colline délaissée des hommes et que la lumière même abandonnait, il me semblait frôler cette insaisissable absence que déguisent unanimement tous les décors; une panique me prenait, pareille à celle que j'avais connue à quatorze ans dans le "parc paysagé" où Dieu n'était plus, et comme alors, je courais vers des voix humaines. Je mangeais une soupe, je buvais du vin rouge dans une auberge.⁴⁰

Au pied des gradins d'Epidaure avec le ciel circulaire pour plafond, Simone se rappelle toutes les beautés de la Grèce et se raidit: "C'est là un de ces souvenirs dont je déteste penser qu'ils mourront avec moi"⁴¹

L'entreprise de vivre dans laquelle Simone s'est engagée n'est pas de toute facilité. Edifiée sur une éthique sans Dieu, elle exige que celle-ci demeure au centre de sa propre vie⁴² et qu'elle justifie sa propre existence. Elle seule peut donc assurer son salut. Grand est son désarroi quand elle constate qu'effectivement elle a cessé d'exister pour son compte, qu'elle vit en parasite⁴³. Quand elle a rencontré Sartre, elle a cru que tout était gagné, qu'auprès de lui, elle

⁴⁰ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 224-225.

⁴¹ Ibid., p. 320.

⁴² Ibid., p. 70.

⁴³ Ibid., p. 66.

ne pouvait pas manquer de se réaliser. Aujourd'hui, elle se ressaisit: "escompter le salut de quelqu'un d'autre que soi, c'est le plus sûr moyen de courir à sa perte"⁴⁴. La futilité de ses occupations, sa démission en faveur de Sartre, tout conspire à lui insuffler un sentiment de déchéance et de culpabilité. Simone n'envisage pas de s'en libérer par des artifices. Consciente de sa faute, elle veut l'assumer pleinement:

Je ne songeais pas à truquer mes sentiments, à feindre par des actes et des mots une liberté que je ne possédais pas. Je ne mettais pas non plus mes espoirs en une brusque conversion. On ne reprend pas confiance en soi, on ne ranime pas des ambitions assoupies, on ne requiert pas une authentique indépendance par un simple coup de volonté, je le savais. Ma morale exigeait que je demeure au centre de ma vie alors que spontanément je préférerais une autre existence à la mienne: pour retrouver sans tricher mon équilibre, il me faudrait, je m'en rendais compte, un long travail.⁴⁵

Simone doit se reprendre en main⁴⁶. L'éventuel départ de Sartre pour le Japon lui en fournirait l'occasion. Mais malgré sa détermination, ces deux ans de séparation, tel un gouffre à l'horizon, l'effraient autant que la mort et elle n'ose les regarder en face. Un poste lui est alors offert à l'université de Budapest. Elle pourrait, elle aussi, se dépayser. C'est sa chance de ne pas s'endormir définitivement

⁴⁴ Simone de Beauvoir, La Force de l'Âge, p. 67.

⁴⁵ Ibid., p. 69-70.

⁴⁶ Ibid., p. 70.

dans la sécurité: "Et même, sent-elle, j'aurais été coupable de ne pas profiter éperdument des chances qui demain allaient m'échapper. L'avenir m'apportait donc une justification: mais je la payais cher"⁴⁷.

Le remords et la peur, loin de se neutraliser, l'attaquent ensemble. Simone s'y abandonne selon un rythme qui, depuis sa petite enfance, a réglé à peu près toute sa vie. Elle traverse des semaines d'euphorie, puis pendant quelques heures, une tornade la dévaste, saccageant tout. Alors, comme elle le dit, "pour mieux mériter mon désespoir, je roulais dans l'abîme de la mort, de l'infini, du néant"⁴⁸.

C'est à travers les revendications absolues de la liberté et la relativité des situations concrètes, entre le pari d'exister et cette mort latente au coeur de sa vie⁴⁹, que Simone décèle la certitude de sa vocation: "Etrange certitude que cette richesse que je sens en moi sera reçue, que je dirai des mots qui seront entendus, que cette vie sera une source où d'autres puiseront"⁵⁰. Elle se sent foudroyée par cette exigence de faire son oeuvre et, face au ciel et à la

⁴⁷ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 70.

⁴⁸ Ibid.

⁴⁹ Cf. Francis Jeanson, Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre, Paris, Seuil, 1966, p. 122.

⁵⁰ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 331.

terre, elle prononce des vœux solennels: "Rien, jamais, en aucun cas, ne m'empêcherait d'écrire mon livre"⁵¹.

L'idée de vocation est en son fond religieuse et Sartre le dira clairement pour son cas: "l'homme de plume était l'ersatz du chrétien que je ne pouvais devenir"⁵². Etienne Borne commente en disant que les mots sont le royaume de l'écrivain et que Sartre croyait au salut par les mots. Simone de Beauvoir exprime la même réalité en termes différents:

L'idée de salut avait survécu en moi à la disparition de Dieu, et la première de mes convictions, c'était que chacun devait assurer personnellement le sien. La contradiction, dont je souffrais était d'ordre non pas social, mais moral et presque religieux. Accepter de vivre en être secondaire, en être "relatif", c'eût été m'abaisser en tant que créature humaine; tout mon passé s'insurgeait contre cette dégradation.⁵³

2. Nostalgie de l'immortalité.

a) Justifier sa vie par son oeuvre.

C'est dans une perspective de salut que Simone accorde tant d'importance à l'écriture. Dans un même élan, elle veut sauver sa vie en la soustrayant au néant qui la guette. Sa vocation, sous cet aspect, se différencie de celle de Sartre, selon l'interprétation qu'elle en fait:

⁵¹ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 375.

⁵² Cité par Etienne Borne, loc. cit., p. 159.

⁵³ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 67.

Sartre vivait pour écrire; il avait mandat de témoigner de toutes choses et de les reprendre à son compte à la lumière de la nécessité; moi, il m'était enjoint de prêter ma conscience à la multiple splendeur de la vie et je devais écrire afin de l'arracher au temps et au néant.⁵⁴

Sans se départir de son projet initial d'écrire, Simone le situe dans l'économie d'ensemble de son choix: "Je tenais d'abord à la vie dans sa présence immédiate"⁵⁵. En elle, toujours plus, s'avive le goût de saisir la réalité de plus près et d'enrichir ainsi la qualité de sa création prochaine. Madeleine Descubes⁵⁶ soutient qu'en différant la réalisation de son projet d'écrire, Simone a écarté le risque de couper la littérature du sens que, sur le conseil de Sartre, elle a voulu lui donner: "la nourrir de sa propre substance" pour en faire "quelque chose d'aussi grave que le bonheur et la mort"⁵⁷.

Simone entretient un autre espoir. Si, enfant, elle avait souhaité se faire institutrice, c'est qu'elle rêvait d'être sa propre cause et sa propre fin. Elle croit maintenant qu'elle pourra réaliser ce vœu par la littérature: "Elle m'assurerait une immortalité qui compenserait l'éternité

54 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 18-19.

55 Ibid., p. 151.

56 Cf. Madeleine Descubes, Connaître Simone de Beauvoir, coll. "Connaissance du présent", Paris, Ed. Resma, 1974, p. 43.

57 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 324.

perdue⁵⁸. Puisqu'il n'y avait plus de Dieu pour l'aimer, elle brûlerait dans des millions de coeurs! Ecrire une oeuvre nourrie de son histoire, c'était pour Simone, se créer elle-même à neuf, justifier son existence et d'une certaine manière, la sauver⁵⁹.

Si elle avait renoncé au divin, Simone affirme qu'elle n'avait pas pour autant renoncé à "toute espèce de surnaturel"⁶⁰. Elle s'explique:

Evidemment, je savais qu'une oeuvre forgée sur terre ne peut jamais parler qu'un langage terrestre; mais certaines me semblaient avoir échappé à leur auteur et résorbé en elles le sens dont il avait voulu les charger; elles se tenaient debout, sans le secours de personne, muettes, indéchiffrables, pareilles à de grands totems abandonnés: en elles seules, je touchais quelque chose de nécessaire et d'absolu. Il peut paraître paradoxal que j'aie continué à exiger de l'art cette inhumaine pureté alors que j'aimais tant la vie; mais il y avait une logique dans cet entêtement: l'art ne pouvait s'accomplir qu'en reniant la vie puisqu'elle me détournait de lui.⁶¹

Ainsi, commente Onimus, l'oeuvre d'art arrache à la contingence, seule au monde elle en est capable⁶². Simone place dans la création littéraire cet infini auquel elle a toujours cherché à se vouer. Elle réitère sa foi et celle de

58 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 138.

59 Id., La Force de l'Age, p. 578.

60 Ibid., p. 45.

61 Ibid.

62 Cf. Jean Onimus, loc. cit., p. 104.

Sartre en leur vocation.⁷ Tous deux cherchent une espèce de salut: leur vocabulaire spiritualiste relève du fait, dit-elle, qu'ils sont deux mystiques: "Sartre avait une foi inconditionnée dans la Beauté qu'il ne séparait pas de l'Art, et moi je donnais à la Vie une valeur suprême. Nos vocations ne se recouvraient pas exactement"⁶³.

Somme toute, Simone sauve doublement son existence. D'une part, écrire pour elle, c'est vivre une histoire dont l'issue lui échappe au départ⁶⁴: "Ecrire, ce n'est pas enregistrer une connaissance, mais prolonger une expérience"⁶⁵. D'autre part, comme l'explique Gagnebin, "par leur transcendance et leur pouvoir de soustraire le passé au néant, les mots luttent aussi contre la solitude et la mort"⁶⁶. Simone de Beauvoir ne déclare-t-elle pas elle-même en parlant des mots: "Ils arrachent à l'instant et à sa contingence les larmes, la nuit, la mort même et ils les transfigurent"⁶⁷.

63 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 30.

64 Cf. Laurent Gagnebin, Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence, préface de Simone de Beauvoir, Paris, Fishbacher, 1968, p. 21. Le critique étudie la vocation de Simone à l'écriture.

65 Simone de Beauvoir, La Longue Marche, Paris, Gallimard, 1957, p. 308.

66 Cf. Laurent Gagnebin, op. cit., p. 25.

67 Simone de Beauvoir, La Force des choses, Paris, Gallimard, 1963, p. 679.

C'est toute sa vie que Simone veut soustraire au néant. Désireuse même de l'embellir, elle confesse avoir plus d'une fois cédé à la tentation de la truquer dans ses tentatives d'écrire. Mais, dans la solitude de Marseille, elle affirme s'être à peu près purifiée de ce défaut⁶⁸. Selon sa détermination bien arrêtée, elle essaiera de rendre sensible une vérité qu'elle aura d'abord personnellement éprouvée⁶⁹. Seule la littérature lui offre cette possibilité⁷⁰. En dévoilant son existence, Simone s'inscrit dans ce monde qu'elle dévoile en même temps: "par la littérature, écrit-elle, on justifie le monde en le créant à neuf ... et du même coup, on sauve sa propre existence"⁷¹.

b) Surmonter la solitude.

Le salut offert par la littérature présente une autre dimension: il permet à l'homme de surmonter sa solitude. Simone commente:

68 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 231.

69 Ibid., p. 229.

70 Ibid.

71 Ibid., p. 83.

Ce n'est pas par délectation morose, par exhibitionnisme, par provocation que souvent les écrivains relatent des expériences affreuses ou désolantes: par le truchement des mots, ils les universalisent et ils permettent aux lecteurs de connaître, au fond de leurs malheurs individuels, les consolations de la fraternité. C'est à mon avis une des tâches essentielles de la littérature et ce qui la rend irremplaçable: surmonter cette solitude qui nous est commune à tous et qui cependant nous rend étrangers les uns aux autres.⁷²

Du singulier, elle passe donc à l'universel: de la solitude de l'écrivain elle passe à la solitude commune à tous les hommes. La fraternité offerte par la littérature, en surmontant la solitude individuelle, brise les frontières de l'étrangeté. Chacun se reconnaît dans l'autre. Chacun partage avec l'autre sa commune condition humaine. Dépassant ainsi sa solitude, chaque liberté définit la situation de l'autre et, toujours selon Simone de Beauvoir, elle est même la condition de la liberté d'autrui⁷³.

Parlant de son roman Le Sang des autres, dont Camus avait dit: "c'est un livre fraternel", Simone considère que "cela vaut la peine d'écrire si on peut créer de la fraternité avec des mots"⁷⁴. Ce qu'elle souhaite, c'est qu'en pénétrant dans des vies étrangères, en entendant sa voix, les gens aient l'impression de se parler à eux-mêmes. Dès lors

72 Simone de Beauvoir, Tout compte...., p. 137.

73 Id., Pour une morale de l'ambiguïté, coll. "Idées", no 21, Paris, Gallimard, 1947, p. 131.

74 Id., La Force de l'Age, p. 577.

l'interdépendance des libertés est amorcée; la fraternité est engagée, la solitude est surmontée. Simone avait donc eu raison d'écrire treize ans plus tôt: "aucune existence ne peut s'accomplir valablement si elle se limite à elle-même; elle fait appel à l'existence d'autrui"⁷⁵.

Intégré dans son dépassement, l'effort de se perpétuer, du même coup, justifie sa vie⁷⁶: l'homme est à recréer et cette invention, ce projet, croit-elle, serait en partie son oeuvre et celle de Sartre⁷⁷. Si, pour Simone, le présent est le moment du choix et de l'action qu'on ne peut éviter de vivre à travers un projet⁷⁸, seul l'avenir peut reprendre à son compte le présent et le garder vivant en le dépassant⁷⁹. Ce n'est certes pas sans raison qu'elle fait dire à Robert, dans Les Mandarins:

Pourquoi est-ce que j'écris? Parce que l'homme ne vit pas seulement de pain et que je crois à la nécessité de ce superflu. J'écris pour sauver tout ce que l'action néglige: les vérités du moment, l'individuel, l'immédiat.⁸⁰

75 Simone de Beauvoir, Pour une morale....., p. 97.

76 Ibid., p. 120. Simone affirme que la vie s'emploie à la fois à se perpétuer et à se dépasser. Si elle ne faisait que se maintenir, vivre ne serait que de ne pas mourir, l'existence humaine ne serait alors pas différente d'une végétation absurde.

77 Id., La Force de l'Age, p. 19.

78 Id., Pour une morale....., p. 166.

79 Ibid., p. 110.

80 Id., Les Mandarins, Paris, Gallimard, 1954, p. 408.

De nouveau, Simone affirme: "Ecrire: il me semblait que c'était un acte de foi, un acte d'espoir"⁸¹. Cette foi, elle-même en est le fondement. Personne, croit-elle, n'oserait risquer l'aventure d'écrire ou de créer s'il n'imaginait pas être maître absolu de lui-même, de ses fins et de ses moyens⁸². De plus, les livres restent⁸³, ils peuvent faire perdurer l'amitié et la confiance suscitées par des mots dans le coeur des gens; c'est énorme d'entendre résonner en eux ses propres pensées à soi⁸⁴, constate-t-elle. Ainsi écrire n'a pas de sens si les autres ne comptent pas. Ceci explique la réaction de Simone lors de la parution de son premier roman, en 1943. Elle est tout à la joie des curiosités, des impatiences, des sympathies qu'elle suscite à travers son livre; il y a des gens qui l'aiment: "L'Invitée existait pour autrui et j'étais entrée dans la vie publique"⁸⁵, conclut-elle.

c) Résister au temps.

Par son oeuvre, à travers les autres, Simone résistera donc au temps et l'avenir ratifiera cette certitude. C'est se

⁸¹ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 482.

⁸² Ibid., p. 20.

⁸³ Id., Tous les hommes sont mortels, Paris, Gallimard, 1946, p. 14. Simone fait dire à un de ses héros: "Vous avez de la chance d'être écrivain: les livres restent. Nous autres, on ne nous entend pas longtemps".

⁸⁴ Id., Les Mandarins, p. 102.

⁸⁵ Id., La Force de l'Age, p. 572.

déclarer sauvée pour l'éternité. La littérature, qui lui est devenue aussi nécessaire que l'air qu'elle respire⁸⁶, privilégie cette espèce de salut toujours présente dans son oeuvre: "chaque livre, dit-elle, me jeta désormais vers un livre nouveau, parce que le monde s'était dévoilé à moi comme débordant tout ce que j'en pouvais éprouver, connaître et dire"⁸⁷. Tout but atteint dans un livre devient un donné à dépasser dans le suivant. C'est là le caractère exceptionnel de la littérature de pouvoir suivre le mouvement existentiel de l'écrivain et du monde. Simone en tire les conséquences: "Si un individu s'expose avec sincérité, tout le monde, plus ou moins, se trouve mis en jeu. Impossible de faire la lumière sur sa vie sans éclairer, ici ou là, celle des autres"⁸⁸. Par là, le salut recherché par Simone est assuré autant pour elle-même que pour le monde dans lequel elle vit.

⁸⁶ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 621.

⁸⁷ Ibid., p. 622; dans Pyrrhus et Cinéas, coll. "Les essais XV", Paris, Gallimard, 1944, p. 29, Simone explique: "L'homme qui désire, qui entreprend avec lucidité est sincère dans ses désirs: il veut une fin, il la veut à l'exclusion de toute autre; mais il ne la veut pas pour s'y arrêter, pour en jouir: il la veut pour qu'elle soit dépassée. La notion de fin est ambiguë puisque toute fin est en même temps un point de départ; mais cela n'empêche qu'elle puisse être visée comme fin: c'est en ce pouvoir que réside la liberté de l'homme".

⁸⁸ Ibid., p. 10.

C'est avec justesse, croyons-nous, que Gagnebin⁸⁹ rappelle la dialectique de Simone de Beauvoir selon laquelle le présent est déjà mouvement vers l'avenir et l'individu n'existe que comme dépassement de soi vers les autres. S'écartant de la conduite de l'aventurier, l'homme ne se sauve pas seul⁹⁰. Et cela Simone le sait: pour que son entreprise d'écrire demeure vivante, il lui faut le regard et le concours d'autrui qui l'anime, la prolonge et la transcende vers l'avenir. Au sujet de l'écrivain, elle avait déjà affirmé: "si son projet l'engage jusque dans les siècles futurs, la mort ne l'arrêtera pas"⁹¹. N'est-ce pas le sens de son propre projet engagé dans ses mémoires?

Accordant à la liberté un rôle primordial, Simone a choisi de se recréer et de recréer son époque par la littérature. Elle s'immortalise ainsi par sa volonté de résister au temps. C'est là sa conviction:

La liberté pose absolument les fins qu'elle pose et aucune puissance étrangère, fût-ce celle de la mort, ne saurait détruire ce qu'elle a fondé. L'homme est seul et souverain maître de son destin si seulement il veut l'être.⁹²

89 Laurent Gagnebin, op. cit., p. 100.

90 Simone de Beauvoir, Pour une morale....., p. 83.

91 Id., Pyrrhus et Cinéas, p. 61.

92 Id., L'existentialisme et la Sagesse des nations, coll. "Pensée", Paris, Nagel, 1948, p. 38.

C'est le choix constant de Simone de transcender sans cesse l'objet dans lequel sa transcendance est engagée⁹³, mais elle refuse de se laisser paralyser par la vanité de ses buts. Sa responsabilité ne l'encercle pas sur elle-même, mais la situe en relation avec les autres. En réalisant son salut, de cette façon, elle ratifie existentiellement une thèse défendue dans Le Deuxième Sexe:

Tout sujet se pose concrètement à travers des projets comme une transcendance; il n'accomplit sa liberté que par son perpétuel dépassement vers d'autres libertés. Il n'y a pas d'autre justification de l'existence présente que son expansion vers un avenir indéfiniment ouvert [...] Tout individu qui a le souci de justifier son existence éprouve celle-ci comme un besoin indéfini de se transcender.⁹⁴

Sauvée tout entière, Simone, à ce moment, ne soulève pourtant pas encore le pouvoir du regard d'autrui sur la durée, sur la réalité de son immortalité par la littérature.

93 Simone de Beauvoir, Pyrrhus et Cinéas, p. 65.

94 Id., Le Deuxième Sexe, 2 vol., tome I, Les faits et les mythes, Paris, Gallimard, 1949, p. 31. (Idées, p. 34). L'auteur défend ici la situation de la femme que l'homme prétend figer en objet puisque sa transcendance sera perpétuellement transcendée par une autre conscience essentielle et souveraine.

CHAPITRE V

LA MORT ET LE SALUT PERSONNEL

Si dans sa recherche de salut, Simone de Beauvoir croit, par son oeuvre, justifier sa vie, surmonter sa solitude et résister au temps, elle rencontre cependant un problème de taille au niveau de la coexistence des consciences. Comment, dans ce cas, consentir à n'être pas tout? Comment sauver sa liberté comme absolu?

Dès la première page de La Force de l'Age, elle exprime le contentement qu'elle éprouvait en 1929, de se soustraire au regard d'autrui: "Quelle joie de pouvoir fermer ma porte et passer mes journées à l'abri de tous les regards"¹. En épigraphe de son premier roman, L'Invitée, écrit en 1943, elle place le mot de Hegel: "Chaque conscience poursuit la mort de l'autre"². Blomart, le personnage central de son deuxième roman, Le Sang des autres, est mis en situation dès la première phrase: "Quand il ouvrit la porte, tous les yeux se tournèrent vers lui: - Que me voulez-vous? dit-il"³.

A vingt-et-un ans, autant Simone a horreur de la mort physique, autant elle se rebiffe devant la mort perçue comme

1 Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, 2 vol., tome I, Les faits et les mythes, Paris, Gallimard, 1949, p. 15.

2 Id., L'Invitée, Paris, Gallimard, 1943, p. 7.

3 Id., Le Sang des autres, Paris, Gallimard, 1945, p. 9.

passage de la transcendance à l'immanence, de la situation de sujet à celle d'objet. Toujours, chez elle, domine ce désir de demeurer le maître du jeu afin de contrer l'aspect métaphysique de la mort. Si d'une part, comme le croit Bieber⁴, l'écriture lui permet de conjurer la mort en l'analysant rationnellement, il lui faut d'autre part assumer graduellement l'ambiguïté de sa condition humaine en acceptant la base même de toute communication: autrui.

1. La conscience, un absolu.

a) L'étrangeté dans son enfance.

Très jeune, Simone n'imaginait pas "qu'on pût communiquer sincèrement avec autrui"⁵. L'inégalité établie entre les catégories de gens: parents-enfants, maîtres-élèves, adultes-adolescents, pauvres-riches, faussait la communication au départ, pour autant que le subordonné était aussitôt mis en situation⁶. L'autre, c'était l'adversaire, l'inférieur, le pauvre, l'enfant. Pour Simone, jusqu'à son adolescence, ce furent tantôt les compagnes qui affichaient des goûts différents des siens, tantôt les personnes, adultes ou enfants, qui

4 Cf. Konrad Bieber, "Les Mémoires de Simone de Beauvoir", dans French Review, vol. 34, mai 1961, p. 597.

5 Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée, Paris, Gallimard, 1958, p. 119.

6 Id., Tout compte fait, Paris, Gallimard, 1972, p. 15.

tombaient sous l'anathème de la "bêtise". Pourtant, ses rapports d'égale à égale avec Zaza, tissés de complicités quotidiennes, ont été amicaux. Ils sont cependant demeurés superficiels et n'ont pas favorisé une communication authentique. Chacune a longtemps ignoré ce que l'autre vivait en réalité⁷.

Ainsi, Simone ne pressentait pas la vérité de Zaza quand, à quinze ans, se croyant jusqu'à un certain point victime d'un mirage, elle affirmait se sentir du dedans alors qu'elle voyait son amie du dehors. Elle considérait que la partie n'était pas égale⁸. Quand, cinq ans plus tard, Zaza lui raconte le drame qu'elle a vécu à cette époque, Simone en a le souffle coupé. Celle qu'elle avait crue heureuse, gaie et pétillante de bonheur, s'était vue contrainte par ses parents de rompre avec André, un lointain cousin qu'elle aimait passionnément. Désespérée, elle en était même venue à deux doigts du suicide. Zaza qui vient d'écrire à Simone lui révèle: "Je me souviens d'un soir où, regardant le métro arriver, j'ai failli passer dessous. Je n'avais plus à aucun degré le goût de l'existence"⁹. Simone comprend alors, la gorge serrée, le changement survenu chez son amie, à quinze ans, ses airs absents, son romantisme et aussi son étrange prescience de

7 Simone de Beauvoir, Tout compte...., 3^e p. 19.

8 Id., Mémoires...., p. 115.

9 Ibid., p. 246.

l'amour. Ses discussions sur le mariage et sur l'amitié débordaient le rationnel. L'été de leurs dix-huit ans, Simone passe quelque temps au Laubardon, chez les Mabilles. Les confidences de son amie lui font revivre ce qu'avait été son enfance et ce grand désarroi dont elle n'avait rien pressenti. C'est au tour de Zaza de tomber des nues quand elle entend Simone: "Moi, je vous aimais"¹⁰. Pour sa part, elle avoue n'avoir accordé à celle-ci qu'une place assez incertaine dans la hiérarchie de ses amitiés, dont aucune d'ailleurs ne pesait lourd. Chacune regrette ces maladresses enfantines et Simone constate combien chacune était restée étrangère à l'autre alors qu'elle-même prenait pour acquis l'amitié de Zaza.

Ses échanges avec sa soeur Hélène, pourtant marqués d'"un mélange d'autorité et de tendresse"¹¹, n'ont pas non plus franchi cette zone d'étrangeté qui s'établit entre les consciences. Ainsi, lors d'une rencontre, Hélène rappelle à Simone le grand drame de son enfance: "Quand tu as connu Zaza, il y a eu une période où, assez brutalement, tu m'as laissée tomber. Je n'existais plus et, n'existant plus à tes yeux, je n'existais plus du tout"¹² puis, "ça a recommencé avec

¹⁰ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 256.

¹¹ Id., Tout compte...., p. 16.

¹² Josée Dayan et Malka Ribowska, Simone de Beauvoir, film réalisé par Josée Dayan tourné en avril 1978 à Paris, Rome, Venise, Rouen, Marseille; Paris, Gallimard, 1979, p. 35.

Sartre, j'ai eu un petit peu la même expérience"¹³. Emportée par la nouveauté de son amitié avec Zaza, puis avec Sartre, Simone n'a pas perçu cette région d'incommunicabilité qui la séparait de sa soeur cadette. Loin de là, elle l'a même entretenue, au moment de son choix de l'athéisme. Hélène est restée à l'écart de ce problème intérieur et n'a pas été invitée à partager le poids du secret de Simone. La distance s'est accrue au point de faire dire à cette dernière: "Je me plaisais encore avec elle, mais de toute façon, ce n'était qu'une enfant: je ne lui parlais de rien"¹⁴.

Cette zone d'étrangeté entoure Simone et la plonge dans l'isolement le plus complet. Ses rapports avec ses parents en sont détériorés. Après les avoir rejetés comme transcendance, après les avoir accusés non seulement de brimer sa volonté mais aussi de la chosifier, elle les transforme en vautours: "Je me sentais la proie de leur conscience"¹⁵. Elle en arrive enfin à nier toute gratuité dans leurs échanges. Son adolescence foisonne de ces suspicions qui tuent la clarté et la transparence nécessaires aux bonnes relations. Nous ne relèverons que deux exemples, ceux, croyons-nous, qui décrivent le mieux l'incommunicabilité créée par la suspicion et le mur

¹³ Josée Dayan et Malka Ribowska, op. cit., p. 36.

¹⁴ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 184.

¹⁵ Ibid., p. 16.

de silence volontairement gardé. Simone a quinze ans et vient de révéler son incroyance à sa mère. Constatant la peine de cette dernière, elle essaie de faire oublier sa confiance mais la tension s'établit entre elles et Simone reporte sur sa mère la charge de leur impossible communication:

Comment aurait-elle pu causer avec moi de personne à personne? J'étais à ses yeux une âme en péril, une âme à sauver: un objet. La solidité de ses convictions lui interdisait la moindre concession. Si elle m'interrogeait, ce n'était pas pour chercher entre nous un terrain d'entente: elle enquêtait. J'avais toujours l'impression, quand elle me posait une question, qu'elle regardait par un trou de serrure. Le seul fait qu'elle revendiquât des droits sur moi me glaçait. Elle m'en voulait de cet échec et s'efforçait de vaincre mes résistances en déployant une sollicitude qui les exaspérait: "Simone aimerait mieux se mettre toute nue que de dire ce qu'elle a dans la tête", disait-elle d'un ton fâché. En effet, je me taisais énormément.¹⁶

Son silence atteint aussi son père qui, selon elle, ne cherche qu'à la prendre en faute. C'est avec amertume que Simone rappelle ces temps pénibles où les conversations les plus innocentes recélaient des pièges:

¹⁶ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 191.

Mes parents traduisaient mes propos dans leur idiome et m'imputaient des idées qui n'avaient rien de commun avec les miennes. Je m'étais toujours débattue contre l'oppression du langage; à présent, je me répétais la phrase de Barrès: "Pourquoi les mots, cette précision brutale qui maltraite nos complications?" Dès que j'ouvrais la bouche, je donnais barre sur moi, et on m'enfermait à nouveau dans ce monde dont j'avais mis des années à m'évader, où chaque chose a sans équivoque son nom, sa place, sa fonction, où la haine et l'amour, le mal et le bien sont aussi tranchés que le noir et le blanc, où d'avance tout est classé, catalogué, connu, compris et irrémédiablement jugé, ce monde aux arêtes coupantes, baigné d'une implacable lumière, que n'effleure jamais l'ombre d'un doute. Je préférais garder le silence.¹⁷

Quelle distance de Simone à ses parents! Son mutisme autant que son indifférence la coupent radicalement d'autrui. Elle se désespère: "Je regardais dans la glace celle que leurs yeux voyaient: ce n'était pas moi; moi j'étais absente; absente de partout"¹⁸.

b) La relation dans le cercle d'amis.

Les difficultés de la force de l'âge suggèrent à Simone de Beauvoir plus de modestie: "Peut-être n'est-il commode pour personne d'apprendre à coexister paisiblement avec autrui; je n'en avais jamais été capable"¹⁹. Subjuguée par Sartre et confrontée avec "les petits camarades" que sont Herbaud, Pagniez, Simone glisse dans la médiocrité. Habitée

¹⁷ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 191-192.

¹⁸ Ibid., p. 192.

¹⁹ Id., La Force de l'Age, Paris, Gallimard, 1960, p. 66.

à régner ou à s'abîmer, elle éprouve beaucoup de gêne à annexer les autres à son univers; dès lors, elle sombre dans l'humilité comme elle l'avait fait avec Zaza. Cependant, elle constate que la déchéance est plus grande à vingt-trois ans qu'à douze ans et que sa confiance en elle-même est plus brutalement pulvérisée:

Fascinée par l'autre, je m'oubliais au point qu'il ne restait personne pour se dire: je ne suis rien. Néanmoins, par éclairs, cette voix se réveillait; alors, je constatais que j'avais cessé d'exister pour mon compte, et que je vivais en parasite.²⁰

Sans prétendre substituer Sartre à la conscience de Simone, nous devons, par la force des choses, faire remarquer que c'est Sartre qui s'inquiète et l'interpelle: "Prenez garde de ne pas devenir une femme d'intérieur"²¹. La réaction de Simone ne nous étonne guère moins: "Je m'en voulais de le décevoir"²². Serait-il devenu son justificateur? Simone se garde de répondre. Peut-être veut-elle simplement ratifier son acte de foi en lui:

Quand ils voulaient m'expliquer, les autres gens m'annexaient à leur monde, ils m'irritaient; Sartre au contraire essayait de me situer dans mon propre système, il me comprenait à la lumière de mes valeurs, de mes projets.²³

20 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 66.

21 Ibid.

22 Ibid.

23 Id., Mémoires....., p. 339.

Il semble, pour le moins ici, que la situation de déchéance et de faute qu'elle vit s'explique par le paradoxe même de leur pacte de transparence que Simone rapporte:

Il fut convenu que nous nous dirions tout. J'étais habituée au silence, et d'abord cette règle me gêna. Mais j'en compris vite les avantages; je n'avais plus à m'inquiéter de moi: un regard, certes bienveillant, mais plus impartial que le mien, me renvoyait de chacun de mes mouvements une image que je tenais pour objective; ce contrôle me défendait contre les peurs, les faux espoirs, les vains scrupules, les fantasmagories, les menus délires qui se nouent si facilement dans la solitude. [...] Sartre m'était aussi transparent que moi-même: quelle tranquillité!²⁴

Il y a d'une part la limpidité qui réclame la réciprocité et d'autre part il y a ce regard qui met en situation de sécurité et de justification. Les deux se confondent dans Sartre et Simone ne donne aucune explication de cette nouvelle "divinité humaine" qu'elle vient de se créer. Il n'en demeure pas moins que le regard bienveillant, devenu la conscience de Simone, rend aussi difficile la compréhension de la dépression abyssale de cette dernière que celle de la réciprocité essentielle à la communication telle qu'elle l'exprime: "Autrui ne peut accompagner ma transcendance que s'il est au même point que moi"²⁵.

²⁴ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 28.

²⁵ Id., Pyrrhus et Cinéas, coll. "Les essais XV", Paris, Gallimard, 1944, p. 115.

Cette absence en elle, cet anéantissement de sa conscience, cette mort, puisqu'il faut l'appeler par son nom, Simone l'avait pressentie, enfant, dans "le coeur opaque des objets" comme dans l'inertie indifférente et étrangère du vieux veston fatigué qui ne pouvaient affirmer leur présence au monde²⁶.

L'importance, pour Simone, de sauver sa liberté l'incite à reconnaître sa dépendance. Il lui faut désormais s'engager dans un projet d'avenir ouvert et en assumer les risques. Nonobstant sa tendance à juger plutôt qu'à comprendre les individus²⁷, Simone ne récrimine pas contre les critiques et les moqueries amicales de Sartre et des camarades²⁸, mais elle avoue que l'existence d'autrui demeure pour elle un danger qu'elle ne se décide pas à affronter avec franchise²⁹. Si on lui parle de Simone Weil avec beaucoup d'éloges, elle convient que cette étrangère lui en impose et aussitôt elle se sent menacée. L'ironie lui sert habituellement d'échappatoire parce que, au jour le jour, elle ne se départ guère de sa

²⁶ Simone de Beauvoir, Mémoires....., p. 51; L'Invitée, p. 145.

²⁷ Id., La Force de l'Age, p. 131. Simone attribue cette attitude à son éducation familiale: "les supériorités dont sa famille se targuait l'avaient encouragée à l'arrogance. Plus tard, la solitude l'avait acculée à un orgueil agressif.

²⁸ Ibid.

²⁹ Ibid.

prudence; elle évite d'envisager qu'autrui puisse être comme elle un sujet, une conscience; elle se refuse de se mettre dans la peau de l'autre³⁰.

C'est par l'ironie qu'insidieusement Simone fuit la conscience des autres qui la menace. Il lui semble impossible de contourner autrement le problème de la coexistence des consciences. Puisqu'elle affirme qu'"une conscience qui témoigne de soi, est un absolu"³¹, c'est par le sortilège des mots "On ne fait qu'un" qu'elle explique sa relation à Sartre. Quant à la horde de camarades, contre lesquels elle ne peut rien, c'est par la même magie qu'elle rétablit son règne sur eux en les mettant en totale sujétion. D'elle-même et de Sartre, elle dit alors: "Je nous avais installés ensemble au centre du monde; autour de nous gravitaient des personnages odieux, ridicules ou plaisants, qui n'avaient pas d'yeux pour me voir: j'étais le seul regard"³².

c) L'échec du trio.

Par ailleurs, mise en situation dans le trio qu'elle a contribué à former - Sartre, Olga, Simone -, elle fait elle-même, dans l'angoisse et l'orgueil, l'apprentissage de son

30 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 132.

31 Id., Les Mandarins, Paris, Gallimard, 1954, p. 103.

32 Id., La Force de l'Age, p. 131.

X

délaissement et de sa transcendance³³. Engagée dans cette aventure, elle sait que le lien qui l'unit à l'autre, elle seule peut le créer; elle le crée du fait qu'elle n'est pas une chose mais un projet d'elle-même vers l'autre, une transcendance³⁴.

Olga avait été l'élève de Simone au lycée de Rouen en 1932. Pour la sauver de l'internement dans un pensionnat de Caen, Simone et Sartre conviennent de l'aider à préparer ses certificats en philosophie. Simone qui rencontre les parents les convainc de lui confier leur fille. Olga revient donc à Rouen, mais son goût pour la philosophie s'étirole au fil des jours et avec l'abandon de ses cours, en décembre 1933, commence son véritable épanouissement. Entre elle et Simone se construit une solide amitié. Mais bientôt Sartre entre en jeu et Simone ne tarde pas à s'inquiéter du prix infini dont son compagnon dote Olga par son acharnement à la conquérir³⁵. Cependant la prudence incite Simone à minimiser l'importance que prend la présence de cette dernière dans sa propre vie. Elle explique:

³³ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, 2 vol., tome II, L'expérience vécue, Paris, Gallimard, 1949, p. 555.

³⁴ Id., Pyrrhus et Cinéas, p. 16.

³⁵ Id., La Force de l'Age, p. 248.

Je m'appliquai à la réduire à ce qu'elle avait toujours été pour moi; je l'aimais de tout mon coeur, je l'estimais, elle me charmait; mais elle ne détenait pas la vérité; je n'allais pas lui abandonner cette place souveraine que j'occupais, moi, au centre de tout.³⁶

Simone de Beauvoir se reconnaît-elle dans l'interrogation d'Anne des Mandarins: "Les regards, qui peut résister à ce gouffre vertigineux"³⁷? Quand elle affirme: "Non, les pensées des gens n'étaient pas à l'intérieur de leur tête une inoffensive petite fumée: elles envahissaient la terre et je m'y dissolvais"³⁸, y associe-t-elle l'interrogation de Blomart en face d'Hélène: "Qui voyait-elle? Ce n'est pas moi. C'était bien moi, tel que j'étais hors de moi-même, sous les regards étrangers"³⁹? Le problème s'énonce clairement: qui est chacun pour l'autre? Elle avoue ne s'être jamais sentie à l'aise dans ce trio, même si elle a essayé de s'en satisfaire. De plus quand elle envisage le trio comme une entreprise de longue haleine, qui se prolongerait des années, elle est terrifiée⁴⁰. Mais elle refuse le désordre que produirait Olga dans sa vie si elle lui accordait trop de poids. Sa motivation

36 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 249.

37 Id., Les Mandarins, p. 37.

38 Id., La Force de l'Age, p. 267.

39 Id., Le Sang des autres, p. 96.

40 Id., La Force de l'Age, p. 263.

contredit son approche existentialiste et nous surprend: il lui est si nécessaire de s'accorder en tout avec son compagnon que Simone se refuse de voir Olga avec d'autres yeux que ceux de Sartre⁴¹. Néanmoins, Simone doit se faire violence: "Quand je me décidai à la voir avec les yeux de Sartre, il me sembla fausser mon coeur"⁴². Les fissures affaiblissent l'édifice triangulaire et Simone souffre à la fois de l'attitude différente de Sartre à son endroit et de cette fausseté établie en son coeur dans son propre rapport à Olga. Une rancune confuse non-avouée s'est installée en elle: "sans me la formuler, dit-elle, j'en voulais à Sartre d'avoir créé cette situation et à Olga de s'en accommoder"⁴³.

Parfaitement consciente du jeu des consciences qui s'affrontent, Simone s'installe dans la mauvaise foi: elle se leurre en affirmant: "Nous n'avions pas établi avec Olga de véritables relations d'égalité"⁴⁴. C'est là une solution de facilité qui évite d'aller plus avant dans l'analyse du problème car, tout compte fait, "tous les trois furent malmenés par cette machine doucement infernale" qu'ils avaient créée⁴⁵.

41 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 249.

42 Ibid., p. 263.

43 Ibid.

44 Ibid., p. 265.

45 Ibid., p. 267.

Olga qui se brûle la main avec une cigarette embrasée, se défend ainsi contre le désarroi où cette complexe aventure la jette. Simone apprend avec stupeur le goût de la tristesse, et ce, en dehors des brèves crises où la mort l'empoigne. Si en la quittant avec Sartre, Olga lui dit un au revoir glacé, Simone est dépossédée de tout, elle flotte dans le néant: ensemble, Sartre et Olga regardent les choses, ils s'en enchantent. Ils accaparent le monde d'où Simone se sent exclue par la rancune d'Olga. Le sujet unique, qu'elle s'est toujours crue, est mort. Pour elle, existe désormais cette ambiguïté de la condition humaine: chacun est tour à tour sujet et objet⁴⁶. Elle doit donc affronter cette vérité qu'elle s'est longtemps ingéniée à esquiver: autrui existe, au même titre qu'elle et avec autant d'évidence. Elle doit vivre cette réalité avec Olga:

Séparée de moi, elle me regardait avec des yeux étrangers qui me changeaient en objet; parfois une idole, parfois une ennemie; ce qui la rendait redoutable, c'est que, oublieuse du passé, et refusant l'avenir, elle affirmait avec une violence sans appel la vérité présente; si un mot, un geste, une décision que je prenais lui déplaisait, je me sentais à jamais et tout entière odieuse.⁴⁷

⁴⁶ Simone de Beauvoir, Pour une morale de l'ambiguïté, coll. "Idées", no 21, Paris, Gallimard, 1947, p. 10: "Ce privilège qu'il est seul à détenir: d'être un sujet souverain et unique au milieu d'un univers d'objets, voilà qu'il le partage avec tous ses semblables; à son tour objet pour les autres, il n'est dans la collectivité dont il dépend rien de plus qu'un individu".

⁴⁷ Id., La Force de l'Age, p. 268.

Simone perd de son assurance; elle interroge son rapport avec Sartre. De nouveau, l'évidence s'impose. Malgré le soin que prend Sartre de ne rien dire ni faire qui pût altérer leurs rapports, Simone confesse:

Il était abusif de confondre un autre et moi-même sous l'équivoque de ce mot trop commode: nous. Il y avait des expériences que chacun vivait pour son compte; j'avais toujours soutenu que les mots échouent à donner la présence même de la réalité: il me fallait en tirer les conséquences. Je trichais quand je disais: "on ne fait qu'un".⁴⁸

En aucune façon Simone ne veut céder la place souveraine qu'elle occupe au centre de tout⁴⁹. Arbitre dans les disputes de Sartre et d'Olga, elle se retrouve au coeur de cette fragile alliance qui les relie tous les trois. Cependant, consciente qu'il ne faut rien briser dans leur entente, elle met Olga en situation:

Nous placions sa jeunesse plus haut que notre expérience: son rôle était tout de même celui d'une enfant, aux prises avec un couple d'adultes qu'unissait une complicité sans faille. Nous pouvions bien la consulter avec dévotion: nous gardions en main la direction du trio.⁵⁰

Elle décrit alternativement son propre désarroi, celui d'Olga, et celui de Sartre, selon que le triangle repose sur les bases Olga-Sartre-Simone ou Sartre-Simone-Olga. Etrange

⁴⁸ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 268.

⁴⁹ Ibid., p. 249.

⁵⁰ Ibid., p. 265.

est la position qu'elle s'attribue cependant et qui la place toujours dans un rapport de dépendance à son compagnon. Tantôt elle s'accommode de ce trio qu'il a créé en entretenant un sentiment de jalousie à l'égard d'Olga; tantôt elle se sent coupable à l'égard de Sartre si Olga, délaissant ce dernier, lui réserve son exclusive intimité. Jamais elle n'a posé Sartre comme l'autre, l'étranger, l'objet: jamais Simone ne l'a placé en situation d'immanence. Critiquant la dialectique hégélienne, elle avait pourtant affirmé:

Il n'y a que le sujet qui puisse justifier sa propre existence: aucun sujet étranger, aucun objet ne saurait lui apporter du dehors le salut. On ne peut le regarder comme un rien puisque la conscience de toutes choses est en lui.⁵¹

Si toute conscience poursuit la mort de l'autre, c'est une véritable mort que vit Simone de Beauvoir. C'est en effet ce pouvoir de néantisation de la conscience qu'elle décrit dans le cadre conflictuel bien circonscrit à l'intérieur du trio. Elle concrétise ici ce qu'elle affirme dans les Mandarins: "La conscience de chacun étant toujours éprouvée comme un absolu, la rencontre d'autrui dégénère de ce fait aisément en une lutte et une mise à mort"⁵². C'est seulement dans la littérature que Simone fera éclater le scandale de cette mise à mort. En attendant, elle se dit soulagée de l'effritement du

51 Simone de Beauvoir, Pour une morale...., p. 152.

52 Id., Les Mandarins, p. 503.

trio, avec le départ d'Olga en juillet 1933.

Dans le concret, rien ne change, la conscience d'autrui demeure pour Simone un "on dit", un peu comme la mort dont on parle sans la voir en face. S'il lui arrive de réaliser son existence, elle se sent aux prises avec un scandale du même ordre que la mort, aussi inacceptable. L'un peut absurdement compenser l'autre, explique-t-elle: "j'ôte à l'Autre la vie et il perd tout pouvoir sur le monde et sur moi"⁵³. Loin de se résigner à la mort, - elle a le souffle coupé à la seule pensée d'une mort violente -, elle dit pourtant se laisser fasciner par le meurtre sous son aspect métaphysique:

En une seconde ma conscience pouvait éclater comme une de ces cosses gonflées de vent que je crevais, enfant, d'un coup de talon; en une seconde, je pouvais faire exploser la conscience des autres.⁵⁴

2. La conscience de l'autre et la mort.

a) L'Invitée.

C'est en essayant de nouer les thèmes de la conscience, du regard, de la mort, de la jalousie et du salut que Simone entreprend, en octobre 1938, d'étoffer son premier roman à même son expérience personnelle. Elle esquisse d'abord: "Une conscience se dévoilait à moi, dans son irréductible présence;

⁵³ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 324.

⁵⁴ Ibid.

par jalousie, par envie, je faisais une faute qui me mettait à sa merci: et je trouvais mon salut en l'anéantissant"⁵⁵. Elle choisit Olga pour bâtir l'Invitée. Françoise, le protagoniste du roman, reflète Simone à bien des points de vue: "elle se croyait une pure conscience, l'unique; elle avait associé Pierre à sa souveraineté: ensemble ils se tenaient au centre du monde qu'elle avait mission de dévoiler"⁵⁶. Alors qu'elle s'était créée une pure transcendance, un sujet absolu, par la rancune et les fureurs de l'invitée Xavière, Françoise est défigurée, ramenée à une infime parcelle de l'univers: un individu parmi d'autres, n'importe qui. Alors un danger la guette, celui-là même que depuis son adolescence Simone a essayé de conjurer: "autrui pouvait non seulement lui voler le monde, mais s'emparer de son être et l'ensorceler"⁵⁷.

C'est Pierre qui posera la question-clé: "Comment plusieurs absolus seraient-ils compatibles"⁵⁸? Françoise reprend à son compte l'interrogation fondamentale du roman, à la dernière page du récit: "Mais comment se pouvait-il qu'une conscience existât qui ne fut pas la sienne? Alors c'est elle qui n'existait pas"⁵⁹. Renonçant à trouver une solution

55 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 325.

56 Ibid., p. 347.

57 Ibid.

58 Id., L'Invitée, p. 373.

59 Ibid., p. 503.

éthique à ce problème de la coexistence, Françoise subit l'Autre comme un irréductible scandale et, comme le commente Simone, "elle s'en défend en suscitant dans le monde un fait également brutal et irrationnel: un meurtre"⁶⁰. L'opacité d'une conscience fermée sur soi, incarnée dans Xavière, pulvérisait toute tentative de communication. La résistance de l'Invitée, de cette enfant de dix-neuf ans empruntant la voie du regard, emprisonne et supprime Françoise. Gagnebin renvoie au Deuxième Sexe pour expliquer l'équivoque du regard: "il existe à distance, et par cette distance, il paraît respectueux: mais il s'empare sournoisement de l'image perçue"⁶¹.

Etrangère à autrui, Xavière ne peut se saisir elle-même absolument. Parce qu'elle a mûri dans un orgueil désespéré, elle impose à sa rivale "une indifférence insultante"⁶². Françoise se refuse à cette solitude infernale dont elle est la victime et cherche le salut; la seule voie qui s'offre à elle et qui puisse sauver sa liberté et sa vie tout entière du regard méprisant de Xavière, c'est de supprimer celle-ci: "Elle avait enfin choisi. Elle s'était choisie"⁶³.

60 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 348.

61 Cité par Laurent Gagnebin, Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence, préface de Simone de Beauvoir, Paris, Fishbacher, 1968, p. 95.

62 Simone de Beauvoir, L'Invitée, p. 215.

63 Ibid., p. 511.

Simone de Beauvoir reconnaît la faiblesse du moyen mais, revenant à sa propre expérience, elle affirme que dans la mesure où la littérature est une activité vivante, elle s'est sauvée elle-même. En tuant Olga sur le papier, elle liquidait les irritations et les rancunes qu'elle avait éprouvées à son égard. Mais, ajoute-t-elle, "surtout, en déliant Françoise, par un crime, de la dépendance où la tenait son amour pour Pierre, je retrouvai ma propre autonomie"⁶⁴. En ce sens, elle peut conclure que le meurtre de Xavière, loin d'être une solution imprévue, a été le moteur et la raison d'être du roman.

L'optimisme de Simone de Beauvoir se refuse pourtant à croupir au stade de l'échec et celle-ci dénonce le meurtre comme unique moyen de surmonter les difficultés engendrées par la coexistence. Au lieu de les esquiver, elle choisit dorénavant de les aborder de front.

b) Le Sang des autres

Analysant ses oeuvres, elle affirme avoir cherché, dans Le Sang des autres, à définir le juste rapport avec autrui. Dans Pyrrhus et Cinéas, elle dit avoir décidé "que, bon gré mal gré, nous intervenons dans des destins étrangers et que nous devons assumer cette responsabilité"⁶⁵.

⁶⁴ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 348-349.

⁶⁵ Ibid., p. 622.

En épigraphe elle inscrit, dans Le Sang des autres, "chacun est responsable de tout devant tous" (Dostoïevski)⁶⁶. Le héros Jean Blomart explicitera: "Nous sommes tous responsables. Mais tous, ça veut dire chacun [...]. Il suffit de ma voix pour que le monde ait une voix. Quand il se tait, c'est ma faute"⁶⁷. Responsable de ses choix, Blomart veut l'être dans le respect des libertés. Hélène qu'il aime choisit de risquer la mort pour que la vie garde un sens⁶⁸. Elle s'est longtemps cherchée puis elle s'est retrouvée; la solidarité engendrée par son engagement final à la cause de la Résistance a transformé sa vie: présente à tous les hommes à travers le monde entier et séparé d'eux à jamais⁶⁹, elle existe pour quelque chose et pour quelqu'un. La terre entière connaît alors une présence fraternelle.. C'est pour elle la découverte d'une existence authentique qui la sauve de l'immanence et de la contingence. Elle meurt mais, commente Simone, "au point où elle était parvenue, même la mort ne pouvait rien contre elle"⁷⁰.

⁶⁶ Simone de Beauvoir, Le Sang des autres, p. 5. Blomart reprend le mot de Dostoïevski à son compte aux pages 116, 175.

⁶⁷ Ibid., p. 117.

⁶⁸ Ibid., p. 219; 149.

⁶⁹ Ibid., p. 226.

⁷⁰ Id., La Force de l'Age, p. 557.

Blomart constate que nous pesons toujours sur la terre et qu'il n'y a aucun moyen de nous en évader; inerte, agissant, même mort, nous existons à travers le monde entier. Même s'il se tue, il continuera à être: mort, les autres seront enchaînés à sa mort. Quelqu'un prendra sa place: il sera encore responsable de tous les actes que son absence aura rendus possibles. Il ne peut s'effacer, il ne peut se retirer en lui-même. Il existe hors de lui et, partout dans le monde, "il n'est pas un pouce de ma route, dira-t-il, qui n'empiète sur la route d'un autre [...]". Même ma mort n'appartient pas qu'à moi⁷¹:

La mort d'Hélène rappelle à Blomart que "tout acte est violence et tout choix un scandale; il renonce à ses vieux rêves de paix et d'innocence; il accepte le risque, le doute, et même le remords; il accepte sa condition d'homme: il choisira, il agira"⁷². Au chevet de celle qu'il aime, il ratifie son option:

71 Simone de Beauvoir, Le Sang des autres, p. 110-111.

72 Ibid., sur le rabat de la couverture. C'est un extrait du sens général donné au roman par Gallimard.

Tu avais choisi. Ceux qu'on fusillera demain n'ont pas choisi; je suis le roc qui les écrase; je n'échapperai pas à la malédiction: à jamais je resterai pour eux un autre, à jamais je serai pour eux la force aveugle de la fatalité, à jamais séparé d'eux. Mais que seulement je m'emploie à défendre ce bien suprême qui rend innocents et vains toutes les pierres et tous les rocs, ce bien qui sauve chaque homme de tous les autres et de moi-même: la liberté; [...] tu m'as donné le courage d'accepter à jamais le risque et l'angoisse; de supporter mes crimes et le remords qui me déchirera sans fin. Il n'y a pas d'autre route.⁷³

Simone de Beauvoir réaffirmera dans L'Existentialisme et la Sagesse des nations que "la séparation des consciences est un fait métaphysique; mais l'homme peut la surmonter; il peut à travers le monde, s'unir aux autres hommes". Véritable passage de la mort à la vie, ce dépassement se réalise dans l'amour, l'amitié et la fraternité. C'est là que chaque individu peut trouver le fondement et l'accomplissement de son être⁷⁴.

c) Les Bouches inutiles.

Prolongeant sa réflexion, Simone de Beauvoir entreprend en 1942 Les bouches inutiles où elle pose "la question de la fin et des moyens: a-t-on le droit de sacrifier des individus à l'avenir de la collectivité"⁷⁵? Les mesures

⁷³ Simone de Beauvoir, Le Sang des autres, p. 226.

⁷⁴ Id., L'Existentialisme et la Sagesse des nations, coll. "Pensée", Paris, Nagel, 1948, p. 37.

⁷⁵ Id., La Force de l'Age, p. 603.

dictatoriales adoptées par les habitants de Vaucelles pour sauver la liberté précipitent la ville dans la tyrannie. Ainsi la décision prise par le Conseil de sacrifier les bouches inutiles, femmes, enfants et vieillards, pour sauver la ville, amène le magistrat à poser la question cruciale: "Un peuple rongé par le malheur et par la honte est-il vivant? [...] Vaucelles doit vivre. Ne tuons pas son âme"⁷⁶. A chacun des citoyens est donc laissée la liberté de participer au combat. Les choix individuels érigent une double solidarité: solidarité dans le risque et l'angoisse, solidarité dans l'action: "Maintenant nous sommes ensemble pour toujours", dit Catherine. Et Louis, le magistrat, son époux, conclut: "Nous luttons pour la liberté, c'est elle qui triomphe par notre libre sacrifice. Vivants ou morts, nous sommes les vainqueurs"⁷⁷.

Déjà dans Pyrrhus et Cinéas, Simone avait énoncé: "Le lien qui m'unit à l'autre, moi seul peut le créer; je le crée du fait que je ne suis pas une chose mais un projet de moi vers les autres, une transcendance"⁷⁸. Cette relation qui nous fait communiquer avec autrui n'est pas donnée une fois pour toutes mais elle est à créer sans cesse.

⁷⁶ Simone de Beauvoir, Les Bouches inutiles, Paris, Gallimard, 1945, p. 81.

⁷⁷ Ibid., p. 85.

⁷⁸ Id., Pyrrhus et Cinéas, p. 16.

Explicitant sa pensée, Simone de Beauvoir dira encore:

C'est seulement par mon libre mouvement vers mon être que je peux confirmer dans leur être ceux de qui j'attends un fondement nécessaire de mon être. Pour que les hommes puissent me donner une place dans le monde, il faut d'abord que je fasse surgir autour de moi un monde où les hommes aient leur place: il faut aimer, vouloir, faire.⁷⁹

Ainsi, selon Gagnebin, c'est en aimant Blomart qu'Hélène, dans Le Sang des autres, s'éprouve comme une flamboyante plénitude⁸⁰. C'est un engagement collectif qui supprime les autres dans Les bouches inutiles où il n'y aura plus qu'un "peuple entier et uni dans sa volonté de connaître une seule et même vie, une seule et même mort pour tous"⁸¹.

Chez Simone de Beauvoir, "l'aspect positif du problème de l'autre, le sentiment d'une communauté concrète, l'emporte de loin sur l'aspect négatif, la défiance crispée à l'égard de l'adversaire", nous accordons-nous à dire avec P.H. Simon⁸². En effet, elle met beaucoup de générosité et de probité à ouvrir l'existentialisme athée à un altruisme qui pose à la base de son éthique le respect de la liberté d'autrui. Aucune existence, confirme Simone, ne peut s'accomplir valablement si

79 Simone de Beauvoir, Pyrrhus et Cinéas, p. 109.

80 Cf. Laurent Gagnebin, op. cit., p. 101.

81 Ibid., p. 103.

82 Cf. P.H. Simon, "Simone de Beauvoir et le point de vue de l'autre", dans Histoire de la littérature française au XXe s., Paris, A. Colin, 1967, p. 160.

elle se limite à elle-même; elle fait appel à l'existence d'autrui⁸³.

Mais ne nous égarons point, Simone de Beauvoir admet aussi que les "autres sont séparés, opposés même, et dans ses rapports avec eux l'homme de bonne volonté voit surgir des problèmes concrets et difficiles"⁸⁴. Récapitulant ses dix années allant de 1929 à la guerre, Simone confesse son entêtement schizophrénique à chercher le bonheur qui la rend aveugle à la réalité politique. Elle est encore toute pénétrée de l'idéalisme et de l'esthétisme bourgeois; elle pousse son refus de l'Histoire et de ses risques à un degré exceptionnel⁸⁵. Avidée de savoir, elle se contentait de leurre.

3. La mort, présence quotidienne.

La guerre lui révèle une autre face de la terre: "la violence était déchaînée et l'injustice, la bêtise, le scandale, l'horreur"⁸⁶. Ces différents rapports des hommes entre eux, contre lesquels elle butait tantôt en les refusant, tantôt en s'y pliant, tantôt en s'irritant de sa docilité, tantôt en prenant son parti, Simone les rattache à un nom précis, la mort:

83 Simone de Beauvoir, Pour une morale...., p. 97.

84 Ibid., p. 105.

85 Id., La Force de l'Age, p. 372.

86 Ibid., p. 613-614.

"Jamais, dit-elle, ma mort et la mort des autres ne m'occupèrent d'une façon aussi pressante que pendant ces années"⁸⁷.

a) Tentatives de sauver Zaza.

Simone de Beauvoir, nous l'avons vu, se donnait jusque-là tout entière au présent. Même la mort de Zaza s'est engloutie dans le bonheur que lui apportait Sartre. Les sanglots, le déchirement, la révolte sont du passé, c'est dans l'avenir qu'insidieusement le chagrin fera son chemin en elle. Trois fois, comme nous le verrons, elle tente de ressusciter son amie sous la magie des mots⁸⁸.

C'est ainsi que deux ans après la mort de Zaza, soit à l'automne de 1931, Simone se reproche, à l'égard de Sartre comme de Zaza autrefois, de ne pas s'en être tenue à la vérité de ses rapports et d'avoir risqué d'y aliéner sa liberté. En quête de justification, elle sent le besoin de réparer: "Il me semblait que je me laverais de cette faute et même que je la rachèterais si je réussissais à la transposer dans un roman"⁸⁹. Elle aborde alors un thème qui la sollicite: "le mirage de l'Autre"⁹⁰. Pour donner de l'épaisseur au roman qu'elle tente d'écrire, elle emprunte à son passé l'histoire

⁸⁷ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 615.

⁸⁸ Ibid., p. 106; 158; 229.

⁸⁹ Ibid., p. 106.

⁹⁰ Ibid., p. 107.

tragiquement romanesque de la mort de Zaza.

Si l'intrigue est banale, elle laisse tout de même percer la vieille rancune de Simone par rapport à son passé. Anne, qui représente Zaza, est mariée à un bourgeois bien pensant qui lui interdit de fréquenter Mme Préliane, une quadragénaire directrice d'un théâtre de marionnettes. Cette dernière incarne l'ardeur de vivre de Simone. Anne s'étirole dans le milieu où elle est confinée. Et l'auteur de conclure: "Ecartelée entre son amour, son sens du devoir, ses convictions religieuses et d'autre part son besoin d'évasion, Anne mourait"⁹¹.

Dans son autocritique, Simone reconnaît que l'histoire d'Anne ne se tient pas debout et que sa mort est tout à fait invraisemblable. Pour comprendre celle de Zaza, dit-elle, "il faut partir de son enfance, de la constellation familiale à laquelle elle appartenait, d'une dévotion à l'égard de sa mère dont un amour conjugal ne pouvait aucunement fournir un équivalent"⁹². Ainsi conclut-elle, son roman devrait montrer en pleine lumière une signification engagée indissolublement dans l'existence des éléments essentiels: le conflit entre la sclérose bourgeoise et une volonté de vie, puis la mort de Zaza.

⁹¹ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 108.

⁹² Ibid., p. 109.

L'année suivante, en 1932, dans sa deuxième tentative de ressusciter Zaza - encore appelée Anne -, Simone la marie à un bourgeois. Elle s'éprend cependant d'amitié pour Pierre, le frère d'une amie. Simone imagine entre eux un sentiment platonique mais d'une grande profondeur; intellectuellement et moralement, Anne s'ouvre à la vie. Comme dans le récit précédent, son mari lui interdit ce genre de relations. Dès lors, "écartelée entre le devoir et le bonheur, elle meurt". Ainsi, de conclure Simone, "la satire débouchait-elle sur une tragédie; le spiritualisme bourgeois n'apparaissait pas seulement comme dérisoire, mais comme meurtrier"⁹³.

De nouveau Simone se reproche d'avoir trahi Zaza en substituant à sa mère un mari. La partie est encore perdue. Cette fois, le problème majeur qui cause son échec, Simone le trouve en elle-même: "Je n'avais pas résolu le plus sérieux de mes problèmes: concilier le souci que j'avais de mon autonomie avec les sentiments qui me jetaient impétueusement vers un autre"⁹⁴.

Enfin en 1933, Simone décide de reprendre son oeuvre en s'inspirant davantage d'expériences vécues et de milieux connus. Elle emprunte ironiquement le titre à Maritain: Primauté du spirituel. Bouleversée par les livres et les

⁹³ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 159.

⁹⁴ Ibid., p. 160.

films de guerre, encore profondément marquée par l'histoire de "Zaza précipitée dans la folie et dans la mort par le moralisme de son milieu"⁹⁵, toujours hantée par son horreur de la société bourgeoise, Simone voulait indiquer "à travers des histoires privées, quelque chose qui les dépassât: la profusion des crimes, minuscules ou énormes, que couvrent les mystifications spiritualistes"⁹⁶.

Ce nouveau roman se découpe en plusieurs récits dont les deux premiers, selon l'autocritique de Simone, attaquent la religiosité de son enfance. Simone s'amuse "à imaginer, chez une adulte, la dégradation de la religiosité en chienne-rie"⁹⁷. Elle fait un tableau satirique des Equipes sociales qu'avait fondées Garric⁹⁸, dans le but de briser les classes sociales dans l'amitié⁹⁹; Simone tente de faire ressortir les

95 Simone de Beauvoir, La Force de l'Âge, p. 229.

96 Ibid., p. 230.

97 Ibid.

98 Id., Mémoires...., p. 168. Garric fut le professeur de littérature de Simone à Neuilly en 1925, à l'institut dirigé par Madeleine Daniélou. Catholique fervent et d'une spiritualité au-dessus de tout soupçon, il avait convaincu le père de Zaza qu'on peut passer une licence sans se damner.

99 Ibid., p. 222. Ce mouvement créé par Garric était organisé en fonction des jeunes de milieu ouvrier. Des étudiants universitaires donnaient des cours. Simone qui s'était liée d'une profonde amitié avec Garric y donnait des cours de littérature.

équivoques du dévouement¹⁰⁰.

Dans son troisième récit, pour une troisième fois, elle tente de ressusciter Zaza sous le nom d'Anne Vignon. Jeune fille de vingt ans, celle-ci est en proie aux mêmes tourments et aux mêmes doutes que Zaza. Mme Vignon, sa mère, ouvre la narration par une longue prière qui la peint dans sa vérité comme dans ses mensonges. Anne aime un jeune bourgeois, Pascal; mais autour d'elle, tout le monde est si fautif que Simone condamne la suite: "On ne croyait tout de même pas à l'intensité de son malheur, ni à sa mort. Peut-être le seul moyen d'en persuader le lecteur était-il de les raconter dans leur vérité"¹⁰¹.

Même après Les Mandarins, et malgré le métier acquis, Simone avoue n'en être pas venu à bout¹⁰². Ce n'est qu'à travers sa propre expérience, dans ses mémoires, qu'elle réussira à sauver la part de vérité qu'elle a saisie dans l'expérience humaine et spirituelle de Zaza.

¹⁰⁰ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 223. Simone éprouve du ressentiment et finit par refuser de donner des cours sur la grandeur humaine et la valeur de la souffrance à ces jeunes qui avaient appris toutes ces choses dans la vie quotidienne. Même si elle veut se rapprocher "du peuple", elle a l'impression de se moquer de ces jeunes qui sont plus soucieux de vivre une expérience d'amitié que d'apprendre la vie dans les livres.

¹⁰¹ Id., La Force de l'Age, p. 232.

¹⁰² Ibid., p. 231.

b) La mort et la fête.

Nous croyons avec Serge Julienne-Caffié que les trois livres de son oeuvre autobiographique "ne sont pas prétextes à une rétrospective complaisante mais l'explication dans la durée d'une prise de conscience à partir de données de fait"¹⁰³. Ainsi, en reprenant son enfance, son adolescence et sa vie adulte, Simone expose sa découverte et l'évolution du sens de la mort dans sa vie et dans son oeuvre littéraire. C'est dans le sentiment de sa propre absence, éprouvé dans les êtres inanimés, qu'elle pressent tout d'abord la vérité de sa mort¹⁰⁴: elle a à peine cinq ans. Ce n'est cependant qu'à quatorze ans, après son choix de l'athéisme qu'elle se découvre condamnée à mort¹⁰⁵. Depuis, sa vie a été ponctuée par le surgissement inexplicable du néant, de la mort dans les circonstances les plus quotidiennes.

Le néant, c'est autant l'uniformité amorphe des jours, que la vie sans attente¹⁰⁶, c'est la monotonie de l'existence

¹⁰³ Cf. Serge Julienne-Caffié, Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, 1966, p. 136-137. Dans ce chapitre, l'auteur considère le thème du temps comme clé dernière de l'oeuvre de Simone de Beauvoir, p. 139-140.

¹⁰⁴ Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 152.

¹⁰⁵ Ibid., p. 139.

¹⁰⁶ Ibid., p. 68: "Vivre sans rien attendre me paraissait affreux". L'auteur plaint la vie des adultes dont les semaines établies sont à peine colorées par la fadeur des dimanches.

adulte que Simone appréhende comme son lot prochain¹⁰⁷; c'est l'équivalent de l'esclavage d'une existence où tout est décidé d'avance, où le choix n'est plus possible¹⁰⁸.

La mort, c'est aussi l'ennui, ce fléau qui avait terrorisé Simone depuis son enfance¹⁰⁹. Constamment, elle a inventé des moyens pour s'en écarter. A dix-huit ans, elle a privilégié la frénésie qui lui permettait de doter ses activités d'une nécessité dont elle a d'ailleurs fini par être la proie ou la dupe¹¹⁰. Adulte, c'est dans la fête qu'elle a exprimé son besoin de se sentir vivre absolument¹¹¹; pour éviter que la vie tout entière se définisse comme un échappement dans le néant, elle affirme dans la fête son existence

107 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 105, où Simone exprime son angoisse face à son avenir, "ces heures indéfiniment recommencées qui ne mènent nulle part". Elle se réfère à la routine quotidienne du travail ménager de la femme de maison. Cette répétition des mêmes travaux, tous les jours, toutes les semaines, toute l'année, elle ne peut l'envisager, elle qui depuis sa naissance s'est endormie chaque soir un peu plus riche que la veille.

108 Ibid., p. 145. Cet esclavage, Simone l'oppose à la révélation de délices jusqu'alors inconnues mais qui la combleraient un jour: la liberté et le plaisir.

109 Id., Les Mandarins, p. 180, où Simone prête son expérience à Anne.

110 Id., La Force de l'Age, p. 97. Dans ses excursions, elle allait à la limite de ses forces physiques; elle hausse ses plaisirs au rang d'obligations sacrées. Elle s'associe en cela au maniaque qui tient ses règles établies pour des absolus. Elle y voit une perpétuelle affirmation de soi.

111 Id., Pour une morale...., p. 183.

au présent¹¹². Consciente cependant de ne jamais échapper à l'ambiguïté de sa condition, elle explique: "La fête est avant tout une ardente apothéose du présent, en face de l'inquiétude de l'avenir"¹¹³.

Nier la fuite indéfinie du temps, tenir le présent dans ses mains, voilà qui permet à l'espoir de renaître au sein du malheur. Alors, Simone ~~ne~~ en fait l'expérience, "l'instant se met à flamboyer, on peut s'y enfermer et se consumer en lui: c'est la fête"¹¹⁴. Les mémoires rejoignent ici Pour une morale de l'ambiguïté où Simone explicite le sens de la fête: "L'existence tente de s'y confirmer positivement en tant qu'existence"¹¹⁵. Le mouvement de la transcendance est arrêté, la fin est posée comme fin absolue d'un événement singulier. Il est alors significatif que dans la description des fêtes, Simone accorde tant de place à la consommation; elle affirme par là que l'existence est elle-même consommation: "l'existence ne se fait qu'en défaisant"¹¹⁶. D'une part, le bris du cours normal de l'économie par cette débauche de consommation - victuailles, alcôve; désordres amoureux¹¹⁷ -

112 Simone de Beauvoir, Pour une morale....., p. 181.

113 Id., La Force de l'Age, p. 587.

114 Ibid., p. 588.

115 Id., Pour une morale....., p. 181.

116 Ibid., p. 182.

117 Id., La Force de l'Age, p. 589.

accentue la distance par rapport aux choses; d'autre part, à travers la dépense de richesses et de temps, la communication s'établit entre les existants. Dans des chants, dans l'ivresse, les rires, les danses, les mimes, chacun cherche une exaltation de l'instant et une complicité avec les autres¹¹⁸. Les restrictions imposées par la guerre n'arrêtent pas ceux qui s'adonnent à la fête:

Il nous suffisait d'être ensemble, dit Simone. Cette gaieté, en chacun de nous vacillante, sur les visages qui nous entouraient, devenait un soleil et nous illuminait: l'amitié y avait autant de part que le succès des alliés.¹¹⁹

Alors se développe une sorte de fraternité, déchaînant à l'abri du monde ses rites secrets.

Si chacun se perd dans le présent, écarté du monde où se vit l'histoire, tous cependant savent que l'horizon, au loin, reste porteur de menaces et de promesses. Chacun sait que la tension de l'existence, réalisée comme pure négativité, ne peut être longtemps maintenue; elle doit s'engager dans une entreprise nouvelle, elle doit se projeter vers l'avenir¹²⁰. L'ambiguïté de la fête comme l'authenticité de chaque individu y appellent. Simone le souligne:

118 Simone de Beauvoir, Pour une morale...., p. 182.

119 Id., La Force de l'Age, p. 588.

120 Id., Pour une morale...., p. 182.

Il y a toujours un goût mortel au fond des ivresses vivantes, mais la mort, pendant un moment fulgurant, est réduite à rien. Nous étions menacés; après la délivrance, bien des démentis nous attendaient, bien des tristesses et l'incertain tohu-bohu des mois et des années; nous ne nous leurrions pas: nous voulions seulement arracher à cette confusion quelques pépites de joie et nous saouler de leur éclat, au défi des lendemains qui déchantent.¹²¹

Grâce à la fête, grâce aux émotions, les distances à travers l'espace et le temps sont abolies. C'est l'euphorie du moment de plénitude, d'immortalité. A l'aide de sortilèges, tous les vœux se réalisent sans délai; la victoire devient tangible dans la flamme qu'elle allume. Simone n'est cependant pas dupe du piège qui la retient; il faut que le présent meure afin qu'il vive¹²², et pourtant elle le relie à sa vieille certitude que vivre peut et doit être le bonheur¹²³. Cette certitude, Simone assure qu'elle "persistait dans le calme de l'aube après la fête nocturne. Puis elle pâlisait sans mourir tout à fait: l'attente recommençait"¹²⁴. Le double aspect de la fin, comme but et achèvement de la fête, lui font expérimenter que "tout mouvement vivant est un

121 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 588.

122 Id., Pour une morale...., p. 183.

123 Id., La Force de l'Age, p. 154. Simone se situe face à l'histoire qui se faisait au jour le jour sans son aveu. Elle se sent en danger et conclut: "Le soin que j'avais de mon bonheur m'imposait d'arrêter le temps" - quitte à se retrouver plus tard dans un temps autre mais immobile, étale et sans menace".

124 Ibid., p. 589.

glissement vers la mort"¹²⁵; elle doit en effet convenir que la pure affirmation du présent subjectif n'est qu'une abstraction; la joie s'essouffle, l'ivresse se change en fatigue, elle-même se retrouve les mains vides parce que, somme toute, personne ne peut posséder le présent. Mise en situation, Simone choisit d'autres fins qui lui permettent de se transcender vers le monde, vers autrui. L'événement célébré, qu'il s'appelle petites victoires, libération¹²⁶ ou simple attribution d'un prix littéraire¹²⁷, devient ainsi le point de départ de nouveaux projets qui, s'ils se concrétisent, provoqueront éventuellement des festivités similaires. Dès lors Simone expérimente aussi que "tout mouvement vers la mort est vie"¹²⁸. Impossible alors de nier cette mort qu'elle porte en son coeur. Impossible de refuser la situation d'homme qui est la sienne et qui s'exprime dans des choix libres et finis.

La vie et l'oeuvre de Simone de Beauvoir, fait remarquer Cottrell¹²⁹, sont ponctuées de ces joyeuses célébrations.

125 Simone de Beauvoir, Pour une morale....., p. 183.

126 Id., La Force de l'Age, p. 588-589.

127 Ibid., p. 582.

128 Id., Pour une morale....., p. 183.

129 Robert D. Cottrell, Simone de Beauvoir, New-York, Ungar, 1975, p. 76, où l'auteur étudie notamment le thème de la fête.

Si la libération de Paris en 1944 a mérité une description aussi élaborée et aussi chargée d'émotion, dans son autobiographie, c'est dû à l'importance qu'a prise la guerre dans sa vie à cette époque, même si en elle, susurrerait cette voix obstinée: "Ca ne m'arrivera pas; pas la guerre, pas à moi"¹³⁰.

c) Le non-engagement et la guerre.

Pour mieux comprendre l'évolution de Simone tant dans sa recherche de salut que dans le sens qu'elle donne à la mort, avant la guerre, c'est d'abord son non-engagement politique qu'il faut interroger. Quelles sont les raisons fondamentales de ce refus de s'engager? Trouve-t-elle ailleurs une autre justification de sa vie et de son oeuvre?

Une réalité existe et Francis Jeanson la constate aussi, chez Simone, la préoccupation d'être elle-même a longtemps dominé celle d'être en rapport avec le monde¹³¹. Si on y regarde de plus près, il faut admettre qu'en fait c'est le cours de l'histoire qu'elle s'obstine à dédaigner¹³². Longtemps elle est restée aveugle à la réalité politique¹³³. A plusieurs

¹³⁰ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 383. Dans l'Invitée, p. 12, Simone prête les mêmes paroles à Françoise: "La guerre ... ça ne peut m'arriver à moi".

¹³¹ Cf. Francis Jeanson, Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre, Paris, Seuil, 1966, p. 228.

¹³² Ibid., p. 229.

¹³³ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 372.

reprises, elle s'est avouée "apolitique"¹³⁴. Avec une relative sérénité et avec "tant d'ignorance et de mauvaise foi"¹³⁵ qu'elle s'en surprend elle-même, Simone regarde passer l'histoire. Les problèmes sociaux et économiques ne l'intéressent que sous leur aspect théorique¹³⁶. Néanmoins elle s'interroge avec Sartre afin de savoir s'ils s'engageront dans la lutte avec la classe ouvrière, mais les "deux intellectuels petits-bourgeois" qu'ils sont, invoquent leur oeuvre future pour éviter l'engagement politique¹³⁷ et la responsabilité qui en découle. Egarés par l'idée qu'ils se font de leur liberté, ils ne comprennent pas que l'individualisme est déjà une prise de position par rapport à la totalité du monde¹³⁸. Simone poursuit son rêve de schizophrène: "Le monde existait, dit-elle, à la manière d'un objet aux replis innombrables et dont la découverte serait toujours une aventure et non comme un champ de forces capables de me contrarier"¹³⁹.

Sa hantise du bonheur l'emporte et c'est donc avec des yeux de spectatrice qu'elle regarde défiler les événements.

¹³⁴ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 116; 140; 221; 298; 372.

¹³⁵ Ibid., p. 372.

¹³⁶ Ibid., p. 156.

¹³⁷ Ibid., p. 143-144.

¹³⁸ Ibid., p. 144.

¹³⁹ Ibid., p. 154.

Des émeutes ont éclaté dans la plupart des grands ports: Brest, Cherbourg, Lorient s'opposent aux décrets-lois édictés par le gouvernement Laval; au Havre et à Toulon, des ouvriers ont été tués par les forces de l'ordre afin de soumettre les travailleurs, mais d'autres ouvriers gardent l'espoir de faire triompher leurs revendications et ils obtiendraient la nationalisation d'un grand nombre d'entreprises¹⁴⁰. Si elle peut dire, après un certain temps: "nous assistions avec enthousiasme au triomphe du Front populaire"¹⁴¹, c'est qu'à travers les remous de leur existence privée - l'expérience du trio Sartre-Simone-Olga connaît des difficultés - ils avaient suivi attentivement le déroulement de la vie politique.

Les descriptions de suicides, de meurtres et de massacres¹⁴² jalonnent le récit presque détaché de sa vie privée. Si elle accorde beaucoup d'importance aux procès, c'est qu'ils dépeignent les injustices sociales et dénoncent la société bourgeoise qu'elle répudie parce qu'elle punit sans aller aux causes réelles¹⁴³. Elle relie ainsi au scandale de la répression¹⁴⁴ le scandale des bagnes d'enfants battus, maltraités;

¹⁴⁰ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 232-233.

¹⁴¹ Ibid., p. 271.

¹⁴² Ibid., p. 258; 261; 302; 324.

¹⁴³ Ibid., p. 136.

¹⁴⁴ Ibid., p. 221.

le procès de la parricide Violette Nozières condamnée à la guillotine, alors que pour éviter d'entacher la mémoire du père, on refusa d'entendre tous les témoignages; le procès d'Hauptmann, présumé kidnapper du bébé Lindbergh qui fut exécuté avant que sa culpabilité ne fût définitivement établie; le procès de Michel Henriot qui étalait la connivence de deux familles de la haute bourgeoisie qui provoquent la mort d'une idiote en la mettant, par le mariage, à la merci d'une brute, dégénérée, épileptique, le fils du procureur Henriot: le supposé coupable fut envoyé, lui, au bagne pour vingt ans.

En commentant ces procès et d'autres en cours, Simone s'interroge sur la peine de mort¹⁴⁵. Il lui paraît abstrait d'en réprover le principe, mais elle trouve odieuse la manière de l'appliquer et, comme elle l'avait déjà noté, la société, au lieu de poser un rapport de causalité entre le crime et le criminel, établissait un lien de "participation" entre le meurtre et son objet. L'assassin n'était donc pas jugé, mais servait de bouc émissaire.

Simone convient cependant que le monde bougeait: "loin de rebâcher, l'histoire se précipitait"¹⁴⁶; elle,

¹⁴⁵ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 223; 135-136. Les crimes et les procès retiennent l'attention de Simone parce qu'ils mettent en question le rapport de l'individu avec la collectivité. La société, selon Simone, y laisse éclater ses partis pris de classe et son obscurantisme.

¹⁴⁶ Ibid., p. 223..

pendant ce temps, poursuivait ses projets en dehors de ce monde vivant.

Jeanson remarque avec à-propos:

La conscience n'est rien, ne peut rien, aussi longtemps qu'elle prétend demeurer à l'écart du monde; mais ce n'est qu'en se maintenant consciente d'elle-même et de sa liberté qu'elle peut entrer véritablement en rapport avec lui.¹⁴⁷

Les préparatifs de la guerre ne mentent pas et les événements se précipitent. Simone est concernée. La guerre qui fond sur elle bouscule tout: idées et valeurs¹⁴⁸. Son rapport au monde en est modifié et le sera à jamais. Elle ira jusqu'à affirmer, en 1944, que la guerre a changé non seulement ses rapports à tout, mais qu'elle a tout changé¹⁴⁹. Pour Simone, la vie n'est plus cette belle histoire qui devient vraie au fur et à mesure qu'elle se la raconte¹⁵⁰; au contraire son bonheur est constamment menacé. De plus son inertie politique, elle l'avoue, ne lui confère pas un brevet d'innocence¹⁵¹. Elle n'a rien fait pour éviter la

147 Cf. Francis Jeanson, op. cit., p. 228.

148 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 382.

149 Ibid., p. 613.

150 Ibid., p. 498; et Mémoires...., p. 168, où Simone avait déjà exprimé son projet d'écrire sa vie.

151 Id., La Force de l'Age, p. 365, où Simone mise sur le bonheur malgré les bombardements à Barcelone, à Madrid, malgré la disette répandue un peu partout en Espagne. Elle persistera plus tard à espérer malgré la révélation de l'existence des camps de Dachau où étaient internés des milliers de Juifs et d'antifascistes.

guerre¹⁵²; il lui faut donner raison à Nizan qui soutient qu'en s'abstenant de s'engager, on prend position¹⁵³. Elle est donc responsable de la mort du jeune Bost, un ami, et de tous ceux qui vont mourir à cause du non-engagement de leurs aînés. Le remords la saisit.

A l'automne de 1939, la guerre, selon Simone, s'était d'abord révélée redoutable mais passionnément intéressante: quelque chose commençait¹⁵⁴. Néanmoins, en devenant stagnant, le temps donne à ce conflit la configuration de la mort: une éternelle menace¹⁵⁵. Et cette menace se dissimule sous une longue attente dont on déchiffre mal les contours: crainte ou espoir¹⁵⁶? Présente au fond de tout, partout la guerre est une horreur insaisissable: "On ne peut rien prévoir, rien imaginer, rien toucher"¹⁵⁷. Sartre la retrouve en toute chose: "Parce qu'elle est 'introuvable', la guerre est partout: ce quai, c'est la guerre"¹⁵⁸, dit-il. Quant à Simone,

152 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 367.

153 Ibid., p. 368. Dans Le Sang des autres, p. 58, Marcel dit à Blomart: "Ne pas faire de politique, c'est déjà en faire".

154 Ibid., p. 466.

155 Ibid., p. 398.

156 Ibid., p. 441. Sartre est à Brumath en météorologie. On est en février 1940, et le sort de Paris est loin d'être rassurant.

157 Ibid., p. 391.

158 Ibid., p. 433.

elle la sent en elle, autour d'elle; la guerre est accompagnée d'une angoisse qui ne sait où se poser¹⁵⁹; elle est partout, répète-t-elle, "ici et de nouveau jusqu'au fond de moi-même"¹⁶⁰. Comme Henri, dans Les Mandarins, elle pourrait conclure: "La guerre, c'est comme la mort, ça ne sert à rien de s'y préparer"¹⁶¹.

Simone s'installe donc dans cette sinistre existence¹⁶². Les longs défilés de trains remplis de soldats silencieux récemment mobilisés, l'attente lourde et angoissée des femmes sans nouvelles de leurs hommes, les conversations entendues ici et là sur les terrasses ou dans les cafés toutes orientées sur l'unique sujet, la guerre; rien ne parvient à sortir Simone de son refus d'engagement. Elle écrit: "Je me sens hors du monde et je conçois sans horreur de pouvoir tout à fait m'anéantir"¹⁶³.

Cette guerre en trompe l'oeil¹⁶⁴, toute pareille à une vraie mais qui n'a rien dedans, cette guerre-attrape¹⁶⁵ qui en gardant un air de manoeuvres laisse planer l'obscurité sur

¹⁵⁹ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 415.

¹⁶⁰ Ibid., p. 403.

¹⁶¹ Id., Les Mandarins, p. 571.

¹⁶² Id., La Force de l'Age, p. 415.

¹⁶³ Ibid., p. 403.

¹⁶⁴ Ibid., p. 397.

¹⁶⁵ Ibid., p. 397; 425.

les milliers de morts disséminés dans les pays environnants, cette guerre finit par devenir un enfer¹⁶⁶ où la victoire est inscrite sur chaque visage allemand, alors que chaque visage français affiche une criante défaite.

L'enfer, c'est l'hécatombe de femmes et d'enfants dont sont responsables les franquistes à Durango¹⁶⁷; c'est la terreur organisée par les nazis en Bohême¹⁶⁸; c'est la condamnation de tant de Juifs à errer à travers le monde pour échapper aux camps de concentration et aux tortures¹⁶⁹; c'est l'existence même du camp de Dachau¹⁷⁰.

Impuissante à combattre les malheurs du monde, Simone ne demande qu'à les oublier¹⁷¹. Mais, en 1940, la guerre s'est installée dans Paris¹⁷² et Simone en est directement affectée. L'enfer, pour elle, c'est alors le malheur de savoir Sartre prisonnier¹⁷³, c'est le désespoir d'imaginer le

166 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 461.

167 Ibid., p. 302.

168 Ibid., p. 365.

169 Ibid., p. 366.

170 Ibid., p. 365.

171 Ibid., p. 302.

172 Ibid., p. 434.

173 Ibid., p. 449. Simone affirme que ce fut pour elle le moment le plus affreux de toute la guerre.

pire¹⁷⁴, en restant sans nouvelle de lui. Un rien lui fait craindre sa mort prochaine: tout est empoisonné, horrible¹⁷⁵. Son père lui parle-t-il des camps où les prisonniers meurent de faim, Simone ressent aussitôt l'absence totale causée par la mort de Sartre qu'elle imagine en train de périr de faim. C'est le vide. Pourquoi survit-elle absurdement¹⁷⁶? Elle l'ignore et sombre dans un désespoir absolu! C'est un sentiment analogue que vit Hélène, dans Le Sang des autres, quand elle dit à Jean Blomart: "Je me tuerai si tu meurs, et je ne veux pas mourir"¹⁷⁷.

Simone oscille entre le désespoir et la confiance en l'avenir; de toutes ses forces, elle croit en un après¹⁷⁸. Toujours l'espoir renaît. La guerre, plus qu'une absence, plus qu'une attente, est devenue une situation de "compromis entre la terreur et l'espoir, entre la patience et la colère, entre la désolation et des retours de joie"¹⁷⁹.

174 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 28.
Le seul malheur qui puisse lui venir de Sartre, c'est, croit Simone, qu'il meure avant elle.

175 Ibid., p. 401.

176 Ibid., p. 465.

177 Id., Le Sang des autres, p. 165.

178 Id., La Force de l'Age, p. 465.

179 Ibid., p. 593.

Revenue à Paris au début de juin, Simone note dans son journal du 30 juin 1940: "Pendant ces trois semaines, je n'étais nulle part, il y avait de grands événements collectifs avec une angoisse physiologique particulière; je voudrais re-devenir une personne, avec un passé et un avenir"¹⁸⁰.

d) La mort et le salut personnel.

Ce fut effectivement la guerre qui obligea Simone à connaître ses racines, à ne plus feindre d'échapper à sa situation, mais à l'assumer¹⁸¹ de facto. Plongée dans la guerre, elle ne tarde pas alors à constater que la mort devient une présence quotidienne et qu'il est impossible de penser à rien d'autre¹⁸². Celle-ci prend figure de bombardement¹⁸³, d'exécutions particulières¹⁸⁴, de déportations ou d'exécutions massives¹⁸⁵ causées par un racisme¹⁸⁶ effarant.

¹⁸⁰ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 465.

¹⁸¹ Ibid., p. 614.

¹⁸² Ibid., p. 449.

¹⁸³ Ibid., p. 522.

¹⁸⁴ Ibid., p. 512; 527; 538; 581; 600.

¹⁸⁵ Ibid., p. 496; 526; 540; 549, où il est question de milliers de Juifs internés, et déportés dans les camps de concentration. L'obligation de porter l'étoile jaune leur est faite le 17 juin 1943. Les dénonciations sont nombreuses et les familles juives sont déportées. Partout règnent la terreur et la méfiance.

¹⁸⁶ Ibid., p. 474; 478.

Installée dans la guerre, Simone prend conscience que l'éphémère est son lot¹⁸⁷ et que jamais aucun brin d'herbe dans aucun pré ne redeviendra ce qu'il a été. Elle-même, en considérant toute cette vie derrière elle qu'aucun avenir ne pourra lui enlever, peut maintenant affirmer que ça ne lui fait plus peur de mourir¹⁸⁸. En juillet 1940, face à ces villes dévastées, à ces morts innombrables, à ces amis qui ne reviendront jamais, elle note dans son journal: "L'idée de mourir ne me semble plus du tout scandaleuse depuis cette année; je sais trop bien que, de toute façon, on n'est jamais qu'un mort en sursis"¹⁸⁹.

Parallèlement elle prête à Blomart ces réflexions:

Pour moi, la guerre n'était pas un scandale sans pareil. Ce n'était qu'une des formes du conflit où j'avais été jeté malgré moi en étant jeté sur la terre. Parce que nous existons les uns pour les autres et chacun cependant pour soi; parce que j'étais moi et cependant pour eux, un autre.¹⁹⁰

Simone accepte désormais sa condition mortelle. Elle reconnaît et accepte sa finitude. D'une part, elle accepte de tirer un trait quand le moment sera venu¹⁹¹, de l'autre elle reconnaît et accepte que ses projets sont singuliers et

187 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 614.

188 Ibid., p. 412.

189 Ibid., p. 470.

190 Id., Le Sang des autres, p. 148.

191 Id., La Force de l'Age, p. 616.

finis¹⁹².

Reprenant son expérience personnelle, Simone rappelle sa réaction quand, aux alentours du col d'Allos, elle glissa dangereusement au fond du ravin: "Eh bien voilà, me dis-je. Ça arrive, ça m'arrive: c'est fini"¹⁹³! Quelques années plus tard, en passant le col d'Allos, Simone entre en collision avec deux cyclistes, dérape sur les gravillons du bas-côté de la route pour échouer à quelques centimètres du précipice.. Elle raconte:

Je pensai en un éclair: "Eh oui! on croise à droite!" et puis: "C'est donc ça la mort!" Et je mourus. Quand j'ouvris les yeux, j'étais debout, Sartre me soutenait par un bras, je le reconnaissais mais il faisait nuit dans ma tête.¹⁹⁴

Commentant cet accident, elle précise:

J'avais fait une expérience dont l'effet devait se prolonger pendant deux ou trois ans: j'avais touché la mort; étant donné la terreur qu'elle m'avait toujours inspirée, cela compta beaucoup pour moi, de l'avoir approchée de si près. Je me disais: "J'aurais pu ne jamais me réveiller", et soudain cela semblait exagérément facile de mourir; j'ai réalisé alors que j'avais lu autrefois dans Lucrèce, ce que je savais: très exactement la mort n'est rien; jamais on n'est mort: il n'y a plus personne pour supporter la mort. Je crus être définitivement délivrée de mes craintes.¹⁹⁵

192 Simone de Beauvoir, Pyrrhus et Cinéas, p. 64.

193 Id., La Force de l'Age, p. 310.

194 Ibid., p. 509.

195 Ibid., p. 511. P. 618, elle revient sur la facilité possible de mourir.

Elle assure alors, dans les deux cas, n'avoir pas pensé au néant qui s'ouvrait de l'autre côté, mais uniquement à cette horreur de se sentir "éphémère, finie, une goutte d'eau dans l'océan"¹⁹⁶. Si elle s'est "donnée sereinement à cette aventure vivante"¹⁹⁷, Simone tolère difficilement que désormais ses entreprises lui apparaissent vaines, le bonheur devienne un leurre et le monde le masque dérisoire du néant. Elle apprend de Nizan qui avait passé un an en U.R.S.S. que la foi socialiste ne peut non plus conjurer la mort: les jeunes socialistes lui "avaient assuré qu'en face de la mort, la camaraderie, la solidarité n'étaient d'aucun secours". Là-bas comme ici, chacun mourait seul et le savait¹⁹⁸.

Simone a ardemment souhaité de mourir avec qui elle aime mais, rectifie-t-elle:

Du côté de la vie, on peut mourir ensemble; mais mourir, c'est glisser hors du monde, là où le mot "ensemble" n'a plus de sens [...] fussions-nous couchés cadavre contre cadavre, ce ne serait qu'un leurre: de rien à rien, il n'existe pas de lien.¹⁹⁹

L'indifférence de son père devant la mort étonna Simone. Simplement convaincu qu'on n'y échappait pas, il

¹⁹⁶ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 616.

¹⁹⁷ Ibid... P. 500, elle dit qu'aux yeux de Giacometti, la mort n'était qu'une expérience vivante.

¹⁹⁸ Ibid., p. 213; 620.

¹⁹⁹ Ibid., p. 620.

retourna paisiblement au néant. Comme il l'avait demandé, sa fille vit à ce qu'aucun prêtre vint à son chevet. Elle assista à son agonie, "à ce dur travail vivant par lequel la vie s'abolit", s'essayant vainement à capter le mystère de ce départ vers nulle part. Longtemps elle resta seule avec lui, après le sursaut final; d'abord, dit-elle, "il fut mort mais présent: c'était lui. Et puis je le vis s'éloigner vertigineusement de moi: je me retrouvai penchée sur un cadavre"²⁰⁰. Elle demeure seule aux portes de sa mort à lui²⁰¹, sans pouvoir rien faire pour lui. Sa vie a été unique et il est mort pour son propre compte²⁰². La réflexion de Simone se prolonge dans celle de Blomart qui assiste à la mort d'Hélène:

Voilà que son absence a perdu ses contours, voilà qu'elle a fini de glisser hors du monde. Et le monde est aussi plein qu'hier; il ne lui manque rien. Pas une faille. Cela ne semble pas possible. Comme si sur la terre elle avait été rien.²⁰³

C'est avec angoisse que Simone interroge les dernières heures de ses amis qui ont répondu à l'appel de l'autre côté du néant. Nizan qui, comme elle, détestait tant la mort,

200 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 620.

201 Id., Le Sang des autres, p. 67; p. 14 où Blomart dit aussi: "sa mort entre dans ma vie: moi je n'entre pas dans sa mort".

202 Ibid., p. 146.

203 Ibid., p. 226.

s'était-il vu mourir²⁰⁴? Bourla qui ne voulait pas mourir à dix-neuf ans, avait-il, pendant un instant, vu la mort face à face²⁰⁵? Avait-il crié non au moment de l'exécution?

Jamais, affirme Simone, la capricieuse horreur de notre condition humaine ne l'avait touchée avec une telle évidence qu'à cette mort de Bourla. Ce mot de lui: "Je ne suis pas mort. Nous sommes séparés seulement", trouvé sur lui, n'a pas de sens pour elle. Il n'était pas là pour dire: "Nous sommes séparés", et personne ne pouvait le dire à sa place. Ce néant égarait Simone. Désireuse de s'expliquer le déroulement des événements, elle interroge: "Pourquoi Bourla avait-il dormi chez son père justement ce soir-là?" Ni l'un ni l'autre n'ont choisi d'affronter la mort; elle a fondu sur eux sans leur consentement. Sartre tente un raisonnement pour consoler Simone: "en un sens toute vie est achevée, il n'est pas plus absurde de mourir à dix-neuf ans qu'à quatre-vingts"²⁰⁶.

Cet absent qu'est aujourd'hui Bourla, cet oublié qu'il sera demain, Simone entrevoit qu'un jour, ce sera elle! Cette malédiction, qui est peut-être, à ses yeux, cette suprême manifestation du Mal qui l'habite, elle ne peut la

204 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 480.

205 Ibid., p. 593.

206 Ibid., p. 592.

contrer totalement. S'il faut fuir l'universelle indifférence que serait une vie infinie, il faut accepter cette mort qui donne un sens à la vie²⁰⁷ même si elle en conteste l'existence qui est aussi la clé de toute communication même si elle accomplit l'absolue séparation.

Simone, qui ne recourt plus à l'éternité puisqu'elle ne croit plus, semble vouloir encore contrer sa totale absence future par une oeuvre littéraire: "ce livre qui est mon recours suprême contre la mort"²⁰⁸ écrit-elle dans les dernières pages de La Force de l'Age. Le fait que les plus véhémentes protestations contre le scandale de la mort se retrouvent en fin de volumes ne nous semble pas, par conséquent, aléatoire. Au contraire, la dialectique de l'auteur s'y dessine, comme le reconnaît d'ailleurs Simone de Beauvoir²⁰⁹. Dans ces pages significatives, celle-ci passe de la révolte qui la replie sur elle-même, à la responsabilité et à la communication fraternelle. De même l'apparent défaitisme de ses réflexions sur la mort s'inscrit dans un mouvement générateur de projets nouveaux qui appellent au dépassement: "Chaque livre, écrit Simone, me jeta désormais vers un livre nouveau, parce que le monde s'était dévoilé à moi comme débordant tout ce que j'en pouvais

207 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 614; 620.

208 Ibid., p. 622.

209 Ibid.

éprouver, connaître et dire"²¹⁰.

Consciente qu'elle doit assumer la responsabilité qu'elle se crée en intervenant dans l'existence des autres par son oeuvre littéraire, elle transpose l'angoisse de son impuissance à "indiquer les horizons que nous ne touchons pas, que nous apercevons à peine, et qui pourtant sont là"²¹¹. Ainsi par les mots, elle transcende sa vie dans un projet d'écriture indéfiniment repris vers un avenir ouvert. Anne-Marie Lasocki, s'appuyant sur la morale de l'ambiguïté, formule le cogito beauvoirien de la façon suivante: "J'existe, donc j'ai à être; je meurs, donc je vis"²¹².

Simone laisse ouvert le problème de ce monde tout plein qui reste toujours aussi plein et que la mort n'atteint pas. La guerre l'a amenée à s'arracher d'elle-même "pour embrasser le fracas des événements". Paris tout entier s'est incarné en elle et elle se reconnaît sur chaque visage²¹³. Se ralliant au projet d'engagement politique de Sartre pour l'après-guerre, Simone adhère à sa nouvelle morale basée sur l'authenticité. Elle exigeait "que l'homme 'assumât' sa

²¹⁰ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 622.

²¹¹ Ibid.

²¹² Anne-Marie Lasocki, Simone de Beauvoir ou l'entreprise d'écrire, essai de commentaires par les textes, La Haye, Nijhoff, 1971, p. 22.

²¹³ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 614.

'situation'." La seule manière de le faire c'était de la dépasser en s'engageant dans l'action: toute autre attitude était une fuite, une prétention vide, une mascarade fondée sur la mauvaise foi²¹⁴.

²¹⁴ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 442.

CHAPITRE VI

RECHERCHE DE SALUT COLLECTIF

Alors que les Mémoires d'une jeune fille rangée débute-
tent par un "je" qui ne demande qu'à s'affirmer: "Je suis née
à quatre heures du matin"¹, et que La Force de l'Age s'ouvre
sur un "moi libre" à la recherche d'une sorte de salut: "Ce
qui me grisa lorsque je rentrai à Paris, en septembre 1929, ce
fut d'abord ma liberté"², le troisième livre des mémoires, La
Force des choses nous plonge, dès la première ligne, au milieu
de l'allégresse générale de la libération de Paris en 1944:
"Nous étions libérés. Dans la rue, les enfants chantaient"³.

La deuxième guerre mondiale a effectivement marqué un
tournant décisif dans l'évolution personnelle et dans l'oeuvre
de Simone de Beauvoir. En lui imposant une véritable ascèse,
la guerre lui a permis de découvrir l'interobjectivité des
consciences et la responsabilité qui en découle. Du bonheur
centré sur elle-même, Simone aspire maintenant à la solidarité
et elle désire passer "de l'individualisme à l'engagement"⁴.
Si, en 1933, elle a "enregistré" avec "une relative sérénité"

1 Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille ran-
gée, Paris, Gallimard, 1958, p. 9.

2 Id., La Force de l'Age, Paris, Gallimard, 1960, p. 15.

3 Id., La Force des choses, Paris, Gallimard, 1963, p. 14.

4 Id., La Force de l'Age, p. 576.

les prodromes de la montée hitlérienne⁵, si elle s'est désintéressée "tout à fait des affaires publiques"⁶, demeurant "étrangère à toute pratique politique"⁷ confortablement "installée dans la paix éternelle"⁸, alors que dans toute l'Europe le fascisme se fortifiait et que la guerre mûrissait, Simone l'explique, d'une certaine façon, en disant: "Nous refusions de toucher à la roue de l'Histoire, mais nous voulions croire qu'elle tournait dans le bon sens. Sinon, nous aurions eu trop de choses à remettre en question"⁹. Tout compte fait, elle avoue: "Il s'agissait d'une fuite; je me mettais des oeillères pour préserver ma sécurité"¹⁰. Ainsi, son métier, en la confinant à l'univers des mots, plonge Simone dans la "dé-réalité"¹¹ par la "prééminence accordée à l'idée sur les hommes concrets"¹². Le "sens vrai de la réalité"¹³ lui échappe.

5 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 152.

6 Ibid., p. 162.

7 Ibid., p. 168.

8 Ibid., p. 163.

9 Ibid., p. 187.

10 Ibid., p. 155.

11 Ibid., p. 371.

12 Id., Privilèges, coll. "Les essais LXXVI", Paris, Gallimard, 1955, p. 269.

13 Id., La Force de l'Age, p. 371.

Avec la guerre, "l'Histoire fondit"¹⁴ sur elle, en transformant ses rapports avec cet univers dont elle ne reconnaît plus le visage. Cependant, comme tous les intellectuels "réduits à une totale impuissance"¹⁵, n'ayant aucune expérience de l'action clandestine; ni même de l'action tout court, c'est vers d'autres horizons que Simone doit regarder pour affirmer sa présence au monde. En admettant que "la prise de conscience n'est jamais une opération purement contemplative", mais qu'elle est "engagement, adhésion ou refus"¹⁶, Simone doit assumer la réalité: l'histoire est faite par des hommes. Elle décide de s'impliquer mais sans grand succès. Sa recherche de salut personnel l'emporte encore nettement sur son engagement politique.

À la suite de Sartre, elle décide de s'engager définitivement après la guerre. Intellectuelle, elle mise sur l'écriture pour travailler à une espèce de salut collectif. Nonobstant sa participation à certaines manifestations, à certains mouvements, c'est sans contredit par ses oeuvres littéraires qu'elle précise donc le sens de son engagement qui nous apparaît étroitement lié à sa dialectique de la mort.

¹⁴ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 381.

¹⁵ Ibid., p. 513.

¹⁶ Id., L'existentialisme et la sagesse des nations, coll. "Pensée", Paris, Nagel, 1948, p. 63.

Le troisième livre des mémoires, La Force des choses¹⁷ couvre la période de l'après-guerre. Agée de cinquante-cinq ans, Simone de Beauvoir commence à se dire "jamais plus": la vieillesse l'habite déjà. En 1972, reprenant sa vie par thèmes dans Tout compte fait¹⁸, malgré la peur qui retrouve en elle "une place encore toute chaude"¹⁹, elle voit venir la mort comme la nécessaire dernière étape, comme le retour au néant bien qu'elle la considère comme une "violence induite"²⁰. Après avoir à la fois affirmé son appartenance à la gauche et nié toute allégeance au parti communiste, après avoir réaffirmé son choix de l'athéisme, elle s'engage dans le grand mouvement de solidarité qui marque l'histoire de cette époque. Parlant au nom de collectivités, manifestant avec les contestataires, Simone se hausse au plan politique au sens où elle l'entend: "c'est s'arracher à sa situation individuelle, c'est se transcender vers les autres et transcender le présent vers l'avenir"²¹.

C'est donc par rapport à ce dernier versant de la vie et de l'oeuvre de madame de Beauvoir que ce dernier

17 Simone de Beauvoir, La Force des choses, 686 p..

18 Id., Tout compte fait, Paris, Gallimard, 1972, 512 p.

19 Id., La Force des choses, p. 13.

20 Id., Une mort très douce, Paris, Gallimard, 1964, p. 164.

21 Id., L'existentialisme...., p. 68.

chapitre s'organise autour de trois thèmes. Les découvertes de l'après-guerre conduisent d'abord Simone de la joie de vivre à la honte de survivre. C'est alors que son engagement l'oriente vers la recherche de salut collectif. Puis, considérant le chemin qu'il lui reste à parcourir, elle jette un dernier regard sur la vieillesse et sur la mort qui sont communes à tous les hommes mais que chacun vit seul. La mort de sa mère, survenue en octobre 1963, l'amène à une nouvelle formulation de sa dialectique de la mort où réapparaît avec évidence le problème religieux.

1. La joie de vivre, la honte de survivre.

a) La joie de la libération.

L'après-guerre, avec la libération de Paris en 1944, fait miroiter de nouveaux horizons. Partageant l'ivresse commune des Parisiens, Simone se répète: "C'est fini, c'est fini. C'est fini: tout commence"²²! Tous ceux qui célèbrent deviennent, proches ou lointains, des amis et elle de conclure: "Quelle débauche de fraternité"²³! Tout imprégnés de cette joie délirante, jour et nuit avec leurs amis, causant, buvant, flânant, riant, Sartre et Simone fêtent leur délivrance²⁴.

²² Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 13.

²³ Ibid.

²⁴ Ibid.

Ils défient ainsi les dernières craintes des Allemands. L'allégresse balaie toutes les peurs. Dans le laisser-aller des jeunes occupants américains, Simone perçoit "la liberté même qui s'incarnait"²⁵, celle de la France et celle qu'ils allaient, croyait-on, répandre sur le monde entier. Dans l'ardeur de son engagement, il nous semble déceler une recherche tacite de réparer son erreur passée, l'indifférence²⁶. Elle précise alors le sens collectif de cette obligation morale:

Cette victoire effaçait nos anciennes défaites, elle était nôtre et l'avenir qu'elle ouvrait nous appartenait. Les gens au pouvoir, c'était des résistants que, plus ou moins directement, nous connaissions; parmi les responsables de la presse et de la radio, nous comptions de nombreux amis: la politique était devenue une affaire de famille et nous entendions nous en mêler. "La politique n'est plus dissociée des individus, écrivait Camus dans *Combat* au début de septembre. Elle est l'adresse directe de l'homme à d'autres hommes." S'adresser aux hommes, c'était notre rôle à nous qui écrivions. Peu d'intellectuels, avant guerre, avaient tenté de comprendre leur époque; tous - ou presque - y avaient échoué, et celui que nous estimions le plus, Alain, s'était déconsidéré: nous devions assurer la relève.

Je savais à présent que mon sort était lié à celui de tous; la liberté, l'oppression, le bonheur et la peine des hommes me concernaient intimement.²⁷

25 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 14.

26 Ibid., p. 429. En 1958, alors que la gauche perdait du terrain en France et échouait en Algérie, Simone éprouve ce même sentiment: "J'essaierai de m'engager davantage. La situation me serait moins intolérable si j'avais milité plus énergiquement". Et encore, p. 359, après le prix Goncourt: "servir à quelque chose".

27 Ibid., p. 14.

C'est donc une véritable conversion que la guerre a opérée chez Simone de Beauvoir²⁸. En découvrant son historicité, elle découvre sa dépendance; plus d'éternité, plus d'absolu; l'universalité à laquelle elle aspire avec Sartre, elle le pressent, seuls peuvent la lui conférer les hommes en qui elle s'incarne sur la terre. Simone le croit maintenant,

Le vrai point de vue sur les choses est celui du plus déshérité; le bourreau peut ignorer ce qu'il fait: la victime éprouve de manière irrécusable sa souffrance, sa mort; la vérité de l'oppression, c'est l'opprimé.²⁹

C'est donc l'opprimé lui-même qu'il faut interroger, c'est à travers les yeux de l'exploité qu'il faut apprendre ce qu'il est véritablement. A la suite de Sartre, Simone opte de marcher avec les masses derrière le Parti Communiste qui représente, croient-ils, le seul espoir de faire triompher le socialisme. Fidèles à leur foi sociale, ils coopèrent avec le Parti sans y entrer³⁰. Soucieux de garder leur liberté de critiquer, ils évitent ainsi le reproche que fera plus tard Simone à Fidel Castro, d'avoir transformé Cuba, d'une terre de liberté, telle qu'il l'avait d'abord conçu, en "église pseudo-marxiste sclérosée"³¹ alignée inconditionnellement sur la

28 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 15.

29 Ibid., p. 17.

30 Ibid.

31 Id., Tout compte..., p. 453.

politique de l'U.R.S.S.

Bientôt les exilés sont de retour. Les écrivains qui ont vécu la guerre à Londres ou ailleurs révèlent à Simone une histoire qui était la sienne mais qu'elle n'avait pas connue: "J'avais vécu claquemurée; le monde m'était rendu. Un monde ravagé"³².

b) La honte de survivre.

Dès le lendemain de la libération, l'épouvantable réalité de la guerre se dévoile: les salles de torture de la Gestapo, les charniers, les massacres et les exécutions d'otages que décrivent les survivants. Les journaux racontent l'anéantissement de Varsovie. Ce passé brutalement jette Simone dans l'horreur: "la joie de vivre cédait à la honte de survivre"³³. Elle n'ose imaginer ce qui dut se passer dans les camps quand les Allemands comprirent qu'ils étaient perdus. Certains ne se résignèrent pas. Elle croit même que la mort de certains journalistes envoyés comme correspondants de guerre ne fut pas accidentelle³⁴. Elle déplore que les résistants soient divisés. Les uns comme Mauriac incitent au pardon, d'autres tels les communistes réclament la rigueur, d'autres

³² Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 20-21.

³³ Ibid., p. 21.

³⁴ Ibid.

avec Camus recherchent un juste milieu. Sartre et Simone partagent cette dernière position. Ils jugent que la "vengeance est vaine, mais certains hommes n'avaient plus leur place dans le monde qu'on tentait de bâtir"³⁵.

Simone qui pourtant désapprouve la peine capitale³⁶, refuse cependant sa signature en faveur de Brasillach. Directeur de l'équipe Je suis partout, il avait dénoncé, réclamé des têtes. Il avait fait plus qu'accepter, il avait voulu la mort d'amis, Feldman, Politzer, Bourla. Simone fustige: "C'est de ces amis, morts ou moribonds, que j'étais solidaire; si j'avais levé un doigt en faveur de Brasillach, j'aurais mérité qu'ils me crachent au visage"³⁷. Bien que le matin de l'exécution, Simone n'ait pu en détacher sa pensée, jamais elle n'a regretté son abstention. A ses yeux, l'épuration est justifiée. Ceux qui ont consenti à la mort de millions de Juifs et de résistants³⁸, les miliciens, les tueurs et les tortionnaires, "il fallait les abattre non pour manifester que l'homme est libre, mais pour les empêcher de

³⁵ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 31.

³⁶ Id., Mémoires...., p. 236. Simone avait accordé sa signature pour solliciter la grâce de Sacco et de Vanzetti sans même les connaître disant: "de toute façon, je désapprouvais la peine de mort".

³⁷ Id., La Force des choses, p. 32.

³⁸ Ibid., p. 31.

recommencer"³⁹.

Quand, le premier mai 1945, les grands V cisailent le ciel, Simone avoue la confusion de ses sentiments. Cette victoire gagnée loin de Paris, les Parisiens ne l'ont pas attendue dans la fièvre et l'angoisse comme la libération. Prévue depuis longtemps, cette victoire n'ouvre guère de nouveaux espoirs. Simone la compare à une mort sans sépulture:

Elle mettait seulement un point final à la guerre; d'une certaine manière, cette fin ressemblait à une mort; quand un homme meurt, quand pour lui le temps s'est arrêté, sa vie se caille en un seul bloc où les années se superposent et se chevauchent; ainsi se coagulaient derrière moi en une masse indistincte tous les moments passés: joie, larmes, colère, deuil, triomphe, horreur. La guerre est finie: elle nous restait sur les bras comme un grand cadavre encombrant, et il n'y avait nulle place au monde où l'enterrer.⁴⁰

La paix ne réussit pas à répandre la joie de vivre. Revenu d'Algérie, Camus dévoile dans Combat le scandale de l'exploitation des musulmans par les Français. Des bruits sinistres courent sur les camps libérés par les Américains. Les médecins n'avaient pas prévu le problème de la sous-alimentation des camps. C'est cependant le retour même des

³⁹ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 81. Simone signale que dans Oeil pour oeil, elle avait justifié l'épuration sans invoquer le seul argument solide parce qu'elle était alors insuffisamment affranchie des idéologies de sa classe. Cf. L'existentialisme...., p. 137-140.

⁴⁰ Ibid., p. 42. P. 169, Simone évoque de nouveau l'idée de ce grand cadavre, derrière eux, qui achevait de se décomposer et qui empuantait l'air.

déportés qui révèle la vérité toute nue. A lui seul, le camp de Dachau aurait suffi, mais les témoignages étalent l'inhumaine condition des trains de la mort, les sélections, les chambres à gaz, les crématoires, les lentes exterminations. Ces révélations concernent des amis, des camarades et, ajoute Simone, "notre propre vie"⁴¹. A cette barbarie raffinée et sans merci, s'était opposée la lutte acharnée et vaine des condamnés qui s'accrochaient à la vie et qui avaient été abattus à la première défaillance. Devant ce refus de la mort, Simone est saisie d'angoisse: "l'immense vide du refus, et cette dernière flamme brutalement soufflée: plus rien, pas même la nuit"⁴².

La honte de survivre hante Simone. Comment connaître la joie de vivre quand des déportés enfin libérés, mais exténués, meurent avant même de revoir leurs parents, leurs amis, quand d'autres sont emportés par le typhus à peine quelques heures après leur libération? Dans Les Mandarins, Anne, le porte-parole de Simone dit: "Nous, nous avons échappé; mais ailleurs c'était arrivé"⁴³. Préfaçant Treblinka de Steiner⁴⁴,

41 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 44.

42 Ibid.

43 Id., Les Mandarins, Paris, Gallimard, 1954, p. 58.

44 Cf. Jean-François Steiner, Treblinka, préface de Simone de Beauvoir, Paris, Fayard, 1966. Cette dernière fait allusion à la course à quatre pattes que les SS imposaient aux Juifs. Les vingt-cinq derniers mourront; mais personne ne part. Les fouets ont raison de la résistance: quelques-uns démarrent alors...

Simone de Beauvoir dénonce le caractère inhumain des camps allemands et notamment de l'action des SS à l'égard des Juifs. Particulièrement révoltée par les moyens de sélection des condamnés à mort, elle souligne que ce n'est pas un troupeau de moutons qu'on conduit à l'abattoir, mais un groupe d'humains conscients de leur impuissance physique, réduits à néant par leurs bourreaux. Elle prolonge dans ses Mémoires: "La mort m'effrayait autant qu'autrefois mais ceux qui ne meurent pas, me disais-je avec dégoût, acceptent l'inacceptable"⁴⁵. De nouveau, elle a honte de vivre.

Le 7 août 1945, quand les Américains jettent la première bombe atomique sur Hiroshima, Simone répugne à l'idée qu'on ait assuré la fin de la guerre par un massacre aussi révoltant⁴⁶. Elle hésite sur le fait que cette bombe annonce: la paix perpétuelle ou la fin du monde? Elle note qu'elle et Sartre se trouvent chez des amis quand tombe la seconde sur Nagasaki. Mais pour elle, la victoire date de mai. Dans Les Mandarins, ses deux porte-parole⁴⁷, Anne et Henri, sont également bouleversés: "Cent mille morts! pourquoi?"; leur désarroi se prolonge: "Toute une ville volatilisée, ça devrait tout de

⁴⁵ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 45.

⁴⁶ Ibid., p. 48.

⁴⁷ Ibid., p. 288.

même les gêner⁴⁸! Le mépris que Simone met dans la bouche de Lambert, dans le même roman, en dit long sur son horreur de vivre: "Si on veut encore jouer à la grande puissance, il nous faut un nombre convenable de morts"⁴⁹.

L'image de l'Amérique avait alors été ternie à ses yeux par ces centaines de milliers de morts. La guerre de Corée y ajoutait encore⁵⁰. En se rappelant ces souvenirs dégoûtants, Simone exprime sa profonde aversion pour l'Amérique où, estime-t-elle, les scandales les plus bouleversants se multiplient: ségrégation, fanatisme anticommuniste, purges, procès, inquisition, épurations. Elle considère que les principes mêmes de la démocratie sont reniés. A l'extérieur, affirme-t-elle, l'Amérique soutient à coup de dollars des hommes qui maîtrisent les revendications populaires⁵¹.

Cette honte de survivre, Simone la partage avec ses compatriotes et elle s'exprime parfois dans le "plutôt mourir que...". C'est ainsi que face à la possible occupation de la France par les Russes, au début de la guerre de Corée, des adolescentes de lycée concluent un pacte de suicide collectif. Francine Camus, rapporte Simone, entrevoit de se tuer avec ses

48 Simone de Beauvoir, Les Mandarins, p. 221.

49 Ibid., p. 62.

50 Id., La Force des choses, p. 250.

51 Ibid., p. 395.

deux enfants⁵². L'horreur des camps de travail de Sibérie leur enlève la joie de vivre. Dans l'entourage de Sartre, on s'inquiète. Connaissant le sort que Staline réserve aux intellectuels indociles, quelqu'un réclame de l'écrivain qu'il se suicide plutôt que de fuir⁵³. C'est alors à travers le sentiment de ce dernier⁵⁴ que Simone exprime le sien: "S'exilât-on pour les meilleures raisons, on perdait sa place sur terre et on ne la retrouverait jamais tout à fait"⁵⁵. Désespérée, elle écrit à sa soeur Hélène: "Entre l'ignominie américaine et le fanatisme du P.C., on ne sait pas quelle place nous reste au monde"⁵⁶.

Cependant, c'est la guerre d'Algérie qui fera ressentir à Simone, avec le plus d'acuité, sa honte de survivre. La situation est radicalement changée. Les Français ne sont plus torturés ou témoins de la torture imposée par un tiers à un autre peuple. Ils sont devenus eux-mêmes tortionnaires. Selon Simone, devant cette situation, le peuple français pratique la conspiration du silence, il affiche une indifférence incompréhensible, alors qu'il pleure sur le sort d'Anne Frank

52 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 250.

53 Ibid., p. 251.

54 Ibid., p. 15. Simone dit: "C'est de lui qu'il me faut parler pour parler de nous".

55 Ibid., p. 252.

56 Ibid.

représenté au théâtre. Mais récrimine Simone, "tous ces enfants qui étaient en train d'agoniser, de mourir, de devenir fous sur une terre qu'on disait française, il n'en voulait rien savoir"⁵⁷. Selon elle, la presse est devenue une véritable entreprise de falsification⁵⁸ et le pays consent à cette guerre pourvu qu'on lui farde la vérité⁵⁹.

La réalité révolte Simone: des témoins soutiennent que des bataillons français pillent, incendient, violent, massacrent. La torture est reconnue comme moyen normal, voire même essentiel d'obtenir des renseignements. C'en est trop! Simone ne tolère plus ses concitoyens: cette hypocrisie, cette indifférence, son propre pays, sa propre peau⁶⁰. Sa gorge s'écorche à l'accusation qui monte en elle et qui s'arrache d'elle comme l'aveu d'une tare... "bourreaux d'Arabes: tous coupables. Et moi aussi. Je suis française"⁶¹. La

57 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 406; 389.

58 Ibid., p. 388. Des témoins oculaires déposent des récits incroyables qu'on ne révélera que plus tard: des Algériens enterrés vivants, des prisonniers pendus par les pieds. Simone dit avoir lu, en 1961, le Dossier Müller déposé en 1957.

59 Ibid., p. 389.

60 Ibid., p. 390. Simone dit qu'on l'avait traitée, parmi quelques autres, d'antifrançaise et qu'elle le devint en effet. Elle se terrait même dans un coin quand elle allait au restaurant avec Lanzmann et Sartre.

61 Ibid., p. 406; p. 430, elle avoue que "c'est difficilement tolérable d'être contre son pays. Même les campagnes, le ciel de Paris, la Tour Eiffel sont empoisonnés".

honte la saisit et ne la lâche plus:

Pour des millions d'hommes et de femmes, de vieillards et d'enfants, j'étais la soeur des tortionnaires, des incendiaires, des ratisseurs, des égorgeurs, des affameurs; je méritais leur haine puisque je pouvais dormir, écrire, profiter d'une promenade ou d'un livre: les seuls moments dont je n'avais pas honte, c'était ceux où je ne le pouvais pas, ceux où on aimerait mieux être aveugle que de lire ce qu'on lit, sourde que d'entendre ce qu'on nous raconte, morte que de savoir ce qu'on sait.⁶²

Dans sa honte de survivre, ce que Simone supporte le moins, c'est d'être, bon gré mal gré, la complice de ses concitoyens. Son accusation tombe d'une manière acerbe:

C'est ça que je leur pardonnais le moins. - Ou alors il aurait fallu me donner dès l'enfance la formation d'un S.S., d'un para, au lieu de me doter d'une conscience chrétienne, démocratique, humaniste: une conscience. J'avais besoin de mon estime pour vivre et je me voyais avec les yeux des femmes vingt fois violées, des hommes aux os brisés, des enfants fous: une Française.⁶³

Que d'horreurs, pourtant, seront encore dévoilées! Simone est particulièrement impressionnée par une étudiante qui rappelle le désespoir d'un jeune Algérien de quinze ans qui lançait chaque nuit des hurlements: "Pourquoi? pourquoi? pourquoi?" Ce cri indéfiniment répété par cet enfant qui avait vu torturer toute sa famille déchire à distance les tympans et la gorge de Simone. Comme elle considère alors bénignes les révoltes où la jetaient jadis la condition humaine et l'idée

⁶² Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 406-407.

⁶³ Ibid., p. 391.

abstraite de la mort⁶⁴! Sept longues années d'atrocités françaises s'étaient soudain, en pleine lumière avant que ne soit reconnue l'indépendance de l'Algérie. Jamais, cependant, la guerre d'Algérie n'a paru plus odieuse à Simone que pendant les semaines où, dans son agonie, elle proclame sa vérité⁶⁵. Simone souhaite briser sa complicité, mais les moyens lui manquent. Sartre adresse la parole dans les meetings et il écrit des articles, mais elle refuse de paraître l'accompagner pour redire ce qu'il dit mieux qu'elle⁶⁶.

La honte de survivre n'autorise pas d'explosion de joie. La victoire algérienne, souhaitée depuis le début, arrive trop tard pour consoler du prix qu'elle a coûté⁶⁷. Les Algériens, comme les Français d'ailleurs, ont, selon l'expression d'Anne dans Les Mandarins, célébré une drôle de fête "avec tous ces morts qui n'étaient pas là"⁶⁸.

Dans une oeuvre ultérieure aux mémoires, Les Belles Images, parue en 1966, cette tristesse devant le mal s'incarne dans la petite Catherine de dix ans qui interroge: "Pourquoi

64 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 611.

65 Ibid., p. 651.

66 Ibid., p. 391.

67 Ibid., p. 671.

68 Id., Les Mandarins, p. 43.

est-ce qu'on existe"⁶⁹? La réponse de Laurence, sa mère: "On existe pour se rendre heureux les uns les autres", suivie de l'avis de Mademoiselle Houchet, son ancienne institutrice: "Il dépend de nous que ces morts n'aient pas été inutiles"⁷⁰, ne laisse aucun doute sur l'intention d'engagement visée par Simone. Elle confie à la mère la mission de faire découvrir à sa fille la réalité de la vie sans l'effrayer⁷¹. Il lui faudra apprendre ces horreurs véhiculées quotidiennement par les journaux qu'elle veut déjà transformer pour le bonheur de tous. Pour lui éviter la honte de survivre, Laurence lui apprendra la joie de vivre en lui conservant au coeur ce désir de renouveler le monde où elle constate tant de malheur. Les réflexions de Laurence se changent en décisions: ouvrir tout de suite les yeux de Catherine "et peut-être un rayon de lumière filtrera jusqu'à elle, peut-être elle s'en sortira... De quoi? De cette nuit. De l'ignorance, de l'indifférence"⁷². Alors, elle vivra pour quelque chose, sa vie aura un sens⁷³.

⁶⁹ Simone de Beauvoir, Les Belles Images, Paris, Gallimard, 1966, p. 29.

⁷⁰ Ibid., p. 31.

⁷¹ Ibid., p. 79. La réalité, selon Laurence, est véhiculée par les journaux: des enfants martyrs, des enfants noyés par leur propre mère (p. 73).

⁷² Ibid., p. 254-255.

⁷³ Id., Les Mandarins, p. 579. Le roman se termine aussi par la décision d'Anne de vivre heureuse en donnant un sens à sa vie.

Cet engagement de Laurence rejoint la notion de salut développée par Simone de Beauvoir dans sa morale: il ne s'agit pas de proposer les consolations d'une évasion abstraite, "de rêver d'un paradis où tous seraient réconciliés dans la mort"⁷⁴, mais de présenter "dans la vérité de la vie la seule proposition de salut"⁷⁵. C'est la même forme d'engagement qui sollicite Simone et qu'elle avait décrite durant l'occupation:

Je savais à présent que, jusque dans la moëlle de mes os, j'étais liée à mes contemporains; je découvris l'envers de cette dépendance: ma responsabilité ...; selon qu'une société se projette vers la liberté ou s'accommode d'un inerte esclavage, l'individu se saisit comme un homme parmi les hommes ou comme une fourmi dans une fourmilière: mais nous avons tous le pouvoir de mettre en question le choix collectif, de le récuser ou de l'entériner. J'éprouvai quotidiennement cette équivoque solidarité ... mon salut se confondait avec celui du pays entier.⁷⁶

Conversion de mandarin, dira Onimus⁷⁷. Peut-être, mais nous nous hâtons d'ajouter que cette lente évolution a tracé son chemin. La trajectoire morale de Simone de Beauvoir, marquée par ce retour à l'humain, se caractérise,

⁷⁴ Simone de Beauvoir, Pour une morale de l'ambiguïté, coll. "Idées", no 21, Paris, Gallimard, 1947, p. 230. Laurence, dans Les Belles Images, p. 32, avait essayé des palliatifs: croire en Dieu, en une autre vie, où tout serait récompensé.

⁷⁵ Ibid., p. 229.

⁷⁶ Id., La Force de l'Age, p. 483.

⁷⁷ Jean Onimus, "L'expérience humaine de Simone de Beauvoir", dans Face au monde actuel, Paris, Desclée de Brouwer, 1962, p. 108.

particulièrement dans la période d'après-guerre, par une dimension collective qui se démarque cependant du collectivisme marxiste. S'agit-il d'un vestige de son éducation chrétienne⁷⁸, "la souveraine importance de chaque homme et de tous les hommes"⁷⁹ réapparaît avec une telle autorité qu'elle déclenche son engagement définitif. Sa honte de survivre, elle ne la dépassera qu'en l'assumant dans un projet de salut collectif. A chaque homme, il faut rendre sa liberté, puisque "tous les hommes sont libres"⁸⁰.

c) Tous les hommes sont mortels.

Entraînée par la guerre à une longue méditation sur la mort, "investie par l'Histoire", Simone de Beauvoir entreprend, en 1943, un roman Tous les hommes sont mortels qu'elle situe dans la dialectique de son questionnement personnel. Frappée par l'interrogation de Georges Bataille dans L'Expérience intérieure: "Comment peut-on consentir à n'être pas tout?", elle reconnaît n'avoir pas réussi à mettre suffisamment en lumière ce dévorant espoir de Françoise dans L'Invitée⁸¹.

78 Simone de Beauvoir, Mémoires...., p. 190: "Le catholicisme m'avait persuadée de ne tenir aucun individu, fût-ce le plus déshérité, pour négligeable: tous avaient également le droit de réaliser ce que j'appelais leur essence éternelle".

79 Id., Pour une morale...., p. 12.

80 Id., Pyrrhus et Cinéas, coll. "Les essais XV", Paris, Gallimard, 1944, p. 105.

81 Id., La Force des choses, p. 75.

Fosca, son nouveau héros, rongé d'ambition et d'envie, prétend s'identifier à l'univers; mais il découvre "que le monde se résout en libertés individuelles, dont chacune est hors d'atteinte"⁸². Complémentaire de Françoise, Fosca sera aussi l'antithèse de Blomart, protagoniste du Sang des autres.

Alors que ce dernier se croyait responsable de tout, Fosca, au contraire, souffre de ne rien pouvoir. Insatiable, la fortune et la gloire ne lui suffisent pas, il convoite d'agir sur le cours du monde.

Simone invite donc ses lecteurs à "un long vagabondage autour de la mort"⁸³. Eprouvant à la fois avec acuité qu'elle est responsable et qu'elle ne peut rien, elle fait de cette impuissance un des principaux thèmes de son roman. Elle décrit la mort "non seulement comme une relation de chaque homme à tout, mais aussi comme le scandale de la solitude et de la séparation"⁸⁴. Son héros a bu, au Moyen-Age, l'élixir d'immortalité et, malgré de multiples tentatives, il ne peut plus mourir. Vingt ans après avoir écrit son roman, Simone en fait l'analyse et le situe dans l'ensemble de ses oeuvres. Elle identifie le thème dominant, à travers tout le livre, comme "le conflit du point de vue de la mort, de l'absolu, de

82 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 75.

83 Id., La Force de l'Age, p. 621.

84 Ibid., p. 622.

Sirius, avec celui de la vie, de l'individu, de la terre"⁸⁵. Si à vingt ans, elle a elle-même oscillé de l'un à l'autre, si dans Pyrrhus et Cinéas elle les a opposés, cette fois, c'est à travers l'Histoire qu'elle confronte le relatif et l'absolu.

Aux prises avec une victoire sur les bras, au lendemain de la bombe atomique, elle s'interroge sur le sens réel de ce triomphe: "Quelle est l'épaisseur vraie du présent"⁸⁶? La mort éclaire-t-elle le présent? Déjà, la lecture de Heidegger l'a amenée à contredire le philosophe: non, l'homme n'est pas un être-pour-la-mort. Elle défend:

Il ne faut pas dire avec Heidegger que le projet authentique de l'homme, c'est d'être pour mourir, que la mort est notre fin essentielle, qu'il n'y a pour l'homme d'autre choix qu'entre la fuite ou l'assomption de cette possibilité ultime. D'après Heidegger lui-même, il n'y a pas pour l'homme d'interiorité, sa subjectivité ne se révèle que par un engagement dans le monde objectif. Il n'y a choix que par un acte qui mord sur les choses: ce que l'homme choisit, c'est ce qu'il fait; or il ne fait pas sa mort, il ne la fonde pas: il est mortel.⁸⁷

Le pour heideggérien n'a donc pas de sens. Reprenant à son compte la logique de Sartre, elle insiste: "on n'est pas pour mourir, on est sans raison, sans fin"⁸⁸. Mais, puisque

85 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 75.

86 Ibid., p. 76.

87 Id., Pyrrhus et Cinéas, p. 61-62.

88 Ibid., p. 63.

l'homme à à être, il existe sous forme de projets qui sont des projets vers des fins singulières, non des projets vers la mort. La mort n'est pas le terme d'un projet, mais l'anéantissement de tout projet. Dans Le Deuxième Sexe, Simone soutient la même thèse que Gagnebin résume en ces termes:

La définition "l'homme est mortel" signifie tout autre chose qu'une simple vérité empirique; une des caractéristiques de notre destin, c'est que le mouvement de notre vie limitée donne un sens aux notions de passé et d'avenir, une valeur privilégiée à l'action et à l'engagement qui ne pourront se répéter indéfiniment: "Immortel, un existant ne serait plus ce que nous appelons un homme".⁸⁹

C'est donc autour de cette théorie fondamentale que Simone construit son roman. Nonobstant son apparente condition humaine, Fosca se situe hors du temps. Il se dévoue d'abord à sa ville natale de Carmona, il étend son rêve de puissance à l'ensemble de l'Italie puis au monde entier, en fortifiant l'empire de Charles-Quint. Fosca, l'immortel, découvre le tragique de son destin singulier au milieu d'hommes pressés de vivre et de réaliser des fins particulières durant leur vie limitée. Quant à lui, rien ne le presse, le temps n'est pas pour lui une raison impérieuse et immédiate d'agir. En devenant de plus en plus étranger aux hommes mortels, il découvre sa radicale solitude et son irréductible séparation:

⁸⁹ Laurent Gagnebin, Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence, préface de Simone de Beauvoir, Paris, Fishbacher, 1968, p. 80. La citation est tirée du Deuxième Sexe, tome I, Les faits et les mythes, Paris, Gallimard, 1949, p. 40.

C'était peut-être cela qui me séparait d'eux le plus irrémédiablement: ils vivaient tendus vers un avenir où s'accompliraient tous leurs efforts présents. Et pour moi l'avenir était un temps étranger, détesté, [...] perdu et inutile.⁹⁰

L'orgueil particulariste incarné dans Fosca vise à rassembler le monde entier, mais le relatif s'impose à lui. Simone pose elle-même le problème dans son autocritique: "Comment totaliser l'humanité si chaque homme est unique"⁹¹? Fosca est bientôt effrayé par les massacres qu'entraîne la recherche du Bien universel et il en arrive à douter de ce même Bien. Simone a voulu lui faire constater que l'univers n'est nulle part. Ce sont des hommes à jamais divisés qu'il retrouve partout et il renonce à les gouverner. C'est effectivement la liberté absolue de chacun qu'il entrevoit et sa conviction est ferme. Simone le cite: "On ne peut rien pour les hommes; leur bien ne dépend que d'eux-mêmes... Ce n'est pas le bonheur qu'ils veulent: ils veulent vivre. On ne peut rien pour eux, ni contre eux; on ne peut rien"⁹².

Ce n'est pas sans raison que Simone a choisi la fin du Moyen-Age et le début du XVI^e siècle pour situer la malheureuse expérience de Fosca. Le pessimisme de cette époque ressemble

⁹⁰ Simone de Beauvoir, Tous les hommes sont mortels, Paris, Gallimard, 1946, p. 308.

⁹¹ Id., La Force des choses, p. 76.

⁹² Ibid. Simone cite Fosca dans Tous les hommes...., p. 233.

à celui que vit Simone, "alors que sur les champs de batailles, dans les camps, dans les villes bombardées, elle [l'histoire] avait multiplié les horreurs du passé"⁹³. Le romantisme et le moralisme contrebalancent ce pessimisme, compte tenu des circonstances que Simone a vécues et qu'elle commente: »

Nos amis morts dans la résistance, tous ces résistants devenus par leur mort nos amis, leur action avait servi à peu de chose, ou même à rien; il fallait admettre que leurs vies s'étaient donné leur propre justification; il fallait croire à la valeur d'un dévouement, d'une fièvre, d'un orgueil, d'un espoir. J'y crois encore. Mais la dispersion des hommes interdit-elle à l'humanité toute conquête collective? C'est une autre question.⁹⁴

Nous soulignerons également, toujours selon le commentaire même de Madame de Beauvoir, que c'est d'abord avec les yeux du politique que Fosca considère le monde. Il est fasciné par les formes: cité, nations, royaumes, univers⁹⁵. Ensuite seulement, il lui donne un contenu, les hommes qu'il veut gouverner du dehors, en démiurge. Mais la réalité s'impose à lui: les hommes sont libres et souverains. On ne peut

⁹³ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 76.

⁹⁴ Ibid., p. 77. Dans Pyrrhus et Cinéas, p. 277-278, elle soutient: "Rien ne nous permet d'affirmer que l'humanité ne s'éteindra jamais; nous savons que l'homme est mortel, mais non que l'humanité doit mourir. Et si elle ne meurt pas, elle ne cessera jamais en aucun pallier, elle ne cessera d'être un perpétuel dépassement d'elle-même".

⁹⁵ Ibid. Simone décrit le politicien de carrière de la même façon dans L'existentialisme....., p. 58-59.

disposer d'eux, on peut cependant les servir. Trop las pour leur garder de l'amitié, il démissionne. Simone explique alors que "sa défection ne refuse pas à l'Histoire son sens: elle indique seulement que la rupture des générations est nécessaire pour aller de l'avant"⁹⁶.

Par le mythe de l'unité, tel qu'incarné en Fosca, Simone déclare vouloir s'attaquer à l'illusion qu'entretiennent les communistes quand, après Hegel, ils "parlent de l'Humanité et de son avenir comme d'une individualité monolithique"⁹⁷. Une seule conscience ne peut encaisser tous les malheurs de l'Histoire. Elle ne saurait non plus en garder la mémoire, sans sombrer dans le désespoir. Le renouvellement de la vie de père en fils, s'il évacue le malheur imposé à Fosca par son immortalité, implique la douleur de la séparation. Les ambitions des hommes du XVIIIe siècle, si elles se réalisent au XXe siècle, ne comptent plus pour les morts qui auraient désiré en recueillir les fruits. Fosca, au contraire des mortels, entraîné dans la course des siècles, pense à la femme qu'il a aimée cent ans plus tôt. Il constate que ce qui arrive aujourd'hui correspond exactement à ce qu'elle voulait, mais ne correspond pas du tout à ce qu'elle aurait voulu. Cette découverte achève sa déroute. Il est condamné à vivre

⁹⁶ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 77.

⁹⁷ Ibid.

l'éternelle impossibilité de créer un lien vivant entre les siècles "puisqu'ils ne se dépassent qu'en se reniant"⁹⁸. Son destin le voue à l'intolérable infidélité envers les personnes qu'il a aimées. Marianne, l'une de celles-là aura raison de lui dire: "Pas un instant tu n'as été mon semblable. Tout était faux [...] nous ne souffrons pas dans le même temps et tu m'aimes du fond d'un autre monde"⁹⁹. Immortel, Fosca s'égare dans le temps: "Cela va donc recommencer? Cela va donc continuer? Continuer à recommencer jour après jour, toujours, toujours? [...] il y avait toujours des routes, des routes qui ne menaient nulle part"¹⁰⁰. En lui, "l'éternité rejoint le présent, c'est la même facticité nue, la même intériorité vide"¹⁰¹.

Après avoir connu et satisfait tous les désirs, après avoir élargi ses ambitions politiques à la dimension de l'univers, désabusé, perdu dans le temps et sur la terre, il est incapable de se saisir; à ses yeux, il n'est plus qu'un "moucheron"¹⁰², un peu "d'écume"¹⁰³, un "brin d'herbe"¹⁰⁴, une

98 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 77-78.

99 Id., Tous les hommes....., p. 317.

100 Ibid., p. 364.

101 Id., Pyrrhus et Cinéas, p. 33.

102 Id., Tous les hommes....., p. 47; 389.

103 Ibid., p. 65; 389.

104 Ibid., p. 78; 389.

quelconque "fourmi"¹⁰⁵. Il ne peut rien partager de durable avec personne. Tous mourront alors qu'il continuera à errer par le monde. Son immortalité l'exclut du rang des hommes. Marianne agonisante lui murmure: "Toute seule! Tu me laisses partir toute seule"¹⁰⁶. Nous nous accordons à déduire avec Gagnebin: "La mort est par excellence, tout comme l'éternité fixe de Fosca 'le scandale de la solitude et de la séparation'; les extrêmes se touchent"¹⁰⁷.

Dans ce commentaire de Tous les hommes sont mortels, Simone de Beauvoir trace le portrait de l'irréel et inauthentique Fosca et le situe dans l'évolution de sa propre pensée:

Fosca est le lieu maudit de l'oubli et de la trahison; j'avais cruellement éprouvé mon impuissance à saisir d'aucune manière la mort des autres; toutes les absences sont contredites par l'immuable plénitude du monde. Dans mon second roman, Blomart se demande à propos d'un camarade tué à vingt ans: "Qui n'a-t-il pas été?"; Fosca s'interroge à propos d'une femme aimée: "Où n'est-elle pas?" A plusieurs reprises je lui ai prêté cette phrase qui revient aussi une fois dans les Mandarins: "Les morts étaient morts; les vivants vivaient." Il ne peut pas même caresser l'espoir de se souvenir toujours: ce mot pour lui n'a pas de sens. Tous ses rapports avec les hommes en sont pervertis; il n'atteint jamais dans leur vérité l'amour ni l'amitié puisque la base de notre fraternité, c'est que nous mourons tous: seul un être éphémère est capable de trouver l'absolu dans le temps. La beauté ne saurait exister pour Fosca, ni aucune des valeurs vivantes que fonde la finitude humaine.¹⁰⁸

105 Simone de Beauvoir, Tous les hommes...., p. 359; 389.

106 Ibid., p. 295.

107 Laurent Gagnebin, op. cit., p. 82-83. La citation est tirée de La Force de l'Age, p. 701.

108 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 78.

Dans Tous les hommes sont mortels, toujours, Régine incarnée, croyons-nous, le goût de l'absolu qu'a connu Simone dans son enfance et dans son adolescence. L'écrivain fait dire à un ami de Régine: "Il y a quelque chose de tragique en vous ... Votre goût de l'absolu. Vous êtes faite pour croire en Dieu et pour entrer au couvent". Ce à quoi l'héroïne répond: "Il y a trop d'élus. Trop de saintes. Il aurait fallu que Dieu n'aimât que moi"¹⁰⁹. Pour Régine, le substitut de Dieu, c'est Fosca.

C'est ainsi qu'"avide de dominer ses semblables et révoltée contre toutes les limites: la gloire des autres, sa propre mort", désireuse de devenir l'Unique, si éprise d'elle-même qu'elle veut assurer sa survie dans le cœur immortel de Fosca, Régine se fait à jamais et exclusivement aimer de lui. Mais ce mort-vivant revêtu de l'immortalité, qui tue en lui-même toute vie, ne peut davantage pour les autres. Sous ce "regard qui dévaste l'univers", Régine se dissout; ses entreprises, ses vertus ne sont, somme toute, qu'un vain effort pour être identique à celui de tous les autres hommes mortels. Elle sombre alors dans la folie. Simone fait l'association:

109 Simone de Beauvoir, Tous les hommes...., p. 80.

C'est le regard de Dieu, tel que je le refusai à quinze ans, le regard de Celui qui transcende et nivelle tout, qui sait tout, peut tout, et change l'homme en ver de terre. Ceux qu'il approche, Fosca leur vole le monde, sans réciprocité; il les jette dans la désolante indifférence de l'éternité.¹¹⁰

Dans ce monde sans Dieu, Simone a laissé entrevoir le salut à Régine: "Il lui aurait fallu s'agripper à sa finitude"¹¹¹. Elle n'a pas eu la force de s'y arrêter. Un autre des héros de Tous les hommes sont mortels, Armand affronte cependant le regard de Fosca sans en être pétrifié. C'est, explique Simone, "qu'il est engagé corps et âme dans son époque"¹¹². Il a compris, en homme mortel, que "notre mort est en nous [...] comme le sens de notre vie"¹¹³.

2. Engagement et salut collectif.

Déjà, dans Le Sang des autres, accueilli par les Parisiens comme un roman de la Résistance, le problème de la

¹¹⁰ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 78. Dans Tous les hommes sont mortels, p. 20, Simone, comme narratrice, reconstitue le portrait du Dieu-Miroir de son enfance. Elle conclut en parlant de Régine: "Dieu aimait tous les hommes, elle ne pouvait pas se satisfaire de cette bienveillance indistincte; elle avait cessé de croire en lui. Je n'ai pas besoin de lui, pensa-t-elle en relevant la tête. Blâmée, honnie, réprouvée, qu'importe si moi je me suis fidèle? Je me serai fidèle; je ne me ferai pas défaut. Je les obligerai à m'admirer si passionnément que chacun de mes gestes leur deviendra sacré. Un jour, je sentirai l'auréole sur ma tête".

¹¹¹ Ibid., p. 79.

¹¹² Ibid., p. 474.

¹¹³ Ibid.

responsabilité et de l'engagement politique avait surgi. Hélène avait alors choisi d'assumer sa vie en l'engageant dans l'action sanglante de la Résistance. Morte sous le feu de l'attaque, elle reste cependant vivante par sa liberté, par ses projets qui empiètent sur l'existence des vivants. A jamais, elle est entrée dans l'existence de Blomart; jamais plus elle ne quittera la conscience des camarades avec qui et pour qui elle a engagé sa vie même. En militant dans un combat collectif en vue de la libération de tous, elle se sauve doublement. Sauvée à ses yeux en fondant sa vie, elle lui donne un sens et la justifie par sa propre mort. Elle ne se sauve pourtant pas seule: dans le mouvement collectif d'engagement, ce sont tous les résistants qui assument leur existence et lui donnent un sens. S'ils répondent de leurs actes devant leur conscience, Hélène est incluse dans cette collectivité qui justifie son agir. Si Hélène survit dans le coeur de Blomart, elle survit aussi dans l'effort commun de tous les autres engagés à la même cause.

Le sens de l'engagement qu'entrevoit Simone de Beauvoir, au lendemain de la guerre, en 1945, ne revêt pas pour elle cette forme de militantisme. Intellectuelle, c'est dans l'ordre de ses possibilités qu'elle décide de lutter. Sa recherche de salut ne se concentre plus uniquement sur la justification de sa vie et dans l'assurance d'une certaine survie par la littérature, mais elle s'élargit à la dimension de

collectivités précises. Elle récriminera au nom de tous les opprimés, au nom de ses semblables. Avec les contestataires, elle dénoncera les injustices sociales, les torts causés aux ouvriers, les oppressions exercées sur des individus ou sur des peuples.

a) L'engagement politique.

En 1941, avec le retour de Sartre d'un Stalag allemand, l'orientation nouvelle se dessinait, comme l'affirme Simone: "S'il était revenu à Paris, ce n'était pas pour jouir des douceurs de la liberté, mais pour agir"¹¹⁴. Ensemble ils s'étaient ralliés à un groupe d'intellectuels pour constituer le mouvement Socialisme et Liberté. Ils souhaitaient renouveler la pensée de la gauche démocratique. Simone déplore qu'ils fussent alors réduits à l'écriture, "unique forme de résistance qui leur fut accessible"¹¹⁵. Le groupe connut l'échec.

Deux ans plus tard, la véritable résistance intellectuelle s'organise et avec la Libération, ils décident de prolonger la Résistance en Révolution, dans le sens d'une réforme radicale des structures sociales. C'est Combat, dirigé par Camus, qui exprimait leurs espoirs en affichant leur devise.

¹¹⁴ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 553.

¹¹⁵ Ibid., p. 577.

"de la Résistance en Révolution"¹¹⁶. Simone sait que son sort est désormais lié à celui de tous.

Les rigueurs et la chaleur de la camaraderie les conduisent elle et Sartre, à lier ensemble individualisme et collectivité au lieu de les opposer comme ils l'avaient fait dans *Socialisme et Liberté*¹¹⁷. En se reliant aux hommes, ils n'ignorent pas que leur rapport au prolétariat les met radicalement en question¹¹⁸. Le réalisme leur enseigne que c'est par les yeux des exploités qu'il leur faut apprendre ce qui en est: si les prolétaires rejettent leur présence, elle et Sartre se retrouveront enfermés dans leur singularité de petits-bourgeois. Il importe donc d'agir. Pour sauver leur liberté en "situation", ils doivent réduire le fossé qui existe entre leur philosophie et l'histoire; ils doivent aussi concilier l'histoire et la morale. Simone affirme que sur le plan politique, Sartre "pensait que les sympathisants avaient à jouer à l'intérieur du P.C. le rôle qu'à l'intérieur des autres partis assume l'opposition: soutenir tout en critiquant"¹¹⁹. Fondamentalement, il voulait, contre un certain marxisme que professait le P.C., sauver la dimension humaine

116 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 14.

117 Ibid., p. 16.

118 Ibid., p. 17.

119 Ibid., p. 18.

de l'homme.

En 1945, quand il faut relever l'industrie et réorganiser la vie quotidienne, l'engagement réunit toutes les factions de toutes tendances: "Gaullistes, communistes, catholiques, marxistes fraternisent"¹²⁰. Simone rapporte les propos que tient Camus dans Combat: La politique "est l'adresse directe de l'homme à d'autres hommes"¹²¹. Déjà, dans un essai, elle avait départagé le travail de l'homme politique et celui de l'intellectuel. En ce qui concerne le premier, elle avait décrit:

Dans chaque nouvelle situation, il faut qu'à nouveau il s'interroge sur ses fins, qu'il les choisisse et les justifie sans secours. Mais précisément c'est dans ce libre engagement que réside la morale. ... Le politique qui a l'audace de choisir ses fins et les atteindre sans se laisser arrêter par aucun tabou affirme la prééminence de l'avenir sur le passé; il affirme l'indépendance du sujet par rapport à la prétendue objectivité des valeurs toutes faites, il s'affirme comme transcendance et comme liberté; il est plus authentiquement moral que le théoricien qui prétend asservir l'homme à des principes abstraits.¹²²

Et encore, Simone insiste sur l'aspect moral, l'homme ne vit pas seul:

¹²⁰ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 18.

¹²¹ Ibid., p. 14.

¹²² Id., L'existentialisme...., p. 80.

Etre moral, c'est chercher à fonder son être, à faire passer au nécessaire notre existence contingente; mais l'être de l'homme est "un être dans le monde"; il est indissolublement lié à ce monde qu'il habite, sans lequel il ne peut exister ni même se définir; il y est lié par des actes et ce sont ces actes qu'il faut justifier. Tout acte étant le dépassement d'une situation concrète et singulière, on devra chaque fois inventer à neuf un mode d'action qui porte en soi sa justification.¹²³

Quant au second, à l'intellectuel, après avoir considéré le passé et les intellectuels de son temps, Simone croit que, s'ils donnaient tant de prise aux critiques, c'est en partie parce qu'ils refusent l'alibi que fournissent aux politiciens bourgeois les prétendues lois économiques; "ils assumaient la responsabilité de tout ce qui advenait au pays"¹²⁴.

En termes clairs, Simone explicite la pensée de Sartre, devenue la sienne:

L'intellectuel [de gauche] n'a pas à ses yeux le même rôle que le politique; il doit, non certes juger l'entreprise d'après des règles morales qui lui sont extérieures, mais veiller à ce qu'elle ne contredise pas dans son développement ses principes et sa fin. Si les méthodes policières d'un pays socialiste compromettaient le socialisme, il fallait les dénoncer.¹²⁵

C'est ainsi que Sartre convient de publier et de commenter le code soviétique récemment découvert dans le numéro de décembre 1946 des Temps Modernes. Devancé par le Figaro

123 Simone de Beauvoir, L'existentialisme...., p. 81.

124 Id., La Force des choses, p. 219.

125 Ibid.

littéraire, il ne dénonce pas moins "l'internement administratif", les arrestations et les déportations arbitraires qui sévissent en URSS¹²⁶. Le groupe d'intellectuels ne se prononcera cependant qu'en 1957, sur l'impossibilité pour l'un d'entre eux de devenir fonctionnaire.

Le cas de Malraux leur en fournit l'occasion:

L'intellectuel peut être d'accord avec un régime; mais - sauf dans les pays sous-développés qui manquent de cadres - il ne doit jamais accepter une fonction de technicien comme le fait Malraux. Il doit demeurer, même s'il appuie le gouvernement, du côté de la contestation, de la critique, autrement dit, penser non effectuer. Et ceci dit, mille questions se poseront à lui; mais son rôle ne se confond pas avec celui des dirigeants; la division des tâches est infiniment souhaitable.¹²⁷

A cet égard, Simone pose au politique l'obligation certaine d'une morale authentique réaliste, c'est-à-dire l'action concrète qui cherche à se justifier:

Puisque le politicien ne peut éviter de s'interroger sur la justification de ses actes, puisque une politique n'est valable que si ses fins en sont librement choisies, morale et politique nous apparaissent confondues. L'homme est un, le monde qui l'habite est un, et dans l'action qu'il déploie à travers le monde il s'engage dans sa totalité.¹²⁸

126 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 220.

127 Ibid., p. 427.

128 Id., L'existentialisme...., p. 84. Id., La Femme rompue, L'âge de discrétion, Monologue, Paris, Gallimard, 1967, p. 33. Le fils, Philippe, qui accepte un poste au ministère de la Culture après avoir pris de gros risques pendant la guerre d'Algérie, est considéré comme un traître par ses parents.

En ce sens, Simone et Sartre seront toujours révolutionnaires "purs", d'éternels opposants. En s'alignant par principe avec le plus démuné, en endossant sa cause, ils se situent à jamais contre les dirigeants. Somme toute, s'ils optent pour le socialisme prolétarien, pour un marxisme vivant, c'est qu'ils veulent faire prévaloir le bien général sur les intérêts particuliers. Ils ne peuvent alors donner leur appui à un régime au pouvoir comme d'ailleurs, ils se vouent à n'adhérer jamais à aucun parti politique d'une façon inconditionnelle. Leur rôle déborde celui que leur avait donné la littérature, de dévoiler le monde. Ils doivent maintenant crier la vérité du monde, arracher les masques, dénoncer les causes du mal dans notre société, soutenir la révolte des leurs.

Par son refus de signer la seconde pétition en faveur de Brasillach, Simone veut engager sa responsabilité et dénoncer les horreurs inhumaines de la guerre. Au plan de l'écriture, elle n'est pas moins exigeante et se dit d'accord avec Simone Weil qui réclamait, une dizaine d'années plus tôt, qu'on traduisit devant un tribunal ceux qui se servent de l'écriture pour mentir aux hommes¹²⁹.

Les actions concrètes de Simone de Beauvoir seront plus nombreuses au plan de l'écriture, comme nous le verrons

129 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 33.

dans la troisième partie de cette section. Sa participation aux Temps Modernes en tant que co-fondatrice avec Sartre et quelques amis à l'automne de 1944 en plus de livrer le nouveau monde de valeurs de l'existentialisme athée, favorise l'attaque sur le vif du quotidien. Ensemble, ils veulent saisir l'actualité au vol. Simone y présente en mai, juin, juillet 1955, ses essais qui seront publiés dans un livre intitulé Privilèges. Elle y fait particulièrement une analyse impitoyable des contradictions qui rendent ridicule et stérile la pensée politique de la droite. De plus, cette possibilité qu'ils se donnaient de pouvoir répondre sur le champ à leurs adversaires fait dire à Simone que "leurs polémiques d'intellectuels avaient l'intimité, l'urgence et la chaleur des querelles de famille"¹³⁰.

En 1945, Simone se reconnaît proche des communistes, à cause de son horreur de ce qu'ils combattent. Cependant, fidèle à sa mission d'intellectuelle engagée, même si elle a pris parti pour Thorès contre de Gaulle, elle confirme: "J'aimais trop la vérité pour ne pas exiger de pouvoir librement la chercher: je ne serais jamais entrée au P.C."¹³¹. Elle savait désormais que le cours du monde serait la texture

¹³⁰ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 60. P. 14 et 19, elle parle de ce caractère familial du groupe de résistants.

¹³¹ Ibid., p. 58.

de sa vie. Elle en suit avec attention le mouvement et même si elle avoue son manque d'information sur certaines situations politiques, elle se sent obligée de prendre position. Liée au monde, elle considère qu'il vaut mieux commettre quelques erreurs que de se résigner à un silence qui prêterait flanc à une interprétation de lâcheté ou d'acquiescement.

La position politique de Simone et de Sartre est sensiblement la même. Concernant le capitalisme, l'impérialisme et le colonialisme, il leur "fallait les combattre dans leurs écrits et si possible par des actes"¹³². Mais Simone ne milite que sporadiquement avec les masses et sur un plan strictement politique. L'énumération modeste qu'elle fait de ses participations - congrès d'Helsinki signatures de manifestes, meetings, etc. - laisse entendre que c'est avant tout dans son oeuvre qu'elle veut s'engager pour la défense des sans voix, des faibles, des opprimés.

A cette époque, Simone est impressionnée par certains assassinats qu'elle décrit avec horreur. Elle note un "crime existentialiste"¹³³ sans doute ainsi appelé à cause du lien d'amitié qui liait à Sartre un de ses anciens élèves qui avait trouvé un ami mort, une balle dans la tête, le corps à demi brûlé au phosphore. Les assassinats politiques ne la

¹³² Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 36.

¹³³ Ibid., p. 120. Simone s'inspire de ce meurtre dans Les Mandarins. Sézenac est tué de la même façon, p. 563.

révoltent pas moins et le mensonge dont se servent les journaux officiels pour les camoufler l'indigne. Ils rapportent des "suicides" qui s'apparentent au cas de Larbi Ben Mihidi, "trouvé pendu à un barreau de sa fenêtre, mains et pieds liés"¹³⁴.

Favorable au F.L.N., Simone se sent complice de ses compatriotes qui multiplient les crimes et qui retardent l'indépendance de l'Algérie. Par contre, elle ne dissimule pas sa joie quand d'autres Français, engagés ceux-là, dénoncent les méthodes de l'armée française et se solidarisent avec le peuple algérien: des médecins, des professeurs, des prêtres "venaient en aide au F.L.N.". Avec la gauche française, elle mène contre la torture une campagne qui fait tant de bruit que le gouvernement crée une "Commission de sauvegarde" derrière laquelle, commente amèrement Simone, il s'abrite. Désireuse de faire toute la vérité sur les "regroupements"¹³⁵ opérés en Algérie par son gouvernement, celle-ci en appelle aux dénonciations de Mgr Rhodain, de missionnaires, de jeunes prêtres, d'étudiants torturés. A Paris, elle intervient dans

¹³⁴ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 390.

¹³⁵ Ibid., p. 479. Elle interprète: Puisque l'A.L.N. était dans le peuple comme un poisson dans l'eau, il fallait enlever l'eau: vider les mechta et les douars, brûler les terres et rassembler les paysans, sous le contrôle de l'armée, derrière des barbelés". L'enquête menée par Mgr Rhodain estime à plus de 1 500 000 le nombre des regroupés, en général des femmes et des enfants.

les meetings. Dégoûtée, elle proteste: "le présent me gâchait le passé". Les voyages dans son pays ne l'enchantent plus:

Désormais, la fierté des automnes, je la vécus dans l'humiliation, la douceur de l'été naissant, dans l'amertume. Il arrive encore que la grâce d'un paysage me prenne à la gorge, mais comme un amour trahi, comme un sourire qui ment. Chaque nuit, quand je me couchais, je craignais le sommeil, des cauchemars la traversaient et au réveil j'avais froid.¹³⁶

A l'automne 1959, la vérité éclate au grand jour: l'existence des camps d'internement, de transit, de ~~tri~~, où des hommes sont enfermés par décision arbitraire de la police ou de l'armée, où on les torturait, physiquement et psychologiquement, jusqu'à la mort ou jusqu'à la folie. Si le gouvernement français tolère¹³⁷ toute cette barbarie, il se montre par contre généreux quand des inondations firent à Madagascar cent mille sinistrés. Simone fulmine: "On aime mieux s'émouvoir sur une catastrophe naturelle que sur des crimes dont on est complice"¹³⁸.

Parce que ~~la~~ vie des Musulmans ne compte pas moins à ses yeux que celle de ses compatriotes, elle dénonce l'énorme disproportion entre les pertes françaises et le nombre des

¹³⁶ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 479.

¹³⁷ Id., Tout compte...., p. 175. Elle soutient que "le gouvernement de De Gaulle a systématiquement couvert la torture et fait mourir des hommes par milliers dans les camps de concentration".

¹³⁸ Id., La Force des choses, p. 481.

adversaires massacrés qui "rend écoeurant le chantage au sang français"¹³⁹. Désireuse de demeurer solidaire de la gauche qui a échoué dans son entreprise de mener dans la légalité un combat efficace, soucieuse de rester fidèle à ses convictions anticolonialistes et de briser toute complicité avec cette guerre, elle reconnaît finalement que l'action clandestine apparaît comme la seule issue. Obligée de retourner à sa vocation fondamentale, Simone ne veut pourtant pas tricher: "Je ne suis pas une femme d'action"¹⁴⁰. Sa raison de vivre, c'est d'écrire. Pour le reste, elle se contente de rendre, à l'occasion, des services.

Cependant, le 13 février 1962, elle défile, sur la place de la République, derrière les cinq victimes de la manifestation anti-O.A.S. Les syndicats ont décidé de faire de l'enterrement une manifestation massive que le gouvernement se voit contraint d'autoriser: sept cent mille personnes ont quitté leur travail ou leurs études pour former ce cortège serré dans la ville en grève. Simone commente:

¹³⁹ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 484.

¹⁴⁰ Ibid.

Silencieuses, disciplinées, ces masses lui [au gouvernement] démontraient qu'elles n'usaient pas de leur liberté pour mettre Paris à feu et à sang et que, si la police ne les matraquait pas, personne n'était étouffé ni piétiné ... Nous allions, transis, réchauffés par cette énorme présence, autour de nous. J'espérais que pour les parents des victimes, elle était un secours, qu'elle donnait un sens à leur deuil. Pour les morts, cette apothéose était aussi abrupte que la mort même. Un bel enterrement en général toute une vie l'a préparé si bien que, d'une certaine manière, le défunt y est présent. En ce cas-ci, non. Même de cet envers de leur absence, ils étaient absents.¹⁴¹

Son engagement politique, Simone le concrétise particulièrement lors des événements de mai 1968 qui la concernent aussi même si elle n'est pas professeur. Elle exprime sa solidarité avec les étudiants: "Jeunes, vieux, tout le monde fraternisait"¹⁴². Elle ne se détache pas pour autant du problème algérien¹⁴³: elle signe le manifeste des 121 et préside le Comité constitué pour la défense de Djamila Boupacha. Ce qu'en tout temps Simone recherche, c'est de sauver l'homme, de sauver tous les hommes, leur redonner leur liberté. Puisqu'ils sont solidaires du fait qu'ils sont tous mortels, leur salut commun ne se réalisera que dans la fraternité, dans ce rapport de réciprocité établi entre les consciences engagées dans une même lutte ouverte sur l'avenir.

¹⁴¹ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 644.

¹⁴² Ibid., p. 471.

¹⁴³ Ibid., p. 603.

L'engagement politique de Simone de Beauvoir n'a pas d'autre fin: il réaffirme le caractère souverain de l'homme dont le salut, tout entier terrestre, n'est autre qu'une conscience de plus en plus approfondie de sa relation fraternelle. Tous mortels, les hommes sont aussi tous libres et partant engagés à accroître leur emprise sur le monde. Dès lors, chacun doit assumer sa vérité, en reconnaissant sa finitude comme aussi l'ambiguïté de sa condition.

L'engagement politique qui n'est qu'une modalité de l'engagement existentiel nous apparaît cependant comme une modalité privilégiée, puisque par elle, chacun décide explicitement du lien qui relie son existence à celle d'autrui, et d'une façon plus abstraite, chacun pose la liaison de toutes les existences entre elles, même si cette liaison prend la forme d'une lutte.

b) Littérature et engagement.

La Force des choses que G. Hourdin oppose à "la force de Dieu"¹⁴⁴, nous situe à la fois dans le grand mouvement d'engagement collectif et dans l'aventure toute récente de l'existentialisme athée. Avec G. Hourdin¹⁴⁵, Serge

¹⁴⁴ Georges Hourdin, "La Force de Dieu, à propos de la Force des choses", dans Signes du Temps, no 3, décembre 1963, p. 37-39. Dans le sens de cette opposition, l'auteur s'interroge sur l'aveu final de Simone de Beauvoir: "J'ai été flouée".

¹⁴⁵ Id., Simone de Beauvoir et la liberté, coll. Tout le monde en parle, Paris, Cerf, 1962, p. 87.

Julienne-Caffié¹⁴⁶, Laurent Gagnebin¹⁴⁷, de même qu'avec Jeanson¹⁴⁸, nous croyons que l'évolution de Simone de Beauvoir s'est volontairement maintenue dans un monde sans Dieu. Dès lors, le salut que recherche celle-ci n'a donc aucune connotation avec le salut chrétien; il s'agit plutôt, vis-à-vis de la religion, d'une valeur de remplacement qui consiste à sauver l'homme de lui-même et des autres, à remettre l'homme à lui-même en l'obligeant d'assumer sa liberté et sa responsabilité.

Puisque la mort, aux yeux de Simone, est le retour de l'homme au néant, il n'y a rien à espérer d'un au-delà devenu, pour elle, imaginaire. Il s'agit avant tout de récupérer sa vie, de sauver le malheur du désespoir, le passé du néant, le singulier du collectif, l'humain de toutes les technocraties. Cela, elle ne le croit possible que par le pouvoir des mots¹⁴⁹.

Sans rejeter toute forme de militantisme, Simone entrevoit surtout son action politique au niveau de la littérature qu'elle considère comme une activité "exercée par des hommes, pour des hommes, en vue de leur dévoiler le monde, ce dévoilement

¹⁴⁶ S. Julienne-Caffié, Simone de Beauvoir, coll. "La Bibliothèque idéale", Paris, Gallimard, 1966, p. 142.

¹⁴⁷ Laurent Gagnebin, op. cit., p. 175.

¹⁴⁸ Francis Jeanson, Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre, Paris, Seuil, 1966, p. 204; 240.

¹⁴⁹ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 282.

étant une action"¹⁵⁰. Mais, et nous insistons avec elle, pour Simone, "chaque homme est fait de tous les hommes et il ne se comprend qu'à travers eux, il ne les comprend qu'à travers ce qu'il livre d'eux et à travers lui-même éclairé par eux"¹⁵¹. La tâche de l'écrivain est donc de rendre les hommes transparents les uns aux autres dans ce qu'ils ont de plus opaque.

Si elle reconnaît les diverses tâches, celle de l'action, celle de la technique comme aussi celle de la politique, Simone de Beauvoir précise que celle de l'écrivain consiste particulièrement à

Sauvegarder contre les technocraties et contre les bureaucraties ce qu'il y a d'humain dans l'homme, livrer le monde dans sa dimension humaine, c'est-à-dire en tant qu'il se dévoile à des individus à la fois liés entre eux et séparés.¹⁵²

Francis Jeanson résume, en partie, ce contexte d'humanisme athée dans lequel évolue Simone:

¹⁵⁰ Simone de Beauvoir, Que peut la littérature?, coll. L'Inédit, 10.18, Paris, Gallimard, 1965, p. 73.

¹⁵¹ Ibid., p. 92.

¹⁵² Ibid.

Cet écrivain est une femme vivante: une femme qui a su exorciser, en écrivant, sa passion quasi démoniaque de l'autonomie, c'est-à-dire d'une absolue souveraineté; une femme qui a voulu sans relâche mériter de vivre libre et de pouvoir librement s'exprimer. Ce n'est ni au jugement de Dieu ni à celui d'une abstraite postérité qu'elle s'en est remise, mais bien à ses contemporains eux-mêmes, dans cette recherche de son propre "salut"; et c'est le fruit d'un vrai travail sur soi (sur sa pensée comme sur sa vie) qu'elle n'a cessé de leur proposer, à ses risques et périls.¹⁵³

Le malheur, que l'absence de Sartre mobilisé en 1939, lui a fait personnellement découvrir, aide à faire comprendre à Simone l'importance du jeu politique. Elle se met à regarder et à dire ce monde de souffrance dans lequel elle vit. Alors seulement, elle saisit la vérité de la condition humaine et elle conclut:

Mon espèce est constituée, aux deux tiers, par des larves, trop faibles pour la révolte, qui traînent de la naissance à la mort un désespoir crépusculaire. Dans mes rêves reviennent depuis ma jeunesse des objets, inertes en apparence, mais où loge une souffrance; les aiguilles d'une montre se mettent à galoper, mues non plus par un mécanisme, mais par un désordre organique, caché et affreux; un morceau de bois saigne sous la hache, dans un instant un être ignoblement mutilé va se découvrir sous la carapace ligneuse. Je retrouve tout éveillée ce cauchemar si j'évoque les squelettes animés de Calcutta ou ces petites outres à face humaine: des enfants sous-alimentés. Là seulement je frôle l'infini: c'est l'absence de tout, et elle est consciente. Ils mourront et rien d'autre n'aura été. Le néant m'effraie moins que l'absolu du malheur.¹⁵⁴

153 Francis Jeanson, op. cit., p. 204.

154 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 682-683.



Le silence n'a plus sa place. Simone s'engage plus profondément dans son projet fondamental de connaître et de dire cette réalité du monde¹⁵⁵, la seule qui compte, à ses yeux. Elle n'entrevoit comme salut que la communication qui puisse conduire à la fraternité, unique espoir des hommes comme aussi unique remède à l'impérialisme des consciences. L'individu engagé dans son époque, celui qui tente d'influencer l'histoire, qui exprime une indignation ou qui déclenche une révolte, celui-là crée avec le monde des liens beaucoup plus riches et beaucoup plus profonds que celui qui se retire à l'écart du monde, dans sa tour d'ivoire. Ce n'est pas en vain que Simone écrit: "Un écrivain ne peut intéresser qu'à ce qui l'intéresse vraiment"¹⁵⁶.

La démystification des consciences, c'est ce qui l'intéresse avant tout pour sauver les hommes de l'enlèvement, des leurres, de l'irresponsabilité. Tout ce qui dissimule la réalité sous de fallacieux et séduisants appels, les aveuglantes promesses d'un progrès toujours à venir qui masquent le sens tragique de la vie pour le transformer en illusion chimérique, il faut le démystifier. Pour connaître la vérité, il faut la regarder en face, c'est ce que Simone tente de rendre possible à tous les hommes, ses frères.

¹⁵⁵ Simone de Beauvoir, La longue marche, essai sur la Chine, Paris, Gallimard, 1957, p. 290.

¹⁵⁶ Id., Que peut la littérature?, p. 87.

En liaison étroite avec son époque, Simone collabore à la fondation des Temps Modernes. Partant du principe que "tout en ce monde est un signe qui renvoie à tout"¹⁵⁷, elle et ses collègues se mettent à la recherche de faits révélateurs ou anodins susceptibles d'éveiller les consciences. Par le choix des articles comme aussi par l'orientation des textes, ils espèrent influencer leurs contemporains. La communication leur devient facile: "On peut, presque aussi rapidement que dans une correspondance privée, s'adresser à des amis, réfuter des adversaires"¹⁵⁸.

A propos de son oeuvre, Simone ne s'explique pas autrement. Quelle que soit la forme littéraire empruntée, c'est toujours ce qu'elle a saisi à travers sa propre vie, ce qu'elle a décelé de son expérience à travers le monde qu'elle communique:

Mes essais reflètent mes options pratiques et mes certitudes intellectuelles; mes romans, l'étonnement où me jette, en gros et dans ses détails, notre condition humaine. Ils correspondent à deux ordres d'expérience qu'on ne saurait communiquer de la même manière. Les unes et les autres ont pour moi autant d'importance et d'authenticité.¹⁵⁹

Lui reproche-t-on d'être trop tranchante dans ses essais, elle réplique que "si on veut faire éclater des baudruches

¹⁵⁷ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 60.

¹⁵⁸ Ibid.

¹⁵⁹ Ibid., p. 342.

il ne faut pas les flatter mais y mettre des ongles"¹⁶⁰. C'est dans sa totalité qu'elle souhaite y révéler la part de vérité qu'elle croit posséder. Si, dans ses romans, elle s'attache à des nuances et à des ambiguïtés, Simone en s'expliquant ne dévie pas davantage de sa visée fondamentale.

c) Les oeuvres et le salut collectif.

Simone de Beauvoir qui dit se reconnaître tout autant dans le Deuxième Sexe que dans Les Mandarins¹⁶¹, affirme même que cette diversité d'expression lui est nécessaire. Dans les deux cas, il s'agit d'êtres humains "en situation" qu'elle dévoile. Depuis 1945, l'unité de son oeuvre littéraire se crée autour de son engagement social, politique, idéologique et de sa lutte contre l'oppression, l'injustice, l'exploitation et la pauvreté. Consciente qu'"il n'y a pas de littérature s'il n'y a pas de voix"¹⁶², Simone, depuis son voyage en Chine en 1955, désire inclure dans son message celle de tous les hommes. Partout où le malheur frappe, elle se sent concernée et puisqu'"écrire est demeuré la grande affaire de [sa] vie"¹⁶³, c'est à travers son oeuvre qu'elle fera entendre la grande clameur des hommes atteints par la souffrance. Par

160 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 342.

161 Ibid.

162 Id., Que peut la littérature?, p. 79.

163 Id., Tout compte....., p. 131.

l'intermédiaire de Robert, dans Les Mandarins, elle exprime sa fidélité: "Tant qu'il ne s'agit que des morts et de moi-même, il n'y a pas de victimes sérieuses. Mais trahir les vivants, c'est grave"¹⁶⁴! C'est donc pour ne pas trahir qu'elle entreprend ses oeuvres de l'après-guerre.

Même si, en 1962, elle se dit irritée par sa Morale de l'ambiguïté, elle n'a pas moins essayé, au moment de sa rédaction en 1945, de fonder une morale sur l'Etre et le Néant¹⁶⁵. D'après son autocritique, elle a voulu défendre l'existentialisme qu'on attaquait de toute part. Il fallait démontrer qu'il ne s'agit pas d'une philosophie nihiliste, licenciieuse, ignoble, mais de la remise de l'homme à lui-même qui l'amène à dire comme Jean, dans Le Sang des autres: "Plus de fils Blomart: rien qu'un homme, un homme vrai et sans tache, ne dépendant que de soi-même"¹⁶⁶. De plus, Simone estime qu'elle a aussi défendu l'homme en tant qu'individu:

¹⁶⁴ Simone de Beauvoir, Les Mandarins, p. 336.

¹⁶⁵ Id., La Force des choses, p. 79.

¹⁶⁶ Id., Le Sang des autres, Paris, Gallimard, 1945, p. 24.

J'ai critiqué, d'une manière à mes yeux convaincante, le leurre d'une humanité monolithique, dont usent - souvent sans l'avouer - les écrivains communistes afin d'escamoter la mort et l'échec; j'ai indiqué les antinomies de l'action, la transcendence indéfinie de l'homme s'opposant à son exigence de récupération, l'avenir au présent, la réalité collective à l'intériorité de chacun; reprenant le débat alors si brûlant, sur les moyens et les fins, j'ai démolé certains sophismes. Sur le rôle des intellectuels au sein d'un régime qu'ils approuvent, j'ai soulevé des problèmes encore actuels.¹⁶⁷

Serge Julienne-Caffié, qui étudie l'engagement chez Simone de Beauvoir résume, en tenant compte de l'ambiguïté de l'action et de la politique, le rôle moral de l'existentialisme:

Le salut passe par la participation à une synthèse libératrice: dans sa recherche d'une solution politique à la crise de la société bourgeoise, l'existentialisme assurera, chemin faisant, le soutien inconditionnel de la liberté où qu'elle soit menacée.¹⁶⁸

En précisant que la pureté originelle est un mythe qui occulte la réalité de l'existence, Simone veut clamer que s'engager, c'est d'abord assumer sa vérité. Pour atteindre sa vérité, "l'homme ne doit pas tenter de dissiper l'ambiguïté de son être mais au contraire accepter de le réaliser: il ne se rejoint que dans la mesure où il consent à demeurer à distance de soi-même"¹⁶⁹.

¹⁶⁷ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 80.

¹⁶⁸ Serge Julienne-Caffié, op. cit., p. 106.

¹⁶⁹ Simone de Beauvoir, Pour une morale...., p. 20.

Revenue d'un voyage aux Etats-Unis, Simone emprunte le ton du reportage pour livrer ce qu'elle y a appris de la vérité du monde. Ses constatations sont nombreuses: les Américains, remarque-t-elle, n'ont ni le goût ni le sens de la vie collective¹⁷⁰, ils sont sans espoir collectif et sans audace personnelle¹⁷¹. Si elle déteste en eux le capitalisme, le racisme, le moralisme puritain¹⁷², elle loue les rapports humains établis sur un pied d'égalité entre le riche et le pauvre par la commune fierté que chacun tire de son titre de "citoyen américain"¹⁷³.

Mais combien de sujets on camoufle! Ainsi on ne parle pas volontiers de la mort¹⁷⁴. Soulignant le manque de liberté dans la littérature américaine¹⁷⁵, Simone de Beauvoir observe que la jeunesse n'ose rien vouloir et tranquillise sa conscience en prétendant que la politique est affaire de spécialiste¹⁷⁶. Cependant, l'écrivain croit que les Américains forment "le

170 Simone de Beauvoir, L'Amérique au jour le jour, Paris, Gallimard, 1954, p. 370.

171 Ibid., p. 96; 97.

172 Ibid., p. 55.

173 Ibid., p. 285.

174 Ibid., p. 82.

175 Ibid., p. 271.

176 Ibid., p. 299.

peuple le plus idéaliste du monde et ... le plus positif"¹⁷⁷.

Quant à La Longue Marche, la visée est différente.

Simone veut démentir la propagande de Hong-Kong et croit en cela se rendre utile¹⁷⁸. Cet essai sur la Chine est aussitôt attaqué par les Américains. Mais l'auteur ne démord pas: "La Chine est le seul grand pays sous-développé qui ait triomphé de la faim"¹⁷⁹. Simone qui avait toujours posé comme norme la prospérité de l'Europe et celle des Etats-Unis, déplace maintenant le centre de la planète vers la masse chinoise, les Indes ou l'Afrique: leur disette devient "la vérité du monde et notre confort occidental un étroit privilège"¹⁸⁰.

La volonté de Simone n'a rien d'ambigu. Elle veut éclairer notre regard sur la Chine d'aujourd'hui à la lumière de la Chine d'hier et dans les perspectives de ses transformations futures. Sa sympathie est apparente:

En Chine, aujourd'hui, rien n'est contingent; chaque chose tire son sens de l'avenir [...]; le présent se définit par le passé qu'il dépasse et les nouveautés qu'il annonce: on le dénaturerait si on le considérait comme arrêté. Il n'est qu'une étape de cette 'longue marche' qui achemine pacifiquement la Chine de la révolution démocratique à la révolution socialiste.¹⁸¹

¹⁷⁷ Simone de Beauvoir, L'Amérique...., p. 287.

¹⁷⁸ Id., La Force des choses, p. 367.

¹⁷⁹ Ibid., p. 368.

¹⁸⁰ Ibid.

¹⁸¹ Id., La longue marche, rabat de la couverture.

Simone prévient que ce pays n'est ni un paradis ni une infernale fourmilière, mais elle insiste sur la décision des Chinois d'édifier un monde humain et d'assurer leur salut collectivement.

Simone va aussi prêter sa voix aux femmes. C'est surtout dans Le Deuxième Sexe que, voulant parler d'elle-même, Simone s'avise de traiter de la condition féminine:

Je considérai d'abord les mythes que les hommes en ont forgés à travers les cosmologies, les religions, les superstitions, les idéologies, les littératures. Je tentai de mettre de l'ordre dans le tableau, à première vue incohérent, qui s'offrit à moi: en tout cas l'homme se posait comme le Sujet et considérait la femme comme un objet, comme l'Autre.¹⁸²

Cependant, si elle s'engage dans la lutte, Simone ne veut pas s'enfermer dans un féminisme qui l'empêcherait de parler librement. Ce qu'elle a souhaité continue encore de se réaliser: aider ses "contemporaines à prendre conscience d'elles-mêmes et de leur situation"¹⁸³. Les nombreux témoignages qu'elle a reçus lui permettent d'ajouter:

¹⁸² Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 203.

¹⁸³ Ibid., p. 210.

Si mon livre a aidé les femmes, c'est qu'il les exprimait, et réciproquement elles lui ont conféré sa vérité. Grâce à elles, il ne scandalise plus. Les mythes masculins se sont écaillés pendant ces dix dernières années. Et bien des femmes-écrivains m'ont dépassée en hardiesse. Trop d'entre elles, à mon goût, ont pour unique thème la sexualité; du moins se posent-elles pour en parler, comme regard, sujet, conscience, liberté.¹⁸⁴

Le Deuxième Sexe a favorisé la lucidité. Si celle-ci ne confère pas nécessairement le bonheur, il faut admettre qu'elle le favorise en donnant le goût et la force de lutter. L'ouvrage a ainsi ouvert une autre voie au salut collectif.

La réflexion de Simone de Beauvoir se poursuit, en 1952, sur l'équivoque de la condition de l'écrivain¹⁸⁵ dont elle fait le sujet des Mandarins. Elle trouve de nouveau son inspiration dans son histoire personnelle:

Je voulais y mettre tout de moi: mes rapports avec la vie, la mort, le temps, la littérature, l'amour, l'amitié, les voyages; je voulais aussi peindre d'autres gens et surtout raconter cette fiévreuse et décevante histoire: l'après-guerre.¹⁸⁶

Et encore: "Mon attitude à l'égard de la littérature était ambiguë: plus question de mandat, ni de salut¹⁸⁷;

184 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 211.

185 Ibid., p. 321.

186 Ibid., p. 203.

187 Ibid., p. 679. En 1963, Simone reprendra ce thème en gardant à la littérature son caractère de justification: "Malgré ce fond de désenchantement, toute idée de mandat, de mission, de salut évanouie, ne sachant plus pour qui, pour quoi j'écris, cette activité m'est plus que jamais nécessaire. Je ne pense plus qu'elle 'justifie', mais sans elle je me sentais mortellement injustifiée".

confrontés à la bombe H et à la faim des hommes, les mots me semblaient futiles¹⁸⁸.

Soucieuse de sauver grâce à des mots son expérience d'après-guerre, il lui est nécessaire de la couler dans un livre¹⁸⁹. Les Mandarins témoignent des scrupules d'un groupe d'intellectuels de gauche de l'après-guerre. Henri et Dubreuilh, le premier fondateur d'un journal, le second écrivain engagé, sont aux prises avec des problèmes politiques étroitement reliés à la morale. Membres du P.C., doivent-ils dénoncer l'existence des camps entretenus par leur pays où ils tentent de répandre l'idéologie communiste? La foi socialiste des deux écrivains est ébranlée: faut-il faire cause commune avec des "criminels" qui violent les droits de la liberté individuelle ou faut-il se détacher du parti et par conséquent abandonner tout espoir de "sauver" le pays?

Anne, le seul personnage féminin dont nous parlerons, est la femme de Dubreuilh. Simone lui donne le sens de la mort et le goût de l'absolu qui convenaient bien à sa passivité¹⁹⁰. Elle est dotée d'un métier dont le pivot est la vie des autres. Simone peut, par le jeu des personnages mis en situation, manifester des "vérités ambiguës, séparées,

188 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 284.

189 Ibid., p. 282.

190 Ibid., p. 284.

contradictoires, qu'aucun moment ne totalise ni hors [d'elle], ni en [elle]"191.

Après maintes difficultés, les deux écrivains, "au lieu de se bercer d'un optimisme facile, assument les difficultés, les échecs, le scandale, qu'implique toute entreprise"192. Le point de vue des deux hommes, qui est celui "de l'action, de la finitude, de la vie", est mis en question par Anne en qui Simone a incarné le point de vue de l'être, de l'absolu, de la mort"193.

Le salut collectif, tous le ressentent, il appartient à chacun de le réaliser. Tous les hommes sont plongés dans "l'horreur où baigne la terre"194. Cette réalité devenue, pour Simone, une dimension familière du monde, il n'est pas question de l'éluder. La réponse que chacun doit donner au lendemain demeure toujours incertaine mais elle doit être assumée. Si Dubreuilh prétend dépasser cette horreur, Anne "s'y arrête et elle médite d'en affirmer l'intolérable vérité par un suicide"195. Il n'y a donc qu'un moyen d'assurer son salut, c'est de s'engager dans une lutte collective. Le

191 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 282.

192 Ibid., p. 290.

193 Ibid.

194 Ibid.

195 Ibid.

consentement quotidien auquel retourne Anne ressemble cependant plus à une défaite qu'à un triomphe. Rappelant une nouvelle qu'elle avait tenté d'écrire à dix-huit ans, Simone associe ce retour à une démission: "elle allait retrouver les autres, se soumettre à leurs conventions et à leurs mensonges, trahissant la 'vraie vie' entrevue dans la solitude". Anne aussi trahit quelque chose. Le commentaire de Simone se poursuit:

La confrontation - existence, néant - ébauchée à vingt ans dans mon journal intime, poursuivie à travers tous mes livres et jamais achevée, n'aboutit ici non plus à aucune réponse sûre. J'ai montré des gens en proie à des espoirs et à des doutes, cherchant à tâtons leur chemin.¹⁹⁶

Si elle ne veut rien démontrer, Simone veut faire "renaître à une autre existence" ce monde ambigu qu'elle pulvérise pour le porter au niveau du roman. Ainsi, sa vie, et celle des intellectuels qui vivent dans son entourage sont transposées pour vivre à jamais. Quant à elle-même, c'est par Anne et Henri, la femme et l'écrivain engagé, qu'elle nous parle:

Ce sont surtout les aspects négatifs de mon expérience que j'ai exprimés à travers elle [Anne]: la peur de mourir et le vertige du néant, la vanité du divertissement terrestre, la honte d'oublier, le scandale de vivre. La joie d'exister, la gaieté d'entreprendre, le plaisir d'écrire, j'en ai doté Henri.¹⁹⁷

196 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 290.

197 Ibid., p. 288.

En prêtant ses propres émotions à Henri, membre du P.C., Simone laisse entendre que le salut collectif ne peut venir ailleurs que du socialisme.

Portant une dernière réflexion sur sa vie, à la fin de la Force des choses, Simone se dit heureuse d'avoir gagné un public qui la croit quand elle lui parle. Ses livres sont aimés et elle à travers eux. Des gens l'écoutent et elle croit leur rendre service en leur montrant le monde tel qu'elle le voit¹⁹⁸. Ce n'est pas non plus par un effet du hasard que Simone revient sur le pouvoir des mots à la toute fin de son dernier ouvrage autobiographique:

D'où vient, à cinquante-cinq ans, comme à vingt ans, cet extraordinaire pouvoir du Verbe? Je dis: "Rien n'a eu lieu que le lieu" ou "Un et un font un: quel malentendu!" et dans ma gorge monte une flamme dont la brûlure m'exalte. Sans doute les mots, universels, éternels, présence de tous à chacun, sont-ils le seul transcendant que je reconnaisse et qui m'émeuve; ils vibrent dans ma bouche et par eux je communie à l'humanité. Ils arrachent à l'instant et à sa contingence, les larmes, la nuit, la mort même et ils les transfigurent. Peut-être est-ce aujourd'hui mon plus profond désir qu'on répète en silence certains mots que j'aurai liés entre eux.¹⁹⁹

Après avoir ranimé le grand courant de la libération de la femme, après avoir participé, dans l'après-guerre, au mouvement de fraternité humaine, Simone note avec un plaisir

¹⁹⁸ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 678. Dans Les Mandarins, p. 255; Henri dit: "C'est à ça que ça sert la littérature: montrer aux autres le monde comme on le voit".

¹⁹⁹ Ibid., p. 679.

évident que "l'appui des intellectuels français est recherché par un grand nombre d'étrangers en désaccord avec leur gouvernement" et que souvent aussi "on nous demande de marquer notre solidarité avec des nations amies"²⁰⁰. Le grand salut collectif s'accomplit et Simone, pour qui "une oeuvre devient vraie en se faisant connaître"²⁰¹, considère que les sollicitations nombreuses pour des manifestes, des protestations, des résolutions, des déclarations, si elles lui réclament du temps, la mettent en échange en rapport avec des gens qui la renseignent exactement sur ce qui se passe à Cuba, en Guinée, aux Antilles, au Vénézuéla, au Pérou, etc.. Consciente des retombées mondiales de son engagement, elle conclut: "Si modeste que soit ma contribution à leurs luttes, elle me donne l'impression de mordre sur l'histoire. A défaut de relations mondaines, j'ai des liens avec l'ensemble du monde"²⁰².

Simone de Beauvoir rejoint ainsi ce qu'elle tient comme une des tâches essentielles de la littérature et qu'elle décrira en 1972:

200 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 679.

201 Id., L'Invitée, Paris, Gallimard, 1943, p. 226.

202 Id., La Force des choses, p. 680.

Toute douleur déchire; mais ce qui la rend intolérable, c'est que celui qui la subit se sent séparé du reste du monde; partagée, elle cesse au moins d'être un exil. Ce n'est pas par délectation morose, ou par exhibitionnisme, par provocation que souvent les écrivains relatent des expériences affreuses ou désolantes: par le truchement des mots, ils les universalisent et ils permettent au lecteur de connaître, au fond de leurs malheurs individuels, les consolations de la fraternité.²⁰³

Ce qui, à ses yeux, rend la littérature irremplaçable, c'est qu'elle permet de surmonter cette solitude qui nous est commune à tous et qui, cependant, nous rend étrangers les uns aux autres. C'est en ce sens que Djamila Boupacha révéla: "Je ne suis qu'une détenue parmi des milliers d'autres"²⁰⁴.

Le fait de surmonter la solitude avec des hommes qui partagent le même malheur doit s'accompagner du réveil des consciences en vue d'engager la lutte contre toute forme d'oppression, car l'homme est responsable du monde à transformer. C'est le langage que tient Simone de Beauvoir en demandant au peuple français de transformer leur révolte en action politique en faveur de Djamila Boupacha et à travers elle, en faveur de l'Algérie tout entière:

203 Simone de Beauvoir, Tout compté....., p. 137.

204 Id., en collaboration avec Gisèle Halimi, Djamila Boupacha, Paris, Gallimard, 1962, p. 12. Djamila Boupacha est une Algérienne, agent de liaison du F.L.N. Elle a été séquestrée, torturée, violée par des militaires français. La publication des documents présentés au procès mené par Gisèle Halimi a pour but de démasquer, malgré l'opposition de l'armée, les bourreaux de Djamila.

Ou bien ... vous vous rangez parmi les bourreaux de ceux qui souffrent aujourd'hui. Vous consentez paisiblement au martyre que subissent, en votre nom, presque sous vos yeux, des milliers de Djamila Boupacha et d'Amed. Ou bien vous refusez non seulement certains procédés, mais la fin qui les autorise et les réclame. Vous refusez cette guerre qui n'ose pas dire son nom, l'armée qui, corps et âme, se nourrit de la guerre, le gouvernement qui plie devant l'armée. Et vous mettez tout en oeuvre pour donner une efficacité à vos refus. Pas de troisième voie: j'espère que ce livre contribuera à vous en convaincre.²⁰⁵

3. Solidarité jusqu'à la mort.

La fraternité humaine qu'elle a connue au moment de la libération et dans l'engagement de l'après-guerre, Simone veut la prolonger jusqu'à la mort. Dans cette perspective, suivant en cela la courbe même de sa vie, elle jette un dernier regard sur son passé, réfléchit sur la situation de la Femme rompue²⁰⁶, sur la société de consommation qui ne pense qu'à fabriquer de Belles images²⁰⁷, sur la vieillesse et sur la mort. Si elle fait appel à la responsabilité de chacun en particulier et de la société en général, c'est pour assurer à ceux-là qui, comme elle, ont franchi le seuil de La Vieillesse²⁰⁸, la possibilité de mourir dignement, la capacité d'assumer la

²⁰⁵ Simone de Beauvoir, en collaboration avec Gisèle Halimi, Djamila Boupacha, p. 12-13.

²⁰⁶ Simone de Beauvoir, La Femme rompue.

²⁰⁷ Id., Les Belles images.

²⁰⁸ Id., La Vieillesse, Paris, Gallimard, 1970.

fin de leur vie dans la liberté en évitant le leurre d'une Mort très douce²⁰⁹.

a) La vieillesse.

Dans l'introduction de son essai sur la vieillesse, en 1970, Simone de Beauvoir en appelle à la réaction de ses lecteurs: avoir admis dans La Force des choses qu'elle avait franchi le seuil de la vieillesse, c'était dire que celle-ci "guettait toutes les femmes, qu'elle en avait déjà saisi beaucoup"²¹⁰. Aussi, ne se surprend-elle pas du tollé qui suivit! L'évidence s'impose: pour la société, la vieillesse apparaît comme une espèce de secret honteux dont il est indécent de parler. Simone tente d'expliquer cette réaction chez les lecteurs qui habituellement admirent sa lucidité:

Beaucoup d'entre eux à la fois me statufient et s'identifient à moi. Ils veulent penser que je suis immuablement vouée à la sérénité, prouvant par mon exemple qu'il n'est pas impossible de la conserver en face de toutes les adversités et en particulier en face de la vieillesse qui n'est pas un accident, mais notre destin commun. Si elle m'effraie, c'est donc qu'elle est effrayante et ils répugnent à l'admettre.²¹¹

En écrivant son essai, Simone veut briser la conspiration du silence. La société de consommation, en modifiant les comportements, a substitué à la conscience malheureuse une

²⁰⁹ Simone de Beauvoir, Une mort....

²¹⁰ Id., La vieillesse, p. 7; Tout compte...., p. 133.

²¹¹ Id., Tout compte...., p. 133.

conscience heureuse qui réprouve tout sentiment de culpabilité. Il faut donc démystifier la vérité, il faut prêter cette fois-ci une voix aux vieillards "condamnés à la misère, à la solitude, aux infirmités, au désespoir". C'est le sens de son dernier engagement au nom de tous les siens:

Si on entendait leur voix, on serait obligé de reconnaître que c'est une voix humaine; je forcerais mes lecteurs à l'écouter. Je décrirai la situation qui leur est faite et la manière dont ils vivent; je dirai ce qui - dénaturé par les mensonges, les mythes, les clichés de la culture bourgeoise - se passe réellement dans leur tête et dans leur coeur.²¹²

Simone, et à travers elle les vieillards, entrera en communication avec les hommes. Le lien de solidarité, espère-t-elle, s'établira selon la responsabilité de tous et de chacun. Encore une fois, elle fait confiance à l'homme et à l'avenir.

Il nous faut rappeler ici qu'à maintes reprises Simone a évoqué son vieillissement dans ses Mémoires. Ainsi, note-t-elle vers sa vingt-sixième année, en considérant l'absence de nouveauté dans sa vie: "J'avais un autre souci: je vieillissais"²¹³. Si à trente ans, elle déteste les "vieilles peaux", elle connaît à quarante-quatre ans un nouvel amour avec Lanzmann qui la délivre de son âge²¹⁴. En 1954, quand

²¹² Simone de Beauvoir, La Vieillesse, p. 8.

²¹³ Id., La Force de l'Age, p. 215.

²¹⁴ Id., La Force des choses, p. 307.

il est question pour elle du prix Goncourt, elle se rebiffe: "J'avais passé l'âge"²¹⁵. Si elle vit des élans de jeunesse lors des événements de mai 1968²¹⁶, Simone ne s'avoue pas moins en regardant le visage vieilli de Joséphine Baker qui répète à l'Olympia: "Je découvrais sur son visage le mal qui rongait le mien"²¹⁷.

Cette conscience incessante du vieillissement invincible de tout ce qui l'entoure et de sa propre existence constitue la principale obsession de Simone de Beauvoir. Et nous nous accordons à dire avec Laurent Gagnebin:

Cette dialectique perpétuelle qui se joue, à travers l'instant, entre le passé et le futur donne à toute l'oeuvre et à toute la vie de Simone de Beauvoir leur respiration profonde. La hantise du temps écoulé, de l'heure qui s'en va, l'horreur de cette mort inévitable qui nous marque peu à peu et de cette déchéance qui nous gagne malgré tout et malgré tous, telle est la contrepartie nécessaire de l'amour intense porté à la vie, à chacun de ses aspects, de ses moments. Pour l'athée, comme pour le chrétien, chaque pas en est à la fois un de plus et un de moins.²¹⁸

Installée en elle, la vieillesse lui fait ressentir l'urgence du travail à finir²¹⁹; elle se fait reconnaître à son signe: "angoisse de tous les départs, de toutes les

215 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 337.

216 Ibid., p. 421.

217 Ibid., p. 490.

218 Laurent Gagnebin, op. cit., p. 171-172.

219 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 455.

séparations. Et la tristesse de tous les souvenirs parce que Simone les sent condamnés à mort²²⁰. Nonobstant les rares innovations qui se produisent dans sa vie²²¹, Simone enregistre davantage les événements qu'elle croit les derniers. Surgit alors le "jamais plus" qui marque tantôt la fin d'un amour²²², tantôt le dernier voyage²²³, tantôt le terme d'un engagement²²⁴. Simone qui n'a plus d'avenir à construire, qui ne connaît plus la joie de la nouveauté laisse échapper: "Quel glas ce 'jamais'!"²²⁵:

Travaillant à la Bibliothèque Nationale à préparer la documentation pour écrire La Force de l'Age, elle remarque: "C'est étonnant de se retrouver avant des événements qui sont maintenant du passé [...] C'est dur de garder à sa vie, à son travail, une dimension d'avenir alors qu'on se sent déjà enterré par tous ceux qui viendront après"²²⁶. Ce n'est pas

220 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 458.

221 Ibid., p. 66.

222 Ibid., p. 176; 249; 269; 273; 531. Dans Les Mandarins, p. 519, Anne considère qu'un amour perdu, c'est "aussi définitif qu'une mort".

223 Ibid., p. 119; 151; 436; 531; 585.

224 Ibid., p. 436.

225 Ibid., p. 274. Cf. Les Mandarins, p. 420, dans la bouche d'Anne: "Elle serait comme moi, comme des millions d'autres: une femme qui attend de mourir sans plus savoir pourquoi elle vit".

226 Ibid., p. 458.

une entreprise facile de vieillir et Simone le dira: "C'est se définir et se réduire"²²⁷.

C'est dans la même foulée que Simone reprend le thème de la vieillesse²²⁸ dans la première partie de La Femme rompue, intitulée "L'âge de raison." Un couple d'intellectuels, jusque là très unis, se trouve divisé parce que les deux ne supportent pas de la même manière le poids des ans. Si la désespérance marque l'ensemble du récit, un dernier espoir semble cependant renaître dans la conclusion:

L'angoisse de vieillir me reprendrait-il? Ne pas regarder trop loin. Au loin c'étaient les horreurs de la mort et des adieux; c'étaient les râteliers, les sciaticques, les infirmités, la stérilité mentale, la solitude dans un monde étranger que nous ne comprenons plus et qui continuera sa course sans nous. Réussirai-je à ne pas lever les yeux vers ces horizons? Ou apprendrai-je à les apercevoir sans épouvante? Nous sommes ensemble, c'est notre chance. Nous nous aiderons à vivre cette dernière aventure dont nous ne reviendrons pas. Cela nous la rendra-t-il tolérable? Je ne sais pas. Espérons. Nous n'avons pas le choix.²²⁹

Cet espoir d'être ensemble rend moins pénible la vieillesse, pourvu qu'on s'établisse dans un rapport de réciprocité qui exige essentiellement qu'à partir de la dimension téléologique chacun saisisse celle de l'autre²³⁰.

227 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 683.

228 Id., Tout compte...., p. 142.

229 Id., La Femme rompue, p. 84.

230 Id., La Vieillesse, p. 231.

Dans Les Belles images, Simone veut faire entendre le "discours" de la société technocratique. Laurence, l'héroïne est coïncée, prise au piège. Du fond de sa nuit, où elle cherche timidement la lumière, elle tente de répondre aux interrogations de sa fille Catherine âgée de dix ans qui l'interroge sur le sens et la vérité de la vie. Par là, Simone désire "faire transparaître la laideur du monde où elle étouffe"²³¹.

De même, commentant son essai sur La Vieillesse, Simone affirme que les idées qu'elle a exprimées, les positions qu'elle a prises allaient souvent à l'encontre de beaucoup d'opinions admises²³². C'est ainsi qu'elle critique la société contemporaine:

La société ne se soucie de l'individu que dans la mesure où il rapporte. Les jeunes le savent. Leur anxiété au moment où ils abordent la vie sociale est symétrique de l'angoisse des vieux où ils sont exclus. Entre-temps, la routine masque les problèmes. Le jeune redoute cette machine qui va le happer, il essaie parfois de se défendre à coups de pavé; le vieux, rejeté par elle, épuisé, nu, n'a plus que ses yeux pour pleurer. Entre les deux la machine tourne, broyeuse d'hommes qui se laissent broyer parce qu'ils n'imaginent pas même de pouvoir y échapper. Quand on a compris ce qu'est la condition des vieillards, on ne saurait se contenter de réclamer une "politique de la vieillesse" plus généreuse, un relèvement des pensions, des logements sains, des loisirs organisés. C'est tout le système qui est en jeu et la revendication ne peut être que radicale: changer la vie.²³³

231 Simone de Beauvoir, Tout compte...., p. 141.

232 Ibid., p. 149-150.

233 Id., La Vieillesse, p. 569-570.

Tel est le cri ultime que lance Simone en faveur des vieillards.

Elle soutient aussi que c'est la vieillesse qu'il faut opposer à la vie et non la mort puisque celle-ci transforme la vie en destin et "d'une certaine manière la sauve en lui conférant la dimension de l'absolu: 'Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change'. La mort abolit le temps"; le dernier jour d'un homme n'a pas plus de vérité que les autres et, de conclure Simone, "son existence est devenue une totalité dont toutes les parties sont également présentes en tant que saisies par le néant"²³⁴. La loi de la vie, c'est de changer²³⁵; comment alors un individu actif, devenu vieux, peut-il se survivre quand il se sent réduit à l'impuissance²³⁶? C'est le dilemme qui oppose la vieillesse à la vie. La vie, explique Simone, "s'emploie à la fois à se perpétuer et à se dépasser; si elle ne fait que se maintenir, vivre c'est seulement ne pas mourir, et l'existence humaine ne se distingue pas d'une végétation absurde"²³⁷.

234 Simone de Beauvoir, La Vieillesse, p. 565-566.

235 Ibid., p. 17.

236 Id., Tout compte....., p. 142.

237 Id., Pour une morale....., p. 120.

b) La mort.

La vieillesse qui l'habite maintenant, Simone ne la renie pas. Déjà en 1954, elle pensait: "Nous n'avions rien à attendre sinon notre mort et celle de nos proches. Qui s'en ira le premier? Qui survivra"²³⁸? Le dernier "câble" qui la retenait loin de son véritable état craque: ses rapports avec Lanzmann se défont. Elle le croit, "la solitude est une mort"²³⁹. Pour que la vieillesse ne soit pas une dérisoire parodie de son existence antérieure, elle poursuit des fins qui donnent un sens à sa vie²⁴⁰, elle s'est engagée, on l'a vu, pour défendre les collectivités ou pour dénoncer le sort injuste réservé à des individus. Ses dernières oeuvres suivent le mouvement de son existence et précisent sa dialectique de la mort. Avec le passé qui s'effrite²⁴¹, il est impossible de nier la vérité: la mort est une présence concrète; elle n'est plus un scandale métaphysique, mais une présence intime qui pénètre sa vie²⁴². La force des choses,

238 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 477. Dans Les Mandarins, p. 575, Anne pense de Robert: "Il mourra avant moi".

239 Ibid., p. 632. Dans Les Mandarins, p. 576, Anne constate: "Quel désert! Tout se tait. Peut-être ce silence, c'est seulement le silence de mon coeur. Il n'y a plus d'amour en moi, pour personne, pour rien".

240 Id., La Vieillesse, p. 567.

241 Id., La Force des choses, p. 273.

242 Ibid., p. 329.

c'est le vieillissement qui la rattache à l'univers des objets²⁴³, c'est cette puissance secrète, indocile et mystérieuse, au coeur de sa chair, la mort, c'est l'affirmation du monde sans Dieu, de la terre des hommes où la force du temps menace de radical anéantissement son passé, sa vie, tout ce qu'elle est²⁴⁴.

La force des choses, qui mine graduellement la vitalité, s'attaque insidieusement à la robuste santé de Simone et ce n'est pas sans appréhensions que celle-ci voit apparaître la maladie que Nico Versluis entrevoit comme "symptôme du caractère éphémère de l'homme"²⁴⁵. Ainsi, en 1951, elle se sent menacée dans son corps: un élançement dans le sein droit l'inquiète. Elle se croit en danger: "Si c'était un cancer?" Non, elle s'en tire "intacte et sauvée de la peur", mais elle constate que son corps n'est plus invulnérable, "d'année en année il se détériorerait"²⁴⁶. Sept ans plus tard, au Brésil, elle éprouve un "goût infernal d'éternité", quand elle est atteinte par la typhoïde²⁴⁷. Cette éternité dura sept jours, précise-t-elle. Depuis ce temps, à la moindre

²⁴³ Laurent Gagnebin, op. cit., p. 71.

²⁴⁴ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 612.

²⁴⁵ Nico Versluis, "La méconnaissance sociale de la mort", dans Concilium, no 65, mai 1971, p. 119.

²⁴⁶ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 276.

²⁴⁷ Ibid., p. 593.

alerte, la mort la prend à la gorge²⁴⁸. Ce sont cependant les maladies de Sartre qui la bouleversent le plus. Qu'il soit souffrant en voyage²⁴⁹ ou à Paris²⁵⁰, Simone est terrorisée:

Notre mort est en nous, non pas comme le noyau dans le fruit, comme le sens de notre vie; en nous, mais étrangère, ennemie, affreuse. Rien d'autre ne compte [...] Sortie de ce cauchemar, de cette maladie. Il faut être déjà émoussé par la vieillesse pour la supporter.²⁵¹

A la maladie, s'ajoute la mort de gens connus, d'amis, de collaborateurs. Ainsi Simone supporte difficilement d'entendre la femme de Pagniez faire des projets, alors que tous savent qu'elle mourra dans quelques semaines²⁵². Avec la mort de Dullin, c'est tout un pan de son passé qui s'effondre²⁵³. C'est cependant avec un "certain plaisir" qu'elle accueille la mort de Pie XII en 1958²⁵⁴. Si elle ne s'émeut pas à la mort de Boris Vian pour qui elle avait de l'affection, c'est, dit-elle qu'elle était "habituée déjà à sa propre mort"²⁵⁵.

248 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 593.

249 Ibid., p. 234; 329.

250 Ibid., p. 473.

251 Ibid., p. 474.

252 Ibid., p. 212.

253 Ibid., p. 215; Tout compte....., p. 113.

254 Ibid., p. 485.

255 Ibid., p. 491.

Pourtant la mort accidentelle de Camus ravage Simone. Celui qu'elle regrettait tant, "c'était le compagnon des années d'espoir". Pour lui, le temps n'existait plus, hier n'avait pas plus de vérité qu'avant hier. Tel qu'elle l'avait aimé, Camus surgissait de la nuit, "au même moment retrouvé et douloureusement perdu". Tout la déchire: "cette misère, ce malheur, cette ville, le monde, et la vie, et la mort"²⁵⁶. Elle pense à la femme qui aimait Camus, au supplice "de rencontrer à tous les coins de rue ce visage public, qui semblait appartenir à tous autant qu'à elle et qui n'avait plus de bouche pour lui dire le contraire"²⁵⁷. Simone, en récapitulant la série des morts qui avait commencé à l'émouvoir, entrevoit la sienne qui "viendrait forcément trop tôt ou trop tard"²⁵⁸. En 1960, la mort de Merleau-Ponty lui arrache ces douloureuses réflexions:

Cette histoire qui m'arrive n'est plus la mienne ... Je n'imaginai certes plus que je me la racontais à ma guise, mais je croyais encore contribuer à la bâtir; en vérité elle m'échappait. J'assistais, impuissante, au jeu de forces étrangères: l'histoire, le temps, la mort. Cette fatalité ne me laissait même plus la consolation de pleurer. Regrets, révoltes, je les avais épuisées, j'étais vaincue, je lâchai prise. Hostile à cette société à laquelle j'appartenais, bannie, par l'âge, de l'avenir, dépouillée fibre par fibre du passé, je me réduisais à ma présence nue. Quelle glace!²⁵⁹

²⁵⁶ Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 508.

²⁵⁷ Ibid., p. 509.

²⁵⁸ Ibid.

²⁵⁹ Ibid., p. 615.

Vaincue par la force des choses, Simone admet que ses révoltes sont effectivement découragées par l'imminence de sa fin et par la fatalité des dégradations. Ses bonheurs aussi ont pâli. Non, la mort n'est plus une aventure brutale dans les lointains, elle hante son sommeil²⁶⁰, elle se glisse entre elle et le monde. La mort a déjà commencé. Simone n'avait tout de même pas prévu que "ça commence tôt et ça ronge"²⁶¹. C'est un véritable déchirement que vit l'auteur de La Vieillesse.

Peut-être s'achèvera-t-elle sans beaucoup de douleur, toute chose m'ayant quittée, si bien que cette présence à laquelle je ne voulais pas renoncer, la mienne, ne sera plus présence à rien, ne sera plus rien et se laissera balayer avec indifférence. L'un après l'autre ils sont grignotés, ils craquent, ils vont craquer les liens qui me retenaient à la terre.²⁶²

Pourtant, ajoutera-t-elle, "je déteste autant qu'autrefois m'anéantir"²⁶³. Si l'idée du néant ne la bouleverse plus, Simone ne s'y habitue cependant pas²⁶⁴. Au fond, rectifie-t-elle, ce n'est pas tant le néant lui-même qui lui répugne que le fait de s'anéantir. Pourquoi, nous demandons-nous, Simone

260 Simone de Beauvoir, Tout compte...., p. 113-129. Elle consacre ces pages à la narration de ses rêves.

261 Id., La Force des choses, p. 685.

262 Ibid.

263 Ibid., p. 686.

264 Id., Tout compte...., p. 50.

de Beauvoir prend-elle tant de peine à récupérer sa vie si elle doit tout entière s'anéantir? La minutie dont elle fait montre serait-elle une dernière vanité? Rien n'est laissé à mi-chemin:

Ranimer les souvenirs oubliés, relire, revoir, compléter des connaissances inachevées, rassembler ce qui est épars. Comme s'il devait y avoir un moment où mon expérience serait totalisée, comme s'il importait que cette totalisation fût effectuée.²⁶⁵

Simone croit-elle comme les primitifs à une éternelle fixité dans l'état où la mort la surprendra? Elle poursuit:

Moi j'agis comme si mon existence devait se perpétuer par-delà telle que j'aurai réussi dans mes dernières années à la reconquérir. Je sais bien pourtant que "je ne l'emporterai pas avec moi". Je mourrai tout entière.²⁶⁶

Nous devons avouer que la réponse ne nous satisfait pas. La liaison de l'existence - conscience et transcendance - avec la vie, au sens biologique du mot, l'a toujours jetée dans la perplexité bien qu'elle trouve aberrant de prétendre dissocier la première de la seconde. Pour elle, "l'existence indéfiniment se jette vers l'avenir qu'elle crée par ce mouvement: c'est pour elle un scandale de buter contre l'extinction de la vie"²⁶⁷. Quand Simone ajoute "mon cadavre me survivra"²⁶⁸,

²⁶⁵ Simone de Beauvoir, Tout compte...., p. 50.

²⁶⁶ Ibid.

²⁶⁷ Ibid., p. 51.

²⁶⁸ Ibid.

nous aimerions savoir ce qu'elle entend par ce me dont elle parle.

Par ailleurs, elle explique que "le vide du ciel désarme la colère"²⁶⁹ et que, par conséquent, elle a renoncé à se révolter contre la mort; son angoisse s'est dissipée. Nous remarquons que ce même vide du ciel, à quinze ans, lui a fait découvrir en même temps la mort et l'angoisse²⁷⁰.

Récapitulant sa vie, pièce par pièce, dans Tout compte fait, Simone réitère l'option qu'elle fait de l'athéisme. Son argumentation rejoint, croyons-nous, ce qu'elle dit à propos de l'universel: "L'homme peut dire: 'La terre est là où je suis', il n'y a aucun moyen pour lui de s'évader dans Sirius"²⁷¹.

c) Une mort très douce.

La mort de sa mère survenue en octobre 1963 a permis à Simone de Beauvoir, de nous communiquer une des plus riches et des plus bouleversantes expériences de sa vie. Simone qui a ouvert ses Mémoires d'une jeune fille rangée en opposant sa propre autonomie radicale à tout principe hétéronome, déroule, tout au long du récit de la mort de sa mère, une situation de

269 Simone de Beauvoir, Tout compte...., p. 50.

270 Id., Mémoires...., p. 139. Voir aussi le troisième chapitre du présent travail; Les Mandarins, p. 26-27.

271 Id., Pyrrhus et Cinéas, p. 58.

dépendance chez cette femme²⁷² orgueilleuse et têtue qui n'était pas douée pour la résignation²⁷³. Spiritualiste guindée²⁷⁴, engoncée dans une idéologie spiritualiste, sa mère avait pour la vie une passion animale²⁷⁵. Délivrée du ressentiment²⁷⁶, elle s'abandonna à la fin sans scrupules à tous ses désirs comme à ses plaisirs²⁷⁷.

Même si la religion a été le pivot de sa vie²⁷⁸, sur son lit de mort elle se dit trop fatiguée pour prier²⁷⁹, ne désire pas se confesser²⁸⁰ et ne réclame pas de prêtre à son chevet²⁸¹. Elle ne pense qu'à vivre²⁸². Dieu comprendra, Dieu est bon²⁸³.

Sans démonstration intellectuelle, Simone montre simplement que face à la vérité de la vie, les idéologies ne font

272 Simone de Beauvoir, Une mort très douce, p. 48.

273 Ibid., p. 57.

274 Ibid., p. 83.

275 Ibid., p. 161.

276 Ibid., p. 91.

277 Ibid., p. 91-92.

278 Ibid., p. 141.

279 Ibid., p. 138.

280 Ibid., p. 92.

281 Ibid., p. 138.

282 Ibid., p. 98; 120; 92; 142.

283 Ibid., p. 141.

pas le poids:

La religion ne pouvait pas plus pour ma mère que pour moi l'espoir d'un succès posthume. Qu'on l'imagine céleste ou terrestre, l'immortalité, quand on tient à la vie, ne console pas de la mort.²⁸⁴

A soixante-dix-huit ans, la mère de Simone s'est cassé le col du fémur en tombant. Hospitalisée, affaiblie, elle fracasse la "belle image" qu'a faite d'elle l'éducation religieuse de son enfance. Elle s'accroche farouchement à la terre et son amour de la vie, son besoin de vivre, la peur qu'elle éprouve avant de faire le "dernier saut"²⁸⁵, lui font découvrir son authenticité:

Sa maladie avait fracassé la carapace de ses préjugés et de ses prétentions: peut-être parce qu'elle n'avait plus besoin de ces défenses. Plus question de renoncement, de sacrifice: le premier de ses devoirs était de se rétablir donc de se soucier de soi; s'abandonnant sans scrupules à ses désirs, à ses plaisirs, elle était enfin délivrée du ressentiment. Sa beauté, son sourire ressuscités, exprimaient un paisible accord avec elle-même et, sur ce lit d'agonie, une espèce de bonheur.²⁸⁶

Chaque minute avait pour elle une valeur sans égale. Si elle dormait quelques heures, elle les considérait comme autant de temps perdu. Elle s'inquiète: "Ne me laisse pas partir. Si je m'endors, réveille-moi: ne me laisse pas

284 Simone de Beauvoir, Une mort très douce, p. 143.

285 Ibid., p. 20.

286 Ibid., p. 91-92.

partir pendant que je dors"²⁸⁷.

Avec le souci habituel de cerner la vérité, concise dans ses émotions, Simone, qui se sent solidaire de cette moribonde humiliée dont "la petite vie"²⁸⁸ est menacée, observe:

Quand quelqu'un de cher disparaît, nous payons de mille regrets poignants la faute de survivre. Sa mort nous découvre sa singularité unique; il devient vaste comme le monde que son absence anéantit pour lui, que sa présence faisait exister tout entier; il nous semble qu'il aurait dû tenir plus de place dans notre vie: à la limite toute la place.²⁸⁹

Elle chez qui la prière a pris la forme de l'écriture justifie son récit d'Une mort très douce:

Dans les périodes difficiles de ma vie, griffonner des phrases - dussent-elles n'être lues par personne - m'apporte le même réconfort que la prière au croyant: par le langage, je dépasse mon cas particulier, je communie avec toute l'humanité; mais les lignes que j'ai tracées alors, si elles m'ont aidée à retrouver certains détails, ne m'étaient pas nécessaires pour évoquer les journées que je venais de vivre: elles s'étaient gravées en moi à jamais. Si je n'avais été qu'un observateur indifférent, je n'aurais pas ému tant de lecteurs.²⁹⁰

A travers la mort de sa mère, Simone réaffirme le prix infini de chaque instant, la victoire de la force des choses sur la banalité quotidienne et son engagement à réclamer pour la défense des petits, des faibles:

287 Simone de Beauvoir, Une mort très douce, p. 97.

288 Ibid., p. 31.

289 Ibid., p. 145-146.

290 Id., Tout compte...., p. 136.

En effet, par comparaison, sa mort a été douce. Ne me laissez pas livrée aux bêtes. Je pensais à tous ceux qui ne peuvent adresser cet appel à personne: quelle angoisse de se sentir une chose sans défense, tout entière à la merci de médecins indifférents et d'infirmières surmenées. Pas de main sur leur front quand la terreur les prend; pas de calmant dès que la douleur les tenaille; pas de babillage menteur pour combler le silence du néant.²⁹¹

Les changements survenus chez sa mère pendant sa dernière maladie en la débarrassant des poncifs qui masquaient ce qu'il y avait en elle de sincère et d'attachant font se retrouver la mère et la fille. Au moment où Simone ressent la chaleur de la tendresse qu'elle avait connue enfant, la mort les sépare de nouveau. Elle écrit alors:

Il n'y a pas de mort naturelle: rien de ce qui arrive à l'homme n'est jamais naturel puisque sa présence met le monde en question. Tous les hommes sont mortels: mais pour chaque homme sa mort est un accident et, même s'il la connaît et y consent, une violence indue.²⁹²

291 Simone de Beauvoir, Une mort très douce, p. 146-147.

292 Ibid., p. 164.

CONCLUSION

Après avoir suivi la trajectoire décrite par le détail de la pensée, de l'oeuvre et de la vie de Simone de Beauvoir, il importe, à partir de certaines observations d'ordre plus général, d'établir dans une perspective d'ensemble quelques conclusions relatives au problème religieux et à la mort. Il est certes utile de préciser combien l'écrivain s'est projetée dans son oeuvre. La pensée qui dirige sa vie, nourrie aux sources de l'existentialisme athée, ne se distingue pas de celle qui inspire ses écrits. Il est évident que chez elle, l'oeuvre naît de la vie. Il y a entre les deux un échange constant qui permet à Simone de pousser plus loin sa conquête de la vérité qui, à chaque instant, en toute occasion se fait jour: "La vérité de la vie et de la mort, de ma solitude et de ma liaison au monde, de la liberté et de ma servitude, de l'insignifiance et de la souveraine importance de chaque homme et de tous les hommes"¹.

Qu'elle s'incarne dans sa vie ou dans son oeuvre, la pensée de Simone de Beauvoir évolue dans le sens de sa visée initiale. Les coordonnées de la trajectoire, la liberté, Dieu et la mort dont les points d'ancrage sont déterminés par le temps, semblent cependant s'être immobilisées depuis 1970

¹ Simone de Beauvoir, Pour une morale de l'ambiguïté, coll. "Idées" no 21, Paris, Gallimard, 1947, p. 12.

alors qu'à soixante-deux ans elle commençait à se récapituler au passé².

L'appel "à être" qui a incité Simone de Beauvoir à mourir aux absolus de son enfance l'a graduellement amenée à rejeter tout principe d'hétéronomie. Notons que s'il n'y a pas d'athéisme théorique chez Simone de Beauvoir, il ne demeure pas moins que pour elle, Dieu c'est l'Eternel, l'Autre, l'Infini, le Ciel et que c'est en même temps le néant. Il s'ensuit qu'au rythme même où, à ses yeux, Dieu s'identifie au néant, elle se soustrait au Dieu qui pardonne et qui juge. Le néant lui sert de tremplin pour se lancer à la recherche d'elle-même, pour accéder à son autonomie radicale, pour découvrir au coeur de sa vie la négativité qui lui permet de transcender sans cesse toute transcendance. Dès lors s'accroît le caractère singulier et fini de tous ses projets circonscrits dans le temps: toute fin est un départ, tout dépassement, objet à dépasser.

C'est dans la même foulée qu'elle refuse à quinze ans de reconnaître le péché dans sa vie. Antoine Vergote dans son analyse psychologique de l'athéisme emprunte justement l'exemple que donne Simone des circonstances de son choix pour cerner le conflit entre le plaisir et la foi chez

² Simone de Beauvoir, La Force des choses, Paris, Gallimard, 1963, p. 683.

l'adolescent: la joie évacue le besoin de Dieu. Le plaisir a tendance à l'exclure³. Dans ce moment de plénitude qu'est la joie, l'homme se satisfait lui-même; le désir et son accomplissement se totalisent et l'existence humaine se sauve de l'ennui et de l'insuffisance. Dès lors, aucune faille ne peut s'ouvrir d'où pourrait surgir un appel vers l'Autre, vers Dieu.

L'expérience de la sexualité, que fait alors Simone, la place devant l'alternative qui oppose deux plénitudes et devant l'intensité de la jouissance, Dieu ne semble pas faire le poids. En effet, l'absolu du bonheur qu'elle ressent s'oppose irréductiblement à l'absolu divin et sa détermination ne surprend guère: "Rien ne me ferait renoncer aux joies terrestres"⁴. Antoine Vergote soutient que la doctrine religieuse sur le péché peut singulièrement reposer sur le conflit entre le bonheur humain et l'espérance religieuse. Se basant sur divers témoignages d'athées, il estime que "cette doctrine, mal comprise, est une source importante d'athéisme". Les athées ont en effet souvent l'impression que le christianisme méprise l'homme et le monde, et ne lui reconnaît aucun

³ Antoine Vergote, "Analyse Psychologique du phénomène de l'athéisme", dans Guardini et Six, Des chrétiens interrogent l'athéisme, vol. 1, Desclée Cie, 1967, p. 240-241.

⁴ Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée, Paris, Gallimard, 1958, p. 138.

pouvoir de faire le bien par lui-même"⁵.

Les raisons qui inclinent Simone de Beauvoir vers l'athéisme sont, à ce titre, d'ordre moral et ramènent au problème fondamental du choix entre deux absolus: Dieu et l'homme. Centrée sur la rédemption du péché, la religion chrétienne de son enfance lui paraît, dès lors, foncièrement antihumaniste. Les enjeux se précisent: c'est pour elle une question de vie ou de mort. D'une part, mourir, à ses yeux, ce serait accepter Dieu comme Transcendance, ce serait adhérer à une foi qui détermine l'agir moral, ce serait pratiquer une religion de dépendance. D'autre part, vivre, exister comme sujet authentique, c'est dans un jaillissement sans cesse renouvelé, s'opposer à la réalité figée des choses, se jeter sans recours ni guide dans un monde où elle n'est pas installée à s'attendre, c'est se vouloir libre. En choisissant son autonomie radicale, Simone tire un trait: "J'en conclus que Dieu avait cessé d'exister pour moi"⁶. La logique interne se poursuit: puisque Dieu a cessé d'exister pour elle, il a cessé d'exister tout court.

Il est évident que le récit de son passé et la théorie philosophique reconnue par Simone de Beauvoir au moment où elle rédige ses Mémoires se télescopent. Et, croyons-nous

⁵ Antoine Vergote, loc. cit., p. 242.

⁶ Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée, p. 138.

avec Charles Moeller, elle peut ainsi affirmer qu'elle n'avait pas, alors, la foi parce qu'elle offensait Dieu, car, selon l'existentialisme sartrien qu'elle professe maintenant, "les valeurs n'ayant aucune réalité objective, ce que l'on ne crée pas par un engagement libre n'existe pas; ne pas agir selon sa foi, c'est donc ne pas croire, ou alors se comporter avec "mauvaise foi"⁷; le même schéma dissipe l'existence de Dieu. Réduit à un mirage, Dieu est alors absent du ciel . puisqu'il est absent de son coeur, car ce que la conscience ne découpe pas dans le monde environnant par son projet est automatiquement inexistant; en ce sens, cesser d'exister pour soi-même, c'est cesser d'exister tout court.

Ce procédé de rétroprojection du présent sur le passé et qui interfère constamment avec le simple récit explique l'absence de tout texte antérieur à la perte de la foi: l'interprétation philosophique fait écran à l'expérience de Dieu qu'en donne la foi.

Mme de Beauvoir semble, depuis ce temps, avoir adhéré à son incroyance avec l'attitude caractéristique, l'esprit, la méthode même de la foi. Sa vocation d'écrivain tout autant que son engagement social et politique s'intègrent dans un pareil contexte. La tentative de résoudre sans la religion ou même contre elle l'énigme de la condition humaine

⁷ Charles Moeller, Littérature du XXe siècle et christianisme, tome V, Amours humaines, Tournai Casterman, 1975, p. 155.

garde une référence à la religion soit pour s'en écarter expressément, soit parce que l'expérience religieuse elle-même s'opère en vertu d'une sorte de foi en ce qui est tout ensemble une raison de vivre et une raison de mourir. "Le problème de Dieu, avait déjà écrit Sartre en 1951, est un problème auquel chacun apporte une solution par sa vie entière, et la solution qu'on lui apporte reflète l'attitude qu'on a choisie vis-à-vis des autres hommes et de soi-même"⁸.

Chez Simone de Beauvoir, la conversion à l'athéisme est radicale et irréversible: "mon incrédulité ne vacilla jamais"⁹, affirme-t-elle. Effectivement, l'athéisme devint la clé de voûte de son oeuvre littéraire, notamment de son autobiographie où plane partout cette absence de Dieu, qu'elle soit explicite ou tacite. Et, comme à quinze ans, ce refus de Dieu en modifiant sa relation à elle-même et au monde, s'accompagne de la solitude, de l'angoisse de la mort et de la responsabilité morale.

Avec sa foi, s'est éboulée son immortalité. Si elle se sait mortelle, Simone ne peut cependant exorciser l'horreur de la mort qui la hante. Après avoir déjà pris conscience de sa finitude dans le caractère fini et limité

⁸ Jean-Paul Sartre, dans Les Temps Modernes, mars 1951, p. 1540.

⁹ Simone de Beauvoir, Pyrrhus et Cinéas, coll. "Les essais XV", Paris, Gallimard, 1944, p. 43.

de ses choix et de ses projets, elle la découvre aussi dans la mort comme fin de tous ses projets et de toutes ses possibilités. Le lien entre le problème religieux et la mort se resserre: le refus de Dieu remet l'homme à lui-même. L'homme mortel, dans un monde sans Dieu, n'est "jamais en situation que devant des hommes"¹⁰.

La nouvelle morale de l'adolescente prend racine dans la liberté qu'elle posera désormais comme absolue et qui donnera l'orientation nouvelle de sa pensée. Celle-ci, comme le remarque Serge Julien-Caffié, se présente sous deux aspects connexes: l'antitraditionalisme et l'élection délibérée de l'avenir. Le rejet du passé qui lui vaut l'hostilité des tenants des traditions spiritualistes conduit Simone à "l'aboutissement ultime de la pensée athée qui vise à substituer l'éternité conçue comme mirage à l'avenir qui est, selon le mot de Camus, 'la transcendance des hommes sans Dieu'"¹¹.

Graduellement Simone apprend que puisqu'elle est mortelle, "c'est dans l'incertitude et le risque" qu'elle devra assumer ses actes; "c'est précisément là l'essence de la liberté; elle ne se décide pas en vue d'un salut qui serait

¹⁰ Simone de Beauvoir, Pyrrhus et Cinéas, p. 43.

¹¹ Serge Julien-Caffié, Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, 1966, p. 142-143.

accordé d'avance; elle ne signe aucun pacte avec l'avenir"¹². Si, à cette époque, la mort des autres interroge Simone, c'est qu'elle lui apparaît comme un scandale qui brise les liens que la vie a noués, qui frustre l'homme de ses projets d'avenir, qui supprime sa liberté. La mort de son amie Zaza qu'elle a voulu sauver de "l'abêtissement religieux", Simone l'a longtemps entrevue comme le prix de sa liberté. A ses yeux, Zaza a été martyre de la religion bourgeoise, et martyre pour rien¹³.

Nonobstant son incroyance dure comme le roc, on ne saurait passer ~~sous~~ silence l'attitude de croyante que garda toujours Simone de Beauvoir mettant dans l'incrédulité le même absolu qu'elle avait toujours poursuivi dans la foi.

Son besoin de servir entraîne spontanément sa profession solennelle de dévouement aux Equipes sociales. Il s'agit presque d'un "renoncement au siècle, sans foi en Dieu"¹⁴. Elle ne désire rien de moins qu'une vie féconde, une vie vouée à l'héroïsme. Partout, cependant, elle est saisie par l'expérience de la solitude, avant-goût de celle de la mort. Sa vie a basculé dans le néant. Essaie-t-elle d'y échapper

¹² Simone de Beauvoir, Pyrrhus et Cinéas, p. 118.

¹³ Id., Quand prime le spirituel, Paris, Gallimard, 1979, p. 189. Elle considère comme un échec de n'avoir pu tirer son amie de cet abêtissement religieux.

¹⁴ Id., Mémoires d'une jeune fille rangée, p. 228.

dans sa poursuite d'absolu, il la poursuit ne serait-ce que sous la forme de l'indéfini recommencement des mêmes jours.

En arrive-t-elle à se dire "la pathétique absence de l'absolu"¹⁵, elle découvre que la vie de milliers d'hommes n'est qu'une agonie anticipée, une "mort vivante". Alors qu'elle frôle cette réalité de la mort, comment, nonobstant quelques brèves tentatives mystiques, demeure-t-elle en marge de toute inquiétude religieuse? Elle qui somme Dieu de se déclarer, s'il existe¹⁶, elle qui met dans la bouche de la monologuiste de La Femme Rompue cette prière: "Mon Dieu! Faites que vous existiez!"¹⁷, implore-t-elle que Dieu sorte de son silence ou évoque-t-elle la non-existence de Dieu pour elle? Tout incline à croire que, pour Simone, Dieu demeure une "vertigineuse absence" qui ne se révèle pas à elle.

Parvenue à l'âge de la majorité, vidée de sa foi, habitée par la mort, Simone éprouve bientôt la nostalgie de l'immortalité. Prise en main par Sartre, c'est avec une ferveur analogue à la ferveur religieuse de son enfance qu'elle cherche dans la littérature une espèce de salut personnel. Elle croit à la pérennité des mots et c'est effectivement

¹⁵ Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée, p. 243.

¹⁶ Ibid., p. 270.

¹⁷ Id., La Femme rompue, L'âge de discrétion, Monologue, Paris, Gallimard, 1967, p. 118.

par l'écriture qu'elle tente de justifier sa vie, de surmonter sa solitude et de résister au temps. Si elle existe dans des milliers de coeurs, que peut le temps contre elle? La foi en sa vocation d'écrivain a toujours perduré malgré les exigences et les difficultés qu'elle sous-tendait.

Après avoir vécu l'expérience du trio avec Sartre et Olga, Simone apprend de facto que parce que la conscience de chacun est éprouvée comme un absolu, la rencontre de l'autre expose à son pouvoir de néantisation. Dans L'Invitée, comme solution au problème de la coexistence des consciences, elle propose le meurtre métaphysique. Elle rejoint ainsi Hegel:

• "Chaque conscience poursuit la mort de l'autre".

Toujours accompagnée de la volonté de survivre, l'obsession de la mort ne quitte pas Simone de Beauvoir. Il ne s'agit évidemment pas ici de projection dans l'autre monde mais d'une prolongation dans le temps par l'oeuvre littéraire. Ainsi, le traumatisme causé par la mort de son amie Zaza ne quittera Simone que lorsqu'elle aura réussi à l'immortaliser, à la sauver dans ses Mémoires. C'est par la même voie que, répondant à un appel, celui de l'engagement, elle tentera de sensibiliser ses compatriotes au problème de la responsabilité. Dans un monde sans Dieu, l'homme doit se prendre en main puisque "être libre, c'est se jeter dans le monde sans calcul, sans enjeu, c'est définir soi-même tout enjeu, toute mesure"¹⁸.

¹⁸ Simone de Beauvoir, Pyrrhus et Cinéas, p. 107.

Il n'est plus question pour Simone d'un salut personnel mais bien désormais d'un salut collectif. Parce que tous les hommes sont mortels, chacun doit s'agripper à sa finitude, comprendre que sa mort est en lui comme le sens de sa vie, participer à ce salut qui ne se réalisera que dans la fraternité, dans ce rapport de réciprocité établi entre les consciences engagées dans une même lutte ouverte sur l'avenir.

Puisque Simone de Beauvoir s'est volontairement maintenue dans un monde sans Dieu, le salut qu'elle cherche ici, n'a aucune affinité avec le salut chrétien. Il s'agit plutôt, vis-à-vis de la religion de son enfance, d'une valeur de remplacement qui envisage de sauver l'homme de lui-même et des autres, de remettre l'homme à lui-même en l'obligeant à assumer sa liberté et sa responsabilité. La guerre a multiplié les morts qui sont retournés au néant où "de rien à rien, il n'y a pas de lien"¹⁹. Tirée de la naïve croyance "à la verticale absolue"²⁰, Simone saisit la grande révélation, celle de la violence déchaînée des humains, de l'injustice, de la bêtise, du scandale et de l'horreur. L'histoire l'inscrit dans la réalité en charriant pêle-mêle, avec les moments glorieux de la victoire, un énorme fatras de douleurs sans remède²¹. L'intensité de sa présence à elle-même l'étourdit

¹⁹ Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, Paris, Gallimard, 1960, p. 620.

²⁰ Ibid., p. 613.

²¹ Ibid., p. 614.

et lui donne, dans "une miraculeuse intimité", celle des autres. Simone ironise: "Il m'était poussé des ailes et, désormais, je survolerais mon étroite vie personnelle, je planerais dans l'azur collectif; mon bonheur refléterait l'aventure magnifique d'un monde en train de se créer à neuf"²².

Après s'être réfugiée derrière la barricade de ses principes moraux: "agir en liaison avec tous, lutter, consentir à mourir pour que la vie garde un sens"²³, Simone ressent l'impossibilité de se rétablir dans son ancien optimisme. Le scandale, l'échec, l'horreur ne peuvent ni être compensés, ni être dépassés - cela elle croit l'apprendre pour toujours - sa vie cesse d'être un jeu. Désormais la réalité pèse lourd et Simone, en perdant ses illusions, perd son intransigeance et son orgueil. C'est une honte, pour ainsi dire collective, qui l'envahit: honte d'elle-même de se rétablir dans le bonheur malgré ses révoltes et ses indignations, honte pour tous les autres qui partageaient son insouciance et son inconsistance²⁴.

De cette mort qui l'a épouvantée dès qu'elle a pris conscience d'être mortelle, au temps où le bonheur lui

²² Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 614.

²³ Ibid.

²⁴ Ibid., p. 615.

paraissait sûr, elle retrouve le vertige de ses quinze ans devant "cette absence de tout qui serait son absence à tout, pour toujours, à partir d'un certain jour"²⁵. Cet anéantissement lui inspire tant d'horreur qu'elle n'admet pas que quelqu'un puisse l'affronter de sang-froid.

Sa dernière adhésion de croyante, Simone la réserve à la collectivité. La joie de la Libération qui rassemble les gens l'a éveillée à la connaissance de l'oppression par l'opprimé. Telle lui est apparue la vérité recherchée. Désormais, sa ferveur l'incite à devenir solidaire du faible, à revendiquer avec les masses populaires, à s'engager à tous les niveaux, mais particulièrement par l'écriture. C'est ainsi qu'elle prête sa voix aux femmes et, qu'elle participe au mouvement féministe. C'est aussi au nom des délaissés, des vieillards, des faibles qu'elle parle.

Le salut personnel cède le pas à la lutte collective, seul espoir des peuples, estime-t-elle. Si Simone accuse une fin de non-recevoir quand il s'agit du salut chrétien c'est, croit-elle, qu'il donne des réponses toutes faites, que la foi chrétienne supprime la saveur de la vie, le risque, l'authenticité. La mort de sa mère survenue en octobre 1963 a permis à Mme de Beauvoir de montrer simplement, sans démonstration intellectuelle, que face à la vérité de la vie,

25 Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, p. 616.

les idéologies ne font pas le poids.

Parvenue au seuil de la vieillesse, Simone de Beauvoir ne se révolte plus devant la mort qui demeure tout de même pour elle une violence indue. Si elle déteste toujours "la droite, la bonne pensée, la religion"²⁶, si elle oppose toujours l'athéisme aux chrétiens, elle tâche de garantir les valeurs individuelles de liberté contre les communistes²⁷.

Sa position d'athéisme, elle la maintient toujours devant la mort grâce à son engagement effectif, grâce à sa foi en la lutte collective qu'elle perçoit comme un appel absolu. Quoique toujours consciente du scandale de la mort, du scandale de la finitude, Simone affirme malgré tout, que l'angoisse a disparu et, d'une certaine manière, la colère:

"Je ne peux me mettre en fureur contre Dieu en qui je ne crois pas, je ne peux me mettre en fureur contre mes cellules et contre mon corps qui sont comme ceux de tout le monde de mon âge, donc, je n'ai aucune raison ni de rager, ni de ... au fond, de m'angoisser."²⁸

Si la pensée de Mme de Beauvoir se réclame de l'existentialisme athée, faisant même de l'athéisme la clé de voûte de son oeuvre, il n'en demeure pas moins que par le biais des

26 Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 673.

27 Georges Hourdin, "Une femme forte sans Evangile: Simone de Beauvoir", dans Signe du Temps, février 1961, p. 31.

28 Josée Dayan et Malka Ribowska, Simone de Beauvoir, film réalisé par Josée Dayan tourné en avril 1978 à Paris, Rome, Venise, Rouen, Marseille; Paris, Gallimard, 1979, p. 85.

valeurs pratiques, Simone de Beauvoir rejoint en quelque sorte la position du croyant. Loin de nous cependant l'idée d'annexer Mme de Beauvoir au christianisme qu'elle a rejeté. Ce qu'elle a été et ce qu'elle est encore dans sa personne et dans son oeuvre demeure et nous n'entendons nullement réduire son opposition sincère à la religion. Mais son engagement à défendre les faibles, les sans-voix, les individus traités injustement nous rejoint. Sous cet aspect et à un certain niveau, nous croyons que Mme de Beauvoir atteint la secrète réalité de Dieu; certes pas, le Dieu de son enfance qui n'était guère qu'une caricature, mais bien le Dieu de Jésus-Christ qu'elle n'a jamais rencontré²⁹.

²⁹ Simone Weil écrit à ce propos "Entre deux hommes qui n'ont pas l'expérience de Dieu, celui qui le nie en est peut-être le plus près" (Simone Weil, La Pesanteur et la Grâce, Paris, Plon, 1943, p. 132).

BIBLIOGRAPHIE

1. Oeuvres de Simone de Beauvoir.

a) Livres.

L'invitée, Paris, Gallimard, 1943, 418 p.

Pyrrhus et Cinéas, coll. "Les essais", no 15, Paris, Gallimard, 1944, 125 p.

Le Sang des Autres, Paris, Gallimard, 1945, 226 p.

Les Bouches inutiles, Paris, Gallimard, 1945, 85 p.

Tous les hommes sont mortels, Paris, Gallimard, 1946, 389 p.

Pour une morale de l'ambiguïté, suivi de Pyrrhus et Cinéas, coll. "Idées", no 21, Paris, Gallimard, 1947, 370 p.

L'existentialisme et la sagesse des nations, coll. "Pensée", Paris, Nagel, 1948, 167 p.

Le Deuxième sexe, 2 vol., tome I, Les faits et les mythes, 583 p.; tome II, L'expérience vécue, 580 p., Paris, Gallimard, 1949.

L'Amérique au jour le jour, Paris, Gallimard, 1954, 376 p.

Les Mandarins, Paris, Gallimard, 1954, 519 p.

Privilèges, coll. "Les essais", no 76, Paris, Gallimard, 1955, 272 p.

La Longue Marche, essai sur la Chine, Paris, Gallimard, 1957, 485 p.

Mémoires d'une jeune fille rangée, Paris, Gallimard, 1958, 363 p.

La Force de l'Age, Paris, Gallimard, 1960, 623 p.

(En collaboration avec Gisèle Halimi), Djamila Boupacha, Paris, Gallimard, 1962, 280 p.

La Force des choses, Paris, Gallimard, 1963, 686 p.

Une mort très douce, Paris, Gallimard, 1964, 164 p.

Que peut la littérature? Réponse de Simone de Beauvoir, collection L'Inédit, 10.18, Paris, Gallimard, 1965, 249 p.

Les Belles images, Paris, Gallimard, 1966, 258 p.

La femme rompue, L'âge de discrétion, Monologue, Paris, Gallimard, 1967, 251 p.

La Vieillesse, Paris, Gallimard, 1970, 605 p.

Tout compte fait, Paris, Gallimard, 1972, 513 p.

Nous ne cherchons pas à dresser ici une bibliographie complète ni des préfaces, articles ou interviews de Simone de Beauvoir, ni des travaux écrits sur elle. Nous ne mentionnerons pas non plus tous ceux que nous avons consultés, mais seulement ceux que nous avons cités et d'autres qui nous ont été utiles dans la perspective de notre recherche.

b) Préfaces.

Leduc, Violette, La Bâtarde, préface de Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, 1964, p. 7-18.

Steiner, Jean-François, Treblinka, préface de Simone de Beauvoir, Paris, Fayard, 1966, p. 5-9.

Gagnelin, Laurent, Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence, préface de Simone de Beauvoir, Paris, Fischbacher, 1968, p. 9-10.

Avortement, une loi en procès: l'affaire Bobigny, sténotypie intégrale des débats [du procès de Michèle Chevalier], Tribunal de Bobigny (8 novembre 1972), préface de Simone de Beauvoir, coll. Idées, no 183, Paris, Gallimard, 1973, p. 9-14.

c) Articles.

"Jean-Paul Sartre, Strictly personal", dans Harper's Bazar, janvier 1946, p. 113.

"Brigitte Bardot and the Loleta Syndrome", dans Esquire, août 1959, p. 32.

"Pour Djamila Boupacha", dans Le Monde, 2 juin 1960, p. 6.

"Joie de vivre, On Sexuality and Old Age", dans Harper's Magazine, janvier 1972, p. 4, 33-40.

"Des accusations injustes contre Israël", dans Le Devoir, jeudi le 24 juillet 1975, p. 4.

"La Phénoménologie de la perception de Maurice Merleau-Ponty", dans Les Temps Modernes, t. 1, no 2, novembre 1945, p. 363-367.

d) Interviews.

"Où en est la Révolution Cubaine (Fidel Castro)?", dans France Observateur, no 518, 7 avril 1960, p. 12.

Gobeil, Madeleine, "Entrer en vieillesse", dans Le Nouvel Observateur, no 21, 8 avril 1965, p. 20; dans Paris-Review, no 34, printemps-été 1965, p. 23-40.

-----, "Changer la vie des femmes, pour qui est-ce dangereux?", dans Le Maclean, Montréal, février 1973, p. 20-21, 41-45.

Servan-Schreiber, Jean-Louis, "Simone de Beauvoir et la libération de la femme, Femmes de mère en fille!", dans Perspectives, Montréal, 20 septembre 1975, p. 10, 12.

Dayan, Josée et Ribowska, Malka, Simone de Beauvoir, film réalisé par Josée Dayan tourné en avril 1978 à Paris, Rome, Venise, Rouen, Marseille. Paris, Gallimard, 1979, 92 p. Le texte est la transcription intégrale de la bande sonore du film. Participent aux entretiens avec Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre, Claude Lanzmann, Jacques-Laurent Bost, Olga Bost, Colette Audry, Hélène de Beauvoir, Alice Schwartz, Andrée Michel et Jean Pouillon.

Nous avons également utilisé la bande sonore de l'entretien accordé à Madeleine Gobeil et Claude Lanzman, Simone de Beauvoir, Emission télévisée dans le cadre de Dossier mensuel, Sartre-de Beauvoir, Radio-Canada, 22 août 1967.

2. Travaux sur Simone de Beauvoir.

a) Livres.

Cayren, Claire, La Nature chez Simone de Beauvoir, coll. "Les Essais", no 185, Paris, Gallimard, 1973, 257 p.

Cottrell, Robert D., Simone de Beauvoir, New-York, Ungar, 1975, 168 p.

Descubes, Madeleine, Connaître Simone de Beauvoir, coll. "Connaissance du présent", Paris, Resma, 1974, 159 p.

Gagnebin, Laurent, Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence, préface de Simone de Beauvoir, Paris, Fischbacher, 1968, 191 p.

Gennari, Geneviève, Simone de Beauvoir, "Classiques du XXe siècle", Paris, Ed. "Universitaires", 1958, 125 p.

Henry, A.-M., Simone de Beauvoir ou l'échec d'une chrétienté, coll. "Le Signe", Paris, Fayard, 1961, 173 p.

Hourdin, Georges, Simone de Beauvoir et la liberté, coll. "Tout le monde en parle", Paris, Cerf, 1962, 192 p.

Jaccard, Annie-Claire, de Ste-Croix, Simone de Beauvoir, Zurich, Juris-Verlag, 1968, 167 p.

Jeanson, Francis, Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre, suivi de deux entretiens avec Simone de Beauvoir, Paris, Seuil, 1966, 302 p.

Lasocki, Anne-Marie, Simone de Beauvoir ou l'entreprise d'écrire, essai de commentaires par les textes, La Haye, Nijhoff, 1971, 208 p.

Moubachir, Chantal, Simone de Beauvoir ou le souci de différence, coll. "Philosophes de tous les temps", no 78, Paris, Seghers, 1972, 192 p.

Schmalenberg, Erich, Das Todesverständnis bei Simone de Beauvoir, Berlin-New-York, de Gruyter, 1972, 143 p.

Serge, Julienne-Caffié, Simone de Beauvoir, coll. "La Bibliothèque Idéale", Paris, Gallimard, 1966, 255 p.

Van den Berghe, Christian Louis, Dictionnaire des idées dans l'oeuvre de Simone de Beauvoir, coll. "Dictionnaire des idées", dirigée par Alphonse Juilland, Littérature française I, Paris, Mouton, 1966, 292 p.

Wasmund, Dagny, Der "Skandal" der Simone de Beauvoir, Probleme der Selbstverwirklichung im Existentialismus, Munich, Max Hueber, 1963, 165 p.

b) Thèses inédites.

Labat, Joseph, La liberté et la mort dans les romans de Simone de Beauvoir, University of Missouri, Columbia, 1971, 202 p.

Pagès, Irène M., Le roman de l'existence et le thème de la séparation dans l'oeuvre de Simone de Beauvoir, University of Wisconsin, U.S.A., 1971, 253 p.

c) Extraits de livres.

Albérès, R.-M., P. de Boisdeffre et autres, Dictionnaire de la littérature contemporaine, Paris, Ed. Universitaires, 1963, p. 172-179.

Aury, D., "Simone de Beauvoir", dans Bernhard Pingaud, Ecrivains d'aujourd'hui, Paris, Gallimard, 1960, p. 79-92.

Blanchet, André, "La grande peur de Simone de Beauvoir", dans La Littérature et le spirituel, III Classiques d'hier et d'aujourd'hui, Paris, Aubier, p. 273-293; dans Etudes, no 309, 1961, p. 157-172.

Boisdeffre, Pierre, Une histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui, Paris, Perrin, 1959, p. 110-117.

Brodin, Pierre, Présences contemporaines, Paris, Debresse, 1954, p. 389-403.

-----, Littérature I, Paris, Nouvelles Ed. Debresse, 1958, p. 389-404.

Chapsal, Madeleine, Les écrivains en personne, Paris, Union générale d'éditions, 10.18, no 809, 1973, p. 36-55.

Etiemble, R., "Simone de Beauvoir ou la Mandarine concrète", dans Savoir et goût, Paris, Gallimard, 1958, p. 76-113.

- Fitch, Brian T., Le sentiment d'étrangeté chez Malraux, Sartre, Camus et Simone de Beauvoir, "étranger à moi-même et à ce monde", Paris, Lettres Modernes, 1964, p. 142-172.
- Hourdin, Georges, "Conversions du christianisme à l'athéisme", dans Girardi et Six, Des chrétiens interrogent l'athéisme, vol. 1, L'athéisme dans la vie et la culture contemporaines, Paris, Desclée, 1967, p. 415-429.
- Majault, J., et autres, Littérature de notre temps, 2e éd., Paris, Casterman, 1967, p. 236-238.
- Maurois, A., De Gide à Sartre, Paris, Perrin, 1965, p. 255-277.
- Moeller, Charles, Littérature du XXe siècle et christianisme, Tournai, Casterman, 1960-75, vol. II, La foi en Jésus-Christ, p. 19-164; vol. V, Amours humaines, p. 135-202.
- Nahas, Hélène, La femme dans la littérature existentielle, Paris, P.U.F., 1957, 151 p. L'auteur appuie son étude particulièrement sur les oeuvres de Simone de Beauvoir et sur celles de Sartre.
- Onimus, Jean, "L'expérience humaine de Simone de Beauvoir", dans Face au monde actuel, Paris, Desclée de Brouwer, 1962, p. 168-193.
- Poulet, Robert, La Lanterne Magique, Paris, Debresse, 1956, p. 173-180..
- Sénart, Philippe, "Simone de Beauvoir", dans Chemins critiques d'Abellio à Sartre, Paris, Plon, 1966, p. 23-28..
- Simon, P.-Henri, Histoire de la littérature française au XXe s., t. 2, Paris, A. Colin, 1967, p. 160-161.
- Vergote, Antoine, "Analyse psychologique du phénomène de l'athéisme", dans Girardi et Six, Des chrétiens interrogent l'athéisme, vol. 1, L'athéisme et la culture contemporaines, Paris, Desclée, 1967, p. 238-243; 495-500.
- Vier, Jacques, "Le cas Simone de Beauvoir", dans Littérature à l'emporte-pièce, Paris, Cèdre, 1963, p. 177-211.

d) Articles.

Algren, Nelson, "The Question of Simone de Beauvoir", dans Harper's Magazine, vol. 230, no 1380, mai 1965, p. 134-136.

Aron, R., "Simone de Beauvoir et la pensée de droite", dans Le Figaro littéraire, 11e année, no 509, 21 janv. 1956, p. 5.

Audry, Colette, "Les mains pleines", dans France Observateur, 15e année, no 722, 5 mars 1964, p. 14-15.

Berl, E., "Simone de Beauvoir et le manichéisme politique", dans Preuves, no 120, février 1961, p. 46-47.

Bieber, Konrad, "Les Mémoires de Simone de Beauvoir", dans French Review, vol. 34, mai 1961, p. 595-597.

Blanchet, A., "Une mort très douce", dans Etude, no 322, janvier 1965, p. 97-99.

Bloch-Michel, Jean, "Les intermittences de la mémoire", dans Preuves, no 155, janvier 1964, p. 66-70.

Cabanis, José, "Mademoiselle de Beauvoir, par elle-même, Littérature et Politique", dans Preuves, no 122, avril 1961, p. 68-75.

Chapsal, M., "L'oeil du témoin", dans L'Express, no 701, 23-29 novembre 1964, p. 74-77.

-----, "A Union Without Issue", dans The Reporter, vol. 23, no 5, 29 septembre 1960, p. 40-46.

Charasson, "La faiblesse de l'âge", dans Ecrits de Paris, no 230, octobre 1964, p. 100-106.

Charney, H., "Le héros anonyme: de Monsieur Teste aux Mandarins", dans The Romanic Review, vol. 50, no 4, décembre 1959, p. 268-275.

Desnues, R.-M., "Simone de Beauvoir, ou les choix difficiles", dans Livres et Lectures, no 151, janvier 1961, p. 5-10; no 152, février 1961, p. 69-75.

Domenach, Jn.-M., "Une politique de la certitude", dans Esprit, vol. 32, no 326, mars 1964, p. 502-507.

Domino, "Simone de Beauvoir", dans Livres de France, 9e année, no 10, décembre 1958, p. 13-16.

-----, "Une mort très douce", dans Livres de France, 15e année, no 10, décembre 1964, p. 21.

Dumas, Francine, "Une réponse tragique", dans Esprit, vol. 32, no 326, mars 1964, p. 496-502.

Giroud, Françoise, "Comment est-on Simone de Beauvoir?", dans L'Express, no 780, 30 mai - 5 juin 1966, p. 110-112.

Gisselbrecht, André, "La pensée de droite aujourd'hui, une étude de Simone de Beauvoir", dans La Nouvelle Critique, 8e année, no 77, juillet-août 1956, p. 67-89.

Gras, Gabrielle, "Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée", dans Europe, vol. 37, nos 358-359, fév-mars 1959, p. 269-270.

-----, "Une mort très douce", dans Europe, vol. 43, nos 431-432, mars-avril 1965, p. 291-292.

Grégoire, Menie, "La Force des choses, le prix d'une révolte", dans Esprit, vol. 32, no 326, mars 1964, p. 488-496.

Guillet, H., "La Force des choses", dans Livres et Lectures, no 92, octobre 1964, p. 541-542.

Houddin, Georges, "La force-de Dieu, à propos de la Force des choses", dans Signes du Temps, no 3, décembre 1963, p. 37-39.

-----, "Une femme forte sans l'Evangile", dans Signes du Temps, no 2, février 1961, p. 29-31.

Howlett, "Simone de Beauvoir: Les Mémoires d'une jeune fille rangée", dans Esprit, vol. 27, no 2, février 1959, p. 369-372.

-----, "Simone de Beauvoir, La force de l'âge", dans Esprit, vol. 29, no 1, janvier 1961, p. 183-187.

Laing, Dilys, "From God to Sartre", dans The Nation, vol. 188, no 26, le 27 juin 1959, p. 579-580.

Moeller, Charles, "Simone de Beauvoir et les Mémoires d'une jeune fille rangée", dans La Revue Nouvelle, vol. 29, no 4, 15 avril 1959, p. 429-434.

Morvan, J.-B., "La force des choses et la minute de vérité", dans Itinéraires, no 81, mars 1964, p. 55-60.

Mounier, Emmanuel, "Le Deuxième Sexe", dans Esprit, vol. 18, no 162, décembre 1949, p. 1005-1009.

Nadeau, Maurice, "Deux enfances, deux évasions", dans Les Lettres Nouvelles, vol. 6, no 2, 1958, p. 631-640.

Paraf, Pierre, "La force de l'âge, l'aventure intellectuelle de Simone de Beauvoir", dans Europe, 39e année, no 381, janvier 1961, p. 105-109.

Robinét, André, "Le glas de la littérature existentialiste de choc", dans Critique, vol. 15, no 142, mars 1959, p. 228-232.

Strickland, G.R., "Simone de Beauvoir's autobiography", dans The Cambridge Quarterly, vol. I, no 1, hiver 1965-66, p. 43-60.

Tilliette, Xavier, "Les Mémoires de Simone de Beauvoir", dans Etudes, vol. 300, no 1, janvier 1959, p. 57-64.

Truc, G., "De Beauvoir et du marxisme", dans Ecrits de Paris, no 138, mai 1956, p. 103-106.

Tuñon de Lara, M., "Réflexions sur les Mémoires", dans Esprit, vol. 33, no 4, avril 1965, p. 772-778.

Vaillant, A., "La conversion au néant", dans Preuves, no 94, décembre 1958, p. 78-79.

Viatte, A., "Simone de Beauvoir au seuil de la vieillesse", dans Revue de l'Université Laval, vol. 18, no 4, décembre 1963, p. 930-936.

Vier, Jacques, "De Molière à Simone de Beauvoir", dans La Revue de l'Université Laval, vol. 18, no 7, mars 1964, p. 608-626.

-----, "La Force de l'âge, de S. de Beauvoir", dans Lectures, vol. 7, no 9, mai 1961, p. 283-284.

Watti, P., "Enfances parallèles: Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Julien Green", dans La Revue Nouvelle, vol. 35, no 41, 1965, p. 102-112.

3. Autres ouvrages utilisés.

Balducci, E., La foi ne sert à rien, Paris, Cerf, 1976, 128 p.

Borne, Etienne, "Les Mots" de Jean-Paul Sartre", dans Essais sur la liberté religieuse, Paris, Recherche et Débats, no 50, mars 1965, p. 143-168.

Boros, Ladislav, Dieu est là, Paris, Salvator, 1969, 178 p.

-----, L'homme et son ultime option, Mysterium mortis, Casterman-Paris-Tournay, Salvator, 1966, 223 p.

-----, Quel monde, quel homme, quel Dieu?, Paris, Desclée de Brouwer, 1971, 156 p.

-----, Le paradoxe chrétien, Réflexions sur l'existence, Paris, Orante, 1967, 178 p.

Choron, Jacques, La mort et la pensée occidentale, Paris, Payot, 1969, 259 p.

Debruyne, Jean, Naître, Paris, Desclée, 1977, 110 p.

-----, Mourir, compagnon du chemin des vivants, Paris, Desclée, 1978, 128 p.

Duquesnes, Jacques, Dieu pour l'homme d'aujourd'hui, Paris, Grasset, 1970, 320 p.

Mehl, R., Ariès, E., et autres, "L'Evolution de l'Image de la Mort dans la Société contemporaine et le Discours religieux des Eglises", dans Archives de sciences sociales des religions, La sociologie de la mort, 20e année, no 39, janvier-juin 1975, p. 1-185.

Sartre, J.-P., L'existentialisme est un humanisme, Paris, Nagel, 1946, 118 p.

-----, Réflexions sur la question juive, coll. Idées, Paris, Gallimard, 1946, 92 p.

Versluis, Nico, "La méconnaissance sociale de la mort", dans Concilium, no 65, mai 1971, p. 119-132.

Nouvellement paru

Simone de Beauvoir, Quand prime le spirituel, Paris,
Gallimard, 1979, 250 p.

RESUME

Née à Paris, le 9 janvier 1908, Simone de Beauvoir est connue comme romancière, essayiste et lauréate du prix Goncourt. Elle l'est davantage depuis la publication du Deuxième Sexe, inséparable du mouvement de l'émancipation de la femme autant en Amérique qu'en Europe.

Répondant à l'appel "à être" qu'elle ressent au plus profond d'elle-même, Simone s'inscrit dans un processus de "mortification" pour rejeter tout principe d'hétéronomie comme aussi toutes les valeurs de son milieu petit-bourgeois.

La foi de son enfance qu'elle considère comme docilité aux adultes, la religion sentimentale propre à son sexe ne répondent pas à l'exigence de son autonomie radicale.

Parvenue à l'adolescence et confrontée au péché, Simone doit faire le point sur l'aujourd'hui de sa foi. Au monde truqué de son enfance, à la religion qu'elle estime aliénante, elle préfère l'authenticité et se "convertit" à l'athéisme. C'est alors qu'elle découvre sa condition mortelle, qu'elle connaît l'angoisse de la solitude et de la mort. Dans un monde vidé de Dieu, elle doit assumer sa responsabilité morale.

La mort de ses grands-parents, de son oncle et surtout celle de son amie Elisabeth Mabilille la bouleversent. Cette dernière est chrétienne et sensible au spirituel. Simone n'accepte ni l'obéissance de son amie ni sa recherche

de Dieu et considère sa mort comme le prototype de l'abêtissement religieux.

Lors de sa rencontre de Sartre à l'automne de 1929, Simone pressent qu'il ne sortira jamais de sa vie. "Orphelins de Dieu", ils cherchent une espèce de salut dans la littérature. Mordue par la nostalgie de l'immortalité, Simone tente de justifier sa vie par son oeuvre littéraire. Par là aussi, elle espère surmonter sa solitude et résister au temps. Grande alors, est son horreur de la mort qui l'assaille à tout moment. C'est terrifiée, qu'elle voit s'anéantir son père sur son lit de mort.

Athée par choix, Simone semble maintenir son option d'athéisme par un engagement social effectif. Prêtant sa voix aux faibles, aux petits, aux vieillards, elle invite le monde entier à lutter ensemble contre toute forme d'oppression, d'injustice et de reniement de l'homme. Ayant franchi le seuil de la vieillesse, elle ne se révolte plus contre la mort. Sans pour autant se départir de son horreur de s'anéantir, elle considère la mort comme faisant partie de sa condition humaine bien que demeurant toujours, à ses yeux, une violence indue.

Aux chrétiens, elle oppose l'athéisme, contre les communistes, elle défend les valeurs individuelles de la liberté. Les uns et les autres, elle les convie à unir leurs luttes en faveur des opprimés, des malades, des humiliés.